

Une vie en Chine

Uwe Kräuter

Traduit de l'allemand et annoté par Véronique Petitprez

Chapitres

Avant-propos

1. *Un courrier quitte l'aéroport pour le ministère public*
2. *Nous vivions selon nos convictions et nous sentions en phase avec l'Histoire*
3. *Des impressions en forme de chocs légers, très déroutants*
4. *L'une des voix étrangères du Grand Timonier*
5. *Cafouillage à Shanghai*
6. *Détours édifiants par le Vietnam et le Cambodge*
7. *Derrière les portes, bon nombre pleuraient en gémissant*
8. *Le chouette étranger*
9. *Exit une génération politique*
10. *Une star mythique du cinéma chinois revient sur sa vie rocambolesque*
11. *Les jeux sont faits, rien ne va plus*
12. *Odyssée en terre étrangère. A nous, l'Europe !*
13. *Qui a dit qu'un espion ne pouvait se marier ?*
14. *Une coopération vraiment bluffante*
15. *D'un appartement à l'autre, parmi les Chinois*
16. *Deux douzaines d'AK47 braqués sur nous*
17. *Mais alors, qu'est-ce que tu fais du socialisme ?*
18. *Rattrapage culturel à bride abattue*
19. *Voir le monde autrement*

Postface : La traversée des frontières

A Shen Danping qui, dans les temps difficiles, ne craignit ni la Terre ni le Ciel.

Avant-propos

C'était au printemps 2003, durant l'épidémie de SRAS. A Pékin, toute vie publique avait quasiment cessé, et nous étions cantonnés à la maison l'essentiel du temps. C'est alors que m'est venue l'idée de rassembler enfin mes documents personnels : lettres, carnets, articles de journaux, discours, interviews, télégrammes, photos, et de les classer par ordre chronologique. Depuis mon arrivée en Chine en 1974, tout était entassé là. Je me suis donc attaqué aux cartons, aux chemises et aux enveloppes, faisant de ma chambre, d'habitude bien rangée, un beau foutoir qui dura des semaines. J'étais médusé de tout ce que je découvrais. Au fil des ans, je n'avais rien jeté. J'avais mis les courriers de côté. Miraculeusement, j'avais même gardé une copie des lettres, tapées à la machine comme on le faisait autrefois. J'avais conservé les fax importants dans les tiroirs de mon bureau. Assis par terre, tout excité, je relisais les témoignages de mon expérience chinoise.

Dès que la situation fut revenue à la normale et que les gens retrouvèrent le chemin des magasins, j'achetai une douzaine de solides cartons pour avoir tous mes trésors emballés à portée de main. Un de ces jours, je me mettrai à raconter ma vie en Chine, qui était déjà plus longue que mes années passées en Allemagne.

Ce long voyage introspectif m'a parfois durement secoué. Je me suis efforcé de restituer les choses, non pas suivant ma perception actuelle mais en essayant de retrouver, par étape, la conscience et les impressions qui étaient les miennes à l'instant où les événements survenaient. Ce parti pris me semblait plus authentique, honnête et peut-être aussi plus captivant.

Uwe Kräuter

1. Un courrier quitte l'aéroport pour le ministère public

C'était le 16 juillet 1974, un mardi, en fin de matinée. Je venais de retirer mes quelques économies et campais sur le trottoir, à l'angle où la Marstallstrasse et la Hauptstrasse se rejoignent. Autour de moi, la cohue habituelle en cette heure du jour. Les gens se pressaient dans les deux directions comme autant de points multicolores. Quand le trottoir était plein, les plus rapides occupaient la chaussée. Mes affaires étaient enfin réglées. Un sentiment d'étrangeté m'étreignait, éreintant. Je regardai la file de voitures en stationnement que doubleraient les cyclistes. De l'autre côté, se trouvait le magasin de trois étages où j'achetais d'ordinaire mon pain, toujours le même, ainsi que de la confiture et du jambon. Plus loin, se trouvait la rue sinueuse qui menait au clocher de l'église de la Providence. Positionné comme il l'était, il semblait venir clore artificiellement une rangée de fières maisons. Dans la direction opposée, se situait la vieille ville de Heidelberg où presque chaque soir, dans l'un de ses restaurants, on pouvait me trouver attablé avec des amis. Je regardai l'institut où j'avais étudié, un bâtiment classique en grès et son encorbellement incliné sur la Hauptstrasse. J'en reconnais seulement aujourd'hui la beauté. J'observai l'ancienne université, adossée pesamment à un institut plus petit et errai sur la place vide jusqu'à l'amphithéâtre de l'Université nouvelle, impressionnant déjà du seul fait de son emplacement inattendu : le bâtiment avait été construit en biais, derrière une sombre colline qui le dominait entièrement. Tout cela m'était aussi familier qu'une proche connaissance. Mais une distance s'était immiscée, comme si le passé éclipsait déjà le présent. D'où le malaise.

Ma dernière année à Heidelberg aurait pu être agréable, sans cette incertitude permanente qu'avait fait peser l'ambassade de Chine par ses nouvelles contradictoires. Il y avait eu là sûrement un rapport avec mon procès en cours. On m'avait prié plusieurs fois de venir à l'ambassade de Bonn, dans la localité de Wachtberg-Niederbachem ; à deux reprises, des dates de vol m'avaient été précisées avant qu'on ne m'appelât pour se rétracter quelques heures plus tard. Cinq semaines plus tôt, j'avais reçu la visite de deux

diplomates, un homme et une femme habillés de sombre. Ils étaient venus à pied. La limousine de l'ambassade s'était arrêtée à cent mètres de chez moi et les avait laissés continuer seuls pour éviter de créer la sensation avec leurs plaques diplomatiques exposées devant mon domicile, comme ils me l'avouèrent ensuite. Ils avaient été très aimables, voulant simplement se faire une idée de mon chez-moi. Le matelas posé à même le sol où je dormais plutôt que dans un lit les avait beaucoup impressionnés. Était-ce un bon point pour moi ou pas, ils ne me le dirent pas. Pour me calmer, durant la même semaine, je m'étais mis à ingurgiter polar sur polar.

D'un seul coup, tout était allé très vite. Dans les deux jours, en quelques allers-retours, j'avais emporté livres, classeurs et disques (le reste, je le laissais à Eva) à bord de mon break Ford à Lorsch, chez mes parents, où deux chambres m'attendaient toujours.

J'avais 28 ans. Un monde inconnu m'ouvrait ses portes. Comment n'aurais-je pas voulu y entrer ? Quand bien même cela représenterait une rupture avec ma vie d'alors. Deux années constituaient un laps de temps intimidant. Qui serais-je quand je reviendrais ? La veille, à une fête, j'étais tombé sur Shantanu Mukherjee, un étudiant indien que j'avais connu à Calcutta en 1971 alors que je préparais une thèse sur les modes de développement socio-économiques comparés de l'Inde et de la Chine. Shantanu était arrivé en Allemagne deux ans plus tôt. Taille élancée. Intelligence vive. Il s'était très vite acclimaté à sa nouvelle terre, de manière aussi parfaite et autonome que dans son propre pays. Il m'avait dit cette phrase très simple : « Parfois, le moment vient dans la vie où une rupture est nécessaire ». Ces mots avaient fait mouche.

Chez mes parents, les chambres étaient situées au premier étage. Ma grand-mère vivait là elle aussi. « Te voilà. Tu as encore le temps de ranger tes affaires et de te préparer, me dit-elle.

- Je sais », lui répondis-je avant de sortir sur le balcon. Je regardai le jardin. Tout au fond, des légumes poussaient en petit nombre. La majeure partie de l'espace était occupée par des arbres, des fleurs, des buissons, la pelouse.

Les solides sacs en papier, pleins de livres et de classeurs étaient disséminés dans la pièce. Il n'y avait plus de place sur les étagères. Je réfléchis rapidement

et portai le tout dans la chambre à coucher où ils passeraient à peu près inaperçus dès lors que la porte serait ouverte. C'était du moins ce que j'espérais, pensant qu'ils resteraient là jusqu'à mon retour, à l'abri de la poussière. Je jetai le reste de mon fouillis ramené de Heidelberg derrière des portes d'armoire. Durant les derniers jours, j'avais dressé au petit bonheur la chance une liste de ce que j'emmenerais à côté des habits. Car il n'y avait personne qui pût m'indiquer ce dont j'aurais besoin en telle ou telle circonstance. Sur la liste, figuraient : magnétophone, cassettes enregistrées, bandes magnétiques vierges, appareil photo, pellicules, machine à écrire portative, canif, ciseaux, trousse d'urgence, stylos à bille, stylo à plume, encre, dictionnaires, romans français (car mon grand souci était d'oublier mon français), autres romans, essais, photos préférées (sans oublier les portraits des petites amies de l'année écoulée), pochette tour de cou, passeport, carte d'étudiant, permis de conduire, carnet de vaccination, affaires de toilette, chaussures, carnet d'adresses, carnet, chocolat, affiche d'une fille nue sur un cheval blanc, nécessaire de couture, épingles de sûreté, lacets de rechange, crème Nivea, calendrier. A cela s'était encore ajouté le nouveau disque de Joan & José, que l'on avait découvert à la fête de départ. Joan m'en avait offert un exemplaire et laissé un second avec la recommandation d'en faire cadeau au premier Espagnol que je croiserais à Pékin, pourvu qu'il fût un gars bien et le méritât. Eva avait rétorqué qu'il existait aussi de bons Allemands prêts à aller en Chine mais qu'ils n'y étaient pas les bienvenus. « Eva dit n'importe quoi », avais-je protesté. J'avais tripoté le fermoir de sa chaîne en argent, où pendait un ange. C'était sa chaîne préférée. Elle la portait tous les jours. « Arrête avec ma chaîne, qu'est-ce qui te prend ? », avait-elle demandé avec une pointe d'indignation dans la voix, tout en me laissant faire. J'avais saisi la chaîne, examiné le pendentif, regardé Eva et dit : « J'aimerais bien l'emporter, si je peux ». Eva, ma copine d'alors, était mince, avec des cheveux blonds coupés court (qu'elle se frictionnait de temps à autre au henné) et de grands yeux bleus. Elle étudiait les sciences politiques. Elle m'avait fusillé du regard puis avait baissé les yeux. Elle n'avait rien répondu. « Et n'oublie pas là-bas de faire

la révolution ! », avait crié Stephan Baier l'avocat, de sorte que tout le monde l'entendît.

« Je viendrai te voir un jour », avait promis Angelika. Et elle ne semblait pas plaisanter. Elle avait des cheveux noirs jusqu'aux épaules et se distinguait au sein du groupe par ses vêtements, qui devaient absolument lui donner l'air d'une vamp. Renate m'avait enlacé. « Notre maison dans la Drôme te sera toujours ouverte », avait-elle dit sans rire, se référant à la maison que ses parents possédaient dans le sud de la France. « Tu sais où se trouvent les clés, quoi qu'il advienne ! ». Uwe Herrmann, un barbu au visage enfantin, toujours aimable, spécialiste de l'Italie et le seul d'entre nous à rouler en solex, m'avait assuré : « Quand tu reviendras, on t'enviera ton expérience ! ». Marie-Claude était venue avec son énorme chien. « Couché, Festos ! ». Et celui-ci, presque toujours, restait la soirée entière à l'endroit désigné. Elle jouait de la guitare et chantait, les yeux brillants. « Leaving on a jet plane ».

Le matin même, alors que je chargeais mes derniers bagages dans la voiture, Wolf Schluchter s'était mis à la fenêtre sans un mot. Il vivait avec Angelika au premier étage, juste au-dessus de moi. Il m'avait fixé et fait signe de la main pendant quelques secondes, le visage impassible. A son échelle, c'était un geste extraordinaire de sensibilité dont je ne l'aurais pas cru capable. Tous avaient le sentiment que je serais bientôt parti aussi loin que la lune.

En bas, j'entendis la porte s'ouvrir. Mon père, chimiste dans une usine de Mannheim, était de retour à la maison. C'était en fait mon beau-père. Mon géniteur avait disparu à la guerre comme simple soldat. Avant cela, il avait été employé dans une caisse d'épargne à Hitzacker (Elbe), en Basse-Saxe où je suis né. Je ne l'ai jamais connu. Enfant, j'accompagnais ma mère à des meetings de vétérans, nous allions aussi dans les gares, au-devant de soldats qui revenaient de captivité en Russie. De la main gauche, ma mère brandissait un bâton auquel était fixée une feuille collée sur un carton où il était écrit : « Theodore Kräuter », accompagné d'une photo et d'un numéro. De sa main droite, elle me tenait très fort et ne cessait de répéter qu'il ne fallait pas que je me perde. Elle avait épousé Karl-Georg lorsque j'avais douze ans.

Ma mère avait préparé du filet de bœuf à la française, accompagné de chou rouge, mon plat préféré. Dans la salle à manger du rez-de-chaussée, je pris les assiettes, les verres, les couverts et les plats chargés de nourriture que ma mère faisait transiter par le passe-plat. « Tu n'auras pas de mal à manger, là-bas », jugea Karl-Georg, une fois à table. Je n'en doutais pas. Comme j'avais adoré les bouis-bouis des rues d'Alger et de Marrakech. Comme j'avais trouvé dingue de déjeuner pour la première fois avec mes doigts à Bombay dans un restaurant bondé et de retourner ainsi en enfance en mélangeant le riz et le poulet au curry, en fourrant les morceaux à même la bouche, sans fourchette ! Y avait-il de la bière en Chine ? Ou peut-être n'aurais-je droit au quotidien qu'à du thé ?

« Si ça ne te plaît pas, tu reviens ! » dit ma mère. On ne peut pas te donner beaucoup d'argent mais voici un petit quelque chose. En cas de besoin, tu auras toujours assez pour un billet d'avion retour. Je l'ai mis dans une enveloppe, je te la donnerai tout à l'heure ». Je ne m'attendais pas à ça. « Tu ignores à quoi ça ressemble vraiment, poursuivit-elle. Peut-être que tout sera très différent de ce que tu penses ? Ne crois pas à tout ce que tu lis. Nous nous faisons beaucoup de soucis, tu sais, mais nous n'en parlerons pas maintenant. Je te rappelle seulement une fois de plus que la politique, c'est néfaste. Bien sûr, nous espérons que ton séjour te plaira et que tu apprendras plein de nouvelles choses.

- Oui, je sais », répondis-je un peu mollement, pour ne pas tomber dans l'un de nos affrontements habituels. J'étais déjà reconnaissant à mes parents de me donner un peu d'argent car malgré toute la confiance que je plaçais dans ce qui m'attendait, je n'aurais pas été en mesure de voyager seul à travers le monde avec mes seules économies.

La veille au soir, de retour de promenade avec Wolf, le chien de la famille, Karl-Georg avait fait de moi quelques photos, des portraits en noir et blanc, avec un sérieux que je ne lui connaissais pas. Il voulait absolument garder une trace des reflets du soleil dans mes cheveux et avait pinaillé sur ma façon d'être assis au bord de la fenêtre ou debout dans la véranda.

« Tu ressembles beaucoup à ton grand-père quand il était jeune, comme toi, dit ma grand-mère.

Je réagis sèchement :

- Vraiment ?

- Quand tu reviendras, continua-t-elle, je ne serai peut-être plus là.

Je la dévisageai :

- Mamie, pourquoi cela ?

- Eh bien, parce que j'ai déjà 79 ans ».

J'allai dans le couloir où le téléphone était posé sur un guéridon et appelai à Münster Christian Sigrist¹ avec qui je préparais ma thèse. « Voilà une chance exceptionnelle, profite-en ! m'encouragea-t-il. Je suis impatient de voir ce que tu rapporteras ! ». Puis il me demanda comment le procès évoluait, comment se comportait avec moi le ministère public. J'étais fier de la sympathie et du soutien que Christian me prodiguait. J'étais fier de pouvoir faire mon doctorat avec lui et promis de lui donner régulièrement de mes nouvelles. Le déjeuner se tint dans la véranda, avec plus de faste que d'habitude : nappe immaculée, vaisselle fine, couverts de service, le tout éclairé à la chandelle. Ma mère me pria de réaliser le seul vœu qui lui importait : écrire au moins une lettre chaque semaine. Sans quoi, elle craquerait.

A 13h00 tapantes, Thomas arriva en compagnie d'Eva. Celle-ci rayonnait. Elle voulait paraître heureuse, détendre l'atmosphère ; elle me voulait joyeux. J'aimais sa simplicité. Elle me confia une lettre que je devais lire une fois dans l'avion. Ma grand-mère nous regardait de la fenêtre du premier étage et je lui fis un signe de la main. Je partirais avec ma voiture, Thomas la ramènerait pour la mettre sur cales et la garer dans la cour. Nous longeâmes les maisons coquettes de l'Oberstrasse. Leur aspect de maisons individuelles où il fait bon vivre m'avait toujours ennuyé, une chose que ne comprenaient pas mes parents et qui les fâchait d'autant.

« Tu as ton passeport et ton billet d'avion ? demanda ma mère.

¹ Sociologue et ethnologue connu pour ses travaux sur le tiers-monde dans les années 70 et sa proximité avec l'extrême gauche allemande.

- Oui, répondis-je.

- Et les pralines et le chocolat ? Et si tu n'avais pas assez à manger pendant un vol aussi long ? Et si tu venais à avoir faim ?

- Oui, lui assurai-je, le ton de ma voix trahissant peut-être un peu à quel point ces questions me cassaient les pieds.

L'ambassade de Chine m'avait acheté une place à bord d'un vol Lufthansa en direction de Paris. De là, je devais me rendre à Pékin sur un vol Air France, avec une escale à Karachi. Aux abords du comptoir, je remis à ma mère une lettre adressée au ministère public. Elle devait l'expédier depuis l'aéroport, dès que j'aurais franchi la police des frontières ; ce qui restait encore à voir. Ce courrier, dont une copie allait à mes avocats, indiquait que je partais pour deux ans en Chine, raisons professionnelles obligent, que ce départ était convenu depuis longtemps avec la partie chinoise et ne constituait pas une fuite devant une possible peine d'emprisonnement (si celle-ci devait être confirmée en dernière instance).

Je me dirigeai vers mes parents, vers Eva et Thomas qui attendaient plus loin. Je déteste les adieux dans les gares ou les aéroports. « Reste tel que tu es, me dit ma mère.

- Bien sûr. Pas d'inquiétude ! ». Je ne trouvai rien d'autre à lui dire.

Eva tentait de masquer son émotion. Elle m'avait chuchoté un jour qu'elle me rejoindrait volontiers et que si je ne l'aimais plus, je lui envoie le collier avec l'ange, elle saurait. Elle espérait que je tenterais de la faire venir. Ce serait là un grand pas, presque autant qu'un mariage, mais je ne me sentais pas mûr. Je dois aussi avouer que je ne voulais me fermer à rien et voulais explorer la Chine sans entraves.

Nous nous rendîmes à la barrière, juste à côté du guichet de contrôle des passeports, d'où ils pourraient avoir un bon point de vue. Nous nous enlaçâmes. Je répétais à ma mère : « Glisse la lettre dans ta poche ! », avant de me placer devant l'un des guichets. Quand vint mon tour, je remis au fonctionnaire passeport, carte d'embarquement et billet d'avion. D'un air indifférent, il regarda la photo collée à mon passeport que j'avais fait faire pour un mark (et elle n'en valait pas plus) au photomaton de la *Hauptstrasse*, à

Heidelberg. Puis il me fixa avant de revenir à la photo. Peut-être était-ce ma coiffure et ma moustache agressive qui le voulaient, quoi qu'il en soit, il n'arrêtait pas de feuilleter mon passeport. Le visa chinois remplissait toute une page.

« Vous partez en Chine ? me demanda-t-il, tandis qu'il observait d'un air intéressé le visa.

- Oui, d'abord à Paris puis à Pékin.

- Vraiment ? Quelle compagnie propose des vols pour la Chine ?

- C'est un vol Air France.

- Vous avez un visa d'une semaine.

- Oui...

- Intéressant ».

Il me jaugea avec un certain étonnement, la Chine était à l'autre bout du monde. Il referma le passeport avec le billet d'avion et la carte d'embarquement, et me tendit le tout en ajoutant : « Vous devriez vous dépêcher car il y a un bon bout de chemin à faire !

- Merci », lui répondis-je de façon ostensiblement froide avant de passer la limite. Je me mis de côté, enfilai mon manteau pour ne pas avoir à le porter sur le bras, plaçai à l'abri passeport et billets dans la poche intérieure, rassemblai mes affaires et regardai en direction de mes parents, d'Eva, de Thomas. Tous riaient. Je leur jetai : « Je dois faire vite ! ».

Alors, je me mis à courir. Je courus dans mon manteau d'hiver en plein mois de juillet, sans me retourner une seule fois, tout du long de ce corridor en verre, sans cesser d'aller tout droit. Là-dessus, je me fis un instant la réflexion que ma mère garderait certainement cette scène longtemps en mémoire.

2. Nous vivions selon nos convictions et nous sentions en phase avec l'Histoire

Le fameux jour X était arrivé. Dans mon agenda, j'avais marqué les visites à l'ambassade de Chine d'un « X », du style « X, 10h30 ». Ce jour de juillet 1974 était donc seulement assorti d'un « X ». J'étais installé dans l'avion, du côté de la fenêtre. Je regardai par le hublot et observai l'Allemagne juste en dessous. Sur l'A5, la circulation était vive dans les deux sens. Allais-je apercevoir ma voiture ou l'avions-nous déjà doublée ? Mais juste au moment où je commençais à chercher, l'avion amorça un large mouvement de rotation qui nous déporta plus vers l'ouest et je perdis de vue ma précieuse autoroute. Je tournai mon regard vers l'intérieur de l'avion. Toutes les rangées étaient occupées. Dans l'instant, j'eus la sensation que ces personnes étrangères m'étaient proches, que je connaissais leur visage, leurs yeux, leur gestuelle, leur voix. Même leurs émotions me semblaient familières. Pour la première fois, j'eus là conscience des limites de ma vie jusqu'alors. En une nuit, j'allais changer d'environnement...

A mon arrivée à l'aéroport de Pékin, m'avait dit l'ambassade, je serais accueilli par des camarades de la maison d'édition, à qui je pourrais poser toutes les questions voulues. Qu'attendaient de moi au juste les éditions chinoises de propagande internationale ? Je manquais d'assurance, surtout face à l'impression de sérénité supérieure – ou de courtoisie contenue ? – que me renvoyaient les Chinois. En plus de l'allemand, je devais maîtriser l'anglais et le français (pas nécessairement le chinois) et disposer d'une certaine pratique journalistique. Avoir quelques connaissances d'histoire et de civilisation chinoises était aussi souhaité. Avant tout, m'avait-on indiqué, j'aurais la tâche de polir des textes allemands destinés à la publication et de traduire des articles. Le fait d'avoir des affinités politiques avec la Chine était supposé, bien que cela n'ait jamais été explicité. Toutefois, lors d'un des rendez-vous à l'ambassade, on m'avait incité à exposer sans restriction mes opinions sur la Chine, en guise de test.

Avant mon départ, il y avait eu des problèmes de communication entre l'ambassade et les Editions. Cela avait commencé en mars quand j'avais été prié par Pékin de me mettre le plus rapidement possible en rapport avec l'ambassade, où j'étais attendu. Mais dès que je m'étais présenté, on m'avait éconduit au motif qu'on n'avait pas été informé. Le 1^{er} avril, la maison d'édition avait envoyé un télégramme à l'ambassade, demandant qu'on me reçût. A partir de là, des employés de l'ambassade m'avaient accueilli plusieurs fois pour un thé, dans une salle de réception où figurait le portrait du président Mao. Chaque fois, ils s'étaient montrés très courtois, m'interrogeant sur mes études, mes expériences professionnelles, les sujets que j'avais traités pour la presse étudiante. Ils s'étaient retenus de poser des questions politiques. Plus tard, lors d'une autre rencontre, nous avons parlé du procès. Ils avaient voulu savoir quelles conséquences pourrait avoir une condamnation sur ma vie en Chine. Mais le plus souvent, ils me laissaient l'initiative de la conversation et j'en profitais pour me renseigner sur le pays. Aucune date ne m'avait été annoncée pour mon départ : « nous vous appellerons dans les meilleurs délais, quand nous aurons des nouvelles ».

L'incertitude entourant mon départ en Chine avait monté d'un cran au moment de l'ouverture du procès Cabora-Bassa (ou McNamara) devant le tribunal de grande instance de Mannheim, où je devais comparaître parmi huit prévenus. La peine d'emprisonnement dont j'avais fini par écoper deux semaines avant ce décollage m'accompagnerait durant toute ma vie.

A l'été 1970, nous avons été entraînés dans la plus chaude des manifestations qui embrasaient alors Heidelberg contre la guerre américaine au Vietnam, au Laos et au Cambodge, et contre le projet de barrage Cabora-Bassa dans la colonie portugaise du Mozambique, appelé à accueillir la plus grande centrale électrique de toute l'Afrique et à être à ce titre le chantier le plus contestable du monde. Le point de départ de cette manifestation, appelée par l'Union des étudiants socialistes allemands (SDS) à laquelle nous appartenions, était une conférence des pays occidentaux organisée à l'Hôtel *Europäischer Hof* de Heidelberg, sur la répartition stratégique de l'aide au développement dans la décennie à venir. Elle était justement présidée par

Robert S. McNamara, ancien secrétaire américain à la défense, désormais à la tête de la Banque mondiale. De 1960 à 1968, il avait été l'un des principaux artisans de l'escalade de la guerre dans le Sud-est asiatique. Pendant toutes ces années, il avait approuvé les bombes incendiaires et le napalm, le million de morts au seul Vietnam, la destruction du pays tout entier, la défoliation de forêts immenses, des pertes humaines sans nombre. Cette folie destructrice trouvait sa justification dans la théorie dite du « domino », selon laquelle la chute du Vietnam dans le giron soviétique entraînerait celle des autres pays asiatiques, l'un après l'autre. Nous étions convaincus que du haut de sa nouvelle position, McNamara, loin de consentir à une véritable aide au développement, voulait rendre le tiers-monde dépendant financièrement de l'Occident par l'octroi savamment calculé de crédits internationaux et l'exportation de capitaux. L'objectif ultime étant d'ouvrir des débouchés, d'avoir à disposition une main d'œuvre bon marché et de garantir aux multinationales un maximum de profits. Nous, les étudiants, voulions à tout prix prouver notre solidarité envers les peuples du tiers-monde.

L'*Europäischer Hof* avait été transformé en une vraie forteresse. Nous les accusés, nous étions enchaînés les uns aux autres et précipités contre les forces de l'ordre pour déplacer la protestation vers le lieu de la conférence. Une bataille avait suivi durant plusieurs heures, sous les fenêtres des participants. La police n'avait pas réussi à venir à bout de notre résistance, malgré ses sept petites unités, ses canons à eau, ses engins blindés et ses gaz lacrymogènes. Puis, on avait appris que McNamara avait préféré quitter la ville. Cinq jours plus tard, la SDS avait été déclarée interdite.

L'hôtesse s'approcha avec le chariot de repas. Alors qu'elle distribuait les plateaux dans ma rangée, mon voisin, un Chinois d'une cinquantaine d'années habillé d'un costume mao gris, m'adressa la parole : « Nous avons un long voyage devant nous. Vous allez aussi à Pékin ? ». Il s'exprimait dans un très bon allemand.

« Oui, lui répondis-je.

- Je m'appelle Wang Shu ». Il me tendit la main.

« Oh, M. Wang Shu ? ». Je connaissais ce nom. Nous nous serrâmes la main puis je déclinai mon identité.

« Pardonnez-moi si je suis trop direct mais vous ne seriez pas ambassadeur à Bonn ?

- En effet.

- Incroyable ! lâchai-je. J'ai beaucoup fréquenté votre ambassade ces derniers temps ». Dans le même temps, je pensai : l'ambassadeur de la République populaire qui vole en classe économique, chapeau !

« M. Uwe Kräuter ? Il me semble avoir entendu parler de vous. Vous allez travailler à Pékin pour les Editions en langues étrangères, n'est-ce pas ?

Il avait donc entendu parler de moi ?

- Oui, c'est exact. Pour deux ans. Ça a finalement marché et je suis impatient de découvrir ce travail, Pékin et votre grand pays ! Je suis certain que je vais apprendre beaucoup là-bas ».

Je pensai : se peut-il qu'il ait été informé à mon sujet ? Moi qui avais discuté sans retenue du procès en cours avec ses collaborateurs ! Je leur avais aussi montré une dépêche de l'Agence de presse Chine Nouvelle (*Xinhua*) en date du 20 juin 1970, soit un jour après la manifestation, qui avait été envoyée partout dans le monde en plusieurs langues sous le titre : « *Des étudiants ouest-allemands protestent contre la sinistre présence de R. McNamara* ». Nous en avions été très fiers bien qu'elle fût une preuve éminente de notre participation. L'article poursuivait sur ces mots : « *Plusieurs milliers d'étudiants ouest-allemands ont manifesté hier à Heidelberg, dans le Bade-Wurtemberg, pour protester avec force contre les sinistres projets de l'ancien secrétaire américain à la défense, l'actuel président de la Banque mondiale, Robert S. McNamara, présent sur place. Les manifestants portaient des banderoles et scandaient des mots d'ordre dans tout le centre-ville. Les pouvoirs locaux n'ont pas tardé à envoyer un grand nombre de policiers qui s'en sont pris aux manifestants à coup de gaz lacrymogènes et de canons à eau. Ceux-ci se sont montrés invincibles, luttant avec héroïsme et brisant le barrage policier pour continuer leur action* ».

La dépêche était signée du correspondant de *Xinhua* à Bonn qui, depuis tout ce temps, ne se souvenait certainement plus de ce petit bijou. Je n'allais pas non plus essayer de la lui rappeler : le correspondant de *Chine Nouvelle* à Bonn qui, à l'époque, avait suivi la construction de l'ambassade de la République populaire avant d'en devenir le premier hôte... s'appelait Wang Shu.

Le ministère public se moquait au plus haut point des ressorts qui nous animaient et de la nature fondamentale de ce contre quoi nous protestions. Pour son représentant, le seul principe admis était qu'une bonne idée valait quelque chose dès lors qu'elle s'imposait sans violence. Notre seul souci à nous était de nous heurter aux représentants de l'ordre et à la puissance possédante. Les bourgeois n'avaient qu'à bien se tenir ! Les policiers qui marchaient sur nous en rangs serrés cherchaient à nous faire passer pour des casseurs ou des criminels. Durant sa plaidoirie, notre avocat Otto Schily avait souligné que de nombreux témoins n'avaient pu ni voulu dire la vérité. Leur déposition prolongeait « à un autre niveau leur confrontation avec les manifestants » et fournissait « de toute évidence des éléments de preuve tous tracés » en faveur de la police.

Nos avocats² (outre Otto Schily, nous représentaient aussi Hans-Christian Ströbele et Gerhard Härdle) avaient cité comme témoins Madame Nguyen Ngoc Dung, du gouvernement révolutionnaire provisoire du Sud-Vietnam, le sénateur américain Edward Kennedy ainsi que Robert S. McNamara lui-même. Ils avaient aussi convoqué à la barre des experts en droit international, à propos du conflit en Indochine, et des savants américains, sur les largages de napalm et de phosphore, de bombes à gaz et de substances toxiques. Le tribunal avait rejeté d'un bloc ces requêtes mais s'était tout de même retrouvé contraint, comme prévu, à prendre position « sur des faits politiques à coup de décisions défavorables » (Otto Schily).

Le tribunal de grande instance de Heidelberg avait fini par rendre son verdict le 2 mars 1972 : « Les critiques émises par les prévenus à l'égard de la politique

² Ces avocats se font connaître en Allemagne dans les années 70 comme les principaux défenseurs de l'extrême gauche, dont ils font eux-mêmes partie. Les deux premiers participeront à la création du mouvement des Verts. Devenu social-démocrate, Otto Schily sera nommé ministre de l'Intérieur sous le gouvernement Schröder. Quant à Härdle, son engagement l'amènera à une peine d'emprisonnement qui brisera sa carrière.

américaine au Vietnam et de l'aide au développement des pays industrialisés occidentaux n'ont en soi rien d'extravagant comme ils le démontrent en arguant que le projet Cabora-Bassa est tout avantage pour la puissance coloniale portugaise ». Pourtant, nous avons été condamnés pour « atteinte à l'ordre public dans l'exercice d'actes de résistance à l'autorité publique » à des peines de prison assorties d'un sursis. Et ce, malgré l'interrogatoire des policiers, dirigé à la barre avec un art consommé par Otto Schily, qui laissait aux seuls juges le devoir d'établir les faits : « La charge de coups et blessures visant plusieurs fonctionnaires de police, qui a été retenue contre l'accusé Kräuter, n'est pas confirmée ». Bizarrement, le prononcé du tribunal avait pourtant maintenu que je m'étais battu à deux reprises avec des policiers : « A chaque fois, les policiers ont employé la matraque tandis que l'accusé Kräuter en venait aux poings. Les agents de police impliqués ne sont pas identifiés. Il n'est pas établi qu'ils aient subi de quelconques blessures. Et il ne peut être davantage démontré que le prévenu ait porté des coups significatifs ».

On aurait pu s'accommoder de ce jugement, si le parquet n'avait fait appel et si la Cour fédérale de justice de Karlsruhe n'avait confirmé le pourvoi en cassation, annulant de surcroît un passage qui nous tenait à cœur : « Les critiques émises par les prévenus (...) n'ont en soi rien d'extravagant ». Cela ne nous avait ni surpris ni indignés. Nous nous sentions en phase avec l'histoire révolutionnaire. Les accords de Paris avaient déjà scellé la défaite des Etats-Unis en Indochine et le retrait américain ne pouvait plus que continuer. La libération des colonies portugaises n'était elle aussi plus qu'une question de temps.

Deux bonnes semaines avant mon départ, le tribunal de grande instance de Mannheim avait ouvert un nouveau procès. Le président prévu initialement avait été récusé à la demande du parquet et remplacé d'emblée pour cause de partialité car il avait estimé que les appréciations de la Cour fédérale de justice sur la sentence de Heidelberg étaient « en partie infondées ». Les échanges avaient donné lieu à des scènes tumultueuses. « La justice est du côté des impérialistes et des assassins ! », avait fulminé l'un des accusés. Le président de la chambre avait eu de la peine à « contrôler l'orientation des

débats » (*Mannheimer Morgen*), et l'avocat général avait quitté le prétoire sous les quolibets de la foule. Le public avait été temporairement exclu et nous avions protesté : « Ne pas avoir d'audience publique n'a pas de sens ! Nous partons avec la salle ! ». La police avait tenté de nous en empêcher, en vain. Le procureur, lors de son réquisitoire, avait posé des parallèles entre nous et – on a peine à y croire – les escadrons de la mort brésiliens. En retour, notre avocat Eberhard Kempf avait répondu poliment que les déclarations du procureur n'avaient « aucun discernement politique ». Nous ne comprenions pas ces gens et pas plus eux ne nous comprenaient. J'avais vingt-quatre ans lorsque j'avais pris part à la manifestation. L'Etat s'était montré incapable de répondre à nos demandes quant à sanctionner les génocides, le colonialisme, l'aliénation économique. Il nous considérait comme dérangeants et réagissait en usant de son pouvoir pour nous enfermer.

Nous avons écopé de peines allant de cinq à douze mois d'emprisonnement, ferme. Moi, j'en avais pris pour huit mois. Immédiatement après la lecture du jugement, l'un de nous s'était levé de sa chaise en criant : « Ici, on ne juge pas des actes, on condamne la lucidité ! ». Ces mots avaient attisé la fureur du juge qui venait de rendre son verdict « au nom du peuple » : « Eh vous ! Arrêtez un peu avec vos propos démagogiques ».

A Pékin, on avait débattu le fait que le camarade allemand était impliqué dans un procès politique, avant de décider en « haut lieu » de m'octroyer un visa. Quelques jours après le prononcé du verdict, l'ambassade de Chine m'avait invité à un repas. Marqué par les récents événements, j'avais été touché par la gentillesse déployée à mon égard. « Les Editions, m'avait indiqué mon hôte, employé au service culturel, me prient de vous dire qu'on se réjouit beaucoup d'une collaboration avec vous et qu'on vous attend avec impatience à Pékin ». Trois jours plus tard, un billet d'avion m'avait été envoyé. « Nous sommes un pays en voie de développement », affirma l'ambassadeur alors que l'on s'appêtait à atterrir à Pékin. « Nous appartenons au tiers-monde. Je pense toutefois que les étrangers qui se trouvaient en Chine avant la libération de 1949 et qui reviennent aujourd'hui dans notre pays ont les moyens d'évaluer ce que nous avons accompli en 25 ans, bien mieux que ne le ferait

un simple touriste venant ici pour la première fois. Ceux qui connaissent déjà peuvent faire la différence. Elle leur saute aux yeux.

- J'ai donc du retard à rattraper, lui répondis-je en riant, mais je peux quand même comparer avec d'autres pays en voie de développement ». Il rit à son tour de bon cœur et c'est ainsi que nous prîmes congé l'un de l'autre.

Il était 18h15 lorsque je descendis les escaliers de la passerelle. La chaleur m'assailit. Les appareils étaient rares sur la piste. L'aéroport était calme sous le ciel bleu. Nous parcourûmes à pied les cent cinquante mètres qui nous séparaient de l'aérogare. Le bâtiment principal arborait un immense portrait du président Mao Zedong. En-dessous, une banderole rouge imprimée de caractères blancs proclamait en chinois et en anglais : « Nous avons des amis partout dans le monde ! ». Devant, sous la longue véranda, se tenait une foule de gens faisant des signes de la main. Certains se mirent à lancer des appels. Les passagers chinois autour de moi semblaient en reconnaître un tel ou un autre, ils faisaient à leur tour des gestes et appelaient, parfois, en agitant les deux bras. Nous fûmes dirigés vers le contrôle des passeports. Nous reçûmes des formulaires à remplir, l'un sur le motif et la durée du séjour ainsi que sur l'identité de l'organisation invitante, un deuxième sur l'état de santé du visiteur. Sur un troisième, enfin, devaient figurer la liste des objets et le montant précis des devises importés. Je faisais la queue, tout en sueur et quelque peu fébrile, les manches relevées très haut. Je dégrafai les boutons supérieurs de ma chemise. Des Chinois s'oxygénaient à l'aide d'éventails. Je vis venir à moi un homme, qui me parut d'âge moyen, vêtu d'une chemise blanche (comme tout le monde) et d'un pantalon gris en lin. « Monsieur Uwe Kräuter ? », me demanda-t-il en allemand. Tandis que j'opinais du chef un « oui » nerveux, il sourit aimablement.

« Procédez sans inquiétude. Je suis des Editions et je m'appelle Ma Jie. Nous vous attendons derrière le portillon ». Puis, il disparut de nouveau. J'avançai dans la file. Une jeune femme portant l'uniforme vert de l'Armée populaire de libération prit mon passeport avec les formulaires. Au vu de mes papiers, elle fixa un moment mon visage avec insistance pour vérifier si j'étais bien celui de la photo, avant de se mettre à écrire à n'en plus finir sans que je puisse rien

voir. Elle tamponna les documents plusieurs fois et me tendit la déclaration des biens importés : « Gardez-la bien, vous devrez la présenter lors de votre départ ». Elle s'exprimait en anglais, impassible et grave, tout en me rendant mon passeport. « Merci ! », lui répondis-je.

Je la regardai encore, quelque part plein d'espoir, mais elle se laissa seulement gagner par un sourire imperceptible.

Tout le monde avait mis la main sur un chariot à bagages, sauf moi. C'est donc chargé comme une mule que je passai le portillon, avec ma valise, mon sac de voyage et mon manteau sous le bras. Un comité de réception, composé d'une huitaine de personnes, m'attendait. Un homme assez âgé, mince, aux cheveux gris clairsemés, engagea la conversation en souriant. Il était responsable de collection aux Editions en langues étrangères et me fut présenté comme le « camarade Qiu ». Celui qui m'avait salué au contrôle des passeports lui servait d'interprète. Trois d'entre eux parlaient allemand, deux appartenant à la maison d'édition et un, le camarade Dou, employé à l'hôtel de l'Amitié où j'allais vivre. Un autre venait du service des experts étrangers placé sous l'autorité du Conseil des affaires de l'Etat³. Le reste était constitué de membres de la maison d'édition. Nous traversâmes le hall jusqu'à l'extérieur. Je n'avais plus rien à porter. Une limousine noire s'avança, longue, large, lourde. J'avais la permission de m'asseoir à côté du chauffeur. Les trois germanophones montèrent à l'arrière. Au démarrage, la compagnie nous salua de la main. La voiture était de la taille d'un salon. Je relevai : « La voiture est super !

- Oui, c'est une *Hongqi* ou Drapeau Rouge, me répondit Ma Jie. Nous avons commencé à en produire du temps de nos liens d'amitié avec l'Union soviétique. On a au moins réussi à leur pomper quelque chose ! ». Tout en savourant sa remarque, je pensai : ah, on a aussi le droit de plaisanter ...

Nous quittâmes le périmètre de l'aéroport et atteignîmes une route goudronnée, rectiligne, bordée de peupliers de part et d'autre. Autour, le sol était plat. Nous roulions tranquillement, les fenêtres grandes ouvertes sur un

³ « Guowuyuan » : principale instance civile de l'administration chinoise, présidée par le Premier ministre.

concert de cigales onduleux, dont la succession de tonalités ascendantes et descendantes procurait un confort presque douillet. Jamais, cependant, je n'avais entendu un chant aussi puissant dans le sud de la France. Était-ce d'ailleurs les mêmes cigales, la même chorale ? Sur la route, il y avait peu de circulation. Je voyais passer des berlines, de temps à autre, un camion, et des cyclistes isolés. « Nous allons à l'hôtel de l'Amitié vous montrer votre logement », m'indiqua un autre collègue. Il avait un corps nerveux, sec ; son visage était quelque peu creusé. Je n'avais pas saisi son nom. « Nous vous inviterons ensuite à un dîner léger à l'hôtel.

- Oh, je ne peux plus rien avaler, on n'a pas arrêté de manger dans l'avion », me défendis-je.

Sa réponse se résuma à un raclement de gorge et à un sourire poli. « Eh bien, vous pourrez peut-être encore manger un morceau ? me dit Ma Jie. C'est votre premier repas en Chine ! ». Son allemand était excellent. Je remarquai que je ne pourrais pas m'exprimer simplement ici, comme je le faisais avec mes semblables à Heidelberg. « Dans les jours prochains, vous aurez tout loisir de vous reposer. Nous vous montrerons aussi quelques curiosités de Pékin, poursuivit-il. Si vous êtes d'accord, demain matin, monsieur Dou vous fera faire le tour de l'hôtel en sa compagnie.

- Très volontiers, répondis-je. Dou portait des lunettes et avait un air subtil.

- L'hôtel de l'Amitié est le plus grand hôtel d'Asie. Vous pourriez vous y perdre ». Il faisait presque nuit lorsque nous arrivâmes à destination. Juste après l'entrée principale, nous tournâmes à gauche, en direction du secteur sud-ouest. Il n'y avait pas un chat. Nous nous arrêtâmes devant le premier bâtiment de l'aile sud. Immédiatement, deux jeunes employés de l'hôtel firent leur apparition. Je comptai trois étages. Devant les immeubles passait un chemin pavé, agrémenté de bancs à distances régulières et d'un décor rappelant un parc, avec des arbres hauts et des haies. Nous montâmes les escaliers. Chaque étage abritait trois portes orientées à l'ouest, au sud et à l'est. Mon appartement se trouvait au dernier étage, porte du milieu, exposé plein sud. Sur le palier était indiqué le numéro 81242. Dou ouvrit et me fit entrer, les autres sur mes talons, chacun portant une partie de mes bagages. Il me fit visiter

l'appartement. Celui-ci était plus grand que j'avais imaginé. Il comportait un salon meublé d'une petite table ronde, de deux fauteuils, d'un bureau (supportant un calendrier et un téléphone noir antique) et d'une bibliothèque en bois. A cela s'ajoutait une chambre à coucher, pourvue d'une grande armoire. Les deux pièces avaient un parquet brun foncé. La cuisine, occupée par une table et deux chaises, et la salle de bain étaient spacieuses, et même carrelées. J'étais satisfait, hormis peut-être l'absence d'un téléviseur.

« Tous les collaborateurs étrangers des Editions habitent ici, à l'hôtel, m'expliqua l'homme sec. C'est la maison d'édition qui paie le loyer. Chaque jour, votre logement est nettoyé, vous n'avez donc à vous occuper de rien. Vous pouvez aussi faire laver votre linge par l'hôtel mais vous réglez vous-même. Il suffit de le déposer en bas, au service du personnel ». Demain, poursuivit-il, tandis qu'il extrayait une enveloppe brune d'une sacoche, me serait montrée l'artère commerçante la plus importante de Pékin et là, me dit-il en riant, j'aurais peut-être besoin d'un peu d'argent. Dans l'enveloppe se trouvaient trois cents yuans, un acompte sur mon salaire. Je devais recompter et signer un reçu. C'est seulement à contrecœur qu'ils acceptèrent de me voir signer sans vérifier. Il regarda sa montre. « Nous devrions nous dépêcher maintenant d'aller à la cantine, nous sommes en retard ».

La distance que nous devions parcourir était si courte que nous aurions aussi bien pu accomplir ces quelques mètres à pied, pensai-je. Je vis le chauffeur fermer la porte de la voiture à clef. « Ah, ici aussi, on ferme les portes ? » demandai-je en m'adressant à l'homme sec. « Pardon ? », fit-il ahuri en tournant les yeux vers le chauffeur. Je répétai ma question et le fixai d'un air interrogateur. En retour, il me renvoya le même regard.

Nous nous rendîmes au premier étage où se trouvait la cantine. La salle était vide. Nous nous assîmes à la table qui se trouvait du côté des cuisines. Le chauffeur, que j'avais identifié, faisait partie de notre groupe et se joignit à notre table. Une jeune serveuse, vêtue d'une veste blanche et d'un pantalon bleu, vint à nous. Son visage, un peu joufflu, marquait la timidité. Elle prit les commandes.

« Voulez-vous manger chinois ou occidental ? me demanda Ma Jie, avant d'ajouter : Vous pouvez choisir.

- Chinois, naturellement », répondis-je.

Tandis que Ma Jie et son maigre collègue composaient le menu, Dou m'expliqua que la carte changeait chaque jour. C'est ici, dans cette cantine réservée aux experts étrangers habitant cette partie de l'hôtel que le petit déjeuner, le déjeuner et le dîner me seraient servis à des tarifs préférentiels. Je commençais à sentir la fatigue. Mais Dou poursuivait son récit : l'hôtel avait été achevé en 1954 et abritait plus de 3000 lits. Il avait été conçu tout spécialement pour les techniciens, ingénieurs, conseillers soviétiques et est-européens qui devaient venir « nous aider à construire le socialisme ». Quand ils avaient été rappelés d'un coup par Khrouchtchev en juillet 1960, l'hôtel s'était vidé. A présent, quatre cents étrangers y vivaient en permanence, venus d'Amérique latine, d'Afrique, d'Europe occidentale et de certains pays asiatiques et arabes. De plus, de grandes conférences nationales avaient souvent lieu ici ; elles duraient plusieurs semaines et rassemblaient des milliers de personnes.

L'homme sec intervint. Les collègues des Editions seraient heureux de faire ma connaissance, de même que ceux de *Pékin information*, magazine pour lequel j'allais aussi travailler. Cette remarque amena Ma Jie à se trahir en révélant que l'on serait tout particulièrement intéressé du fait que j'étais le premier collaborateur ouest-allemand, qu'avant moi, ils avaient eu un Autrichien et un Suisse, abstraction faite des experts est-allemands d'avant 1960.

A cet instant, je perçus derrière moi une voix mais n'y pris pas garde. Par un regard et un geste de la main, Ma Jie attira mon attention. Je me retournai et entendis la serveuse qui voulait déposer les plats à ma droite sur la table et me pria poliment de déplacer quelque chose. Je l'entendis me répéter simplement, toute timide : « *Comrade...* ». J'en fus profondément bouleversé. Il n'y avait pas manière plus naturelle de me voir décerné titre plus précieux. Une Chinoise m'avait appelé camarade... Chacun d'entre nous était à ses yeux un camarade et je me réjouissais fort d'en être.

3. Des impressions en forme de chocs légers, très déroutants

Ma première nuit en Chine fut chaude et agitée ; chaude, en raison des températures auxquelles je n'étais pas acclimaté, et agitée, à cause d'une insomnie qui venait interrompre des rêves sans nom et me poussait à me lever continuellement, à chercher le commutateur, à tourner en rond dans l'appartement.

Encore sous le coup des surprises des dernières vingt-quatre heures, je regardai à travers la fenêtre la petite rue immobile, plongée dans l'obscurité, et aspirai l'air nocturne dont la chaleur m'était inconnue. Le jour une fois éclos, le sommeil ne reviendrait plus, c'était une évidence. De nouveau, je rajustai mes chemises, pantalons et vestes dans l'armoire, mes livres dans la bibliothèque, mes appareils photo dans un tiroir. Puis vint la question de la musique. Où était la prise de courant ? Je la trouvai. Mais la prise du magnéto n'était pas adaptée. Il me serait donc impossible d'écouter de la musique ? Il me fallait un thé ! Sur la table ronde se trouvait une boîte à thé, et à côté un gigantesque thermos rouge. Qui peut bien avoir besoin d'autant d'eau chaude ? Je ne consommais jusqu'alors du thé chez moi que lorsqu'il n'y avait rien d'autre. A partir de maintenant, il en irait autrement. Dans la cuisine, je trouvai un verre, un parmi toute une rangée, placé à côté de coupes à glace, d'assiettes, de baguettes, d'un wok et de casseroles. Comme si une famille entière allait vivre et cuisiner ici. J'entendis soudain un bruit devant ma porte. J'allai dans sa direction et l'ouvris. Là gisait une autre grande bouteille thermos, pleine d'eau chaude renouvelée. Je remarquai un jeune homme déjà en train de déposer un thermos devant la porte suivante et lui criai : « Thank you ! ». Il hocha la tête et me répondit d'une manière où chaque mot était pensé lentement dans une langue qui lui était inhabituelle : « You – are – new – guest ». J'acquiesçai. D'un large sourire, il me gratifia d'un « Welcome in our Friendship Hotel ! » prononcé cette fois dans un débit plus rapide. Il me fit comprendre que je pouvais sortir l'autre bouteille et la mettre en évidence devant ma porte. Ce que je fis, en prenant l'autre d'une main assurée. Je plaçai des feuilles de thé dans le verre,

y versai par-dessus l'eau fumante et gargouillante. Une partie d'entre elles gagnèrent le fond tandis que d'autres se mirent à nager à la surface. Ce, jusqu'à ce que je busse une gorgée. Je m'installai dans le fauteuil. Les murs blancs semblaient nus. Que pourrais-je y suspendre ? Je regardai l'heure. Si je me souvenais bien, la cantine devait être ouverte pour le petit-déjeuner. A Heidelberg, je n'avais jamais été un grand adepte de ce rituel matinal et cela ne changerait guère ici. Je me levai pour aller dans la chambre à coucher et ouvris la porte donnant accès au petit balcon. La chaleur me saisit. La rue était toujours aussi calme mais ce calme différait de celui de la nuit précédente car à présent, il passait des cyclistes. Ils arrivaient séparément ou en grappes, souvent roue contre roue, chacun pédalant à la même vitesse, aucun ne cherchant à dépasser l'autre. Certains étaient absorbés dans des conversations. Les chapeaux de paille me parurent nombreux. Les hommes portaient des chemises blanches, les femmes, des chemisiers blancs, leurs pantalons étaient de couleurs différentes. Un bruit tranché dominait : sans cesse revenaient les timbres clairs et merveilleux des sonnettes de vélos. On se croirait presque à Noël, pensai-je. Une voiture passait de-ci de-là, manœuvrant avec précaution lorsqu'elle approchait les cyclistes.

Je revins dans la chambre où le thé m'attendait, toujours aussi chaud. Un tour à pied ! Je vais faire un tour ! De la surface en verre de la petite table ronde, je pris la clef, pendue à une pastille ovale en métal sur laquelle était gravé en rouge le numéro de l'appartement. Aurais-je besoin d'argent ou de mon passeport ? Non. De même, je ne pensai pas à les cacher.

En bas, au rez-de-chaussée, dans une petite pièce située à gauche de la sortie étaient assis le jeune homme dont j'avais déjà fait la connaissance et une femme tout aussi jeune. Ils devaient avoir dans les dix-neuf-vingt ans. Tous deux portaient une blouse blanche ainsi qu'un pantalon bleu. Ils me saluèrent et me suivirent du regard, d'un œil étincelant qui me fit sentir à quel point pour eux un nouvel hôte étranger pouvait représenter une attraction. Mais ils en étaient une pour moi aussi.

Mon entrée se trouvait au bout, sur le flanc ouest d'un bâtiment en briques grises tout en longueur et sans caractère particulier. Il se prolongeait jusqu'à

l'extrémité est qui faisait un angle droit et formait alors un vaste rectangle. Le détail le plus frappant de ce complexe rectangulaire se situait à l'ouest, au niveau du bâtiment indépendant de la cantine où je m'étais rendu la veille au soir : il était cruciforme, avec un large escalier et une grande porte faite de bois et de verre. La place au sein du rectangle était remplie d'arbres et de haies, plutôt négligés, mais elle était traversée de sentiers asphaltés pour les promeneurs et environnée de gazon. Un bon endroit pour les pique-niques, pensai-je. L'impression générale de simplicité qui se dégagait était-elle vraiment voulue par les maîtres d'œuvre socialistes ? Je bifurquai à droite et poursuivis mon chemin d'un pas décidé, comme si j'avais un but. A une certaine distance, devant moi, marchait une femme dans un jean clair, une étrangère. Ailleurs, je remarquai ici ou là des employés d'hôtel, reconnaissables à leur blouse blanche et à leur pantalon bleu. Je me rapprochai de la femme. Elle portait dans sa main des feuilles qu'elle lisait en marchant. Ses cheveux étaient-ils gris ou blonds ? Tandis que j'étais sur le point de la dépasser, je la fixai droit dans les yeux. Elle fit de même immédiatement. Son visage paraissait sans âge. « Tiens, un nouveau ! », s'exclama-t-elle en anglais avant de me demander d'où je venais. Je lui répondis que j'étais allemand. « Tu es donc celui qui va travailler pour les Editions ? me rétorqua-t-elle. J'étais celui-là, en effet.

- J'ai entendu parler de toi. Apparemment, on t'attend ici depuis plusieurs mois ?

- Oui, ça a bloqué longtemps à l'ambassade chinoise.

- C'est normal.

- Et d'où viens-tu ? lui demandai-je, bien que son accent la trahît.

- Moi ? D'Italie », répondit-elle, confirmant ma supposition, d'un ton qui laissait penser que l'Italie gisait loin derrière, trop insignifiante pour valoir la peine d'être mentionnée. Je voulais encore lui demander depuis combien de temps elle vivait ici mais elle s'arrêta net devant une porte qu'elle montra du doigt : « J'habite ici. » De la tête, elle indiqua les feuilles qu'elle tenait dans la main : « Je dois préparer mes cours. Je m'appelle Primerose. Passe nous voir ! ». Tandis

que je poursuivais mon chemin, je pensai soudain, peut-être à tort mais cela sonnait comme une alerte : l'hôtel de l'Amitié ne sera jamais mon foyer.

A l'instant où je sortais du secteur sud-ouest, je me retrouvai dans la rue. Une voiture y passait. A part cela, elle était vide. En face, se trouvait une construction massive. Je longeai la chaussée pour la voir de plus près. Il ne faisait aucun doute que j'avais affaire au bâtiment principal de l'hôtel. Il était gris lui aussi. Je regardai cependant, fasciné, en direction du toit arqué aux tuiles vert glacé. Sa partie centrale aux proportions surréalistes, avec ses parois recouvertes de bois rouge, offrait un parfum de splendeur et une note d'architecture chinoise. A cinquante mètres de là se trouvait l'entrée de l'hôtel, gardée par deux soldats. Je passai devant eux, ils me firent un signe de tête, je le leur rendis. Ici, devant la façade de l'hôtel, point de mur mais un haut portail en fer. Je me retrouvai dans une allée, bordée des deux côtés d'arbres minces. Les arbres plantés devant l'hôtel atteignaient les quatrième et cinquième étages et devaient considérablement assombrir les chambres. Dans la rue, une circulation lente avait cours. Les véhicules ne dépassaient pas les trente-cinq, maximum quarante, kilomètres à l'heure. Les voitures particulières étaient corpulentes, tout en courbes et toutes quasiment du même modèle. Comment se faisait-il que nombre d'entre elles avaient des rideaux sombres tirés devant leurs vitres ? Quelque hauts cadres voulaient-ils se soustraire au regard de la population ? Des jeeps passaient, beaucoup de camions aussi. Parfois, des gens se tenaient dans la benne, agrippés à une barre transversale qui était posée sur la cabine du chauffeur et leur arrivait à la poitrine, le regard jeté devant contre le vent. D'autres poids-lourds étaient chargés à bloc et sur certains, perchés tout en haut, je distinguais un ou deux hommes qui piquaient là un somme, l'un, de temps à autre, était tout près du bord. Une jambe pendait dans le vide à partir du jarret et se balançait au rythme de la route. J'en eus le souffle coupé. A grand bruit, des tricycles avançaient en pétaradant. On aurait dit de lourdes motos sauf qu'ils traînaient derrière eux une remorque pleine de gars aux visages tannés. Sans doute des paysans, venus livrer des pastèques, des légumes, ou encore du sable ou des pierres. D'autres tricycles attelés eux aussi à une remorque étaient montés à

partir d'un simple vélo. Les pousser en mettant pied à terre semblait exténuant. Sur le trottoir d'en face, je remarquai des immeubles plats, à l'apparence de baraques, faits de briques rouges. On les aurait dits provisoires. Devant, l'agitation battait son plein. En plusieurs endroits, d'immenses pyramides de melons étaient exposées. Ce devait être un marché et les maisons en briques, des marchés couverts, supposai-je. Plus à droite, je distinguai des constructions plus robustes dépassant d'une enceinte rouge. Je regardai ma montre et décidai de m'en retourner. Les deux jeunes soldats me sourirent comme si nous étions de vieilles connaissances.

Je venais à peine de boire un thé chaud qu'on frappa à la porte. C'était Dou, l'interprète de l'hôtel. Avait-il quarante ans, cinquante ans, plus ? Il portait une petite serviette noire. Nous aurions deux choses au programme, me dit-il. D'abord, une visite de l'hôtel puis un examen de santé. Quoi ? Je commençai par protester : « Je suis en pleine forme.

- Ne devrions-nous pas plutôt aller à la clinique d'abord ? » s'enquit Dou d'une voix décidée.

En chemin, j'appris que nous nous trouvions au nord-ouest de la ville. La lisière ouest de l'hôtel s'ouvrait sur les champs. Là, il n'y avait plus la moindre maison citadine. Plus au nord, quand on longeait l'avenue Baishiqiao, devant l'hôtel, la ville s'arrêtait là aussi, quelque cent mètres après l'Université du Peuple.

Dou m'inscrivit à la clinique en remplissant un formulaire. « Combien de gens travaillent ici ? demandai-je à la dame préposée à l'accueil.

- Nous avons 20 médecins et assistants.

- Vous soignez également les maladies graves ?

- Non, ce n'est qu'une clinique, avant tout destinée aux amis étrangers qui vivent ici à l'hôtel. Nous envoyons les cas difficiles à l'hôpital de la capitale ».

Pour l'examen, il me fallait aller dans une pièce à part. Il y aurait une prise de sang et une radio ; le pouls, la vue, l'ouïe, la dentition seraient aussi évalués.

Rien que de très classique. Lors de l'auscultation finale, j'appris que j'avais « une tension un peu élevée ». Cela me fut dit accompagné d'une expression du visage qui laissait augurer la plus grande gravité. « Ma tension est élevée, c'est normal ! m'exclamai-je, irrité. Je suis resté assis pendant vingt heures dans

un avion et je n'ai quasiment pas dormi la nuit dernière. Mais ça devrait très vite aller mieux, pas de souci ». Dou traduisait tout d'un air poli et concentré. Le médecin et son assistante approuvaient du chef en signe de totale compréhension. « Certainement, répondit le docteur. Aussi, nous souhaiterions vous revoir après-demain. Cela vous convient ? ». Je confirmai. « Ce n'est que lorsque tout sera en ordre que nous pourrons vous remettre votre carte de libre accès à la piscine », enchaîna le praticien.

Dou et moi sortîmes de la clinique. En face, se trouvait un court de tennis. Dou me demanda si j'en jouais. « Ça m'arrive », lui répondis-je. Mais l'occasion était trop rare. Il rit : « Ici, vous l'aurez, l'occasion ! ». A droite du terrain, je remarquai un bassin de natation. Le reste était masqué par une construction. « Et voici notre complexe sportif, m'indiqua Dou. Ça, c'est le gymnase ». Il pointait le bâtiment qui cachait la piscine. « Là, vous pouvez jouer au ping-pong ou au badminton ». Bonne idée, pensai-je, tout en espérant trouver des partenaires disponibles. Jusque-là, je n'avais croisé qu'un seul étranger. Dou me conduisit dans le hall et de là, nous empruntâmes une sortie latérale avant de rejoindre l'arrière de la piscine découverte. Elle était impressionnante, avec son tremplin de six mètres de haut.

« Qu'a dit le docteur à propos de la piscine ? Il me faut une carte d'accès ? demandai-je.

- Oui, bien sûr. Sans elle, vous ne pourrez pas aller nager ».

Nous nous promenâmes à travers les rues et les jardins, et je visitai les diverses installations de l'hôtel prévues pour les étrangers. J'avais l'impression d'être dans une vraie petite ville et cette impression allait durer jusqu'à ce que je parvins à m'orienter en toute autonomie. Pour autant, tout se situait à proximité l'un de l'autre : le dépôt de pain et de pâtisseries, l'épicerie, le coiffeur, le photographe, le magasin de tissus. Quoique, je pus en avoir très peu besoin. Quant au coiffeur, la question se posait aussi car c'étaient toujours des amies qui m'avaient coupé les cheveux les années passées. S'ajoutait même à tout cela un « Foreign experts' club » où nous ne pûmes entrer, le lieu étant fermé durant la journée. Mais je fus quand même renseigné : « Ici, vous pourrez jouer au ping-pong et au billard. Et boire de la bière ».

Dans le bâtiment principal, je tombai sur la poste. « Peut-on envoyer d'ici des télégrammes en Europe de l'Ouest ? demandai-je à l'une des jeunes femmes, au guichet.

- Naturellement ».

Derrière une vitrine, s'offrait un choix multicolore de timbres-poste. Les destinataires de mes lettres allaient être contents. Pour tous les coller sur l'enveloppe, il allait falloir garder beaucoup de place ! Ah et puis, comment faisait-on pour téléphoner ? Pouvait-on appeler à l'étranger ? Pour une communication longue distance avec l'Allemagne de l'Ouest, m'informa-t-on, je devais tout d'abord venir ici en personne déclarer la communication. Quelques minutes plus tard, celle-ci me serait transférée dans ma chambre via le standard de l'hôtel. Je me voyais déjà parcourir au pas de charge les six-cents mètres qui séparaient la poste de mon appartement et m'emparer du combiné, à bout de souffle. « Dis-moi, camarade, ne serait-il pas plus simple d'appeler le standard de ma chambre et commander la communication ? ». Non, me fut-il expliqué, car je devrais remplir un formulaire ici aussi.

Derrière le bâtiment principal, nous montâmes sur une colline artificielle cernée de petits arbres nouveaux et de rochers aux formes étranges. Au sommet, se trouvait un pavillon à colonnes rouges, raccordées les unes aux autres par des planches en bois où l'on pouvait s'asseoir. Nous vîmes une place libre revêtue de dalles en pierres qui avait vue sur une autre construction imposante, le théâtre de l'hôtel. J'appris que des spectacles avaient lieu là ainsi que des réunions politiques. Mais le plus important était qu'on y projetait des films tous les vendredis soirs.

« Quels genres de films passent ici ? demandai-je.

- Des longs métrages.

- Vous voulez dire des longs métrages chinois ?

- Oui, mais aussi des films d'autres pays.

- Lesquels ?

- Albanie, Corée du Nord, par exemple.

- Mais certainement pas d'Union soviétique ! dis-je en riant.

Dou retrouva le sourire, mais à sa manière, toute en retenue.

- Non, aucun film soviétique depuis que l'URSS est devenue révisionniste. Nous continuons de montrer cependant des classiques, comme *Lénine en octobre*, me répondit-il.

- Et avez-vous des films vietnamiens ?

- Oui, il y en a aussi.

- J'espère que les projections du vendredi ne sont pas seulement ouvertes aux étrangers !

- Non, les employés chinois des unités de travail qui accueillent des experts étrangers peuvent venir, comme ceux de la maison d'édition où vous allez travailler.

- Combien coûte un ticket d'entrée ?

Dou eut un rictus, croyant que je plaisantais.

- Bien entendu, l'entrée est gratuite pour vous.

Après une pause, il poursuivit :

- A présent, notre petit tour est terminé. Nous n'avons pas tout vu mais je pense que vous apprendrez peu à peu à vous y reconnaître ». Avais-je d'autres questions ? Oh, oui, encore beaucoup mais je ne pouvais pas les poser toutes aujourd'hui ! Il rit avec une amabilité contrôlée. Nous descendîmes l'étroit sentier. En bas, il ouvrit sa mince serviette pour en retirer une petite carte rose. « Ce document prouve que vous résidez dans cet hôtel. Vous devrez toujours l'avoir sur vous ». Sur la carte, je pus lire mon nom et le numéro de mon appartement.

« Je vous raccompagne chez vous ou est-ce que vous retrouverez votre chemin tout seul ?

Chez moi ? !

- Oh, je suis sûr de pouvoir rentrer ».

Lorsque j'arrivai à midi à la cantine, cinq à six tables étaient occupées. La salle était aussi grande qu'un gymnase. Je m'assis à la même table que la veille et me mis à étudier le menu imprimé au stencil qui faisait office de carte déjeuner. Quand la serveuse se présenta, je commandai des plats chinois, de la viande, des légumes et un bol de riz blanc, avec une eau minérale *Laoshan*. A la table voisine, s'installa une dame âgée, aux cheveux blancs comme neige. Nos

regards se croisèrent, nous nous saluâmes. Peu après, elle fut servie et je lui fis comprendre par un geste que je lui souhaitais bon appétit. « Vous êtes sans doute allemand, me dit-elle dans ma langue, avec un accent autrichien prononcé.

- Comment le savez-vous ? lui retournai-je, pris au dépourvu.

- Une intuition. Vous ne voulez pas venir plutôt vous asseoir à ma table ? On parlera plus facilement ».

Je me levai pour m'asseoir face à elle et me présentai.

« Ainsi donc vous êtes celui qui doit travailler à *Pékin information* et aux Editions ? me demanda-t-elle, tombant sur moi sans préambule.

- Oui, c'est moi.

- Bien ! S'exclama-t-elle, comme soulagée, avant d'expliquer, moitié à mon intention, moitié à la sienne : Je n'ai jamais cessé de donner un coup de main à *l'Information*. Ça n'est pas facile parce que je suis aussi responsable de *La Chine*. Mais excusez-moi, je ne me suis pas présentée. Je m'appelle Ruth Weiss et ...

Cette fois, je fondis sur elle, tout à ma surprise :

- Ruth Weiss ? J'ai souvent lu votre signature. C'était dans le supplément de *Pékin information* ! Vous avez traduit les lettres d'Anna Louise Strong ! Et chaque fois que je voyais votre nom, je me demandais : qui est cette femme à Pékin ? C'est juste incroyable et bouleversant de vous rencontrer tout à coup, si simplement. Vous ne pouvez pas vous imaginer pour nous...

D'une voix rude, Ruth Weiss m'interrompit :

- Arrêtons maintenant avec ce 'vous' et appelez-moi Ruth !

- Certainement ! », lui répondis-je.

Le nom d'Anna Louise Strong m'était apparu pour la première fois associé à celui de Mao Zedong. Il avait été immortalisé en août 1946 par un article intitulé « *Conversations avec la journaliste américaine Anna Louise Strong* ». Il s'agissait d'une interview portant sur la situation de la Chine et du monde au lendemain de la Deuxième Guerre mondiale, au moment où Mao venait de mettre au point sa célèbre théorie : « *Tous les réactionnaires sont des tigres en papier* ». A l'époque, Strong travaillait encore à Moscou comme journaliste. En 1948, elle

avait été faussement accusée d'espionnage et expulsée d'Union soviétique. De retour en Amérique, elle avait été privée de passeport pendant une décennie et ce n'est qu'en 1958 qu'elle avait pu de nouveau voyager. Son but était la Chine, c'est là qu'elle avait voulu s'installer. Au début des années 60, elle avait entamé une correspondance personnelle avec des amis restés au loin ; correspondance publiée plus tard sous la forme de « *Lettres de Chine* ». J'en savais tellement (ou plutôt, si peu) sur Anna Louise Strong. Mais rien sur Ruth Weiss.

« Tu vis dans cet hôtel toi aussi ? » lui demandai-je. Non, elle habitait à la maison d'édition, avec quelques autres étrangers, arrivés eux aussi en Chine des décennies plus tôt. Elle venait ici aujourd'hui uniquement pour prendre rendez-vous chez le coiffeur.

Mes plats arrivèrent. « Maintenant, montre-moi un peu comment tu prends trois petits pois avec les baguettes », me dit Ruth. J'essayai et ... réussis à les attraper. Elle me félicita. « Examen réussi ! ». Je ris puis lui demandai quand elle était arrivée en Chine. « C'était il y a longtemps, dit-elle, il y a quarante-et-un ans ... en 1933.

- Eh bien ! m'exclamai-je respectueusement.

- A l'époque, j'avais... laisse-moi compter... vingt-cinq ans ».

Elle était alors plus jeune que je ne l'étais à présent, pensai-je. Elle ne me laissa pas le temps de lui poser de nouvelles questions :

« La raison de mon voyage n'avait pas grand rapport avec la politique. Elle baissa les yeux, avant de poursuivre deux secondes plus tard, plus sombre : ... mais plutôt avec l'amour ».

A l'instant même, sa gravité fondit dans le rire.

« L'amour s'est envolé bien vite et j'ai voulu prendre le bateau suivant à Shanghai pour rentrer en Autriche – mais je ne l'ai pas fait. En 1946, je suis partie pour les Etats-Unis et j'ai travaillé jusqu'en 1951 pour l'ONU. Ensuite, je suis retournée en Chine où naissait une nouvelle société révolutionnaire. Je suis venue avec mes deux fils, Kai et Lun ... et me suis séparée de mon mari chinois. Lui est resté en Amérique ».

Je ne me risquai pas à lui demander si elle s'était remariée par la suite et lui dit plutôt : « Tu as été très courageuse.

- En tout cas, mes décisions se sont avérées justes. Ma vie ici est bien remplie, pleine d'enseignements. Notre société avance à tâtons, pas à pas. Nous avons aussi fait des erreurs mais nous avons aussi toujours su les corriger. C'est un privilège que d'être en Chine, de pouvoir assister à son développement.... Bon, jeune homme, dit-elle soudain sur un autre ton, je dois maintenant aller chez le coiffeur, je te laisse mon numéro de téléphone. Laisse-moi le tien et viens me voir ». Etonnant, pensai-je, comme elle a parlé de la Chine en employant « nous ».

Le lendemain, l'homme sec vint me chercher et nous partîmes à une vitesse confortable sur l'avenue Baishiqiao. Le chauffeur, un homme assez âgé, tenait le volant de ses deux mains. Quatorze kilomètres séparaient l'hôtel de Tiananmen, la place de la Paix céleste, expliqua l'homme sec. A présent, je connaissais aussi son nom : Mai Zhenxiong, ou pour faire plus court, camarade Mai. Il était assis à l'arrière, à côté du camarade Huo Yong. Généralement, Mai s'adressait à moi en me vouvoyant mais il employait aussi parfois le « tu ». Huo m'avait tutoyé tout de suite, sans varier d'un iota. Je n'interprétais pas cet écart comme une mise à distance personnelle à mon égard, moi, l'étranger, mais plutôt comme le résultat des apprentissages délivrés par différents professeurs d'allemand. Je les tutoyais l'un et l'autre. Huo était assez corpulent, avec des cheveux coupés très courts et une raie rectiligne. Il portait un bermuda et souriait souvent quand il s'adressait à autrui. Tous deux s'exprimaient dans un allemand parfait. Huo pouvait avoir trente-six ans, Mai un peu plus. J'avais pu de nouveau m'asseoir à l'avant.

Nous roulions en direction du sud. De part et d'autre, je pouvais voir des magasins modestes, des marchés couverts tout en longueur, bas et le plus souvent en briques crues. Les habitations étaient à trois, quatre, plus rarement cinq étages, assorties pour la plupart de balcons ceints de fenêtres et de cloisons en verre.

« Pourquoi vos balcons sont-ils fermés ? demandai-je.

- Pékin est très poussiéreuse, me répondit Huo. Le désert de Gobi n'est qu'à soixante-dix, quatre-vingt kilomètres d'ici. Le sable est porté par le vent jusqu'ici. De plus, poursuivit-il en riant, nos appartements sont petits, et avec un balcon ainsi monté, nous disposons d'une chambre supplémentaire ».

Nous nous arrê tâmes à un carrefour, où était fixée une solide plaque en ciment remplie de caractères blancs. « Qu'y a-t-il d'écrit ? demandai-je.

- C'est une célèbre citation du président Mao », me répondit Mai. Tous deux s'employèrent à traduire :

« Il y a deux manières d'apprendre. L'une, dogmatique, consiste à emprunter tout, que cela convienne ou non aux conditions de notre pays. Cette manière-là n'est pas la bonne. L'autre consiste à faire travailler nos cerveaux et à apprendre ce qui correspond aux conditions de notre pays, c'est-à-dire à assimiler l'expérience qui peut nous être utile. C'est celle-là que nous devons adopter ⁴ ».

Nous nous rangeâmes pour bifurquer vers Chang'an jie, l'avenue de la Paix éternelle. Là encore, partout de grands panneaux rouges. L'agent de circulation nous fit patienter. Je pointai le placard le plus proche, que Huo et Mai se mirent à traduire :

« Mao a énoncé dans un discours de 1938 : un communiste doit toujours être prêt à défendre la vérité, car toute vérité s'accorde avec les intérêts du peuple. Il sera toujours prêt à corriger ses fautes, car toute faute va à l'encontre des intérêts du peuple ⁵ ».

Je fus saisi par un ensemble de bâtiments qui semblaient vouloir se cacher derrière un rideau d'arbres. L'immeuble principal, rectangulaire, était inspiré du modèle soviétique : sur le toit s'élevait encore une construction un peu plus petite et au sommet de celle-ci une autre, plus petite encore. Mes collègues devancèrent ma question : « C'est la radio-télévision de Pékin. Depuis l'année dernière, nous avons nous aussi la couleur.

- Et vous-mêmes, avez-vous la télévision à la maison ?

⁴ Petit livre rouge, chapitre XXXIII : « L'étude » - citation extraite du « Rapport à la deuxième session plénière du Comité central issu du VIIe Congrès du Parti communiste chinois » (5 mars 1949) in Œuvres choisies de Mao Zedong, tome IV.

⁵ Petit livre rouge, chapitre XXVIII : « Les communistes ». Citation extraite du « Rôle du Parti communiste chinois dans la guerre nationale » (Octobre 1938) in Œuvres choisies de Mao Zedong, tome II.

Ils répondirent par la négative :

- Impossible !

- Pourquoi ?

- Impossible ! Vraiment beaucoup trop cher ! Seules les grandes structures, les universités, les usines possèdent un téléviseur... et peut-être quelques hauts cadres. Nous pouvons regarder la télévision mais justement en dehors de la maison. C'est parfait comme ça ».

Sur l'axe rectiligne qui traversait Pékin d'est en ouest, je pus compter huit voies et même dix en certains segments, sans compter les pistes cyclables qui occupaient des deux côtés un espace sans précédent. Mentalement, en guise de comparaison, je rapprochai cette largeur de celle des Champs-Élysées. D'un seul coup, je remarquai des immeubles d'habitation élevés, de douze à quinze étages. Les fenêtres étaient très rapprochées et j'en conclus que les intérieurs devaient eux aussi être à cette image, confinés. De mon côté, nous longions d'anciens murs gris, irréguliers mais toujours à hauteur d'homme. Ils étaient interrompus par des ouvertures sur d'étroites ruelles qui, parfois, étaient si étroites que seul un cycliste pouvait y pénétrer. Par-dessus les murs, se dessinaient des toits gris et bas, ondoyant avec leurs briques recourbées. Les portes en bois peint renforçaient l'impression de mystère. « Voici le district des maisons pékinoises traditionnelles avec leur cour intérieure », m'expliquèrent mes guides, qui manifestement ne partageaient pas avec moi le charme que j'éprouvais. « Les cours sont pleines à craquer ; dans chacune d'elles, trop de monde à la fois », me précisèrent-ils. Dans les années 50, Pékin était composé pour l'essentiel de quartiers de ce type, avec des ruelles que l'on nomme en chinois *hutong*, constituant « le squelette du vieux Pékin ».

Les sensations, telles des hirondelles agitées, se succédaient en voltigeant... ou émergeaient sous forme de chocs légers, très déroutants. L'avenue semblait inachevée comme si nul plan d'urbanisme n'avait encore été arrêté. Sur la piste cyclable, se déplaçait un flot de gens à bicyclette, comme tendus d'un seul bloc vers un but commun. Les trottoirs étaient presque vides faute, sans doute, du moindre magasin, restaurant ou de la moindre maison de thé sur l'ensemble du trajet. Du moins n'en avais-je remarqué aucun. Huo, qui était

originnaire de Pékin, nous apprit que les principales artères du centre-ville étaient disposées historiquement à la manière d'un échiquier. Ainsi, il était facile de s'orienter, il suffisait juste de connaître les points cardinaux. Tandis qu'il commentait, nous traversions tout juste la rue commerçante de *Xidan*. Là, les trottoirs regorgeaient de piétons.

Sur la gauche, à angle droit des points cardinaux nord et est, se dressait une haute muraille rouge. Sans crier gare surgit une imposante entrée de style chinois, recouverte d'un toit, portant les armoiries nationales. Des militaires la gardaient. Devant, étaient plantés deux grands lions en pierre et le drapeau de la République populaire de Chine. Derrière l'entrée béante, je distinguai un mur avec des caractères dorés, bloquant tout regard vers l'intérieur. « Qu'y a-t-il là ?

- C'est l'entrée de *Zhongnanhai*, répondit Mai avec gravité, le siège de la présidence et de notre gouvernement central. Les caractères ont été calligraphiés par Mao lui-même et signifient : *Au service du peuple* ».

- Le siège du président Mao ? m'exclamai-je.

- Oui, c'est là qu'il travaille ».

Nous avions déjà dépassé l'endroit. Je tournai vivement la tête en arrière.

« Je dois prendre une photo ! Je dois absolument photographier ça !

- Non, s'affola Mai, vous ne pouvez pas prendre de photos ici, ce n'est pas autorisé !

Je le fixai du regard :

- On ne peut pas photographier la porte ? Même ça ? Et pourquoi donc ?

- Pour des raisons de sécurité ».

Je n'eus pas le temps de me renseigner ni de me fâcher que déjà l'avenue s'élargissait d'un coup de façon démesurée et que nous nous retrouvions sur la place de la Paix céleste, située face à la Ville impériale et à la Cité interdite. Tiananmen paraissait plus gigantesque encore qu'en photo. Le mouvement du véhicule permettait au regard d'embrasser instantanément l'immense place dégagée. Les gens se promenaient à pied, seuls, en groupes ou en couples. Ils paraissaient minuscules dans cette vastitude. L'effet était encore renforcé par les colonnes de marbre monumentales du palais du Peuple. Je

n'écoutais que par moments l'exposé de mes guides. Ils me relataient comment le président Mao, depuis la tribune de la porte de la Paix céleste, avait proclamé vingt-cinq ans plus tôt la fondation de la République populaire de Chine et accueilli ici, il y avait huit ans, au tout début de la Révolution culturelle, les Gardes rouges, qu'il avait rassemblés sur la place pour porter la révolution dans les provinces et les campagnes. Ils me racontèrent aussi combien les camarades des Editions étaient fiers d'avoir pu participer en 1959, aux côtés d'une multitude d'autres gens, à la construction du palais du Peuple. « C'est sans doute la plus grande place du monde », souligna à ce moment l'un de mes futurs collègues. Moi qui, à leurs yeux, venais « de l'extérieur » devais certainement savoir si c'était exact. Par chance, il ne s'agissait pas d'une question ; je n'avais donc pas de réponse à donner. Je n'en avais pas. Nous négociâmes pour tourner à gauche dans *Wangfujing*, la principale rue commerçante de Pékin. Au coin se profilait une tour, repérable déjà de la place Tiananmen. J'appris que c'était l'hôtel de Pékin, le plus moderne de Chine, tout juste achevé durant l'année écoulée. Sa partie occidentale datait encore de « l'époque d'avant la Libération » et constituait l'un des plus anciens établissements de la ville. La nouvelle aile avait été réalisée « sous la direction personnelle du Premier ministre Zhou Enlai ».

« Zhou Enlai s'est occupé lui-même de la construction d'un hôtel ?!

- Bien sûr. Car c'est là que résident d'abord tous nos amis étrangers et les hôtes d'Etat.

- Et à quel niveau exactement est-il intervenu ?

- Dans la décoration des chambres et de manière générale dans les choix esthétiques ».

Quelle masse de gens à *Wangfujing* ! Sur les trottoirs de droite et de gauche, une foule compacte se déployait, sans se presser. Nous garâmes la voiture devant le *bai huo da lou*, le « grand magasin aux cent articles », le plus grand de tout Pékin. A peine plusieurs personnes m'avaient-elles aperçu que tous les regards convergèrent en un rien de temps vers l'étranger blond. J'entendis crier « *laowai ! laowai !* ». On me montrait du doigt. Certains s'approchèrent pour observer l'étranger. C'était un événement, on se lançait les uns les autres

des remarques, on riait. Mes guides me dirent : « Ne t'arrête pas, ne t'arrête pas ! ». Pour autant, ils ne cherchaient pas à faire bouclier mais gardaient plutôt une légère distance. Je sentis qu'ils voulaient ainsi éviter de trop marquer leur proximité avec un étranger.

Nous entrâmes dans le grand magasin. Je souhaitais acheter deux choses : un réveille-matin et un éventail. Mai demanda au préposé où se trouvait l'horlogerie. C'était au premier étage. Nous avançâmes parmi la foule jusqu'à un escalier, large et massif, aux marches de pierre. Les gens se bousculaient : « *Laowai ! Laowai !*

- Que signifie *laowai*⁶ ?

- Etranger.

- *Waiguoren ! Waiguoren !*

- Que veut dire *waiguoren*⁷ ?

- Etranger ».

Partout, les mêmes yeux ronds. Sur les marches, les gens s'arrêtaient pour regarder. On ricanait, on semblait me trouver drôle. Beaucoup nous suivaient. Nous trouvâmes le rayon. Nous nous arrêtâmes de marcher et tous s'arrêtèrent autour de nous. D'autres arrivaient, toujours en plus grand nombre.

Quoi qu'il arrive, il me fallait un réveil. Je ne pouvais me permettre de faire la grasse matinée. Il existait six ou sept modèles différents. Je demandai à mes guides quelle était à leur avis la meilleure marque, quel réveil ils me recommandaient. Ils se concertèrent avant d'arrêter leur choix. Ok, leur dis-je, mais je voulais entendre la sonnerie. La vendeuse régla l'appareil. Nous patientâmes jusqu'à l'irruption d'un son de cloche tonitruant. Le public s'amusait follement. Je sortis mon argent et, la main ouverte, tendis le tout à Huo – je ne reconnaissais pas encore les billets. Mon collègue prit la somme nécessaire d'un air embarrassé pour la remettre à la vendeuse. L'air embarrassé, en effet, car les gens observaient chacun de nos gestes et livraient aux uns et aux autres leurs commentaires à haute voix, devant tout le monde. Tandis que la vendeuse me tendait le réveil dans son emballage en papier

⁶ Formule déférente pour désigner les étrangers que l'on pourrait aussi traduire par « honorable étranger »

⁷ Terme plus neutre pour désigner également un étranger

brun, certains se mirent à applaudir. Je me tournai vers eux. Leurs visages étaient simples et ouverts. En souriant, je leur fis un signe de tête. Ils rirent, amusés, avant d'opiner à leur tour du chef en guise d'approbation.

J'aurais volontiers fait le tour de l'étage mais c'était impensable. Je me contentai d'acheter un éventail en feuille de palme séchée. Une fois dehors, je me dis encore qu'un plan de Pékin me serait utile car je devrais ensuite trouver seul mon chemin. J'interrogeai mes collègues : en existait-il et si possible avec des indications en anglais ? Ils me proposèrent d'aller chercher du côté de la librairie *Chine Nouvelle*, également située sur *Wangfujing*. Cette fois, mon apparition sur la voie ne déclencha aucun attroupement, du moins tant que nous continuâmes de nous déplacer.

« Pourquoi fait-on à ce point attention à un étranger ? demandai-je.

- Dans le grand magasin, expliqua Mai, on a eu affaire essentiellement à des gens extérieurs à Pékin, de la campagne. Ils n'ont jamais vu d'étrangers, ils n'ont fait qu'en entendre parler. Aussi sont-ils très curieux ».

Pour Huo et comme pour Mai, remarquai-je, le fait que mon apparition fit autant sensation parmi leurs compatriotes était gênant. Mais tous deux trouvaient amusant que les autres prennent cet ami étranger comme un invité personnel du président Mao ou du Premier ministre Zhou Enlai. Sinon, comment aurait-il pu s'égailler librement dans la capitale ?

Une succession de portraits de Marx, Engels, Lénine, Staline et Mao occupait au rez-de-chaussée le mur principal de la librairie *Chine Nouvelle*. Avec ses deux autres étages, elle était LA librairie de Pékin. Si l'on cherchait un ouvrage précis et qu'on ne le trouvait pas ici, me dirent mes guides, il était probable qu'on ne le trouverait nulle part ailleurs en ville. Les étagères où s'entremêlaient les *Œuvres complètes* de Mao et les grands classiques communistes voisinaient avec les rayons dévolus à la politique, à la science, à la littérature chinoise et étrangère classique traduite en mandarin, à l'économie, aux techniques, aux livres pour enfants, aux livres d'art, à l'histoire moderne et ancienne. Des affiches avec des héros de la Révolution culturelle étaient exposées. Y apparaissaient des paysans rédigeant sur des panneaux muraux des critiques contre Confucius, des femmes imposantes prononçant des discours à l'usine,

de jeunes ouvriers et paysans suivant des cours dans une école technique, des soldats en pleine manœuvre aux côtés de miliciens. Je vis des chemises en carton sur lesquelles étaient peints des ouvriers et des paysans, et de lourds albums dédiés aux fouilles archéologiques⁸. Les prix étaient si bas que c'en était à peine croyable. Dans un espace particulier se trouvaient les journaux et les revues du pays entier. Jamais je n'avais été en présence d'une librairie comparable qui pût avoir cette étendue et un tel service à proposer à la clientèle.

Ici, les gens réagissaient de façon toute discrète et semblaient avoir de moi une conscience certaine. Pour la plupart, les femmes avaient les cheveux nattés, certaines les portaient longs, quelques-unes les avaient hyper courts et plusieurs, interminables. De loin, Huo Yong brandit le plan de Pékin qu'il avait déniché. C'est avec lui en main que je m'avançai à la caisse. Ceux qui m'y précédaient ne voulurent rien entendre. Ils me poussaient, me pressaient aimablement vers l'avant. Toute résistance était inutile. Je réussis cependant à remettre à la caissière la somme juste.

Le lundi soir, à 18h00, la maison d'édition m'avait invité à un banquet : une table ronde, une dizaine de convives, et assis en face de moi, l'hôte, le camarade Qiu. Nous nous trouvions dans un grand salon particulier, privé de toute décoration. Il appartenait au plus célèbre restaurant de la ville dont la spécialité était le canard laqué et l'histoire plus que centenaire. Il s'agissait du *Quan Ju De*, situé dans la rue Qianmen, au sud de la place de la Paix céleste. Le camarade Qiu était un haut cadre de la maison d'édition. Il était venu me saluer à l'aéroport ; je le connaissais donc. A sa gauche, était assis Ma Jie qui lui servait d'interprète. Qiu leva son verre rempli de schnaps. Tous l'imitèrent. « Souhaitons la bienvenue en Chine au camarade Uwe », dit-il. L'alcool était fort. L'expression de mon visage, trahissant la surprise, déclencha l'hilarité générale. La même chose nous fut resservie aussitôt.

⁸ 1974 est en particulier l'année qui vit la découverte spectaculaire des fameux guerriers en terre cuite, gardiens du tombeau du premier empereur de Chine, Qin Shihuangdi (259 – 210 av JC), dans les environs de Xi'an.

Qiu se dit heureux d'accueillir un ami ouest-allemand venu en renfort à la maison d'édition. Je venais d'un pays éloigné de la Chine, la vie ici serait pour moi moins confortable qu'en République fédérale, pays très développé.

« Ne vous en faites pas », lançai-je.

Qiu sourit en dodelinant de la tête et poursuivit : la Chine appréciait beaucoup la solidarité des amis et des camarades étrangers qui quittaient leur pays pour prêter main forte à la Chine dans une étape importante de la construction du socialisme. Lui, Qiu, avait entendu dire que je luttais chez moi pour le progrès et contre l'impérialisme. Selon la théorie des trois mondes du président Mao, l'Allemagne de l'Ouest faisait partie du deuxième monde. Il était dans l'intérêt de ce dernier comme du tiers-monde de se liguer contre les deux superpuissances qu'étaient les Etats-Unis et l'Union Soviétique, suppôts tous deux du mal absolu. Durant la traduction, l'œil vif de Qiu ne me perdait pas d'une miette.

L'ordre traditionnel du colonialisme, de l'impérialisme et du droit hégémonique, dit-il, allait être attaqué de toutes parts et n'échapperait pas au naufrage. Nous vivions une époque soumise à des changements considérables et, comme l'avait souligné le camarade Deng Xiaoping lors d'une conférence spéciale de l'ONU à New York : le chaos régnait sous le ciel. Les superpuissances rivalisaient entre elles pour exercer leur suprématie sur les pays en voie de développement tout en voulant tenir les pays développés sous leur coupe. L'Union soviétique, autrefois socialiste, avait depuis longtemps tourné casaque et mué en une superpuissance impérialiste. Par le colonialisme et l'impérialisme, les pays du tiers-monde étaient exposés à la plus grande forme d'oppression et d'exploitation qui soit. En tant que principale force révolutionnaire mondiale, s'y opéraient les luttes les plus importantes.

Une serveuse posa deux nouveaux plats sur la table. Qiu fit une nouvelle pause, attendant la traduction. Ma griffonnait des notes.

L'opposition qui agitait les superpuissances était insoluble et ne pourrait donner lieu à aucune paix durable. Le foyer de la confrontation se trouvait en Europe : c'est là qu'elles se faisaient face et que résidait le danger d'une guerre mondiale. En Chine, on pensait que cela se jouerait dans un combat de

chacals ou dans un soulèvement révolutionnaire des peuples. Les impérialistes rencontreraient des obstacles sans fin et ne pourraient rien faire face au courant dominant de l'Histoire. La situation était celle-ci : les Etats voulaient leur indépendance, les nations leur libération et les peuples leur révolution. La Chine se tenait solidement aux côtés des pays du tiers-monde, elle-même étant un pays en voie de développement.

Certains collègues avaient déjà commencé à picorer dans les hors-d'œuvre à l'aide de leurs baguettes et me signifiaient sans façon de les imiter.

La Chine était à présent engagée dans une campagne contre Lin Biao⁹ et Confucius, me dit Qiu avec insistance. Ce mouvement, profondément révolutionnaire, était porté par la Grande Révolution Culturelle Prolétarienne. Sa mission était de critiquer les vieilles pensées féodales qui avaient encore cours, y compris à l'intérieur du socialisme, et d'empêcher la restauration du capitalisme, comme en Union soviétique. La campagne avait gagné les Editions et le sujet occupait la première place dans toutes les publications.

L'ensemble des collègues, dit-il ensuite, se réjouissait d'avance de notre bonne coopération. « Buvons à elle ! *Ganbei !* », s'exclama-t-il. Tous, les visages hilares, reprirent en cœur : « *Ganbei ! Ganbei !* ». Après avoir reposé son verre, Qiu fit un geste de la main qui nous encourageait à attaquer le repas.

Ma et Huo commencèrent avec leurs baguettes à déposer des morceaux de foie de canard sur la petite soucoupe placée devant moi. Un canard rôti, tout doré, fut apporté par un cuisinier sur un plateau et présenté aux convives. Sans tarder, sur une tablette attenante, il se mit à couper la peau en fines tranches et à séparer le gras à l'aide d'un grand couteau acéré.

Huo Yong me demanda à voix basse si je voulais dire quelques mots. Et comment ! Je lui suggérai de faire une annonce. Ce qu'il fit dans la seconde. « Le camarade Uwe va s'exprimer ! ». Le calme se fit instantanément. Je devais prendre garde de ne pas m'engluer dans un rituel cérémonieux. Je restai assis tout comme Qiu avant moi. « Votre invitation à prendre ce repas en votre compagnie me touche et m'honore beaucoup », commençai-je, tandis qu'au

⁹ *Maréchal, ancien ministre de la défense décédé en 1971 dans des circonstances troubles à bord d'un avion censé le conduire en URSS. Accusé à l'époque d'avoir tenté de renverser Mao.*

fond de moi tout s'agitait. Mais je devais passer outre. Huo traduisit car tous ne parlaient pas allemand. « J'arrive tout juste dans votre pays, dis-je, et je suis envahi par une foule d'émotions. L'amabilité des gens me touche tout particulièrement ». Je mentionnai aussi le fait que mes amis et moi-même avions étudié en Allemagne avec grand intérêt le discours de Deng Xiaoping d'avril à l'ONU, auquel Qiu venait de se référer. J'exprimai l'espoir qu'à travers le monde les courants progressistes s'inspirent de l'expérience chinoise et rappelai que de nombreux jeunes chez nous puisaient avec enthousiasme leur force dans la Révolution culturelle chinoise. L'idée de mettre sur pied une société meilleure s'appuyait sur l'énergie et la vivacité de la jeunesse dont la participation massive permettrait de se délivrer des fourvoiements et des scories qui réglaient et imprégnaient le cours de l'Histoire. Je soulignai la valeur des publications internationales chinoises ; je leur fis part de ma volonté de mettre mes capacités au service de la célèbre maison d'édition, celle-là même qui avait publié les *Œuvres complètes* du président Mao, et de ma joie de pouvoir découvrir, soutenir la construction du socialisme en Chine. A peine venais-je de conclure d'un « merci ! » que tous applaudirent. « Prost ! M'écriai-je, ou plutôt *ganbei* ! Qu'est-ce que cela signifie au juste ?

- Cul sec ! Cul sec ! me cria-t-on de partout.

- Soit, alors *Ganbei* ! ».

J'étais occupé à fourrer un morceau de peau croustillante de canard à l'intérieur d'un petit pain béant saupoudré de graines de sésame et à relever le tout de sauce de soja, quand Ma me dit d'un coup à travers la table : « Camarade Uwe, je vais trahir un secret pour toi : lorsque Henry Kissinger est venu incognito en 1971 à Pékin préparer la visite du président Nixon l'année suivante ... il a lui aussi été reçu ici, dans ce même salon du Canard laqué ! ». Je réagis par une pirouette tout en me demandant si l'on n'était pas en train d'indiquer explicitement au jeune rebelle ouest-allemand, opposant à McNamara et peut-être même fiché à l'ambassade, qu'un dialogue continu se poursuivait avec l'Occident et que les Etats-Unis, malgré la guerre du Vietnam et d'autres différends, n'étaient plus du tout l'ennemi n°1.

La population de la Chine représentait un quart de l'humanité. Le pays n'était pas considéré comme une force militaire menaçante par l'Amérique ni par l'Union soviétique. Non. La menace émanait plutôt de nos modèles de développement et de société : ils contrastaient avec les siens et les remettaient en question, ils exerçaient un attrait particulier sur les pays du tiers-monde. Très tôt, Mao avait envisagé de normaliser ses liens avec les Etats-Unis et envoyé plusieurs signaux en ce sens dont un dès 1970, en direction du journaliste Edgar Snow. A la surprise générale, l'Américain avait été invité aux célébrations du 1^{er} octobre, pour le 29^{ème} anniversaire de la fondation de la République populaire. En compagnie de son épouse, Lois Wheeler Snow, il s'était retrouvé aux côtés de Mao sur la tribune de Tiananmen. Les diplomates y avaient vu un message sensationnel envoyé au monde. Dans le même temps, Mao avait signifié sans détour à Snow que le président Nixon était le bienvenu en Chine. Après ce geste, l'antagonisme avec l'Union soviétique s'était amplifié, davantage que celui qui séparait Pékin de Washington. Le conflit américano-soviétique s'était intensifié quant à lui plus encore que les divisions existant entre Pékin et Moscou. Cette situation nouvelle avait donné un avantage certain à la Chine sur l'échiquier des relations entre les trois puissances. De leurs côtés, le président américain Nixon et son conseiller à la sécurité nationale, Kissinger, avaient entrepris de nouer des liens à un niveau intermédiaire avec la Chine en vue d'améliorer les relations des deux pays. L'ambassade américaine de Varsovie se devait d'entrer en relation directe avec la délégation chinoise sur place.

La première prise de contact dans la capitale polonaise, comme le relatara plus tard avec humour Kissinger dans son livre « *On China* »¹⁰, avait eu lieu lors d'un défilé de mode yougoslave. Des diplomates américains s'étaient avancés vers leurs homologues chinois qui, sous l'effet de l'émotion, n'avaient pas attendu une seconde pour prendre la fuite. Talonnés par les Américains, ils avaient encore pressé le pas. Les autres s'étaient mis à courir derrière eux, les hélant en polonais : « Nous voulons rencontrer votre ambassadeur... Le

¹⁰ Ed. *The Penguin*, 2011 – « *De la Chine* », Ed. *Fayard*, 2012 pour la version française. Traduction d'Odile Demange et Marie-France de Paloméra.

président Nixon a dit qu'il voulait reprendre les discussions avec les Chinois ! ¹¹». Finalement, Kissinger s'était rendu deux fois à Pékin en 1971 et les deux parties s'étaient accordées sur les termes d'un communiqué conjoint, signé à l'occasion de la venue historique de Nixon en février 1972.

Au fil de la conversation à table, alors que j'évoquais mon attirance pour le sud de la France, le camarade Qiu, à mon étonnement et à celui de toute l'assemblée, à ce qu'il me sembla, se mit à me parler en français. Le reste de la table se retrouva alors exclu, pour ainsi dire, de notre conversation pendant quelques minutes. Je demandai à Ma en allemand si Qiu avait étudié en France. Sans répondre à la question, il me dit que Qiu parlait aussi russe et avait passé une partie de sa jeunesse à Moscou. « Qu'est-ce que tu faisais à Moscou ? », demandai-je à Qiu directement. Un court silence s'ensuivit. Le changement que son visage accusa sembla signifier que la question était de trop. « La même chose que celle que tu t'apprêtes à faire ici », finit-il par sortir abruptement. Je ne compris pas la raison de cette rudesse et ne m'en inquiétai pas outre mesure. Mais je commençais à sentir que j'aurais décidément beaucoup à apprendre.

¹¹ *Op.cit.* p.227

4. L'une des voix étrangères du Grand Timonier

Avant d'entamer mon travail, il me fallait aussi obtenir une visite du vieux Pékin : la Ville impériale, le temple du Ciel et le palais d'Eté. Cela m'intéressait d'autant que je venais de dévorer l'autobiographie du dernier empereur, Aisin Gioro Pu Yi, et son parcours « *de Fils du Ciel à Fils du Peuple* ». Seulement, la Grande Révolution Culturelle Prolétarienne battait son plein et entendait liquider par tous les moyens les fantômes du passé. Dès le début, j'avais nourri peu d'espoir d'une incursion dans cette somptueuse histoire féodale et évitais d'en faire une priorité. Pour autant, j'étais loin de m'imaginer un tel flux de visiteurs chinois comme celui dans lequel nous allions être entraînés. Les collègues me servant de guides étaient cette fois le jovial Li Xixian, un moustachu comme on en voit rarement à Pékin, la délicate Bo Yixian, qui affichait volontiers une ironie désinvolte dans un allemand agile, et le grand Shi Yansheng de *Pékin information*, mon futur voisin de bureau. Ce dernier m'apprit qu'à la maison d'édition, ils faisaient du *taïchi* durant la pause. Il rigola quand j'évoquai avoir lu quelques semaines plus tôt dans la presse allemande que le *taïchi*, considéré comme un vestige de l'ancienne société, était interdit. Les visites allaient de pair avec de copieuses promenades. La Ville impériale ne comprend pas seulement la Cité interdite, où seuls résidaient l'empereur et sa proche famille, mais aussi deux parcs attenants, à l'est et à l'ouest de la porte de la Paix céleste, avec l'autel des Dieux du Sol et des Récoltes et le temple des Empereurs et des Souverains des dynasties Ming et Qing. A cela s'ajoutait l'incomparable « chemin aux dix mille pas », une galerie couverte réalisée avec art qui longe le lac Kunming, dans l'enceinte du palais d'Eté impérial. Elle est si longue que, dit-on, un couple se rencontrant sur son seuil est déjà amoureux à mi-chemin et décide de s'unir en fin de parcours. Mes collègues s'empressaient de me commenter les sites historiques ; l'histoire des principaux empereurs n'avait pour eux aucun secret. Ils tenaient même en haute estime la puissance de ceux qui les avaient précédés. Mais ils n'étaient que moqueries à l'égard du régime féodal, du confucianisme et du taoïsme.

Le lendemain, les choses sérieuses commençaient. Il allait falloir désormais se coucher de bonne heure, le bus quitterait l'hôtel chaque matin à 7h50. Un bus spécial, réservé aux employés étrangers des Editions. Pour mon premier jour, seules quelques places étaient occupées. Un quart d'heure suffit à atteindre la maison d'édition, un bâtiment gris tout en longueur de trois étages. Durant la matinée, je devais être introduit à la maison d'édition et dans l'après-midi, à la revue *Pékin information*. Huo Yong attendait à l'entrée pour me conduire au bureau situé au dernier étage. Partout, dans les couloirs, dans la cage d'escalier, je vis de grands journaux muraux composés de textes et de dessins bariolés qui critiquaient Lin Biao, le dauphin présumé du président Mao jusqu'à sa chute vertigineuse en 1971, et maître Confucius, le philosophe. Tout en haut, je tombai sur une table de ping-pong.

« Tiens ! dis-je à Huo en pointant la table.

- Oui, ici on y joue pendant les pauses », acquiesça-t-il.

Le service se composait de cinq bureaux distincts. Dès que nous entrâmes dans la salle principale, mon arrivée fut annoncée avec force publicité. De partout surgirent des hommes et des femmes venant me saluer. Chacun me tendait la main en se présentant. J'en secouai ainsi une bonne vingtaine. Ma, Mai et Huo me dirigèrent vers la pièce que j'allais occuper. Près de la fenêtre trônaient deux grands bureaux, placés en vis-à-vis. Celui de gauche me fut attribué. Un autre petit bureau, une étagère et un canapé venaient compléter le tout. Aux murs étaient accrochés un portrait du président Mao et un calendrier. Au cours des mois suivants, m'apprit-on, je devrais faire la navette entre les Editions et *Pékin information* (à l'intérieur du même bâtiment). Du mardi matin au jeudi midi, j'écrirais pour la revue et travaillerais là le reste de la semaine. De fait, j'étais engagé par la maison d'édition mais prêté pour un temps à *Pékin information* jusqu'à l'arrivée d'un nouveau collaborateur étranger. Quand ? On l'ignorait encore. Je signerais d'abord un contrat de travail de deux mois. C'était ainsi que l'on procédait toujours pour évaluer la qualité du travail et fixer le salaire en conséquence.

Les choses se passeraient ainsi : les collègues chinois traduiraient d'un premier jet tel livre en allemand. La tâche me reviendrait de corriger le texte, voire de

le polir pour lui donner un style acceptable, actuel. Pas toujours mais souvent, l'ouvrage existait déjà en anglais et je pourrais m'en aider, de même que de la version française, le cas échéant. En dehors de cela, je devrais traduire à part entière des ouvrages en allemand, à partir de l'anglais.

Le travail serait de huit heures par jour et de six jours par semaine. Chaque samedi matin, il était prévu que je développe devant mes collègues certains aspects de l'Allemagne de l'Ouest et de l'Europe.

J'appris que des livres sur la Chine ainsi que des éditions séparées d'écrits de Mao étaient planifiés, soit les « *Cinq traités philosophiques* » dont les titres fameux : « *De la pratique* », « *De la nouvelle contradiction* » et « *De la juste solution des contradictions au sein du peuple* ». La publication d'œuvres importantes de classiques marxistes en collections de poche devrait être reconduite, sans compter celle de deux textes de Friedrich Engels, « *Dialectique de la nature* » et « *Socialisme utopique et socialisme scientifique* ».

Toute question qui me viendrait à propos d'un travail en cours, je devrais la poser au collègue responsable du texte. Le camarade Huo Yong serait mon encadrant officiel, c'est à lui que je pourrais m'ouvrir de tout ce que j'avais sur le cœur, exposer mes problèmes, mes interrogations et le moindre souhait auquel pourrait répondre la maison d'édition (à ces mots, Huo esquissa un sourire sympathiquement ricanant). Car celle-ci était responsable de moi et de mon bien-être. Huo s'installerait juste en face de moi. Pendant que nous parlions, une camarade, Xu Shumin, légèrement plus âgée que Huo, avait pris le petit bureau. Peu à peu, dans le cadre de mon travail quotidien, j'allais connaître tout le personnel du service. Chacun se reliait aussi pour m'escorter en qualité d'interprète lors de visites, d'excursions et autres cérémonies.

Les présentations étaient faites. J'avais maintenant une idée de mes tâches et de mes responsabilités ; je me mis au travail. Le vingt-cinquième anniversaire de la fondation de la République populaire de Chine, en date du 1^{er} octobre 1974, était imminent et je devais m'atteler à un ouvrage intitulé « *Le premier quart de siècle de la nouvelle Chine* », fait de contributions diverses tirées

d'articles de la presse chinoise. Elles criaient victoire dans des formules simples et catégoriques.

A douze heures tapantes, notre bus retourna à l'hôtel. A peine deux heures plus tard, à 13h50, il devait me ramener à ce qu'il convenait de dire mon « unité de travail ». Un temps suffisant pour déjeuner à la cantine et faire d'autres bricoles. Si l'on ratait l'autobus, le matin ou à midi, il y avait en face une station de taxis qui mettait à votre disposition une limousine de la marque *Shanghai*. L'unité de travail prenait en charge le déplacement dès lors que le retard était justifié. Ce jour-là, je me rendis après le repas à la clinique pour un troisième examen de ma tension. Celle-ci, en deux jours, avait eu le temps de revenir à la normale mais un nouveau rendez-vous m'avait été imposé. L'idée était aussi de me faire venir pour retirer ma carte d'accès à la piscine. Et de fait, on me la remit.

En ce premier après-midi, ce ne fut pas Huo mais le camarade Shi Yansheng de *Pékin information* qui m'attendit. Le comité de direction m'informa des conditions dans une petite pièce. La pression, chaque semaine, était énorme, et le travail intense, tant pour les collègues chinois que pour les experts étrangers. Les textes que je corrigerais seraient retournés à leur traducteur. Les amendements seraient vérifiés par les traducteurs et contrôlés encore par d'autres collègues chinois. L'article me serait ensuite remis pour un nouvel examen. Si au final des problèmes divers de langue ou de contenu subsistaient, je devais chercher une solution avec l'aide du superviseur. Celui-ci répondait de moi et se portait garant de la bonne correspondance de la version allemande avec l'original chinois. Que les approches puissent différer étaient chose normale. Le texte initial chinois avait la priorité, surtout pour ce qui était des documents politiques et des essais théoriques.

Les camarades insistèrent sur la joie qu'il y avait à *Pékin information* à collaborer pour la première fois avec un expert ouest-allemand et cela, alors que le numéro 30 de la revue était en préparation. Toute une série de traductions allait m'échoir. Shi (ou plutôt « *Da Shi* », « Grand Shi », surnom qu'il devait à sa rare corpulence), accompagné d'un cadre, me conduisirent sans tarder à mon bureau. Celui-ci se trouvait chez Da Shi, où un autre collègue

chinois avait aussi pris place. Du fait de sa situation en coin dans le bâtiment, le bureau possédait une fenêtre de chaque côté, l'une donnant sur une cour, l'autre sur la rue. Le service, comme je le remarquai, disposait d'un plus grand espace et comptait plus de personnel que la maison d'édition. Et, à ce qu'il me sembla, on faisait moins de cas de mon arrivée. Après tout, je n'étais que prêté. Le premier article sur lequel je travaillai avait trait à une conférence en cours à l'ONU sur le droit maritime et avait pour titre : « *Le tiers-monde reprend son combat solidaire contre les puissances hégémoniques* ». On y rapportait que les interventions des délégués soviétiques et américains avaient été accueillies avec force opposition par les représentants du tiers-monde. En clair, résumait-on dans une belle formule, « les deux superpuissances se retrouvent dans une position que ces vers classiques reflètent à merveille: « *Tu restes planté là, impuissant / Les fleurs mordent la poussière* ».

Pékin information paraissait en allemand, mais aussi en anglais, français, japonais et espagnol. La revue représentait pour nous, gens de gauche, un moyen de faire comprendre au monde extérieur l'évolution politique de la Chine et permettait de suivre les relations internationales du point de vue, précisément, de la direction chinoise. Celui qui m'avait précédé ces deux dernières années et à qui je devais ce poste par le biais de relations communes, le Suisse Jürg Baumberger, m'avait écrit avant son départ que *Pékin information*, « du point de vue politique, est sans doute le meilleur organe de propagande chinois ». Nonobstant quelques défauts. Il importait, pensions-nous, d'avoir une connaissance préalable du marxisme pour lire correctement *l'Information*. Les éditoriaux du *Quotidien du Peuple* repris dans la revue et certains discours du Premier ministre Zhou Enlai en matière de politique étrangère étaient étudiés avec soin, de même que les contributions publiées dans *Drapeau rouge*, l'organe théorique du PC chinois où l'on analysait les Etats-Unis et l'Union soviétique ou préconisait la poursuite de la révolution chinoise. Tous ces éditoriaux et discours, toutes ces contributions donnaient toujours droit en prime aux doctrines du président Mao, reproduites de sa main sous forme de citations lapidaires imprimées en gras, lesquelles étaient elles-mêmes tirées d'anciens écrits ou de soi-disant directives récentes, en vue

d'interpréter comme il fallait une situation donnée. Pour les intellectuels occidentaux, les faiblesses de la revue sautaient aux yeux : outrages fréquents aux langues étrangères, usage abusif de la langue de bois, absence d'analyses économiques et sociologiques concrètes.

Dans la pièce d'à côté, j'entendis quelqu'un parler allemand. Ce n'était manifestement pas un Chinois qui commentait là un passage avec une collègue du cru. De ma place, je ne pouvais distinguer à qui appartenait la voix que j'entendais. Mais il n'était pas question pour moi de paraître trop curieux et de me lever pour jeter un œil. Ce qui était certain, c'est qu'il n'était pas installé dans cette pièce car les cinq bureaux étaient tous occupés par des Chinois. Le temps d'un éclair, j'aperçus l'étranger passer devant notre porte, très grand, avec des cheveux gris, dans les 55 ans.

« Qui est-ce ? demandai-je à Da Shi.

- Richard Frey, un Autrichien. Il nous donne un coup de main car il y a trop de travail pour toi seul, qui débute.

- Il ne fait pas partie de la revue ?

- Non. Il est médecin et vit en Chine depuis très longtemps ».

Deux jours plus tard, alors que je passais chez un collègue pour évoquer des problèmes de traduction, Richard Frey se trouvait là aussi. Il me demanda comment j'étais arrivé à Pékin et quel avait été mon parcours en Allemagne. Chose incroyable, il avait entendu parler de mon procès et voulait en savoir plus. Cela continua ainsi jusqu'à ce que je puisse l'interroger à mon tour. Il était originaire de Vienne.

« J'avais dix-neuf ans, étais étudiant en médecine. En 1938, l'entrée des troupes du 3^{ème} Reich en Autriche avait fait monter la tension. J'ai endossé un uniforme que j'avais emprunté et suis allé solliciter un passeport auprès des autorités.

- Mais quel uniforme ?

- Un uniforme nazi, bien sûr.

Le ton était sans appel.

- Et j'ai reçu un passeport ».

Bien plus tard, je devais apprendre que Richard Stein, alias Frey, avait des origines juives. Mais, comme il disait toujours, la raison première de son départ

était due à son appartenance au Parti communiste et c'est à ce titre qu'il s'était retrouvé sur la liste des personnes recherchées.

« Ensuite, je me suis embarqué sur un paquebot à vapeur, j'avais un visa en poche et je suis parti pour Shanghai.

- Et alors ?

- J'y suis resté un certain temps. Là, j'ai travaillé dans un hôpital. Puis, je m'en suis allé à Yan'an.

De fait, il avait quitté Shanghai au bout de huit mois.

- Yan'an ? Aussi simple que ça ? ».

Yan'an, dans la province du Shaanxi (nord-ouest), se situait à des milliers de kilomètres de Shanghai. La place, devenue dès 1936 le haut lieu du contre-pouvoir en Chine, avait été « libérée » par l'armée révolutionnaire, à l'issue d'une « longue marche » initiée par Mao Zedong. Comment était-il arrivé là ? Les troupes du Kuomintang arrêtaient quiconque voulait rejoindre Yan'an et le jeune Frey, avec sa grande taille, ne passait pas inaperçu.

« Non, ça n'a pas été simple. Il y a eu plusieurs escales. D'abord Tianjin puis Pékin. J'ai travaillé ensuite dans un hôpital de campagne. J'avais pris contact avec l'armée révolutionnaire.

- Comment en es-tu venu à connaître les communistes chinois ?

- Eh bien, à Shanghai, naturellement ».

A Yan'an, il avait fait la connaissance de Mao Zedong et de Zhou Enlai. L'armée avait un besoin urgent de médecins et Frey s'était intégré sans difficulté. Après la fondation de la République populaire, il avait été engagé au service d'information de l'Académie de médecine chinoise.

Il n'était pas facile de sortir quelque chose de lui. A certaines questions, il répondait d'un revers dédaigneux de la main qui pouvait signifier : « pose une autre question » ou « qui cela peut-il intéresser ? ». Nul doute que cela lui conférait un certain mystère. Que s'était-il vraiment passé dans la tête de ce jeune homme pour qu'il se préparât courageusement à une mort solitaire et à lutter dans un pays en guerre, à l'autre bout du monde, aux côtés de communistes exotiques ? La décision avait-elle été d'ordre purement

idéologique ? Pas seulement. De nombreux Juifs avaient trouvé refuge dans le lointain Shanghai, sans pour autant échapper aux contrôles et menaces des représentants officiels allemands qui faisaient équipe avec les envahisseurs nippons. La révolution chinoise avait-elle été pour Frey et quelques autres un rivage ultime où accoster ?

Nous, les étrangers, recevions chaque jour par une invitation à un événement sportif. Les billets, pour cela comme pour le théâtre, le cinéma, les concerts ou l'Opéra de Pékin, étaient distribués à tour de rôle aux usines, administrations, institutions et écoles. Pékin est une ville de six millions d'habitants, arguait-on, et chacun doit avoir la possibilité de voir des manifestations. Quand les billets étaient offerts, on trouvait peu de Pékinois à la maison, quel que fût l'événement. Les étrangers recevaient les leurs auprès de leur unité de travail ou de l'hôtel, au bureau national des experts.

J'étais impatient de voir le match programmé au palais des Sports de la capitale. Non que je mourais d'envie d'assister à une rencontre de basket Chine-Roumanie mais ce qui s'y déroulerait autour m'intéressait. Nous arrivâmes peu avant 19h30. Dans le vaste couloir d'où partaient les accès menant aux places assises, je me retrouvai aspiré par un flot de gens fébriles, collés les uns aux autres, pleins d'expectative avec leur billet d'entrée à la main. Agrégé à cette masse déconcertante, j'étais comme porté et suivais mon guide Dou à grand-peine. Nous laissâmes sur notre gauche plusieurs entrées, quand je perdis soudain mon compagnon. Pas étonnant : tous les cheveux étaient noirs, toutes les chemises, blanches. En de telles circonstances, personne n'avait de temps pour un étranger à la recherche de son guide. Je me sentais sans défense et sans voix dans cette multitude de corps humains. Une image s'imposa doucement : celle de l'Européen, esseulé dans une horde étrangère, ignoré. Je m'efforçai de rester debout et fouillai dans les poches de mon pantalon à la recherche du ticket. Oui, il était bien là. Je regardai le bout de papier fripé rempli de caractères qui ne me disaient rien et avançai jusqu'à l'entrée suivante où se tenait une jeune femme. Elle portait une casquette signalant sa fonction d'ouvreuse. Je lui montrai mon billet. Elle

le regarda et prononça quelques mots. Je haussai les épaules. Elle m'indiqua d'aller plus en avant dans la même direction. Elle leva deux doigts et je compris qu'il me fallait aller deux entrées plus loin. Là, je tombai sur une autre employée à qui je présentai mon ticket. La dame en question me fit comprendre qu'il fallait continuer. Non, lui dis-je, c'était ici que je voulais entrer. Elle leva deux doigts. J'allais piquer une colère... quand Dou réapparut. Je le suivis dans le couloir à une certaine distance.

Enfin, je pouvais jeter un premier regard sur la salle : des proportions inimaginables, un éclairage violent, des rangées entières de sièges occupés, de bas en haut jusqu'au faite, rang après rang. L'expérience était particulière. Spontanément, je m'arrêtai sur les hauteurs, me faisant la réflexion que je venais en effet d'un petit pays. Je me serais volontiers attardé sur ce spectacle mais Dou s'éloignait de nouveau, dangereusement. Saisi par un léger vertige, je descendis les hautes marches étroites jusqu'à ce que je pus m'asseoir enfin à ma place, tout heureux. Quelque vingt-mille personnes m'entouraient, chacune agitant un éventail. L'image était magnifique. Ce soir-là, ce fut moins le match qui s'imprégna en moi que la puissance « des masses ». Dans le même temps, Dou résolut pour moi l'énigme des deux doigts levés : brandir le pouce et l'index ne signifiait pas « deux » mais « huit ». Il m'aurait juste fallu gagner l'entrée numéro huit...

Dans l'intervalle, mon contrat avait été signé avec la maison d'édition. Le salaire s'élevait à 500 yuans¹² dont une moitié, pensais-je, pourrait être envoyée en Allemagne. Au moins, les experts étrangers venus en Chine sans leur famille étaient autorisés à changer la moitié de leurs revenus en devises. 250 yuans par mois étaient plus que suffisants. Le salaire moyen d'un Pékinois oscillait entre 40 et 65 yuans¹³ (Mao Zedong était le citoyen chinois le mieux payé, murmurait-on. Il gagnait 450 yuans¹⁴, outre les droits de distribution de ses livres).

¹² Environ 330 €

¹³ Entre 26 € et 43 €

¹⁴ Près de 300 €

Les semaines étaient toujours aussi intenses à *Pékin information* mais elles l'étaient un peu moins depuis l'arrivée d'un couple de Viennois, Paul et Elisabeth Stein, employés à plein temps. J'étais désormais plus disponible pour offrir mes services à *La Chine*, la revue mensuelle que dirigeait Ruth Weiss depuis les années cinquante.

Ruth vivait au premier étage d'un immeuble appartenant aux Editions en langues étrangères. L'appartement donnait sur une cour. Il était sombre et rempli de livres, meublé d'un grand piano qu'on était surpris de trouver là, auquel s'ajoutaient un canapé et un fauteuil usés, recouverts de plaids au crochet. Pendant la pause de midi ou encore le soir, il m'arrivait de passer. On s'asseyait à une petite table, près de la fenêtre. Les fleurs qui se trouvaient dans le vase, elle se les était procurées pour ma visite, me dit-elle un jour. Et le dîner, spécialement préparé pour nous par le cuisinier de la cantine, allait nous être apporté comme cela se faisait pour les plus âgés des résidents étrangers. Avec son regard pétillant et ses mouvements pleins d'énergie, Ruth avait conservé une vivacité qui est plus souvent le lot de gens beaucoup plus jeunes. Lors de nos entretiens, elle m'accordait un respect que j'ai rarement rencontré dans un tel contexte marqué par une différence d'âge aussi grande.

Pour nous, jeunes adultes, les quelque douze vieux étrangers qui vivaient à Pékin avec leur famille étaient entourés d'un halo de mystère. D'autant qu'il se murmurait qu'ils avaient été accusés d'espionnage ou d'activités soi-disant contre-révolutionnaires et qu'ils avaient écopé de plusieurs années de prison. Ces choses, nous osions à peine les mentionner devant eux. Qui étaient ces gens ? Comment étaient-ils arrivés en Chine ? Qu'avaient-ils vécu durant ces dernières décennies ?

Ruth Weiss était née le 11 décembre 1908 à Klosterneuburg, près de Vienne. Elle avait étudié la philosophie et la littérature – allemande et anglaise – jusqu'à obtenir en 1932 un doctorat. L'année suivante, elle était arrivée à Shanghai pour les beaux yeux du « Comte Rosso ». Mais l'homme qu'elle avait connu à Vienne et pour lequel elle avait tout plaqué n'avait pas semblé très emballé par sa compagnie. Bientôt, elle s'était laissée subjuguée par Agnes Smedley, célèbre écrivain révolutionnaire et correspondante du *Journal de Francfort* qui

allait non seulement devenir sa meilleure amie mais aussi faire son éducation politique. Smedley l'avait invitée à rejoindre un groupe d'études marxistes composé de Chinois et d'étrangers. Les murs de leurs locaux étaient remplis de cartes indiquant les mouvements et les nouvelles avancées de l'Armée rouge. Au contact du Néo-Zélandais Rewi Alley, inspecteur principal des usines shanghaiennes et lui aussi membre du groupe, Ruth avait réussi à pénétrer le monde ouvrier. Elle avait observé le travail des enfants, admis comme allant de soi, exécuté dans des conditions inimaginables. Elle avait vu, au quotidien, les rues de Shanghai où la vie côtoyait la mort, été témoin de la toute-puissance des triades et perçu l'immense misère que renfermait cette métropole de tous les contrastes. Ces expériences avaient été pour elle un apprentissage « qu'aucune étude supérieure en sociologie n'aurait pu restituer », insista-t-elle. « Partout, la souffrance beuglait ».

Tout autant significatifs avaient été ses liens avec Song Qingling, la veuve de Sun Yat-sen, le grand modernisateur du pays et fondateur de la première République chinoise. Song résidait dans la concession française, poursuivant l'œuvre de son mari contre le statut de « semi-colonie » qui collait à la Chine et contre l'omnipotence des seigneurs de la guerre. A la même époque, Ruth avait fait la connaissance de Lu Xun, dont les critiques sociales pleines de mordant font de lui, aujourd'hui encore, un écrivain très respecté en Chine.

Elle, qui prenait en considération la vie des autres autant que la sienne, s'était sentie poussée chaque jour davantage par les circonstances environnantes à prendre politiquement position. Loin d'éveiller les soupçons, la jeune Occidentale qu'elle était, aidée par ses casquettes d'enseignante, de secrétaire et de journaliste free-lance, était passée entre les mailles des filets de la police. Transmettre clandestinement messages et courriers de communistes hors-la-loi ne lui avait même pas semblé dangereux et c'est volontiers qu'elle s'était acquittée de cette tâche.

En 1937, Ruth avait quitté Shanghai pour Chengdu, dans la province du Sichuan. Le soir même de son départ, les Japonais avaient commencé à pilonner la ville. A Chengdu, elle avait enseigné l'anglais et écrit des piges pour le *Chengdu Express* avant de rencontrer celui qu'elle allait épouser, Yeh Hsuan.

Les bavardages de ceux, qu'ils fussent étrangers ou autochtones, prétendant tout mariage impossible entre une Européenne et un Chinois, ne l'avaient guère émue et elle s'était mariée en 1943. A Chongqing, capitale provisoire en ces temps de guerre, où s'était réfugiée l'élite du pays, elle s'était mise en rapport avec Zhou Enlai, représentant sur place du Parti communiste chinois, qui deviendrait un jour Premier ministre. A l'issue du conflit sino-japonais, elle s'en était retournée à Shanghai puis avait suivi en 1946 son mari à New York où l'attendait un poste à l'ONU.

Il ne fallait pas sous-estimer les capacités de Ruth Weiss, même si c'était pour plaisanter, car elle ne l'oubliait jamais comme le montre cet épisode de l'été 1949 qu'elle me rapporta. Enceinte de son deuxième enfant, elle était revenue « au pays » (car elle détenait un passeport chinois), dans cette Chine où la prise du pouvoir par les communistes – la « libération » du pays comme on dit ici – s'annonçait imminente. Elle était venue se rendre compte d'elle-même si elle pourrait placer sa confiance dans le nouveau régime et si des opportunités s'offriraient à elle en Chine après la fin de son contrat qui la liait à l'ONU. A Pékin, où les communistes étaient déjà en place, elle avait retrouvé George Hatem¹⁵ (Ma Haide), un médecin américain d'origine libanaise, proche de la révolution chinoise, qu'elle avait connu à Shanghai. Il lui avait demandé ce qu'elle ferait si son mari refusait de retourner en Chine. Elle lui avait répondu qu'elle envisagerait de revenir seule avec ses deux enfants. « Tu n'oseras jamais ! » lui avait-il lancé. Cette remarque, aujourd'hui encore, continuait de mettre Ruth hors d'elle, même si George Hatem s'était défendu par la suite d'avoir voulu lui insuffler du courage en la provoquant.

Je lui demandai si l'Autriche avait été pour elle une option. La réponse vint, nette : non. Sa famille entière, ses parents, proches, amis et connaissances avaient tous été gazés dans des camps d'extermination. Israël ne l'intéressait pas, me dit-elle spontanément. Elle n'avait aucune orientation religieuse. Et

¹⁵ *Shafick George Hatem (New York 1910 – Pékin 1988) est considéré en Chine comme un véritable héros révolutionnaire. Arrivé à Shanghai en 1933, il fut introduit auprès des communistes chinois par la journaliste Agnes Smedley. Très tôt, il rejoignit Mao à Yan'An avant d'organiser le recrutement de médecins étrangers, en particulier américains, durant la guerre sino-japonaise. Il repose au cimetière de Babaoshan, aux côtés des dirigeants chinois. Un film, réalisé dans les années 80 et très populaire, en a fait un personnage légendaire.*

surtout lui échappait la raison pour laquelle les Arabes, qui vivaient sur cette terre depuis 2000 ans, avaient moins de droits que les Juifs. Fin 1951, elle était revenue en Chine avec ses fils. Les Editions en langues étrangères lui avaient offert un travail. Et quatre ans plus tard, la République populaire lui avait proposé de prendre la nouvelle nationalité chinoise. Ce qu'elle avait accepté. Pour Ruth Weiss, ces années avaient été celles du renouveau.

Au début de la Révolution culturelle, les quelques étrangers installés dans le pays, tout particulièrement ceux qui occupaient une position éminente au sein de leur unité de travail, étaient devenus la cible des Gardes rouges. S'étaient-ils attaqués à elle, Ruth ? Non, me dit-elle, du moins pas de manière sérieuse car elle avait su rester à l'écart des guerres entre factions. Longtemps, toutefois, elle s'était retrouvée exposée au mutisme pesant de ses collègues chinois. Elle n'avait plus eu qu'à rentrer ses larmes. Cette période de la Révolution culturelle était à présent révolue mais le souvenir de la solitude vécue ne disparaissait jamais longtemps et affleurerait souvent dans nos conversations.

Au beau milieu de l'année 1966, quatre étrangers avaient placardé un dazibao sur un mur de l'hôtel de l'Amitié. Ils accusaient l'administration de favoriser les experts étrangers à coup de salaires élevés et d'appartements confortables, tandis que les camarades chinois vivaient dans des conditions rudimentaires. Les auteurs revendiquaient pour eux-mêmes une qualité de vie égale à celle des Chinois, au moins aussi modeste que la leur. Ils ne voulaient pas se sentir isolés du reste de la population et être traités en « experts bourgeois » mais plutôt en « camarades ». Ils demandaient ainsi à « participer aux travaux manuels » et à « parfaire leur éducation idéologique ». Ils souhaitaient se lier aux ouvriers et aux paysans pour devenir de véritables combattants internationaux donnant leur part à la révolution, aux côtés des Chinois. L'émoi avait été énorme parmi les étrangers lorsque Mao, dès le 8 septembre, avait émis une directive pour approuver l'initiative. C'est ainsi qu'après un long débat avait été fondée à l'hôtel de l'Amitié la brigade

« Bethune¹⁶-Yan'an » composée d'étrangers dont l'objectif était de soutenir la Révolution culturelle. Les cinq personnes de son comité directeur représentaient les cinq continents, avec à leur tête l'Américain Sidney Rittenberg de radio Pékin, ancien soldat arrivé en Chine dans les années 40 puis rallié aux communistes. La légitimité de cette organisation avait été entérinée par tous les médias chinois. Cela avait duré le temps que les uns et les autres prissent conscience que l'organisation était manipulée par de puissantes factions au sein du Parti voire par certains instigateurs étrangers agissant pour leur propre intérêt. Ceux qui avaient su garder très tôt leurs distances n'avaient rien connu de fâcheux. Les autres allaient quant à eux partir en détention dès 1968. A commencer par Rittenberg, le 21 février. Il allait être rejoint le 18 mars par le Polonais Israël Epstein, installé en Chine depuis sa plus tendre enfance, qui avait repris la direction de la brigade Bethune-Yanan (à cette époque, toutefois, ceux qui furent emprisonnés n'en étaient pas tous membres).

La plupart de ces étrangers furent libérés début 1973, certains une année plus tôt. Parfois, c'étaient des couples, mixtes ou occidentaux, qui avaient été arrêtés en même temps tels « Eppie Epstein » et son épouse anglaise Elsie Fairfax-Cholmeley, tous deux attachés à *La Chine en construction*, ou encore le traducteur Yang Xianyi et sa femme Gladys, employés à *Littérature chinoise* et voisins de palier de Ruth Weiss. Tels aussi le professeur britannique David Crook de l'Institut n°1 des langues étrangères, qui s'était autrefois engagé auprès des républicains espagnols dans la lutte antifasciste, et Michael Shapiro, membre du Parti communiste britannique, journaliste à l'agence de presse Chine Nouvelle. Ils laissèrent derrière eux quatre et cinq années dans les geôles chinoises.

Le 8 mai 1973, Zhou Enlai organisa une réception. Y étaient invités tous les étrangers employés dans les institutions chinoises. Zhou apparut entouré d'une pléiade de collaborateurs. Il demanda pardon au nom du gouvernement pour

¹⁶ Du nom du médecin canadien Norman Bethune (1890-1939), connu pour avoir rejoint les troupes de Mao durant la guerre sino-japonaise et formé bon nombre d'infirmiers et de médecins dans les rangs communistes. Ce « guérillero » fait partie des rares Occidentaux élevés au titre de « héros du peuple ».

les accusations mensongères des années passées dont lui, Premier ministre, devait assumer l'entière responsabilité. Il se déplaça de table en table, adressant la parole aux uns, inculpés d'un crime ou d'un délit qu'ils n'avaient pas commis, et aux autres, jugés indésirables dans leurs unités. Il exprimait l'espoir que tous, hôtes, amis, camarades, prolongent leur séjour en Chine, y poursuivent leur travail. Par la suite, aucun parmi les anciens détenus ne quitta en effet la Chine. Le geste aurait été tout à fait compréhensible. Pourquoi ne fut-ce pas le cas ?

Cela peut s'expliquer en partie ainsi : ces personnes avaient très tôt jugé comme une erreur la politique isolationniste de l'Occident à l'égard de la Chine. Cette position obstinée leur avait valu d'être blacklistés dans leurs pays respectifs, et c'est avec joie qu'ils résistaient aux côtés du peuple chinois, engagé seul dans l'établissement d'une nouvelle société. A leur sens, les effets chaotiques de la Révolution culturelle avaient été alimentés par les risques de conflit qui émanaient des Etats-Unis et de l'Union soviétique. Ce chaos avait aussi laissé des traces sur la poignée d'étrangers établie dans le pays, c'était inévitable. Au cœur de la tourmente, ils avaient voulu rester fidèles à leurs ambitions, quelles qu'aient pu être les relations, parfois houleuses, qu'ils entretenaient entre eux.

Quand j'évoquais devant eux les circonstances de leur emprisonnement et de leurs déboires, ils se contentaient de quelques phrases lapidaires ou de plaisanteries. Aucun ne voulait jouer les héros. Et encore moins être plaint.

Pour Sidney Rittenberg, les choses étaient différentes, expliqua Zhou Enlai : son cas était grave et il devait rester en prison. La nouvelle fut plutôt bien acceptée par les étrangers. Un autre cas, hautement classifié celui-là et toujours en suspens à mon arrivée à Pékin, était celui de la photographe allemande Eva Xiao (de son nom de jeune fille Eva Sandberg). Elle et son mari, le poète Emi Xiao, ancien camarade de classe de Mao, purgeront une peine de sept ans de prison avant d'être placés en résidence surveillée jusqu'en 1979.

Trois événements avaient concouru aux libérations intervenues un an tout juste avant mon arrivée en Chine. Tout d'abord, le décès de Lin Biao. Le ministre de la Défense se tenait encore le 1^{er} mai 1971 aux côtés du Grand Timonier pour

le défilé habituel sur la place Tiananmen mais son avion s'était, soi-disant, écrasé en République populaire de Mongolie le 13 septembre 1971 alors qu'il fuyait en direction de Moscou, après une tentative avortée d'assassinat sur Mao. Il y avait eu ensuite l'admission de la République populaire de Chine à l'ONU le 25 octobre 1971 et l'occupation d'un siège jusqu'alors réservé à Taiwan. Et enfin, en février 1972, la visite du président américain Richard Nixon à Pékin qui avait annoncé un nouveau type de relations avec les Etats-Unis et l'Occident. Ces événements avaient refroidi les ardeurs de la Révolution culturelle. Les appels à la destruction totale de la culture ancienne et l'hostilité meurtrière contre les intellectuels avaient régressé. La Chine s'efforçait de stabiliser sa position dans le monde.

J'avais évidemment besoin d'un vélo, non comme l'emblème d'un statut social, ainsi que toute littérature sur la Chine nous l'avait appris chez nous, mais bien pour pouvoir me déplacer en toute autonomie. Je préférais me rendre à la maison d'édition à bicyclette plutôt qu'en bus et ne souhaitais pas dépendre des transports en commun ou des taxis, le week-end, pour aller au centre-ville. Peu importait la vitesse, pensais-je avec suffisance. Huo Yong m'avait assuré que je pourrais acheter un vélo partout. Les Chinois avaient besoin d'un bon d'achat, pas les étrangers. Toutefois, pour ce genre d'acquisition, il recommandait le magasin de l'Amitié, réservé aux étrangers, sur l'avenue Jianguomenwai. Là, nul besoin de resserrer les boulons des nouveaux vélos, comme il était d'usage ailleurs. C'est ainsi que ce dimanche-là, je pris le bus à 13h30 jusqu'en ville.

Les bicyclettes que l'on apercevait dans la rue étaient noires sans exception, massives, lourdes. Le magasin de l'Amitié proposait des modèles de couleurs différentes de la marque Fenghuang (Phénix). J'optai pour un compromis : elle serait noire mais d'un design plus recherché et coûterait donc plus cher : 199 yuans¹⁷. La sonnette fonctionnait. Je demandai au vendeur de vérifier les

¹⁷ Environ 875 francs de l'époque, soit 135 euros : une petite fortune

autres fonctions ainsi que l'état des boulons. Ce qu'il fit le plus naturellement du monde.

Comme nous étions dimanche, il n'y avait pratiquement aucune circulation. Un calme que je n'avais jamais rencontré dans aucune autre grande ville régnait ici. La chaleur avait quelque peu diminué. Sur les trottoirs et les places, les gens flânaient. Sur Tiananmen, l'agitation battait son plein, le lieu étant un but important de promenade. Enfants comme adultes y propulsaient leur cerf-volant dans les airs. Durant toute l'heure et demi que dura le trajet, je vis la population pékinoise marcher sur les trottoirs et baigner dans l'atmosphère du repos dominical. Les gens portaient avec eux des tabourets en bois ou de petites chaises pliantes ; certains étaient déjà installés sur l'un ou l'autre. Des lits entiers gisaient là, pour goûter aux températures extérieures, plus agréables la nuit. Quelques-uns étaient assis en groupes et bavardaient, d'autres jouaient aux échecs chinois ou lisaient le journal. Nombreux étaient ceux à tenir dans leur main un récipient en verre, de la taille d'un vase moyen et rempli de thé. Les hommes retroussaient leur marcel au-dessus de leur ventre afin d'exposer celui-ci à la brise. Du reste, aucun ou presque ne pouvait être qualifié de gros. S'ils en portaient, ils roulaient aussi volontiers leur pantalon plus haut sur la jambe, jusqu'au genou voire au-dessus. Les femmes et les jeunes filles portaient de simples jupes ou vêtements légers ou encore des pantalons larges. A intervalles réguliers, je ne cessais d'apercevoir des tas de pastèques empilées, telles des pyramides horizontales. Les vendeurs manipulaient d'immenses couteaux qui fendaient les melons en vue d'une consommation immédiate et les découpaient en parts égales. Sur de petits étals, étaient proposées glaces et eau pétillante. Des enfants jouaient au ballon ou sautaient à la corde et se démenaient comme de beaux diables, à l'image de tous les enfants du monde.

Un soir, à la cantine, je m'assis à la table de Beniko, une Japonaise de 23 ans. Née en Chine, elle vivait depuis toujours à l'hôtel de l'Amitié avec ses parents. Ceux-ci s'étaient insurgés contre le Japon lorsque les troupes du Mikado avaient mis la Chine à feu et à sang, et étaient restés sur place. Beniko

s'exprimait aussi bien qu'une Chinoise mais elle pratiquait aussi l'anglais et le français. Elle était jolie, sûre d'elle, d'un tempérament vif et abordait sans cesse de nouvelles questions, de nouveaux sujets. Nous évoquâmes l'Allemagne et la Chine, un peu moins le Japon qu'elle ne connaissait pas. Elle me raconta sa vie à l'hôtel et les bizarreries de certains étrangers. Elle avait pour meilleure amie la fille d'une Japonaise, qui s'était refusé elle aussi à retourner dans son pays après la guerre. Soudain, comme si c'était un détail amusant, elle lança :

« Son père est d'ailleurs allemand lui aussi.

- Ah oui ? Et quand est-il arrivé en Chine ? » demandais-je.
Elle ne savait pas exactement mais quoi qu'il en soit, il était déjà là pendant la guerre sino-japonaise.

« Comment s'appelle-t-il ?

- Mi Le.

- Mais ce n'est pas un nom allemand !

- Euh, c'est son nom chinois. Je ne connais pas son identité allemande.

- Penses-tu que je pourrais le rencontrer ?

- Je vais te présenter à mon amie. Elle demandera à Mi Le et nous irons les voir chez eux.

- Dis-moi, lui demandai-je à brûle-pourpoint, pourrais-tu m'enseigner le chinois ? Je veux dire, me donner des cours de chinois ?

- C'est drôle, me dit-elle, ces derniers temps, deux autres amis du *Friendship* m'ont aussi posé la question... Oui, faisons cela ... ensemble. Je vous donne à tous les trois des leçons. Moi en prof de chinois, j'ai hâte de voir ça ! ».

Deux semaines plus tard, nous commençons. Dès cet instant, nous nous retrouvâmes deux heures durant, chaque mercredi à 20h00. Bientôt, notre groupe compta cinq élèves. Les cours se déroulaient près de chez moi, dans l'appartement de la consciencieuse Beniko. Un soir, nous nous rendîmes tous deux chez Mi Le. J'étais très curieux de voir quel Allemand se cachait derrière ce nom chinois. Notre taxi se faufila à travers les sombres ruelles de Pékin avant de s'arrêter devant une porte de facture traditionnelle. Beniko frappa contre la porte avec un lourd heurtoir en forme d'anneau. On nous fit entrer et l'on nous conduisit jusqu'au bâtiment principal qui donnait sur une cour. Quelques

secondes plus tard, une autre porte s'ouvrit. Je ne sais pourquoi mais je m'étais représenté Mi Le plutôt en habits chinois, à tout le moins dans la même tenue décontractée qui était celle des vétérans étrangers que j'avais approchés. En l'occurrence, celui qui vint vers moi était un homme grand et mince, avec un visage sévère et des cheveux grisonnants, habillé d'une cravate sombre et d'un complet gris foncé fait sur mesure. Il me salua aimablement mais durant toute la soirée, son visage ne se départit jamais de l'austérité qui y était imprimée. Telle était sa marque, costume et cravate compris, comme je devais m'en rendre compte en d'autres occasions. Ses amis le qualifiaient affectueusement de « teuton ».

Mi Le n'était autre que le Dr Hans Kurt Müller. Nous engageâmes la conversation autour d'un repas chinois très simple. Lui et moi étions seuls à table. Müller avait alors 59 ans. Son père était juif et c'est très tôt qu'il s'était révolté contre Hitler. Contraint de fuir, il était resté quelques années en Suisse où il avait eu la chance de poursuivre ses études de médecine. Puis il avait dû quitter ce pays à son tour. Il avait 24 ans lorsqu'il avait pris un bateau, à Marseille, en partance pour Hong Kong. Müller n'était pas communiste pour un sou mais il avait fait la connaissance de la veuve de Sun Yat-sen, Song Qingling. A son contact, il s'était décidé à se rendre à Yan'an, le bastion des communistes chinois où, après avoir reçu l'autorisation d'usage, il allait être accueilli à bras ouverts. Le bateau l'avait d'abord conduit au Vietnam. De là, il avait poursuivi son chemin par la route jusqu'en Chine. Il y avait rejoint l'armée rouge qui l'avait engagé à servir dans ses hôpitaux militaires. Très vite, il s'était distingué comme chirurgien, aux côtés des forces de la guérilla, derrière les lignes ennemies. Il avait assisté à la prise d'un hôpital nippon par les troupes communistes. La jeune infirmière japonaise Kyoko Nakamura avait fait le choix de rester et elle était ainsi devenue la femme de sa vie. Ils s'étaient mariés en 1949 à Tianjin ; de leur union étaient nés deux enfants, un garçon et une fille. Müller était à présent directeur-adjoint de l'Institut de médecine de Pékin. Il me questionna sur les conditions de vie et d'enseignement en Allemagne, me demanda pourquoi j'avais souhaité venir en Chine. Il s'emporta soudain lorsque je mentionnai l'éventualité pour moi de devoir faire de la prison, un

risque que j'avais pesé pourtant dès le départ. « Les révolutionnaires devraient éviter la prison en toutes circonstances ! » me dit-il abruptement. Il avait tout à fait raison. Il répéta sa remarque, sans autre forme de commentaire. Pourquoi au juste m'avait-il dit cela ? Je trouvai de nombreuses réponses mais aucune satisfaisante. N'était-ce pas tout simplement le « teuton » qui parlait en lui ? Plus tard, de retour chez moi, je me demandai si ma situation précaire en Allemagne n'avait pas tout simplement été un prétexte pour tenir sa fille éloignée de moi jusqu'au moment du départ. J'aurais pourtant bien aimé parler avec elle de son jeune parcours, spectaculaire, hors norme...

En 1977, après une absence de presque quatre décennies, le Dr Hans Müller allait revenir pour la première fois en Allemagne et revoir sa ville natale de Düsseldorf. Personne, de la famille de son père, n'avait survécu au nazisme. Pour la perte de l'ancienne propriété familiale, l'administration lui avait offert une compensation.

Chaque soir, je restais d'ordinaire chez moi, à moins de manifestations officielles. Il m'arrivait aussi de quitter l'hôtel et de me rendre dans un restaurant du centre-ville avec quelques amis. Il s'agissait d'Européens pour la plupart, des Français surtout car ils étaient numériquement plus importants à l'hôtel qu'aucune autre nationalité. Nous étions en moyenne dans la vingtaine finissante ou au milieu de la trentaine. Seuls quelques-uns avaient le double de notre âge. C'était le cas du Français Jean Dumichel. La soixantaine passée, il travaillait pour l'agence de presse Chine Nouvelle. Il me saluait toujours de loin, plein d'allant. Lui et moi jouions parfois au tennis et il gagnait toujours. Lui pouvait au moins se targuer d'avoir remporté un titre de champion dans sa jeunesse ! Lorsque les experts étrangers se rencontraient, c'était pour parler de la Chine. D'autres sujets pouvaient être évoqués mais aucun ne parvenait à la concurrencer en termes d'importance. La démission du président Nixon, le 8 août, au lendemain du scandale du Watergate, fut reçue par la plupart d'entre nous moins comme une nouvelle cruciale que comme la confirmation de ce que nous pensions déjà.

La ville de Pékin semblait à la surface si calme, tellement discrète. Plus en profondeur cependant, les controverses politiques faisaient rage. Quelle faction représentait le progrès, quelle autre la réaction ? Chacun se sentait concerné. Chaque jour, nous étions confrontés à de nouvelles perspectives, en rapport à telle directive politique en cours, à tel éditorial du *Quotidien du Peuple*, à des infos transmises par nos collègues directs, à des événements organisés dans notre unité de travail, ou à tel film récent indiquant telle voie à suivre. Chacun avait sa propre compréhension de la Chine. Des lignes de fracture se formaient entre des groupes, en fonction des appartenances nationales ou des caractères individuels. D'aucuns se considéraient comme les tenants du marxisme-léninisme tout en ayant des conceptions très différenciées de la Chine. Ils nourrissaient l'espoir de voir la révolution s'installer en Europe de l'Ouest. Certains se voyaient « à gauche » au sens le plus large du terme, et d'autres comme uniques « amis de la Chine ». Chez quelques-uns, il était aussi difficile d'évaluer qui ils étaient vraiment et ce qu'ils pensaient. Au sein de cette petite colonie d'étrangers, la plupart, après une première phase d'acclimatation, avait fait en sorte, dans la mesure du possible, de ne pas laisser les clivages prendre le dessus. Car après tout, nos rencontres étaient quotidiennes et nous étions bien forcés de nous entendre.

Souvent, nous poussions à vélo jusqu'à l'hôtel *Xinqiao*, au centre-ville. L'hôtel de Pékin faisait aussi partie de nos destinations préférées. Il nous arrivait encore de faire un arrêt spontané dans le premier hôtel venu. A part ça, il n'y avait rien d'autre à faire en ville. Dès 19h00, les rues étaient vides ; sur le chemin du retour, elles étaient à nous seuls. Si l'on n'était pas chez soi ou chez l'un d'entre nous, on pouvait être au Foreign Experts' club. Les Africains, les Arabes et les Asiatiques ne le fréquentaient guère, à la différence d'un groupe hétéroclite de Latino-Américains qui, lui, venait plus souvent. On s'asseyait à une table ou on restait debout au bar devant une bière Tsingtao ; on discutait de l'actualité et des rumeurs politiques des derniers jours ou on suivait sur l'écran télé les images de délégations étrangères reçues par le président du Parti ; on jouait au billard et au tennis de table avec les employés chinois. Filles et garçons nous rejoignaient volontiers pour une partie de pingpong qu'ils gagnaient le plus

souvent. Ou bien encore, par l'une des grandes fenêtres, on contemplait l'extérieur et la place ombreuse qui se dessinait, bordée d'arbres hauts ...

Je savais que j'allais être invité à une réception solennelle pour le vingt-cinquième anniversaire de la fondation de la République populaire de Chine. Le camarade Qiu jubilait lorsqu'il me remit le carton pour être le soir même dans la salle d'apparat du palais du Peuple. Il était tout excité : « notre Premier ministre, le camarade Zhou Enlai, sera sans doute présent ». Avais-je bien entendu ? Quelle nouvelle ! Le carton, aux armoiries rouges et or de la République populaire, mentionnait une invitation à un banquet officiel à 19h30 et était réellement signé de la main même de Zhou Enlai. Nous étions le 30 septembre 1974.

Le Premier ministre, atteint d'un cancer, avait été transféré en juin de sa résidence de Zhongnanhai à l'hôpital militaire « 305 ». De fait, il avait emménagé dans cet établissement avec tout son cabinet et de là dirigeait les affaires de l'Etat. Les rumeurs sur son état de santé variaient alors même que les clichés du *Quotidien du Peuple* le montraient toujours égal à lui-même en train de recevoir des délégations étrangères. Zhou était de l'année 1898. Sa présence à cette soirée signifiait-elle que son état s'était amélioré ? En tout état de cause, il s'agissait de sa première apparition publique hors de l'hôpital.

Le trajet jusqu'au palais du Peuple passait par l'avenue Chang'an, illuminée comme pour une fête. Sur la place Tiananmen, rayonnant elle aussi de mille feux, trônait le portrait de Sun Yat-sen, le fondateur de la République de 1911, qualifié dans la langue officielle de « chef de la révolution bourgeoise ». Arrivé dans l'immense hall d'entrée du palais, je foulai un épais tapis rouge qui absorbait les pas, avant de monter un élégant escalier conduisant à la salle d'apparat. Ce faisant, je comptais avec émotion les marches : cinquante-huit. Mais peut-être, dans mon euphorie, les avais-je gravies quatre à quatre ? L'effervescence était grande parmi les quatre-mille-cinq-cents convives installés autour de tables rondes, devant des assiettes de hors-d'œuvre toutes prêtes. Des serveurs en blanc s'activaient auprès d'eux, remplissant les verres

de maotai¹⁸. Personne, quasiment, ne prêtait attention cependant au dîner. Une seule question occupait les esprits : viendrait-il ? Une musique se fit entendre tout à coup suivie d'un tonnerre d'applaudissements. Tous se levèrent de leur chaise d'un seul mouvement... Et apparut Zhou Enlai, à la tête d'un groupe de camarades dirigeants du Parti et du gouvernement, dont trois des cinq vice-présidents du PCC : le vénérable Ye Jianying¹⁹, le jeune Shanghaien Wang Hongwen²⁰, pilier de la Révolution culturelle, et le squelettique Kang Sheng²¹, chef de la sécurité et des services secrets depuis l'époque de Yan'an. A leurs côtés, se tenaient presque tous les membres du Politburo, sans compter le vieux Zhu De²², que Zhou Enlai avait connu étudiant au début des années 20 à Berlin. Je reconnus Deng Xiaoping, qui avait vécu à Paris à la même époque, opposant à Mao de la première heure que celui-ci avait rappelé l'année précédente à Pékin, après un bannissement de plusieurs années, et à qui il avait de nouveau confié les plus hautes fonctions. Il y avait aussi l'épouse de Mao, Jiang Qing, pleine d'aplomb, et le populaire paysan Chen Yonggui, chef du célèbre village de Dazhai²³. Faisait là son entrée une soixantaine de personnalités, hommes et femmes confondus. La plupart était devenue des vieillards au terme d'une vie vouée à la révolution. Certains étaient soutenus par un voire deux gardes-malade. Qu'est-ce qui pouvait bien traverser leur tête, en cet instant, vingt-cinq ans après la fondation de la République populaire, huit ans après le début d'une Révolution culturelle ininterrompue et après quatorze ans d'une hostilité inflexible envers l'Union soviétique, ponctuée de multiples conflits armés ? Qu'en était-il, trois ans après la reprise des relations avec les Etats-Unis et surtout face à un problème crucial

¹⁸ Eau-de-vie de plus de 50° réalisée à base de sorgho fermenté. Son prestige en fait la boisson de prédilection des banquets officiels.

¹⁹ Maréchal, proche de Zhou Enlai dès les années 20. Vétéran de la Longue Marche connu pour ses prises de position « libérales », aux côtés de réformateurs tels que Deng Xiaoping ou Zhao Ziyang. Futur président de la République populaire de Chine après la Révolution culturelle.

²⁰ Membre du Politburo et membre prééminent de la « Bande des Quatre » qui lança la Révolution culturelle à Shanghai en 1966. Donné à l'époque comme l'éventuel successeur de Zhou Enlai au poste de Premier ministre.

²¹ Pionnier communiste chinois et surtout proche de Jiang Qing, l'épouse de Mao, il fut aussi l'un des principaux artisans des purges de la Révolution culturelle.

²² Maréchal, fondateur de l'Armée rouge. Protégé par Zhou Enlai durant la Révolution culturelle, après avoir été démis de toutes ses fonctions, il est en 1974 président du comité permanent de l'Assemblée nationale populaire.

²³ Commune populaire du nord de la Chine érigée en modèle dans les années 60 pour sa production agricole.

qu'il était impossible d'aborder dans l'immédiat : comment régler la succession lorsque Mao ne pourrait plus remplir ses fonctions ? Et chose plus incroyable encore, il y avait cette allégation, devenue insistante dans les milieux restreints, selon laquelle la campagne en cours contre Lin Biao et Confucius ne visait en réalité qu'à abattre au sein du Parti l'ennemi de classe suprême, l'actuel Confucius : le Premier ministre Zhou Enlai ! Mao et Zhou, révolutionnaires alliés depuis des décennies : ennemis mortels ? Tous prirent place face à la salle, à une longue table d'apparat décorée de monceaux de fleurs, sous la double égide du président du Parti et du drapeau de la République populaire.

Ce fut le signal du départ, le banquet était ouvert. Les plats renvoyaient une image chamarrée. Les voisins de table se présentaient les uns aux autres ; on s'entre-aidait pour déposer de la nourriture, comme il est d'usage, sur les soucoupes et dans les bols ; de vieilles connaissances qui avaient décroché par hasard le même numéro de table, trinquaient ensemble. Au menu des boissons figuraient, outre le maotai, du vin rouge chinois, de la bière Tsingtao et de l'eau minérale Laoshan. D'un seul homme, tous se tournèrent d'un coup vers le fond de la salle. Quelqu'un se trouvait devant le micro. Le présentateur annonça une intervention de « notre respecté Premier ministre ». Zhou s'avança sur l'estrade. Les bravos n'en finissaient pas.

Tous mes sens étaient en éveil. J'avais le sentiment d'assister à un moment historique. Nous, rebelles occidentaux, en savions en réalité très peu sur Zhou. En dehors de ses positions diplomatiques exprimées sur la scène internationale, aucun écrit de lui n'existait sous une forme traduite, qui nous eût permis de l'évaluer. Seuls, subsistaient les témoignages de gens l'ayant approché à Yan'an ou ceux de délégations étrangères ayant mené des entrevues avec lui à Pékin. Zhou, qui savait rire et parler avec les étrangers venus de loin, incarnait à nos yeux l'intégrité. Il représentait aussi la stabilité, car il était pour nous le seul à avoir la capacité et le charisme suffisants pour assurer la cohésion de l'Etat et de ses organes dirigeants, y compris dans les conditions de trouble et d'agitation qui étaient celles de la Révolution culturelle.

D'une voix forte, Zhou prit la parole. Il y avait un quart de siècle, le président Mao avait proclamé la fondation de la République populaire et l'élévation du peuple chinois. En vingt-cinq ans, les nationalités chinoises²⁴, dans toute leur diversité, avaient progressé sur la voie du socialisme. La nation chinoise arborait un nouveau visage, avec une dictature du prolétariat plus forte que jamais. Cela, grâce à la Grande Révolution Culturelle Prolétarienne mais aussi au fait d'avoir réduit à néant le blocus et les menées agressives et subversives de l'impérialisme. La Chine avait des amis partout dans le monde. Elle resterait « fidèle aux principes d'indépendance et d'autonomie », serait « unie et industrielle, suivant avec courage la ligne révolutionnaire du président Mao ». Puis : « Aux peuples de la terre et à nos amis venus d'ailleurs, nous exprimons nos sincères remerciements pour le soutien, l'aide qu'ils nous ont apportés. Nous continuerons à coopérer avec les peuples de la terre et nous en finirons avec l'impérialisme et le social-impérialisme » (sous-entendu : soviétique).

Une jeune serveuse vint avec un plateau au-devant de Zhou. Celui-ci s'empara d'un verre de maotai. « Mes chers hôtes, amis, camarades ! », prononça-t-il, tandis que la salle se levait bruyamment. « Je vous invite à porter un toast à la grande unité des peuples et à celle des nationalités variées de la Chine. A l'unité des peuples de la terre ! ». Après une pause d'une seconde, il lança : « *Ganbei!* ». A toutes les tables, les verres s'entrechoquèrent au cri de « *Ganbei!* ». Des ovations et des bravos tonitruants se firent entendre de-ci de-là. Le Premier ministre regagna sa place dans la rangée centrale, à la table qu'il occupait avec des diplomates étrangers, des délégations spéciales et diverses personnalités. Tous les convives se rassirent, déposèrent leur verre et saisirent leurs baguettes. Zhou n'avait rien dit de neuf. On commenta combien il paraissait en forme, combien sa voix portait. Pour les Chinois, le contenu de son discours ne valait pas la peine d'être évoqué. Quant à moi, j'étais surpris de la concision et du caractère pontifiant des paroles de Zhou. Elles confirmaient simplement tout ce qui se savait déjà sur les progrès qu'il fallait réaliser pour la révolution.

²⁴ Le terme de « nationalité » recouvre, selon le modèle soviétique toujours en vigueur, les diverses ethnies, au nombre de 56, dont l'ethnie majoritaire des Han (92%), qui composent la société chinoise.

5. Cafouillage à Shanghai

Le ciel au-dessus de Pékin était bleu, d'un bleu acier, et l'air, sibérien. La fin de l'année approchait. Dès que le vent soufflait, le froid s'infiltrait partout. Les Chinois, et plus encore les Chinoises, d'ordinaire si minces, grossissaient à vue d'œil au fur et à mesure que les températures baissaient. Tous portaient plusieurs pullovers superposés et certains allaient même jusqu'à additionner cinq couches de caleçons longs, repérables à leurs couleurs lilas et rouge vif. Combien de sous-vêtements un tel portait était un vrai sujet de conversation. Les tout-petits devenaient si ronds que si, d'une petite bourrade, ils venaient à trébucher, ils se contentaient de rire, sans avoir le moindre mal. Je n'arrivais pas à me faire à l'idée de porter des caleçons longs. J'y avais renoncé quinze ans plus tôt. A la maison d'édition, on m'avait baptisé « le Wang de fer » étranger, à la suite de l'ouvrier modèle Wang Qingxi de la plateforme pétrolière de Daqing qui supportait toutes les températures et n'hésitait pas à sauter dans l'eau glacée quand le travail l'exigeait. Dans un magasin de la rue Wangfujing, j'achetai un manteau ouaté de l'armée, vert, la couleur à la mode, à l'image de tous les uniformes depuis l'explosion de la Révolution culturelle. Le vert était en passe d'être presque aussi courant que le bleu. En janvier, il ferait froid, prévoyait-on : aux alentours de moins quinze durant la journée.

L'hôtel était relativement bien chauffé, une concession faite aux douilletés que nous étions, nous, les étrangers. N'empêche qu'on aurait aimé voir le chauffage allumé un ou deux mois plus tôt. Dans les bureaux et les administrations de Pékin, il le serait très tard et d'ici là, nous campâmes en manteau dans nos bureaux, certains d'entre nous rédigeant même leurs textes avec des gants, « pour la révolution ! », comme nous disions. J'essayais de prendre les choses avec philosophie et de rester positif. De fait, l'hiver, tel que je le connaissais dans mon pays, était loin d'être bref. A mon arrivée à 8h00 aux Editions, aux jours les plus courts, il faisait déjà clair et lorsque je partais à 18h00, il commençait tout juste à faire sombre. Le soleil brillait toute la journée, même s'il ne chauffait pas, et c'est cela qui importait le plus.

L'absence de tout tohu-bohu à l'approche de Noël était reposante de même qu'on ne retrouvait pas l'affreuse ambiance « fin de monde » qui s'installait en Allemagne entre la mi-décembre et la veille de la Saint-Sylvestre. Pékin savait rester « sobre », comme je l'écrivis dans une de mes lettres à mes proches. Pour les Chinois, rien ne changeait dans leur quotidien, outre que le 26 décembre était le jour d'anniversaire de Mao, qui fêtait cette année-là ses 81 ans. Au repas du soir, beaucoup mangèrent des nouilles, symboles de longue vie. Le 25 décembre étant pour nous un jour de congé, nous nous retrouvâmes la veille chez Primerose et Bob, son compagnon. Le repas était livré par le restaurant de l'hôtel, les conversations s'animent, musique et danse nous aidèrent à penser à nos foyers sans trop de nostalgie. J'étais tenté de rentrer en Allemagne pendant l'été mais n'avais aucune nouvelle de mon avocat quant aux suites de la procédure d'appel engagée devant la Cour fédérale de justice : nos peines seraient-elles effectives ?

L'Assemblée nationale populaire, l'instance suprême du pouvoir étatique en Chine, avait différé à plusieurs reprises la tenue de sa quatrième session du fait de la Révolution culturelle. Soudain, l'assemblée allait se réunir entre le 13 et le 17 janvier 1975, avec ses 2.864 députés dont les trois quarts étaient « ouvriers, paysans, soldats ». La troisième plénière avait siégé dix ans auparavant. Quelques jours avant l'échéance, on m'annonça que nous devrions travailler sur les documents entre le 10 et le 20 janvier non pas au bureau mais dans un lieu tenu secret, qu'il me faudrait garder durant une dizaine de jours avec interdiction absolue de sortie. Je devais préparer des vêtements de rechange, une trousse de toilette et tout ce dont j'aurais besoin. Dans cet intervalle, je ne pourrais ni téléphoner ni avoir le moindre lien avec l'extérieur. Cela ne me dérangeait pas, même si je regrettais de ne pouvoir emporter avec moi mon nouveau transistor acheté à un diplomate syrien, sur lequel j'écoutais tous les matins, dès 7h00, les actualités allemandes. Les documents destinés à être traduits au plus vite devaient encore être soumis à l'appréciation des députés : ceci expliquait notre réclusion.

Un bus vint nous chercher à la maison d'édition. Après un trajet de trois quarts d'heure, nous échouâmes dans une grande cour dont l'accès était gardé. L'immeuble de cinq étages que nous allions habiter était traversé de longs couloirs d'où partaient des chambres rudimentaires. Celles de mon groupe se situaient au quatrième étage. La mienne comportait un seul lit : c'est là que j'allais dormir et travailler. Les repas seraient pris à la cantine du rez-de-chaussée. On aurait pu se croire à l'hôtel.

On nous prévint qu'il faudrait travailler dur, avec seulement quelques heures de repos. Mes camarades chinois se mirent sans tarder à l'ouvrage. Je n'eus pas beaucoup à attendre pour recevoir les premières feuilles. Zhou présentait le rapport d'activité de son gouvernement. Au menu figurait aussi l'examen de la nouvelle constitution chinoise. D'entrée, le Premier ministre faisait référence à la Grande Révolution Culturelle Prolétarienne, l'épisode le plus important de l'histoire politique nationale depuis la troisième session de l'ANP. Elle s'apparentait à une révolte du prolétariat contre la bourgeoisie et les autres classes dominantes ; elle avait balayé le quartier général bourgeois de Liu Shaoqi²⁵ et de Lin Biao, adeptes du rétablissement du capitalisme ; ses victoires avaient raffermi la dictature du prolétariat, fait progresser la construction du socialisme et garantissaient la place de la Chine aux côtés des opprimés de tous les peuples, de tous les pays, martelait Zhou en quelques sentences incontournables.

Bientôt, de nouveaux textes me parvinrent en rafale. Les documents, une fois adoptés et publiés dans *Pékin Information*, seraient rendus publics sans délai, puis, après un nouvel examen linguistique, édités en livre.

En matière de politique étrangère, Zhou résumait la situation globale par des formules dont nous apprécions la force visionnaire. Le monde était aujourd'hui voué au chaos et le capitalisme confronté à la crise la plus grave de son histoire depuis la Deuxième Guerre mondiale, jugeait le Premier ministre. Les contradictions fondamentales s'intensifiaient dans le monde. Certes, il était question partout de détente et de paix mais cela démontrait précisément qu'il

²⁵ Ancien président de la République populaire de Chine (1959-1968), décédé en 1969 après avoir été destitué, victime de la Révolution culturelle.

n'existait ni détente ni paix durables. Qu'une guerre engendrât une révolution ou qu'une révolution empêchât une guerre, le monde, quoi il advienne, allait dans le sens des peuples et les perspectives d'avenir étaient lumineuses.

De nouvelles nuances se dégageaient de la position chinoise à l'égard des superpuissances. Les différences essentielles avec les Etats-Unis persistaient mais un certain espoir transparissait : « grâce aux efforts conjugués des deux parties », pouvait-on lire, « les relations bilatérales ont connu une nette amélioration ces trois dernières années et les échanges entre nos deux peuples se sont développés ». Les rapports avec l'URSS étaient en revanche d'une autre nature. La direction soviétique avait trahi le marxisme-léninisme et la controverse resterait vive longtemps encore, affirmait Zhou Enlai. Ce divorce politique ne devait pas freiner pour autant « la poursuite de relations normales d'Etat à Etat » entre Pékin et Moscou. Malgré tout, le Premier ministre ne se laissait aller à aucune illusion : la Chine se préparait à la guerre. Là-dessus, il citait Mao qui ordonnait en guise de préparatifs de creuser de profonds tunnels et de constituer des réserves de céréales.

Zhou raviva les graves divergences internes au Parti lorsqu'il reprit à son compte l'accélération des « quatre modernisations », un concept adopté plus tôt par la troisième Assemblée visant l'agriculture, l'industrie, la défense nationale, les sciences et techniques. Ce thème allait devenir après la quatrième plénière le principal foyer des dissensions politiques entre ceux arrivés au pouvoir avec la Révolution culturelle et les forces réunies autour de Zhou Enlai et de son bras droit Deng Xiaoping. Les radicaux soutenaient que l'option des « quatre modernisations » tendait à concentrer tous les efforts sur l'économie pour mieux empêcher le projet révolutionnaire d'une société sans classe.

Les Chinois n'avaient pas de vacances, exception faite des couples vivant en des lieux différents. Les cas n'étaient pas rares : l'unité de travail ou les autorités de tutelle pouvaient décider où un besoin de main-d'œuvre se faisait sentir et qui devait y être envoyé. Ces couples, pour se retrouver, avaient droit tous les deux ans à un mois entier de repos ; leur unité de travail respective prenait en charge les frais de déplacement. Cette situation tragique était devenue un

sujet de plaisanterie : « Chaque fois qu'on se voit, c'est un nouveau mariage! », on devenait en effet étranger l'un à l'autre après chaque longue séparation. Les conjoints auraient volontiers renoncé à ce mois complet en échange d'un logement commun et d'un emploi dans la même ville. Pour les citadins comme pour le peuple des campagnes, les congés les plus importants se situaient au Nouvel an chinois, dit aussi fête du Printemps, dont la date, entre la fin janvier et la mi-février, est déterminée par le calendrier lunaire. Les festivités durent une pleine semaine.

C'est ce moment que choisit un couple d'amis parisiens, Micheline et Xavier, pour effectuer un voyage à Shanghai. Ils me demandèrent si j'avais envie de les accompagner. Bien sûr que j'en avais envie ! Mais ne devions-nous pas déclarer notre départ ? Enfin, quoi ! Essayons, tout simplement ! Xavier se rendit à la gare centrale muni de nos passeports et revint bientôt avec trois billets de première classe, bien moins chers qu'une seconde européenne. Le 10 février 1975, nous montâmes tôt le matin dans le train. Les banquettes du compartiment étaient recouvertes de blanc. Quatre personnes pouvaient y tenir. Un Chinois se joignit à nous. Il semblait inquiet de se retrouver face à trois étrangers. Nous, nous étions tout à notre plaisir de tenter nous-mêmes l'aventure d'un voyage à travers la Chine. Le personnel à bord du train était principalement constitué de femmes. Une bouteille Thermos remplie d'eau chaude, d'une taille comme je n'en avais jamais vue auparavant, nous fut apportée. Toutes les deux heures, le couloir était balayé en un temps record, de même que le compartiment. La manœuvre nous obligeait à chaque fois à tenir les pieds levés. Nous étions les seuls étrangers à bord. Le convoi avançait paisiblement, avec de nombreux arrêts. Pendant ce temps, je finissais « *Shanghai Hôtel* » de Vicki Baum, paru en 1939. Le Park Hotel où nous allions séjourner avait servi de modèle au roman. Nous arrivâmes aux alentours de 23h00 à Shanghai. Trouver un taxi était presque mission impossible. A cette heure, il n'y avait quasiment aucune voiture dans les rues et très peu de gens. A certains petits carrefours se tenaient, debout ou assis dans l'obscurité, des miliciens en habits épais avec brassard rouge. Je n'avais encore jamais vu pareille scène à Pékin. Les ennemis de classe étaient-ils ici partout surveillés ?

nous demandions-nous, amusés. Le centre-ville était saturé de bâtiments en briques, sombres et corpulents, aux façades parfois déchiquetées et aux fenêtres sans lumières, décorés de colonnes grecques ou flanqués de portes gothiques ou romanes ou encore de tourelles pointues... Un mélange délirant d'ancienne architecture européenne, pensais-je, tandis que j'aspirais à bord d'un taxi essoufflé le spectacle de cette ville colossale aux fenêtres éteintes, comme plongé dans un passé étrange et révolu. M'étais-je désintégré dans un roman ?

Il était près de minuit lorsque nous gravâmes les longues marches menant à l'entrée de l'hôtel monumental qui allait être le nôtre, situé en plein cœur de la rue de Nankin²⁶. Je m'étais attendu à trouver là un hall de réception mais la réalité se limita à une pièce qui n'avait manifestement aucune origine ancienne. Derrière la réception se tenait un jeune homme, tout surpris de voir arriver des hôtes si tardifs et encore plus déconcerté d'être face à trois étrangers sans escorte chinoise. Il ne parlait pas un mot d'anglais et notre chinois ne valait guère mieux. Nous lui montrâmes nos passeports en déclinant nos noms et lui répétâmes : « réservée, chambre réservée ». Il passa au crible la liste des occupants, nos noms n'y figuraient pas. Après quelques hésitations, une idée lui vint. Il saisit son téléphone et nous lança : « Interpreter ». Oui, un interprète nous serait sûrement utile ! Il se mit à parler avec quelqu'un au bout du fil en shanghaien, dialecte qui nous parut très drôle. L'interprète arrive, nous expliqua-t-il en mêlant paroles et gestes. Nous devions nous asseoir. Nous nous assîmes donc sur un canapé noir en simili cuir. Nous attendîmes jusqu'à l'apparition de notre homme providentiel. Nous pensions qu'il serait de l'hôtel et étions furieux d'avoir dû patienter si longtemps. Mais non, il y avait malentendu, comme toujours en Chine : c'était un interprète francophone du bureau du tourisme d'Etat, un ami de l'employé de la réception. Nous l'avions réveillé et il avait foncé jusqu'ici à vélo depuis chez lui. Assurément, aucune chambre n'avait été retenue pour nous. Il aurait été insensé de se demander qui, de Pékin ou de Shanghai, portait la responsabilité d'un tel oubli. Les

²⁶ Principale artère commerçante de Shanghai. Elle traverse le centre historique d'est en ouest sur une longueur de 5,5 km.

participants d'une importante conférence occupaient tout l'hôtel. Une chambre encore inoccupée pouvait être laissée aux deux Français pour cette seule nuit. Un employé de l'hôtel me conduisit dans les étages supérieurs afin que j'examine moi-même la solution de repli qui pouvait m'être offerte. Les couloirs étaient décorés d'un bois sombre massif et le sol de tapis. Avec un embarras infini, un réduit minuscule me fut proposé. Il n'avait ni fenêtre ni porte d'entrée mais un lit s'y trouvait bien.

L'interprète nous expliqua que les étrangers ne voyageaient jamais, en général, sans être accompagnés d'un Chinois. C'était pour lui un cas sans précédent mais il nous promit de nous aider le lendemain à trouver un hôtel car, là, il était trop tard. Nous avons vraiment le « profil d'experts étrangers » pékinois. Qu'avions-nous prévu de faire à Shanghai ? s'enquit-il. Nous lui répondîmes que nous souhaiterions nous balader le jour suivant dans la rue de Nankin et le long du Bund et faire un saut au vieux Peace Hotel. Mais avant tout, nous voulions en savoir plus sur les avancées de la Révolution culturelle. J'espérais surtout pouvoir me rendre dans le port où depuis un certain temps déjà les dockers avaient placardé sur le quai n°5 un dazibao : « *A nous de devenir les seigneurs des docks, pas les esclaves du tonnage !* ». C'était de Shanghai que l'appel avait été lancé pour propulser la révolution vers des cimes plus radicales. L'actualité et le devenir de la ville nous importaient plus que des excursions et un aperçu romantique de son passé exotico-colonial plein d'arrogance, à ce qu'il nous semblait.

Chose incroyable, le lendemain matin, tout était prêt pour nous : nous avons un nouvel hôtel et en perspective les visites dont nous rêvions. Nous prîmes en voiture la direction du Bund, perpendiculaire à la rue de Nankin. Les rues, tracées à l'européenne, véritables goulots d'étranglement, regorgeaient de monde. En revanche, la circulation automobile était aussi fluide qu'à Pékin. Les scènes diurnes ne parvenaient pas à effacer le trouble qu'avaient laissées en moi les images de la nuit précédente. L'office de tourisme nous envoyait au Peace Hotel. Cela tombait bien, nous le considérions comme un passage obligé. C'était le plus célèbre des hôtels historiques de la ville. Dans toute l'Asie, il avait été le plus grand à la fin des années vingt. Sur son toit-terrasse ou dans

sa salle de bal, les stars du moment s'y étaient croisées. Le Peace était une vraie splendeur avec ses fenêtres Art Déco et ses portes à tambour, ses larges couloirs, ses lampes anciennes garnies de laiton, ses lourdes tentures. Tout l'ameublement était 100% d'origine. Je logeais dans la plus grande suite que j'eusse jamais vue – ne parlons pas du lit –, elle m'était cédée au tarif d'une chambre normale. Songeur, je regardai de l'une des trois fenêtres qui donnait sur la rue de Nankin. En face, se trouvait un autre hôtel historique, le Palace, à l'architecture étonnamment majestueuse. Sur le perron, je vis le chiffre de l'année 1906 gravé dans la pierre. Cela fit tilt en moi : je savais que mon grand-père, Ernst Bretzlaff, le marin, était arrivé à Shanghai en 1912 avec la marine marchande. Il était né en 1886, et donc l'année de ses 26 ans ... il avait dû passer par là. C'était le carrefour le plus important de Shanghai pour les marins. Lors de leurs permissions, le Bund constituait le but principal de leurs sorties. Lui aussi avait dû voir ce bâtiment de ses yeux, comme moi en cet instant... Il s'était même peut-être arrêté devant... Durant quelques minutes, je perdis totalement pied.

En marchant sur le Bund le long du fleuve Huangpu, nous découvîmes à gauche le parc où jadis, à l'entrée, avait été suspendue la pancarte : « Interdit aux chiens et aux Chinois ». Xavier voulut photographier Micheline à mes côtés sur la promenade. Comme nous nous arrêtions, nous fûmes très vite cernés par une trentaine puis par une bonne centaine de gens, simplement désireux de nous contempler. Avec mes bras, je leur fis des gestes pour qu'ils libèrent la voie et nous laissent faire nos clichés. Comprenant cela, ils obtempérèrent volontiers.

Les bâtiments construits par les puissances impérialistes au tournant du vingtième siècle formaient un long rempart qui ne passait pas inaperçu. A leur vue, les sentiments étaient ambivalents : ils symbolisaient l'oppression alors que les oppresseurs eux-mêmes avaient été chassés il y a belle lurette.

L'office de tourisme, en dépit des fêtes, avait réussi à nous concocter un vrai programme. À ma plus grande joie, une visite du port était prévue, dont un passage par le quai n°5 comme je l'avais souhaité. Dès le lendemain à 8h00

précises, une limousine de l'office de tourisme vint nous cueillir en compagnie de l'interprète.

Pas moins de 3200 hommes travaillaient sur le quai n°5 pour un rendement annuel de 600 bateaux. Partout, je voyais des *dazibaos* rédigés par les dockers, abordant la question de la dictature du prolétariat. Le plus important d'entre eux affirmait : « Les ouvriers veulent travailler plus dur et plus fort pour la révolution. Force est de le constater. Mais les cadres de notre quai, plutôt que de mobiliser les masses par l'action politique et idéologique, cherchent à stimuler la production à coup de mesures incitatives et de mots d'ordre (...). Au lieu de soutenir les initiatives autonomes et éclairées des masses, la direction du quai n°5 est obsédée par les seuls chiffres de tonnage ». Des exemples venaient compléter ces assertions. Le *Quotidien du Peuple*, à Pékin, avait reproduit l'intégralité du texte en soulignant la portée nationale. L'essentiel de la polémique portait sur les incidences négatives des stimulants matériels et autres qui allaient à l'encontre de l'exigence ouvrière d'autonomisation et de conscientisation. De nombreux travailleurs, écrivaient les détracteurs, étaient préoccupés par le seul gain qui leur revenait in fine, et non par leur rôle avant tout social. Ils recevaient des primes comme un os à ronger tout en étant dépossédés de leur travail par la direction.

Je retins un témoignage en particulier : l'objectif recherché n'était pas de punir tel cadre ou tel autre mais de les convaincre qu'ils faisaient fausse route et de les ramener à un point d'entente avec les ouvriers. Pour ce faire, une règle avait été introduite qui obligeait les cadres à travailler à la production en moyenne 120 jours par an.

Nous explorâmes aussi un nouveau quartier ouvrier de Shanghai, rencontrâmes le comité révolutionnaire du lieu et une famille d'ouvriers ainsi que les élèves et instituteurs de l'école locale. On nous montra le quartier de *Dazhingli* où se concentraient les bordels dans les années 30 et 40, et pûmes discuter avec d'anciennes prostituées, des employés de fumeries d'opium et autres gens du Milieu. À l'hôpital n°6 de Shanghai, nous interrogeâmes patients et médecins. Nous explorâmes une exposition sur l'industrie urbaine, puis une usine de machines-outils et en périphérie de ville, la commune populaire *Longue*

Marche. Passés trois jours à Shanghai, mon carnet était rempli de notes et je me mis à sillonner les rues à la recherche d'un nouveau spécimen. Un garçon et une fille d'environ 12 ans commencèrent à galoper à mes côtés avant de me demander en anglais d'où je venais et d'entamer bientôt avec moi une petite conversation charmante. Je n'avais jamais été apostrophé avec une telle désinvolture à Pékin. Le plus beau, c'était aussi de voir une armada de jeunes femmes porter autour du cou une écharpe en soie colorée – un effet de style aussi séduisant était juste impensable à Pékin. Les innombrables petits snacks où l'on pouvait prendre un café avec un gâteau au chocolat ou toute autre douceur m'ensorcelaient aussi avec leur charme bourgeois – autant d'agréments inimaginables dans la capitale révolutionnaire. A mon retour à Pékin, lorsque je racontai tout cela, une collègue, engoncée dans une robe noire qui ressemblait plus à un sac, me dit en riant à moitié : « Ça montre justement à quel point les Shanghaiens sont arriérés. Nous, en plus, on est tout près du président Mao et du comité central. Ça fait toute la différence ». En prononçant ces paroles, elle semblait assez fière mais je n'aurais pu jurer qu'elle les prenait au sérieux.

D'un tout autre monde me parvint un mot de mon avocat sur les derniers développements du procès Cabora Bassa-McNamara : notre détention prenait effet le 23 juin. Cela devenait surréaliste. La Cour fédérale de justice de Karlsruhe avait donc suivi le parquet dans ses objections, cinq ans après la manifestation de Heidelberg. Dans l'intervalle, la domination du Portugal sur ses colonies africaines avait fait long feu et les Etats-Unis avaient rencontré en Asie du Sud-est des défaites cuisantes. Nos revendications, telles que nous les avons énoncées en 1970, avaient été en phase avec le cours de l'Histoire. Pour nous, une réalité globale s'était confirmée : là où règne l'oppression, il y a résistance. Je pris contact avec les autres condamnés et informai mon avocat que je ne reviendrais pas mais poursuivrais mon travail à Pékin et honorerais mon contrat avec les Editions. Je transmis la nouvelle à ma direction chinoise. Les responsables l'acceptèrent sans difficulté, exprimant même leur solidarité et leur sympathie cordiale à l'adresse de nous tous, les condamnés.

« Quel est maintenant mon statut ? », me demandai-je un soir, seul dans mon petit appartement pékinois. « Celui d'un exilé ? ». Vue de l'extérieur, ma vie d'expat ne bougerait pas. Mais la nature de mon séjour en Chine allait prendre une toute autre dimension. Seule maintenant comptait cette certitude : j'étais heureux et fier d'être en Chine, heureux et fier d'œuvrer pour le progrès et de vivre selon mes convictions. Je racontai ma nouvelle situation à mon voisin et ami népalais Gowind Bhat. « Ce sont les aléas de la révolution, mon ami ! », me dit-il tendu, se référant à la détention qui m'attendait en Allemagne et au déracinement que je choisisais. Sur l'instant, je vis dans sa remarque une tendance romantique au drame, mais je me dis ensuite que la disparité des conditions de détention entre nos deux pays pouvait expliquer cette différence d'approche. Lui devait éviter les geôles népalaises, même au prix d'un exil qui pourrait durer toute la vie. Moi, j'abordais la situation le cœur assez léger, avec une certaine désinvolture : aller en prison, pour une cause qui en plus suscitait une certaine sympathie, serait une expérience de vie gratifiante, dont je sortirais sans doute plus fort. Mais en cet instant, apprendre à mieux connaître la Chine me paraissait sans commune mesure plus riche. Ma présence sur place m'était essentielle. La prison pouvait bien attendre.

6. Détours édifiants par le Vietnam et le Cambodge

Les nouvelles en provenance du Vietnam et du Cambodge étaient galvanisantes. La chute de Saïgon semblait imminente, de même que la prise de Phnom Penh. J'étais avide d'en apprendre plus que ce qu'en rapportait la presse. Je demandai à une connaissance, originaire du Vietnam et employée à la maison d'édition, de bien vouloir prendre contact pour moi avec l'ambassade du Nord. Peu après, une invitation me parvint. Je soupçonnai que mes camarades chinois n'exploseraient pas de joie à l'idée d'une telle visite du fait des liens d'amitié unissant Hanoi à Moscou. D'un autre côté, je ne me faisais pas trop de soucis car la Chine représentait elle aussi pour le Vietnam un allié absolu. La nature de cette relation double avec les secrets qui l'entouraient était un sujet que je voulais explorer – si du moins, on m'en laissait le loisir. Ce 24 mars 1975, je pris un taxi à l'hôtel de l'Amitié pour rejoindre le quartier diplomatique. Le bâtiment de l'ambassade paraissait négligé. Je fus introduit dans une pièce remplie de lourds fauteuils où m'accueillit un diplomate de haut rang. Nous prîmes place sous le portrait d'Ho Chi Minh. « Pour massacrer notre peuple », me dit Nguyen Tien avec un visage impassible « les Etats-Unis ont eu recours aux armes les plus modernes contre notre petit pays, excepté la bombe atomique. L'humanité n'a jamais eu d'ennemis plus cruels. Il vous suffirait de voir les victimes pour comprendre ce que j'entends par là. Hitler a un seul Oradour sur la conscience, les Américains en ont une foule et auront à en répondre devant le Vietnam. Cela seul est déjà un signe de défaite ». A cet instant, trois millions quatre-cent-mille Vietnamiens avaient été tués. Depuis les origines de la guerre jusqu'au programme de reconstruction du Nord et du Sud, une fois la victoire acquise, nous passâmes tout en revue. Mon interlocuteur tenait à cette relation double qui voyait la République populaire de Chine comme l'Union soviétique accorder un soutien économique et militaire massif au Vietnam dans son combat contre les Etats-Unis. Inutile de dire que cette version des faits me posait de sérieux problèmes. Savoir et décider qui était son principal ennemi était une stratégie essentielle,

selon Nguyen Tien. Dans le monde actuel, il s'agissait clairement de l'Amérique. Dès lors que l'ennemi était identifié, toutes les forces, en premier lieu socialistes, devaient se liguer contre lui. Certes, les fractures étaient graves entre les deux partis communistes chinois et soviétique, mais les Etats-Unis profitaient de cette dissension pour multiplier les attaques contre le Vietnam et d'autres pays. Ils mettaient tout en œuvre pour éloigner davantage Moscou de Pékin, pour les pousser l'un contre l'autre. « Le Vietnam a de fait empêché les Etats-Unis de creuser les divisions entre l'Union soviétique et la Chine. L'adversité appelle toujours l'unité. Les oppositions qui existent entre nous doivent être réglées en interne et non exposées sur la place publique », insista Nguyen. Je me gardai de lui poser des questions sur l'attitude critique de la Chine à l'égard de l'URSS ni ne soufflai mot des inquiétudes chinoises face aux desseins que nourrissaient les Soviétiques au Vietnam. Je révérais trop les actes de résistance du peuple vietnamien pour en faire mention. Quelque deux semaines après ma visite à l'ambassade, je vis un matin venir à mon bureau un chef de service. Passablement agité comme s'il venait d'apprendre la nouvelle, il me demanda très en colère : « Pourquoi es-tu allé à l'ambassade du Nord-Vietnam ? ». Sur le moment, la question me laissa pantois. Mais ensuite plus personne ne revint à la charge car la conquête de Saïgon par l'armée nord-vietnamienne et le Viêt-Cong du Sud était attendue d'un moment à l'autre.

Le gouvernement en exil du Cambodge avait pris ses quartiers dans une aile de l'hôtel de l'Amitié, hermétiquement séparée de la sphère des experts étrangers. Je réussis cependant à me lier avec Ngin Chorn et Seng Chongkal, deux proches de Norodom Sihanouk. Le prince en exil me fascinait depuis longtemps. J'avais eu l'occasion de l'apercevoir une première fois aux côtés de Zhou Enlai, lors de la réception du vingt-cinquième anniversaire de la République populaire. Installé à Pékin depuis mars 1970, il était un hôte très spécial de l'Etat chinois. La puissance coloniale française s'était lourdement trompée lorsqu'en 1941, elle avait porté sur le trône du Cambodge ce jeune prince passionné de musique et de philosophie, qu'elle percevait comme

ingénu et sans envergure politique. Il allait secouer sa tutelle à un point qu'elle n'aurait pu imaginer. Jusqu'à ce jour de 1970, où Sihanouk, en déplacement à l'étranger, avait été renversé à la faveur d'un coup d'Etat par un général corrompu du nom de Lon Nol. Il avait appris la nouvelle sur le chemin qui le menait à l'aéroport de Moscou en partance pour Pékin, à bord de la voiture du président soviétique Alexis Kossyguine, assis à ses côtés. Celui-ci lui avait dit tout de go, le visage impassible : « Un vote vient d'avoir lieu au conseil national, vous êtes écarté du pouvoir ». Kossyguine avait mis les points sur les i : l'Union Soviétique ne pourrait guère l'aider dans l'immédiat et il allait découvrir à Pékin que le gouvernement chinois le laisserait tomber comme un moins que rien. Mais les choses avaient tourné tout autrement. Tandis que Sihanouk atterrissait à Pékin, Zhou Enlai était venu personnellement l'accueillir et l'avait gratifié d'une chaleureuse accolade. « Vous restez chef d'Etat », lui avait dit le Premier ministre chinois, avant d'ajouter : « Nous ne reconnaitrons personne d'autre ». Sur le tarmac, tout le corps diplomatique s'était aligné en rang : les ambassadeurs, envoyés et représentants permanents de quarante-deux pays. Sihanouk était partisan pour le Cambodge d'une stricte neutralité, au contraire des Américains qui pensaient ne pouvoir se fier à ce « prince rouge », comme ils le qualifiaient. Aussi avait-il été renversé. Le régime de Lon Nol allait fondre en une nuit sur le pays, installant la peur dans le sang, à coup de massacres et de purges, généralisant à l'extrême la corruption que le peuple des villes et des campagnes allait vouloir voir disparaître en se révoltant ou en priant Bouddha. Sihanouk avait expliqué à Zhou sans détours : « Je retourne au Cambodge pour combattre ! ». Mais d'entrée de jeu, Zhou n'avait pas été convaincu. Il avait fait valoir que la guerre serait « longue, pénible, dangereuse voire décourageante » et que cinq ans seraient nécessaires. Le soir même, le Politburo du Parti communiste chinois s'était réuni et avait décidé que la Chine, si Sihanouk le souhaitait, lui allouerait à Pékin une résidence permanente, à lui et à son personnel, et mettrait à leur disposition toute infrastructure qui leur serait utile pour diriger, depuis leur exil, la lutte du peuple cambodgien. Les Chinois ne s'étaient pas montrés mesquins. Zhou avait débloqué à cet effet une ligne budgétaire annuelle. Les Cambodgiens avaient demandé cinq

millions de dollars. Zhou avait doublé la mise, prévoyant que la moitié de la somme servirait à mener des offensives au Cambodge...

Mes rendez-vous avec Ngin Chorn et Seng Chongkal avaient lieu le plus souvent dans le restaurant du bâtiment principal de l'hôtel mais aussi dans mon appartement. Ils s'excusèrent un jour de devoir me présenter à un responsable gouvernemental qui devait approuver notre amitié politique. Je passai l'examen avec succès et fus bientôt invité par le secrétariat personnel du prince à une soirée – une partie de badminton – chez le monarque en personne. Sa résidence, aux allures de palais, était située dans le centre de Pékin, rue Dongjiao Minxiang, à quelques minutes à pied de la place Tiananmen. A l'origine, en 1860, elle avait abrité l'ambassade de France. Deux lions en pierre imposants, répartis à droite et à gauche, en gardaient l'entrée. Des rescapés de la révolte des Boxers de 1900. Nous entrâmes dans la salle de réception et nous approchâmes du prince, accompagné de son Altesse Monique. Chorn me précédait pour faire les présentations. En signe d'extrême respect, il gardait les mains jointes tandis que son buste était quasiment courbé à l'horizontale. Sihanouk, le visage parfaitement lisse, ne se départissait pas de son sourire. Il se fit répéter mon nom avant de m'adresser la parole. « Nous sommes heureux de souhaiter la bienvenue à un ami de la République fédérale d'Allemagne », me dit-il en insistant bien sur le « République fédérale d'Allemagne ». « Tout l'honneur est pour moi d'être convié à cette réception », lui répliquai-je en joignant à mon tour les mains et en courbant la tête en direction de la princesse. Chorn, toujours penché en avant, me fit le geste d'avancer et de laisser la place aux suivants. C'est alors seulement qu'il put se redresser. Il me conduisit dans une salle contigüe, séparée en son milieu par un filet, comme un court de tennis. Contre trois des murs de la pièce alternaient côte à côte des fauteuils et des guéridons. Chorn m'indiqua un coin, me souhaita bonne chance pour la partie à venir et me quitta. Une serveuse arriva pour m'offrir une boisson. Mieux vaut ne pas prendre de bière, pensai-je, car je dois encore jouer au badminton. Je pris donc un jus d'orange. Je troquai mes chaussures de ville contre les baskets que j'avais apportées. La situation me paraissait autant hilarante que déconcertante. J'avais toujours pratiqué le

badminton sans filet, comme les familles avaient coutume d'y jouer en Allemagne pendant leurs loisirs et quand le vent le permettait. Tout le monde avait pris place. Le nom, la nationalité, la profession de chacun étaient déclinés à tour de rôle moyennant un haut-parleur. Le gros des invités était constitué de diplomates originaires de pays du tiers-monde ou pour certains d'Europe. Il y avait aussi une poignée de journalistes internationaux. A côté de moi était assis un couple franco-britannique enseignant les langues. Juste en vis-à-vis, de l'autre côté du terrain, se trouvait le couple princier. Le jeu commença, par équipe de deux, trois ou quatre personnes. Quand deux Cambodgiens apparurent pour me demander avec qui et contre qui je désirais jouer, le Français et moi décidâmes spontanément de faire équipe, bien que nous ne nous connaissions ni d'Eve ni d'Adam. En revanche, nous ne savions que dire des adversaires que nous devions nous choisir. Je regardai avec curiosité un fonctionnaire cambodgien, manifestement haut-placé (lui aussi était en baskets), s'approcher à plusieurs reprises de Sihanouk, lui glisser en souriant quelque chose à l'oreille et lui remettre à chaque fois un papier. Le prince le parcourait rapidement, jetait un commentaire en retour puis le fonctionnaire s'éloignait de nouveau. De délicieux petits fours chinois et cambodgiens nous furent servis. Dans l'intervalle, je m'étais déjà emparé d'un verre de vin rouge italien. En retrait, nous parvenaient en alternance des morceaux cambodgiens et des tubes français. C'est alors qu'on nous appela avec le Français. Je retirai ma chemise pour me diriger vers le terrain en maillot de corps et pantalon de velours noir. Le Français était en costume et portait des chaussures en cuir brun qui auraient mieux convenu à une piste de dance. Vaincre ou échouer au badminton, là n'était pas la question. L'important, et c'est ce qui resterait gravé dans les mémoires, était l'entrée en scène d'un Allemand de l'Ouest et d'un Français, représentants symboliques de leur pays, qui manifestaient aux côtés de nombreux autres pays du monde leur soutien au peuple cambodgien. De l'autre côté du filet, nos partenaires étaient deux noirs Africains rendus plus fébriles encore que nous par le fait que nous ne jouions pas si mal, que nous récoltions tous les applaudissements du public dès que la balle échappait à nos adversaires et que nous avions en plus la chance

pour nous. Et c'est bien nous qui l'emportâmes au final. « L'équipe du prince » fut sans conteste le clou de la soirée. Le jeu réunissait Sihanouk en personne et trois jeunes membres de sa famille contre quatre Cambodgiens présentés comme des soldats. Fascinant. Le jeu démarra à une vitesse et avec une âpreté difficiles à imaginer. C'était autant un jeu et une performance sportive qu'une sorte d'art corporel et un spectacle complet. Le prince, du haut de ses cinquante-deux ans, était deux fois plus âgé que ses coéquipiers mais ne leur cédait en rien en matière de mobilité et de rapidité. Les invités se virent ensuite offrir un excellent dessert au chocolat typiquement occidental comme on s'en souviendrait longtemps à Pékin. Soudain, le prince réapparut en costume, cheveux impeccables. Il venait de recevoir une nouvelle réjouissante des opérations menées au Cambodge contre le régime fantoche de Lon Nol, nous expliqua-t-il : une importante position de l'armée du général avait été anéantie quelques heures auparavant par les forces révolutionnaires. Moment émouvant, salué par un tonnerre d'applaudissements en direction de Sihanouk. On nous appela, mon équipier et moi, pour recevoir notre prix des mains de nos deux hôtes, à l'autre bout de la salle de réception. Sihanouk nous félicita, la princesse nous remit à chacun en guise de souvenir un morceau de la plus fine soie cambodgienne. Sur le trajet du retour, dans un Pékin complètement endormi, je pensai à Sihanouk : un vrai roi de la diplomatie pour son pays, surtout dans une ville comme Pékin où les nuits sont si calmes. Vers quatre heures du matin, j'arrivai chez moi. C'est là que je décidai – et je tins ma promesse – de jouer dorénavant avec assiduité au badminton dans la salle de gym de l'hôtel de l'Amitié.

Il s'avéra que la réception chez Sihanouk coïncidait exactement avec le jour de la retraite de l'ambassadeur américain de Phnom Penh. Quatre jours plus tard, le 17 avril 1975, Phnom-Penh était conquise par les Khmers rouges. Une semaine plus tard, Sihanouk me recevait de nouveau en compagnie d'une vingtaine de personnes, pour faire connaître ses positions politiques. Nous avions cette fois devant nous un prince patriote et un révolutionnaire anti-impérialiste. « Nous avons gagné », nous dit-il d'entrée de jeu, « parce que notre peuple et notre nation se sont unis résolument contre les impérialistes

américains et leurs laquais ». Les Etats-Unis l'avaient dépossédé de son pouvoir, lui, Sihanouk, et avaient imposé à son peuple cinq années de guerre. « Les traîtres seront punis », promit-il, avant de réfuter l'idée, avancée en Occident, de divergences existant au sein du Front uni cambodgien entre les Khmers rouges et les « sihanoukistes » : « Toutes les lois qui me seront présentées par les Khmers rouges, je les signerai les yeux fermés ! ». Plus tard, il regretterait sa vie durant de s'être étalé ainsi. Ses liens avec les Khmers rouges, jusque-là, s'étaient limités exclusivement à Khieu Samphan²⁷, son ancien ministre, promu ensuite au sommet de l'appareil d'Etat khmer, et Ieng Sary²⁸, en charge alors des relations avec le prince puis vice-Premier ministre. Tous deux étaient les seuls à se déplacer jusqu'à Pékin pour négocier avec lui. Il ignorait encore complètement (et le monde avec lui) l'existence de Pol Pot et le rôle que celui-ci jouait comme chef véritable des insurgés. Quand Sihanouk, en 1973, avait visité clandestinement le quartier général des Khmers rouges, dans la jungle, on lui avait fait croire que son protégé, Khieu Samphan, était bien le guide suprême. Pol Pot, à aucun moment, ne s'était manifesté bien qu'il eût été présent, comme l'attestent des photos. Sihanouk servait de figure de proue aux Khmers rouges. Sa caution avait permis de gagner la sympathie d'une grande partie des Cambodgiens et de l'opinion publique mondiale.

Dans les mois qui suivirent, j'essayai à plusieurs reprises d'obtenir un visa pour le Cambodge. L'ambassadeur Pich Cheang m'opposa à chaque fois un refus, arguant que le temps n'était pas venu. Le bureau de Sihanouk restait quant à lui silencieux. Seuls, Ngin Chorn et Seng Chongkal m'apportèrent un cadeau du prince, plusieurs bouteilles de vin rouge de production laotienne. Sihanouk les avait reçues du prince « rouge » Suvannuvong, à l'occasion d'un déplacement dans une partie du Laos passée sous contrôle révolutionnaire. Le 9 septembre, enfin, à l'invitation des Khmers rouges – une invitation qu'il avait longtemps attendue –, Sihanouk s'envola à bord d'un avion chinois pour

²⁷ *Chef du Kampuchéa démocratique entre 1976 et 1979, sous l'ère des Khmers rouges et de Pol Pot, il a été arrêté en 2007 au Cambodge et inculpé de crimes de guerre et crimes contre l'humanité. Au terme de 3 ans de procès, il a été condamné en août 2014 à la prison à perpétuité.*

²⁸ *Vice-Premier ministre et ministre des Affaires étrangères de 1976 à 1979, il a également été arrêté en 2007 mais sa mort en mars 2013 a clos définitivement toute condamnation possible.*

Phnom Penh. La place Tiananmen était en liesse. Après cela, la communication fut rompue. Le prince, brutalement trompé, se retrouva prisonnier de Pol Pot.

Avant la prise définitive de Saïgon, le 30 avril, les troupes nord-vietnamiennes et le Viêt-Cong avaient laissé à l'armée américaine le temps nécessaire de procéder à son évacuation. Les derniers diplomates quittaient les lieux en emportant sous le bras le drapeau national et des dossiers classés et battaient en retraite à bord d'hélicoptères militaires posés sur le toit de leur ambassade, puis rejoignaient les navires de guerre qui les attendaient en haute mer. Ces clichés, parus dans la presse, allaient donner une image particulière de la débâcle américaine. Pendant ce temps à Pékin, les diplomates vietnamiens donnaient libre cours à leur joie et dansaient devant leur ambassade sous les applaudissements des badauds.

La joie fut aussi sans précédent parmi les collègues des Editions et les étrangers de l'hôtel de l'Amitié. Cette victoire, nous la partageons. La guerre des Etats-Unis au Vietnam, nous l'avons vue soir après soir, pendant des années, sur nos téléviseurs, elle nous avait poussés à prendre position contre la grande et riche Amérique qui déversait ses bombes sans discontinuer sur les villages. La résistance tenace de la population de ce pays, sous le signe du communisme, nous avait incités à vouloir en connaître plus sur la révolution et par effet de ricochet, sur la Chine. Cette guerre avec toutes ses monstruosité avait été pour moi la cause directe de mon départ à Pékin.

Le 15 mai, soit deux semaines plus tard, l'ambassadeur vietnamien Nguyen Trong Vinh organisa une réception dans la salle de bal historique de l'hôtel de Pékin. A chaque table, régnait une ambiance proche de l'enthousiasme. Dans les yeux des Vietnamiens, d'ordinaire si retenus, je vis se refléter un éclat indicible. Li Xiannian, vice-président du Politburo, citant Mao Zedong et Ho Chi Minh, rappela que les peuples de la Chine et du Vietnam étaient « des frères d'armes, presque des parents » qui se devaient « soutien et encouragement mutuels ». La nation vietnamienne avait conquis sa « complète indépendance » et le peuple vietnamien était devenu « le seigneur de sa propre terre ». La Chine, promit Li, allait « à l'avenir remplir ses devoirs

internationalistes à l'égard du Vietnam et soutenir avec la plus grande énergie le juste combat du peuple vietnamien ».

7. Derrière les portes, bon nombre pleuraient en gémissant

Vivre alors en Chine, c'était accepter les impondérables comme chose normale. Ainsi, lorsque le vent politique du moment le permettait, les instances en place pouvaient m'ouvrir un accès soudain à certaines informations sur le pays, tout étranger que j'étais : on me permit par exemple de me rendre à la mine de Mentougou et de descendre dans les profondeurs souterraines aux côtés de mineurs ou de visiter la grotte de Zhoukoudian, où furent découverts dans les années 20 les célèbres fossiles de l'Homme de Pékin. Et puis, je pus assister à l'ouverture somptueuse des 3^{èmes} Rencontres nationales du sport, dans le Grand stade de la capitale. Plus de dix mille athlètes chinois en lice, dont certains allaient battre plusieurs records du monde. J'étais là, magnifiquement placé, avec mes parents qui avaient fait le voyage jusqu'à Pékin. La caméra de la CCTV, la télévision centrale de Chine, zoomait avec insistance sur nous, sans doute pour signifier – car rien ne relevait du hasard – qu'un militant anti-impérialiste poursuivi par la justice de son pays pouvait être reçu en Chine, lui et sa famille, avec tous les honneurs.

Cet automne-là, l'occasion me fut aussi fournie de visiter avec Huo Yong les plus prestigieuses universités pékinoises : l'Université de Pékin (Beida) et l'Université Qinghua, où professeurs et étudiants étaient assimilés à l'avant-garde de la lutte antidroitnière. En bus et en camion arrivaient de Pékin et de sa périphérie des flots entiers d'ouvriers, de paysans, de soldats, d'écoliers venus lire aux côtés des étudiants les nombreux dazibaos placardés dans les cours et les couloirs. Posément, le visage grave, ils recopiaient sur leurs carnets les textes tracés en gros caractères à l'encre de Chine. Le plus incontournable de tous était à Beida une compilation de 150 citations, extraites de discours inédits rédigés durant les derniers mois par Deng Xiaoping, « le plus haut dirigeant à être allé sur la voie du capitalisme ». D'autres dazibaos précisaient les desseins que Deng avait « réellement » en tête derrière ses déclarations. Il était accusé de divers « crimes » : il s'était très tôt opposé aux transformations socialistes, avait attaqué l'établissement de communes populaires et s'était dès le départ

prononcé contre la Révolution culturelle. Dans l'immédiat, affirmait-on, se jouait un combat majeur entre le prolétariat et la bourgeoisie. Il en allait aussi de la pérennité et de l'approfondissement de la Grande Révolution Culturelle Prolétarienne, de même que de la destinée du Parti et de l'Etat. A la source de cette « mauvaise tendance en pleine expansion » se signalait une clique qui avait emprunté la voie capitaliste pendant la Révolution culturelle. Elle avait ensuite été démasquée, critiquée et réprimée, avant de se hisser dans les plus hautes sphères, avec l'appui de Deng, et de poursuivre sur la même ligne des politiques qui allaient mener tout droit à la restauration du capitalisme. Concrètement, Deng avait démarré ses initiatives à l'encontre du socialisme en mai de l'année précédente lorsqu'il avait donné aux prescriptions du président Mao en matière de lutte des classes une tournure « économiste » et qu'il avait souhaité concentrer les efforts sur « la stabilité et l'unité », au détriment de la lutte des classes. « Il existe trois manières de moderniser l'économie chinoise », expliquait un responsable de Qinghua. « La méthode américaine, la méthode soviétique et la méthode socialiste. Nous, nous optons pour la socialiste et Deng, pour la soviétique ». Deng s'était servi de Mao comme d'une figure de proue, il s'était dissimulé derrière les directives du président pour, en fait, mieux contrer Mao, affirmait un dazibao. « S'il lève haut le drapeau rouge, c'est en réalité pour baisser les couleurs ». Un ouvrier-étudiant me fit connaître sans détour son opinion sur ce qui arriverait dans l'hypothèse où les alliés « capitalistes » de Deng n'étaient pas contenus : ces gens font comme si la lutte des classes au sein du socialisme devait s'éteindre. En vérité, « nous, les ouvriers et simples gens du peuple, nous ne serons pas seulement chassés des écoles ; des milliers et des milliers de nos camarades vont être en plus décapités ».

De ces dazibaos, Huo Yong me traduisait quantité de citations de Deng. Toutes étaient nouvelles aussi pour lui. Sur le chemin du retour, nous engageâmes la conversation. Je m'étonnai : d'où les étudiants et leurs professeurs tenaient-ils ces discours que Deng avait prononcés à Pékin ou ailleurs dans le pays, lors de réunions ou de conférences, et qu'on ignorait aux Editions ? Je déplorai que nous n'ayons pu lire que des phrases isolées et non, à tout le moins, de plus

longs extraits des interventions. Huo Yong me rétorqua sèchement : « Je n'ai rien vu dans ces citations qui soit contre-révolutionnaire ». Cette prise de position qui s'exprimait entre nous contrastait avec les critiques qui suivaient leur cours à la maison d'édition à l'échelon des services comme lors de meetings de masse. « La question est de savoir quelle intention se cache derrière les paroles de Deng, car le président Mao est à l'origine de la campagne contre lui », fis-je remarquer. « En effet », me confirma Huo Yong d'une voix un peu hésitante. « Une chose semble ressortir de manière certaine de ces citations : Deng n'accorde pas à la lutte des classes le sens fondamental que lui prête le président », observai-je. Puis nous revînmes à un ton plus conciliant. Huo Yong me raconta alors comment, dans les premiers temps, aux premières années de la Révolution culturelle, il avait parcouru à vélo à une cadence quotidienne les nombreux kilomètres qui le séparaient de la place Tiananmen pour lire les dazibaos, les recopier des heures durant et comprendre la situation. « Mais après toutes ces années de luttes politiques, nous sommes épuisés », conclut-il.

Plus tard dans la journée, je me rendis chez Richard Frey avec du caviar, du pain blanc, des oignons et du chocolat achetés au magasin de l'Amitié. Je discutais toujours avec lui de façon ouverte et il m'avait beaucoup appris. Il était membre du Parti et j'étais certain qu'il détenait des réponses, plus que n'importe qui d'autre. Deng avait été réhabilité par Mao en personne deux ans auparavant et se présentait comme l'homme politique chinois le plus entreprenant. De nouveau à l'initiative de Mao, Deng était maintenant attaqué comme « le principal tenant de la voie capitaliste ». Auprès de Richard, j'acquis le sentiment, même s'il ne l'exprima pas ainsi, que ces nouveaux éléments contre Deng faisaient voler en éclats tout espoir. Mais ses paroles ne comblaient absolument pas ma soif d'explications. Une expression lui échappa, toutefois, déterminante : « Je dois pouvoir croire en quelqu'un... Le président Mao a toute ma confiance ». Cela signifiait juste que Richard ne savait rien.

Qu'arriva-t-il à Deng ? *Le Quotidien du Peuple* écrivit le 3 mars 1976 : « Nous allons le traiter selon les méthodes de la Révolution culturelle : en le frappant

dans le dos et en lui administrant un médicament comme le ferait tout bon docteur, puis on verra comment il réagit ! ». Le principe de la campagne était d'enrayer la maladie en vue de sauver le patient. Les masses étaient invitées « à aider les cadres dirigeants ayant adopté la mauvaise ligne politique à corriger leurs erreurs ».

Un matin, ce fut une musique grave qui me réveilla. Elle s'échappait de tous les haut-parleurs, se répandait dans chaque endroit de la ville. Le Premier ministre Zhou Enlai était décédé la veille, 8 janvier 1976, à l'âge de soixante-dix-huit ans. La nouvelle fut rendue publique dans la matinée du 9. Bien que le décès du Premier ministre fût attendu de longue date, la population le reçut comme un choc. Dans la rue, dans les bureaux ou les bus, partout où ils se trouvaient, les gens, hommes et femmes, manifestaient leur tristesse ; beaucoup pleuraient doucement, d'autres bruyamment. A *Pékin Information*, les larmes des collègues tombaient littéralement sur leur bureau tandis qu'ils traduisaient ou tapaient des messages de condoléances. Les présentateurs de la radio et de la télévision ne faisaient souvent plus que balbutier. On avait l'impression de gens unis par un même lien familial. Chaque jour, ils livraient leurs sentiments et leurs pensées en privé comme aux cérémonies de deuil, car nombreux étaient ceux à avoir rencontré le Premier ministre en chair et en os, que ce soit à l'école, à l'usine, à l'hôpital, au théâtre, au musée ou à notre maison d'édition ; beaucoup lui avaient serré la main et se montraient touchés par la moindre histoire, anecdote, évocation. « Notre Premier ministre », « notre cher Premier ministre », « notre Premier ministre bien-aimé »... Il nous semblait à nous, personnes extérieures, qu'il avait été très proche d'eux, un protecteur, un ami attentionné qui les avait tous accompagnés pendant des décennies. Beaucoup se rendaient place Tiananmen en files interminables, pour déposer au pied du monument aux Héros du Peuple des fleurs en papier, des guirlandes, des couronnes blanches (la couleur du deuil) décorées d'une faucille et d'un marteau ou d'étoiles rouges. Au bout de quelques jours, le lieu semblait recouvert de neige. Eplorés, ils fixaient des fleurs en soie qu'ils avaient eux-mêmes confectionnées aux branches des arbres entourant la place ou

situés aux abords du palais du Peuple et de la porte de Tiananmen, chaque jour, encore et encore. C'était inimaginable. Pékin sans Zhou Enlai s'était comme vidée. Plus de rire ni de jeu. La Chine montrait au monde entier ce que porter le deuil signifiait.

Mais le deuil n'était pas pure tristesse. En lui était aussi contenue une forme de protestation. Zhou s'était toujours placé du côté de Mao, quels que fussent les votes du comité permanent du Politburo. Mais il n'en restait pas moins aux yeux de la population un symbole d'humanité, de chaleur, de proximité. En plein cœur de la Révolution culturelle, tandis que plus aucune loi, règle ni même consigne jouait encore un rôle, il avait rendu service à quantité de particuliers dont les appels étaient arrivés jusqu'à lui, et il les avait sauvés du chaos. Une semaine plus tard, on annonça d'en haut que porter le deuil était une relique féodale et qu'arborer plus longtemps des brassards noirs était inapproprié. L'interdiction tomba comme un couperet mais personne n'y fit attention. On continua de déposer des couronnes dans l'espace public, d'installer des chapelles ardentes dans les services et d'entourer chez soi le portrait de Zhou d'un ruban noir. A la maison d'édition, les gens continuèrent de laisser libre cours à leurs émotions et la grande pièce contenant fleurs et couronnes resta en l'état. Seuls, les brassards noirs n'étaient plus portés sur la veste mais en-dessous.

Le 11 janvier était un jour très froid et venteux, avec un ciel couvert. Le moment où la dépouille mortelle du Premier ministre devait être transférée depuis l'hôpital jusqu'au cimetière de Babaoshan n'avait pas été rendu public. Le lieu étant trop éloigné, ils avaient été un million à se rassembler en rangs serrés de part et d'autre de l'avenue Chang'an pour lui rendre en silence un dernier hommage.

En ces instants emplis d'humanité, le voile d'exotisme qui entourait en Chine quiconque venait d'Occident et dont il était alors si difficile d'échapper, se dissipa un peu à mon intention. Nous, les étrangers, qui nous étions plaints auparavant de ne pouvoir assister à telle ou telle réunion, nous allions pouvoir prendre part à la plupart des cérémonies des jours suivants. J'aurais ainsi l'honneur, m'annonça-t-on, de porter la grande couronne funéraire des

Editions durant les très officielles funérailles nationales et d'être présenté en la circonstance au vice-Premier ministre Hua Guofeng. J'étais invité à préparer les quelques mots que je lui dirais. Hua avait attiré mon attention lorsqu'en mars de l'année précédente, sur ordre de Mao, il avait été décidé d'amnistier tous les criminels de guerre de la période prérévolutionnaire. C'est Hua qui avait eu la responsabilité de signer l'acte de libération. Le 2 février 1976, soit trois semaines après le décès de Zhou, il devenait Premier ministre de facto, sur recommandation de Mao.

La Cité interdite était choisie pour accueillir les funérailles. Confus, les mains encombrées d'une grande armature de fleurs, je suivis le cortège à travers les immenses cours héritées du passé impérial chinois. Un élégant pavillon tout en hauteur, la façade avant béante, marquait la destination finale. C'est là que nous déposâmes nos gerbes. A l'intérieur, se tenaient en rang serré huit dirigeants du Parti et du gouvernement. Le premier d'entre eux était Hua, vêtu d'un manteau militaire vert. On savait que Mao avait confiance en lui et le surnommait le « brave camarade du Hunan ». Une interprète anglophone du ministère des Affaires étrangères me présenta à lui. Nous, les camarades étrangers, lui dis-je, suivons la voie du peuple chinois : comme lui, nous voulons transformer le deuil en énergie positive et révolutionnaire. Camarades et amis de mon pays se sentent particulièrement unis au peuple chinois en cet instant difficile. Hua prononça des mots de remerciement, le visage grave mais avec un léger sourire. Ce sourire me frappa, car il était le premier de la rangée à faire montre d'optimisme, en plus de tristesse, tandis que tous les autres gardaient les yeux rivés au sol. A ma surprise, je pus aussi présenter mes condoléances à Wang Hairong, célèbre nièce du président Mao. Célèbre, elle l'était devenue après la publication de brillants échanges qu'elle avait eus avec son oncle, à une époque où elle n'était encore qu'une élève. Elle était à présent vice-ministre des Affaires étrangères. Je serrai la main à chacun avant de repartir aux Editions avec mes collègues. C'est à peine si l'on échangea une parole.

Deux jours plus tard, le 15 janvier, Deng Xiaoping prononçait l'éloge funèbre au palais du Peuple. Ce devait être sa dernière apparition publique. Car les

camps étaient désormais clairement définis. Deng était devenu le déviationniste de droite le plus élevé de la hiérarchie à s'opposer aux vues du Parti sur le sens de la Révolution culturelle.

Serais-je prêt à troquer pour un certain temps mon appartement de l'hôtel de l'Amitié contre un bureau ? me demanda un jour Ma Jie. Une version allemande de trente-neuf poèmes de Mao datant de 1925 à 1965 et rédigés en vers classiques allait en effet être établie. Le « déménagement » était recommandé, de sorte que l'on pût travailler rapidement et concentrés, loin des influences extérieures. Comment n'aurais-je pas été d'accord ? Le groupe se composait de trois traducteurs chinois des Publications allemandes, de l'Autrichien Paul Stein de *Pékin Information*, et de moi-même. Nous démarrâmes dès la première moitié de mars. La tâche avait l'air très difficile, voire impossible. Traduire les poèmes mot à mot, c'était courir le risque de voir leur poésie se perdre ; les récrire, c'était accepter de les dénaturer. Nous optâmes pour le juste milieu. Problème majeur : aucune explication ni remarque ne devait être ajoutée aux poèmes de Mao. Or, ceux-ci contenaient des références historiques, des personnages légendaires, des noms de personnes et de régions. Comment le lecteur, étranger de surcroît, allait-il pouvoir saisir le sens et le contexte ? La raison essentielle de cette décision absurde, on la connaissait, on en parlait à mots couverts. Le poème « Réponse à Li Schuyi » du 11 mai 1957 contenait une allusion directe à Yang Kaihui, l'ancienne épouse de Mao morte en martyre à l'âge de vingt-neuf ans en 1930. Une annotation à son propos ne pouvait plaire à Jiang Qing, membre du Politburo et compagne du moment de Mao, mais comme elle avait eu peine à ne censurer que celle-ci, elle avait interdit sans autre forme de procès toutes les explications, sans exception.

La publication du recueil était prévue pour le mois d'août, en vue d'une présentation à la foire internationale du livre de Francfort en octobre. Nos heures de travail à l'hôtel étaient les mêmes qu'aux Editions : 8h00-18h00. Sept semaines plus tard, le 9 mai, nous achevons la traduction. Le germaniste Dietrich Hildebrandt, à qui j'avais envoyé l'épreuve allemande avec l'accord

des Chinois, avait prêté main forte depuis la prison de Ludwigsburg où il purgeait sa peine suite au procès McNamara/Cabora-Bassa. Il avait ajouté de nombreuses remarques d'ordre linguistique.

Les textes traduits furent soumis pour avis aux autorités scientifiques chinoises et pour une dernière relecture au ministre des Affaires étrangères, Qiao Guanhua, chargé de parapher la version finale. Il avait étudié en République fédérale et maîtrisait aussi bien l'anglais que l'allemand. De sa part, ne vinrent que quelques questions que l'on clarifia mais aucune demande de correction. L'agence de presse Chine Nouvelle, le 30 avril, publia une dépêche sur les exploits des traducteurs. Alors que les batailles politiques étaient à leur paroxysme, on pouvait lire, dans la langue de bois et le style emphatique caractéristiques de l'époque : « Sous la conduite du Parti et fidèles à sa ligne, les traducteurs des poèmes de Mao Zedong se sont emparé de la lutte des classes comme d'un maillon essentiel ; ils ont consciencieusement étudié les magistrales directives du président Mao ; ils ont pris une part active aux critiques contre Deng Xiaoping et participé à la lutte contre les tentatives déviationnistes des droitiers qui s'emploient à réviser tout jugement positif de la Révolution culturelle. Ils ont suivi la ligne que les masses leur ont indiquée. Un acquis supplémentaire de la Grande Révolution Culturelle Proletarienne ».

Mi-effrayé, mi-amusé, je me demandai en quoi il était possible de se reconnaître, de nous reconnaître, dans ces phrases. Comme une préfiguration, le recueil de poèmes n'allait d'ailleurs pas sortir à l'automne. Il fallut attendre 1977 (Jiang Qing en prison et Qiao Guanhua déchu) pour que l'on puisse établir les annotations nécessaires, avant de voir enfin la première édition des « *Poèmes de Mao Zedong* » paraître l'année suivante.

Au moment même où nous étions occupés avec les poèmes, la population – à commencer par les enfants – se mettait à déposer des gerbes sur la place Tiananmen et à fixer des fleurs en papier blanches sur le monument aux Héros du Peuple, à la mémoire de Zhou Enlai. Il en venait chaque jour toujours plus, en groupes ou en délégations. *Qingming*, la fête traditionnelle des Morts, était imminente. Elle tombait le 4 avril. La place, les arbres environnants, les ponts en pierre devant la porte Tiananmen, se mirent à se couvrir de blanc. Bientôt, on

habilla les couronnes de fleurs de poèmes manuscrits dédiés à Zhou Enlai, parfois écrits avec le sang de leur auteur. Certains étaient même dirigés contre des personnalités spécifiques, comme Jiang Qing et Zhang Chunqiao ou Yao Wenyuan et Wang Hongwen²⁹. Des groupes chantaient avec ferveur l'Internationale, d'autres louaient ostensiblement Deng Xiaoping. Puis, une déclaration parvint du Comité central : fêter *Qingming* en honorant les morts et en déposant des gerbes était une tradition féodale. Malgré tout, ils furent plus de deux millions le jour-dit à descendre sur la place. Dans le même temps, une séance du Politburo, convoquée par Hua Guofeng, adopta une résolution qualifiant de contre-révolutionnaires ces mouvements « planifiés de longue date par Deng Xiaoping ». Durant la nuit, fleurs et couronnes furent chargées sur deux cents camions et évacuées. Dans la soirée du 5 avril, dès 18h30, à intervalles réguliers, la voix du secrétaire du Parti de Pékin, Wu De, annonça dans les haut-parleurs de Tiananmen que les gens devaient immédiatement quitter la place. Trois heures plus tard, celle-ci était nettoyée manu militari, tandis que policiers et miliciens arrêtaient trente-huit personnes. Au sein de la direction du Parti, les tenants de la Révolution culturelle avaient persuadé Mao que les manifestants étaient déterminés à diviser le Comité central du Parti et à l'attaquer, lui, le président, pour mieux désavouer les acquis de la Révolution culturelle.

Mao et Deng avaient été proches compagnons d'arme pendant de longues années. Mao considérait Deng, disait-on, comme le dirigeant le plus capable du Parti, le seul à pouvoir faire avancer le pays. Mais les deux hommes avaient un caractère foncièrement différent et étaient, qui plus est, aussi têtus l'un que l'autre. Leur principal point de divergence touchait à la Révolution culturelle. Mao voulait mettre un terme aux luttes qui marquaient cette prétendue révolution et duraient plus longtemps que prévu. Mais il ne pouvait se résoudre à récuser la Révolution culturelle. Comme les archives le révélèrent par la suite, Mao invita Deng, le 20 novembre 1975, à préparer une résolution expliquant que la Révolution culturelle était une réussite à soixante-dix pour cent et un

²⁹ A savoir la fameuse « Bande des Quatre », qui sera arrêtée en 1976 comme instigatrice de la Révolution culturelle.

échec à trente. C'eût été une issue possible, une telle résolution reléguant les radicaux au second plan. Mais Deng refusa. Choissant l'esquive, il se posa comme un outsider : il venait de passer six ans en exil sur les neuf que comptait la Révolution culturelle, il ne disposait pas d'une compréhension suffisante des événements. Deng savait cependant, comme l'affirme aujourd'hui sa fille Rong, que, contre un petit geste de flexibilité, Mao l'eût soutenu.

Peu après, Deng redevint la cible des médias. Les mesures globales qu'il avait enclenchées après le quatrième Congrès pour stabiliser l'économie nationale furent mises à l'arrêt.

Le 7 avril, deux jours après la répression des manifestations, deux décisions du Politburo étaient annoncées sur les ondes. La première faisait état de la nomination de Hua Guofeng à la vice-présidence du Parti communiste chinois et à la tête du Conseil d'Etat au titre de Premier ministre. La seconde annonçait : « le bureau politique (...) est enclin à conclure que les problèmes avec Deng Xiaoping ont changé de nature et ont viré à l'opposition hostile. Sur la base d'une recommandation de notre Grand Timonier, le Politburo a décidé à l'unanimité de relever Deng de toutes ses fonctions, à l'intérieur comme à l'extérieur du Parti. Il lui permet toutefois de conserver sa qualité de membre. A l'avenir, ses agissements seront placés sous surveillance ».

Le lendemain, le *Quotidien du Peuple* et tous les journaux du pays en faisaient leur une. Durant les pauses, mes collègues chinois ne décollaient pas le nez de leurs lectures. Ils saluaient la nomination de Hua Guofeng précisément parce que le dauphin de Mao n'était rattaché à aucune faction. De toute évidence, il n'était pas un disciple de la Révolution culturelle - les collègues le disaient un peu autrement - et avait pour lui une longue pratique de la base : il n'avait pas été promu du jour au lendemain. De plus, il était assez peu connu, peut-être parce qu'il ne s'était pas fait remarquer dans les luttes de clan.

Dans les conversations, la destitution de Deng apparaissait comme un pis-aller. Certains collègues allaient jusqu'à la considérer comme un revers car depuis son rappel à Pékin par Mao, il y avait trois ans de cela, au printemps 1973, Deng concentrait sur lui tous les espoirs de la nation. Avec une pointe de résignation et un sourire souvent ironique, ces mêmes collègues osaient aussi s'étonner

ouvertement que les proches compagnons de route de Mao se fussent révélés très nombreux à suivre une ligne politique erronée.

J'avais quartier libre cet après-midi-là et je me rendis à vélo jusqu'à Tiananmen avec un ami. Au cours des deux dernières semaines, retenu par mon travail, je n'étais passé qu'une seule fois devant la place, à bord du taxi qui m'emmenait au magasin de l'Amitié. Le chauffeur avait dû conduire prudemment parmi le flot de gens qui circulaient sur la chaussée devant la porte de la Paix céleste, avec ou sans couronne, isolés ou en groupe. A présent, la place était vide. Sur le boulevard, le trafic était faible. C'est alors qu'au loin, nous aperçûmes un cortège portant banderoles et drapeaux rouges, suivis à deux cents mètres de distance par une autre procession. Les manifestants se rapprochaient, marchant par rang de dix en scandant : « A bas Deng Xiaoping ! ». L'étendue et la vacuité de la place, la largeur du boulevard, la circulation automobile intermittente faisaient paraître la manifestation minuscule, bien que le défilé fût cent mètres de long. Les protestataires, hommes et femmes, ressassaient leur slogan sans discontinuer. Ils semblaient épuisés.

Au début de mai, je me rendis compte que mon passeport expirait le 18 août 1976. Je voulais participer dans la seconde moitié de juin à l'un des voyages qu'organisaient les Editions en Mandchourie, avant de m'envoler pour la France où je devais rejoindre Burkhardt Braunbehren, après quasiment deux années passées en Chine. Condamné à de l'emprisonnement au même procès que le mien, il avait entretemps purgé sa peine. Rédacteur-en-chef du journal communiste *Volkszeitung*, c'est pour lui que j'écrivais de temps à autre des articles ou réalisais des interviews. Je voulais aussi passer deux semaines dans le Midi de la France avec mes parents. Parallèlement, la prolongation de mon contrat aux Editions était en cours. J'ignorais combien de temps il fallait pour proroger un passeport et encore plus ce qui pouvait m'arriver, vu mon cas : s'attendait-on de ma part à une visite à l'ambassade, sachant que ce renouvellement donnait la possibilité de bloquer facilement mon passeport ? La police s'était présentée récemment chez mes parents pour se renseigner sur mon lieu de résidence. Quoi qu'il en soit, il faut mettre les choses au clair,

pensai-je, et je me rendis à l'ambassade d'Allemagne, située dans le quartier diplomatique de Sanlitun. Deux gardes de l'Armée populaire de libération étaient postés à l'entrée. Ils ne posèrent aucune question. Je sonnai. La serrure émit un bourdonnement. Je poussai la grille en fer et entrai dans la cour qui menait à un bâtiment clair peu élevé. L'employé de l'accueil m'indiqua le bureau compétent. Là siégeait un homme affable d'âge moyen. Très détendu, il considéra mon passeport et m'annonça que les frais s'élevaient à 3,20 yuans. Je pouvais m'en acquitter dès maintenant et venir chercher le document la semaine suivante.

Sept jours plus tard, je me présentai de nouveau. L'homme à l'accueil était le même. « Je viens retirer mon passeport », lui dis-je en lui montrant le papier. Il m'invita à prendre place dans le vestibule, sous le portrait du président de la République fédérale d'Allemagne, Walter Scheel. Je le vis appeler quelqu'un mais ne pus saisir ses paroles. Il raccrocha et me regarda. « Attendez un instant ! », cria-t-il. Aussitôt, l'homme affable apparut dans le couloir. Je vis qu'il tenait en main un passeport vert. « Voici votre passeport, il est valable jusqu'en 1981 ». Il prononça ces mots comme s'il se réjouissait du fait autant que moi. Après avoir refermé la grille sur moi, je m'assis dans la voiture qui me accompagnait aux Editions. Je respirais plus librement.

Sur les écrans de télévision, on vit Mao recevoir le 12 mai le Premier ministre de Singapour, Lee Kwan Yew ; cinq jours plus tard, on le vit rencontrer le Pakistanais Zulfikar Ali Bhutto. Il avait peine à se mouvoir et son visage était inexpressif. C'était dur de le voir ainsi. Le gouvernement chinois annonça peu après que le président n'assumerait plus aucune fonction de politique étrangère.

A un ami qui rentrait en Allemagne, je confiai une lettre à remettre en main propre à Burkhardt Braunbehren. Elle lui annonçait que je prendrais un vol pour Paris le 6 juillet suivant. De là, je prendrais le prochain train pour Strasbourg où nous pourrions nous retrouver en début d'après-midi, dans le café qui donnait sur la place Kléber. J'en avais oublié le nom mais il se distinguait par son

énorme publicité « Bière Kronenbourg ». Si Burkhart était partant, il lui suffisait de m'envoyer un télégramme avec ce seul mot : « D'accord ».

Que cachait exactement les mots d'ordre de Mao : « Soyez prêts à affronter la guerre et les catastrophes naturelles, faites tout pour le peuple ! », et : « Creusez de profonds tunnels, constituez partout des réserves de blé, gardez-vous des aspirations hégémoniques » ? J'allais le savoir en visitant le magnifique port de Dalian, en mer Jaune. Pour tout visiteur étranger, la vision des sites souterrains de défense, dans les grandes villes, les campagnes ou les lointaines zones frontalières, constituait une vraie surprise. Il se trouvait soudain propulsé sous terre dans un autre monde, un réseau de boyaux cimentés et blanchis, de hauteurs et de largeurs différentes, qui pouvaient parfois accueillir des camions destinés au transport de troupes prêtes à faire tout à coup surface derrière l'ennemi envahisseur. La Chine avait mis au point le « système de dissuasion le plus parfait du monde », avait même reconnu un journaliste de *Die Welt*.

Une simple pression permit d'ouvrir une porte du rez-de-chaussée de l'hôtel *Dalian*, situé en plein centre-ville. En compagnie d'un officier de l'Armée populaire de libération, nous descendîmes un escalier. La portion du tunnel que j'empruntai était longue d'un kilomètre. Il y avait des embranchements à n'en plus finir. L'espace le plus étroit mesurait 1,30 mètre et le plus large, huit mètres. Les installations se situaient entre dix et vingt mètres sous le sol. Le tunnel et ses espaces attenants étaient brillamment éclairés et propres, comme la cave d'une nouvelle construction. En passant, je vis des lieux aménagés, un magasin, une cantine, une école, un jardin d'enfants, un hôpital assorti d'une pharmacie, une poste, un salon de coiffure, des toilettes. Cette partie comportait une centaine d'accès donnant sur plus de cent soixante-dix services, établissements scolaires et entreprises de la ville.

Nous nous assîmes à l'intérieur du poste de commandement. L'officier nous expliqua que les tunnels seraient exploités en cas de raids aériens. Ils étaient équipés de ventilations et de protections contre les éventuelles attaques aux gaz et aux armes chimiques. Le centre-ville renfermait vingt kilomètres de ces

infrastructures où soixante mille individus étaient susceptibles de s'abriter. Via des connexions avec d'autres tunnels, les citoyens pouvaient s'échapper de la ville. Le lieu réservait aussi un espace à la production de matériels militaires et à une zone de ravitaillement. Tous ceux qui vivaient ou travaillaient dans l'arrondissement avaient pris part à la construction du tunnel qu'ils seraient appelés à utiliser en cas d'urgence. J'appris que la population était initiée aux manœuvres anti-aériennes, aux premiers secours ainsi qu'aux travaux de réparation. Mais la difficulté persistante, nous dit l'officier, c'était l'humidité qui s'insinuait partout.

A Pékin, j'avais pu suivre la construction de tunnels réalisés par la population. Le tout était supervisé par des soldats et des miliciens. Des détachements d'ouvriers, d'écoliers et de locaux s'inscrivaient pour un temps donné à des travaux de terrassement et de consolidation. Pour leur tunnel, usines et écoles produisaient leur propre ciment et ne sollicitaient que rarement le soutien de l'Etat. Et c'est en trois-cinq minutes que le personnel entier d'une grande fabrique de grues et d'engins d'excavation pouvait gagner les tunnels via une trentaine ou quarantaine d'accès, m'avait-on dit.

« Quel impact pourrait avoir une explosion nucléaire qui toucherait le centre-ville et donc directement le secteur où nous nous trouvons ? » demandai-je. « Si la bombe explose dans les airs, les tunnels s'avèrent sûrs et il ne se passera rien », fut la réponse. « Si la bombe explose au sol, les retombées seront évidemment énormes en surface mais elles seront insignifiantes au niveau des constructions souterraines. Et cela ne jouera que sur les plus proches ». J'espérais que l'homme disait vrai.

De larges marches nous ramenèrent en haut – tout bonnement au beau milieu du grand magasin *Lever du soleil*, le plus grand établissement de Dalian. Dans les rayons, les nombreux clients ne relevèrent pas cette irruption soudaine : ils savaient comment accéder à ces profondeurs.

La ville se situait à flanc de montagne. Lors d'un déplacement en périphérie, je remarquai d'imposantes portes en ciment qui donnaient à l'intérieur du massif. Notre bus, de taille normale, franchit l'une des portes pour rejoindre un entrepôt et une annexe de l'enseigne *Lever du soleil*.

Un gigantesque tunnel circulaire avait été creusé là. De part et d'autre des parois, étals et étagères disparaissaient sous les marchandises : chaussures, vêtements, vélos, médicaments, bonbons, ampoules, appareils de toutes sortes. Bref, tout ce qu'on peut dénicher dans une grande surface. Il faisait bon, plus chaud qu'à l'extérieur. Derrière les comptoirs, je vis des femmes préposées au stockage. Je ne m'enquis pas de la longueur du tunnel mais le parcours nous prit une bonne demi-heure à marche soutenue. Passant derrière un rideau rouge, nous fûmes conduits au beau milieu du cercle. Là surgit devant nous, sans crier gare, une salle aussi grande qu'un gymnase, éclairée de mille feux, cernée de rangées de chaises capitonnées et de tables pleines de décorations. Devant nous, une scène. Nous nous assîmes et nous regardâmes hébétés, tandis qu'une responsable du magasin nous expliquait stoïquement que ces tunnels et entrepôts étaient une bonne chose pour se préparer à la guerre.

Dans notre groupe, il y avait une jeune femme qui répondait au nom de Guo. Changhui, son prénom, était apparu durant la Révolution culturelle et signifiait « Sagesse infinie »... A la maison d'édition, je l'avais remarquée et me réjouissais à l'idée qu'elle nous accompagne en Mandchourie. Deux fois à Pékin, j'avais échangé quelques mots avec elle, lors d'un repas avec d'autres personnes puis à l'une des projections régulières du vendredi soir, à l'hôtel. Sa conversation était pétillante. Elle portait deux longues nattes tressées et avait étudié les langues étrangères à Pékin. Elle avait vingt-quatre ans et était ravissante. Dans sa bouche, le français coulait avec facilité. Durant le voyage, sa mission était de s'occuper d'une dame âgée, Denise Lebreton. Dans l'avion qui nous emmenait jusqu'à la province du Heilongjiang, elle s'était assise juste derrière moi. Nous étions tous deux côté fenêtre. J'avais cherché son contact, on avait beaucoup ri. Pour me parler, elle s'était penchée en avant de sorte que sa voix frôlât mon oreille, à droite ou à gauche de l'appui-tête. Et quand c'est moi qui m'étais tourné, ce sont nos visages qui s'étaient rapprochés. Les sentiments qui m'assaillaient étaient interdits à un étranger mais cela ne m'effrayait pas.

Nous visitâmes les chantiers navals du port de Dalian, avant de faire quelques pas sur une magnifique plage déserte et de retourner à notre hôtel douillet. Dans les premiers temps du séjour, pour approcher Changhui, je prétextai vouloir vérifier auprès d'elle certains des échanges qu'on m'avait traduits ; en somme, juste voir si j'avais bien compris mon interprète. Denise étant toujours dans les parages, personne ne pouvait y trouver à redire. A Fushun, Changhui m'offrit en souvenir un morceau de charbon de bois de la taille d'un poing et un peu plus tard, comme personne ne prêtait attention, une amulette qu'elle portait toujours sur elle : un petit poisson en métal argenté. Je ne devais surtout le montrer à personne. A chacune de nos rencontres, il va sans dire que nous devions garder une distance visible ; nous en avons parfaitement conscience, elle et moi. A mesure que nos secrets prenaient de l'ampleur, la tension redoublait.

Le dernier jour de notre voyage arriva. Aucun programme n'était prévu après le dîner. Je demandai donc à Changhui l'autorisation de lui rendre visite dans sa chambre. A moins qu'elle ne vienne chez moi ? lui suggérai-je en riant. Elle ne marqua aucune surprise et trouva même la proposition amusante. C'est moi qui viendrais chez elle, me dit-elle. Mais je devais bien regarder dans le couloir, être très prudent et ne pas frapper à sa porte, car les autres pouvaient entendre. Je devais entrer tout de go.

Une heure avant de me retrouver dans sa chambre, j'étais déjà gagné par la nervosité et à peine arrivé, elle me révéla qu'elle avait eu peur pour moi : quelques minutes plus tôt, j'aurais pu tomber sur l'une de ses collègues, restée à l'hôtel. Nous nous assîmes en bavardant, j'approchai mes lèvres des siennes, elle sourit. Elle ne repoussait pas ce petit geste de tendresse. Je regardai le lit et, avec le côté olé olé de l'Occidental-type, je lui proposai : « Eh, on se met au lit ?!

- Mais si quelqu'un arrive ? objecta-t-elle en riant.

- Ben, on fermera les rideaux », lui fis-je amusé. Le lit, comme il était d'usage dans la Chine d'autrefois, était à baldaquin. Nous restâmes sagement assis mais convînmes de correspondre entre nous par l'intermédiaire d'une de ses

collègues et amie proche. Nous pourrions nous voir aussi, à Pékin ? Elle allait réfléchir aux possibilités...

Au retour, m'attendait mon voyage en France. Les Editions m'avaient réexpédié en Mandchourie une enveloppe contenant deux télégrammes de Burkhart. Un seul mot y figurait : « d'accord ». Le 6 juillet, deux ans tout juste après mon départ, je remontais dans un avion et repartais en Europe, animé du sentiment merveilleux que dans une vingtaine d'heures à peine, je serais à Paris et retrouverais mes parents dès l'après-midi du lendemain.

A Orly, l'aspect ostentatoire de l'Occident me frappa. Il y avait la publicité bien sûr, mais aussi chez les gens une gestuelle exubérante, des regards directs, une hâte surfaite, un aplomb agressif, un manque de retenue. J'interrogeai quelqu'un sur les bus qui allaient au centre-ville. Le gars était serviable mais je ne pus m'empêcher de me demander : pourquoi parler si vite, pourquoi s'exciter autant pour une banale indication ? Je fus heureux enfin de m'installer dans le bon train à destination de Strasbourg. Je restai assis des heures durant dans un compartiment, seul avec une jeune femme. J'aurais volontiers engagé la conversation mais je ne savais par quoi l'engager. Je me mis donc à lire le dernier numéro des *Temps modernes* et un article de Micheline Luccioni sur « l'orientation capitaliste de la production à petite échelle dans la Chine contemporaine ». Micheline, que j'avais accompagnée à Shanghai avec son mari Xavier, nous avait rapporté avec fierté – une fierté toute justifiée – que Simone de Beauvoir avait personnellement approuvé la publication. Elle est aujourd'hui réalisatrice sous le nom de Mika Gianotti.

Le café-restaurant sur la place Kléber existait toujours. Burkhart et moi nous y retrouvâmes comme convenu. J'avais apporté un article sur les *dazibaos* étudiants. Certes, je voulais tout savoir de l'Allemagne. Mais en même temps, j'étais tellement imprégné du vécu des deux dernières années que j'étais avide d'utiliser chaque minute pour en parler. Certains de mes articles ressemblaient trop à des communications diplomatiques, déplora Burkhart. Je tentai de lui expliquer que pour ne pas faire d'erreurs, vu les luttes compliquées entre les différentes lignes, et pour ne pas être mis hors-jeu comme tout stupide

étranger, c'était malheureusement inévitable. Deux fois, nous changeâmes d'établissement, parce que nous avons le sentiment inutile d'être observés. J'avais transmis à mes parents un croquis situant notre point de rencontre à Strasbourg. A travers les grandes vitres, je les vis tout à coup passer devant mon bistro, en train d'indiquer une autre direction. Je me précipitai vers la porte et leur courus après. La joie était immense. J'admirai le chemin qu'ils avaient parcouru. Ma mère avait obtenu son permis de conduire un an et demi plus tôt, elle était toute fière d'avoir conduit ma Ford jusqu'à Strasbourg, son plus long voyage. Une fois passées les premières effusions, nous nous mîmes en route. Cela faisait une éternité que je ne m'étais assis à la place du chauffeur, et je dus redoubler d'attention en ville. Sur la départementale, on roulait plus facilement. Deux cents kilomètres plus loin, on s'arrêta à un hôtel puis nous poursuivîmes le lendemain vers le Sud. On loua une maisonnette. Le temps passait vite, nous avons beaucoup de choses à nous dire et les gens qui nous entouraient étaient sympas. A la fin, de nouveau à Strasbourg, il fallut nous séparer. Peu avant d'embarquer, à Paris, je les appelai. Ils étaient bien rentrés et je pouvais en toute quiétude goûter au vol retour.

Ce n'est pas d'emblée à mon arrivée à l'aéroport de Pékin mais sur le trajet de l'hôtel de l'Amitié que les collègues venus me chercher m'annoncèrent que je ne regagnerais pas mon appartement. Cette nuit, tout le monde dormirait à l'extérieur. La veille, vers 4h du matin, tandis que j'étais dans l'avion, un tremblement de terre très grave était survenu et de nombreuses habitations s'étaient effondrées. L'épicentre ne se trouvait pas à Pékin mais à cent-quatre-vingt kilomètres de là, dans la ville de Tangshan. Les dégâts étaient gigantesques mais on n'en connaissait pas l'ampleur. Tianjin avait elle aussi été touchée. A Pékin, les bâtiments avaient tangué et les gens s'étaient rués dehors. Il pouvait encore y avoir de très fortes répliques, selon les pronostics de l'Institut d'études sismologiques. Pour cette nuit, on s'excusait de ne pouvoir mettre des tentes à disposition, car l'armée et la milice s'activaient en divers lieux de la ville, là où c'était le plus nécessaire. J'allais passer la nuit dans une cour, sur une couette, à une distance plus sûre des immeubles, mais j'étais

autorisé à faire un saut rapide à l'appartement pour déposer mon bagage et prendre tout ce dont j'avais besoin dans l'immédiat, en priorité couvertures et oreillers. L'appartement lui-même n'avait pas subi trop de dommages, seuls quelques objets s'étaient renversés. Aucune fissure sur les murs. Le camarade Cao du bureau des experts avait eu le courage de passer à l'appartement dans la matinée et d'y évaluer la situation. Dans d'autres logements, des étagères étaient tombées. Quant à la reprise du travail aux Editions, rien n'était encore concrètement arrêté mais *Pékin Information et La Chine*, comme du reste toutes les revues de la Maison, devaient, quoi qu'il en soit, sortir en temps voulu.

Il fait chaud à Pékin en juillet, mais la nuit, les températures sont agréables. Assis en groupe sous les arbres sombres, chacun racontait comment à 3h42, il avait été réveillé dans un lit qui chavirait puis, comment il avait dévalé quatre à quatre les escaliers, à moitié habillé. Personne ne douta un seul instant que les autorités publiques étaient suffisamment organisées et équipées pour venir à bout de la catastrophe. Les uns après les autres, tous finirent par s'allonger là même où ils avaient étalé leur couette, au petit bonheur la chance.

Le lendemain, des tentes de l'armée arrivèrent, accompagnées de lits de camp pliables. Des agents de police du quartier installèrent nos tentes. Nous emménagions là, je l'avoue, avec quasiment l'impression d'être en vacances. Sous ma toile, nous dormions à huit. Dans le même temps, des évacuations avaient lieu dans Pékin. La majeure partie du personnel des ambassades quittait la capitale. Du côté des experts étrangers, c'étaient essentiellement des familles et quelques couples qui partaient, soit dans une autre ville chinoise soit dans leur pays d'origine. On m'avait acheminé de la maison d'édition une de nos lourdes machines à écrire et je travaillais dans la tente ou sur la place attenante comme je l'aurais fait dans mon bureau habituel. La cantine nous livrait nos repas comme aurait procédé n'importe quel service de restauration. Pour que l'on sache qu'on s'occupait de nous, on reçut la visite d'un représentant du ministère des Affaires étrangères. Il voulut connaître nos difficultés et nous remercia, au nom du gouvernement, de notre solidarité, en ces temps de détresse.

Combien de temps devrions-nous rester dans nos abris ? Les suppositions des Chinois variaient entre deux semaines et plusieurs mois. Au bout de cinq jours, je pus assister à un briefing aux Editions. Tous les étages supérieurs des bâtiments étaient vides, seul le rez-de-chaussée restait accessible pour les tâches qui devaient impérativement être accomplies. J'étais heureux de revoir quelques-uns de mes collègues et dans les premières minutes, ma voix dérailla sans doute un peu, sous l'effet de l'émotion. Je tombai sur mon amie Ruth Weiss. En tant qu'employée de *La Chine*, elle vivait d'ordinaire dans un bâtiment voisin de la maison d'édition, mais pour l'heure, elle restait dans une tente plantée au milieu d'une cour. Durant le séisme, d'horribles craquements lui étaient parvenus. Quand elle avait ouvert la porte, elle avait découvert qu'une grande partie de la cheminée était tombée du toit. Beaucoup d'employés de la revue dormaient dans des bus. Mais je ne vis pas Changhui et ne pus demander à quiconque de ses nouvelles.

Chaque jour, avaient lieu des répliques et plusieurs fois, on nous avertit que de nombreux signaux annonçaient l'imminence d'un nouveau cataclysme ayant cette fois Pékin comme épiceutre probable. Je comprenais parfaitement à présent le sens de l'expression « danser sur un volcan ». Peu à peu, on nous révéla la réalité du séisme du 28 juillet et son bilan. Il était d'une magnitude de 7,5 sur l'échelle de Richter, le pire que la Chine eût connu en quatre siècles et le plus dévastateur au monde au cours du 20^e siècle. Les officiels chinois évoquaient deux cent cinquante mille morts. Plus tard, d'autres sources chinoises dignes de foi avancèrent le chiffre de huit cent mille victimes. La cité industrielle de Tangshan avait totalement été ravagée.

Certains jours, j'allais en ville à vélo. Pékin ressemblait à un camp de réfugiés. Le calme, la discipline, le sang-froid dont faisait montre la population étaient impressionnants. Dans les parties anciennes de la ville, en particulier, les bâtiments détruits étaient innombrables. On ne déplorait que quelques morts, c'était un miracle. On était en train de déblayer les débris mais le temps de la reconstruction ou des réparations n'était pas encore venu. Les gens dormaient dehors, dans les cours, dans la rue, dans les parcs. Ils y avaient installé des lits et des chaises, parfois d'autres meubles, comme pour recomposer une pièce

entière. Les comités de résidents étaient responsables de l'organisation. Ils établissaient dans les quartiers des postes de commandement qui aidaient la milice, les hôpitaux, les restaurants, les grands magasins, les écoles à se répartir les tâches les plus urgentes. Des médecins construisaient des abris sur la chaussée pour parer les premiers soins et faisaient des rondes régulières. Les médicaments étaient distribués gratuitement, pour la plupart. Les enseignants venaient à la rencontre de leurs élèves et leur donnaient à faire des devoirs pour assurer la continuité scolaire. Les soirs, des projections de films avaient lieu en plein air. La population, plutôt que la milice, procédait elle-même à la surveillance des abris et des bâtiments. L'armée et les institutions étaient ainsi soulagées de nombreuses corvées. Nous n'entendîmes parler d'aucun, mais vraiment d'aucun délit ni de la moindre hausse de criminalité, ni de quelconques viols ou actes similaires qui soient alors survenus. Nous nous demandions, par comparaison, ce qui serait advenu en Occident, en pareille catastrophe, si le million d'habitants de toute une ville devait du jour au lendemain vivre dans la rue.

Début septembre, nous avons regagné nos foyers. Par sécurité, cependant, les tentes n'avaient pas été démontées. Au milieu de ces heures agitées, j'avais entendu des Chinois déclarer à mots couverts que de grandes catastrophes naturelles précédaient toujours la chute d'une dynastie.

Le 9 septembre était un jour caniculaire, on dépassait les 30°C. A midi, la radio nationale commença à annoncer un rendez-vous important pour 16h00. De telles communications n'étaient pas inhabituelles. Peu avant 16h00, je perçus depuis mon bureau des signes de fébrilité contenue. Un brouhaha atténué, des pas précipités. De la pièce où je me trouvais, les collègues chinois sortaient l'un après l'autre pour rejoindre l'espace central et le poste radio. Une voix masculine très grave s'en échappait. Je me levai et allai dans le couloir. Presque toutes les portes, à gauche comme à droite, de même que celles des autres services, étaient closes. La pause de l'après-midi avait lieu en principe entre 16h et 16h15, l'atmosphère y était toujours animée. Mais à présent, seule résonnait la voix solennelle. Le nom du président Mao ne cessait d'être répété.

J'entendis alors derrière les portes un grand nombre de gens pleurer et gémir. Je remontai le couloir tout du long, revins sur mes pas et stationnai face à la porte derrière laquelle je savais trouver mes collègues. Une autre porte s'ouvrit, donnant sur un autre service. Il en sortit une jeune Chinoise avec un petit enfant dans les bras. Elle sanglotait, pressant son bébé tout contre elle. Elle s'appuya contre le mur, le corps tremblant. Un homme sortit du même bureau et lui enleva l'enfant avec précaution. Les pleurs se firent plus forts. La jeune femme appuya ses mains le long du mur comme si elle voulait s'y raccrocher. La voix du présentateur radio se tut. La musique grave que je connaissais déjà s'éleva. Je me figeai. La porte devant moi s'ouvrit et laissa apparaître mes collègues. L'un d'eux sortit pour se diriger vers moi. Il s'apprêtait à parler, je hochai la tête, il se détourna. La porte s'ouvrit de nouveau, les camarades regardaient dans ma direction, l'un d'eux me héla : « Entre ! », les autres s'y mirent tous : « Allez, entre ! ».

Mao Zedong était mort dans sa quatre-vingt-deuxième année, aux environs de minuit dix. La nouvelle mit tout le monde en état de choc. La pensée de Mao, ses prescriptions, ses stratagèmes, sa philosophie, son être entier avaient dominé leur vie. Il avait conduit le peuple dans la guerre révolutionnaire jusqu'à la victoire, il avait préservé la nation de l'effondrement et de l'éclatement, il avait assuré au pays anémié nourriture, habillement et logement, mais aussi un système de santé et d'éducation. Il était compris, admiré. Même quand il avait tort, on savait à quoi s'en tenir avec lui. Il connaissait la voie à suivre et l'ampleur des difficultés qui pouvaient être celles de la nation. L'incertitude était à présent totale. Qu'allait devenir la Chine ? En qui pourrait-on mettre sa confiance ? Profitant de mon statut d'étranger, j'avais souvent interrogé un tel ou une telle sur ce qui se passerait quand Mao décéderait. A la fin, je n'étais même plus étonné d'entendre que Mao ne mourrait peut-être jamais. Une telle réponse évitait aussi de dire un mot de travers.

Le soir même, je me rendis en ville avec des amis. Spontanément, beaucoup de Chinois s'étaient déplacés jusqu'à la place Tiananmen. Quasiment personne ne parlait. Tous portaient aux pieds les chaussons noirs en toile aux semelles de paille tressée qu'aimait Mao et, tout à leurs pensées, marchaient

autour du monument aux Héros du Peuple. Des projecteurs illuminaient l'immense portrait du Grand Timonier sur la porte la Paix Céleste. Des files entières de jeunes gens se positionnaient devant et s'inclinaient profondément, toujours à trois reprises.

Dans les jours qui suivirent, à l'hôtel, j'allai souvent sur mon petit balcon respirer la rumeur de la ville en même temps que son air étouffant. A cela se mêlait la musique solennelle de hauts parleurs lointains, qui alternait elle-même avec l'hymne national chinois et l'Internationale. Pour Zhou Enlai, la tristesse des gens avait été différente, plus humaine. Leur rapport au Premier ministre défunt était plus familier. Mao, lui, avait accaparé leur vie. Humainement, ils en étaient moins, si ce n'est guère, proches. La peine qu'ils éprouvaient les étreignait au plus profond d'eux-mêmes, affectait chacun personnellement ; elle les mettait à l'épreuve une dernière fois.

Le deuil national fut décrété jusqu'au 18 septembre. Les Editions nous invitèrent à une commémoration dans le hall principal. Nous nous retrouvâmes debout en rangs serrés, devant des murs habillés d'un nombre incalculable de couronnes de fleurs. Un Monsieur Loyal, au micro, nous rappela les étapes de la vie de Mao, depuis sa naissance en 1893 dans le village de Shaoshan, au Hunan. Sa voix se brisait de plus en plus mais l'homme parvint à maintenir sur le fil du rasoir l'équilibre entre larmes et paroles pendant toute la durée de son discours. A la fin, nous étions presque un millier de personnes en pleurs.

A ma gauche, juste devant moi, se tenait Changhui, habillée d'une chemise blanche et d'un pantalon large gris. Elle était si proche que j'aurais pu la toucher. Elle fixait le sol comme tous les autres. Et je ne cessais de me demander : pourquoi ne pleure-t-elle pas ? Après des minutes interminables, une larme, une seule, finit pourtant par s'aplatir devant elle sur le ciment clair. De la pointe de son chausson, elle la balaya encore et encore. Deux semaines plus tôt, tandis que le travail reprenait, son amie Ghislaine, une Eurasienne trentenaire, m'avait courageusement accosté pendant la pause pour me glisser un message. Depuis, nous avons entamé une correspondance passionnée et nous écrivions de longues lettres. Elle me jetait des regards affolés quand nous nous croisions par hasard, et dès que des collègues étaient

dans les parages, nous nous adressions un « bonjour » convenable. Nous avons aussi réussi à nous retrouver deux fois en soirée, sans témoin. La première fois, assis sur une pile de vieux livres, nous nous étions installés dans un minuscule cagibi en bois, sous l'escalier. J'avais appris qu'enfant on l'appelait « Petit Printemps ». Dans les années 1965, à une heure où tout le monde se revendiquait un « cœur rouge révolutionnaire », elle avait pris le nom de « Sagesse Infinie ». Pour moi, elle serait désormais « Petit Printemps » ou « Printemps », tout simplement. De notre cagibi, nous avons entendu des pas à l'extérieur et regardé, le souffle court, à travers les planches de la paroi. N'ayant pu verrouiller la porte de l'intérieur, nous avons dû la bloquer de la main. Elle m'avait dit des choses d'elle, j'en avais dit de moi. Les lettres que nous nous écrivions étaient empreintes de romantisme mais aussi pondérées, sereines. Je voulais éviter de les détruire après les avoir lues et avais découpé au ciseau le nom, l'adresse, toute mention susceptible de rendre possible, croyais-je, une identification. La seconde fois, nous nous étions rencontrés dans l'obscurité de son bureau, avec l'espoir de ne pas être dérangés car Changhui n'était pas seule à détenir la clef. Nous nous étions lovés dans un gigantesque fauteuil moelleux et soudain, une forte secousse avait ébranlé le bâtiment. Nous avons éclaté de rire. Qu'est-ce qu'un tremblement de terre pouvait bien nous faire ?

Quand la commémoration prit fin, nous fîmes en sorte de quitter les lieux côte à côte, comme si de rien n'était.

Le véhicule stoppa devant l'entrée nord du palais du Peuple. Nous étions le 14 septembre. Toute l'avenue Chang'an était interdite à la circulation. Elle était réservée aux seuls délégations, personnalités, proches, camarades invités à se recueillir une dernière fois devant la dépouille du président Mao. Dans un hall soutenu par des colonnes, je fus orienté vers une longue table et invité à signer un grand registre de condoléances. On me présenta un pinceau. Avec application, je traçai mon nom à l'encre de Chine sur un papier épais. A quelques pas de distance, les plus hauts dignitaires du Parti et de l'Etat se tenaient là, en rang, recevant les messages de condoléances. Les caméras

filmaient. Arriva mon tour. Je les saluai un à un, à commencer par le Premier ministre Hua Guofeng qui occupait aussi la fonction de premier vice-président du Parti : son regard était confiant, plein d'assurance, à l'image de sa vigoureuse poignée de main. Venaient ensuite Wang Hongwen, membre du comité permanent du Politburo et vice-président du Parti : le regard absent, il tressaillit littéralement lorsque je lui serrai la main – elle était molle ; Zhang Chunqiao, vice-Premier ministre et membre du comité permanent du Politburo : son regard semblait dirigé vers un mur hors de portée quand je saisis sa main osseuse ; Yao Wenyuan, membre du Politburo : le buste en avant, l'œil scrutateur. Tous trois, catalogués membres de la « Bande des Quatre », allaient être arrêtés trois semaines plus tard. Suivaient enfin les membres du Politburo Wang Donxing, (qui jouera un rôle important dans ces arrestations), Ji Dengkui et Wu Guixian.

Un portrait du Grand Timonier, entouré de crêpe, occupait le mur du fond. Le corps reposait sur un catafalque drapé de rouge, entouré de fleurs fraîches. La couronne la mieux placée était celle de sa veuve. Jiang Qing s'était fait désigner sur le ruban mortuaire « élève et compagne de lutte » du défunt.

Je me retrouvai par hasard à côté d'un ami italien, Claudio. Nous marchâmes ensemble jusqu'au lit de mort avant de nous arrêter à une distance raisonnable. Je regardais le défunt pendant que Claudio, la tête droite, se mettait à pleurer sans retenue. Moi, je n'y arrivais pas. Nous nous inclinâmes trois fois.

Deux jours plus tôt, j'avais fini de traduire les légendes d'un album grand format sur Mao. Le livre, luxueux, comportait deux cents photos et devait paraître au plus vite. Etrangement, seuls quelques clichés montraient Mao en compagnie d'autres personnes. « On dirait qu'il a toujours été seul, qu'il n'a jamais eu que de faux amis », avais-je averti la maison d'Édition. « On pourrait en conclure que personne n'est fiable... ». Ma remarque n'avait servi à rien, les choix avaient été fixés au plus haut. On avait dû juger impensable le moindre acte de résistance venu du sommet, même si l'on n'était pas sans savoir que les compagnons de route en question n'étaient pratiquement d'accord sur rien.

Le 18 septembre au matin, dernier jour du deuil national, plus d'un million de personnes prit le chemin de la place Tiananmen et se mit sagement en formation. Les étrangers n'étant pas admis, nous suivîmes la marche solennelle devant un téléviseur, comme le faisait le reste du pays. Le drapeau national à l'entrée de Tiananmen était en berne. Peu avant 15h00, les dirigeants du Parti et de l'Etat apparurent à la tribune de la porte de la Paix Céleste. Etonnamment, chacun semblait centré sur lui-même, comme étranger aux autres : sous l'effet de l'énorme pression peut-être ? Ou une manière peut-être de paraître modestes et effacés ? La caméra se focalisait surtout sur les quatre membres du comité permanent du Politburo : Hua Guofeng, Ye Jianying, Wang Hongwen et Zhang Chunqiao. On remarquait Jiang Qiang à l'écharpe qui entourait son cou et son menton de manière insolite. En bonne militante politique entièrement dévouée à la Cause au mépris de tout sentiment personnel, elle ne laissait filtrer sur son visage aucune marque d'affliction.

Qui allait être le successeur de Mao ? Wang Hongwen, qui s'approchait à présent du micro et avait accédé à la Révolution culturelle par le haut du panier ? Il appela le pays à trois minutes de silence en mémoire du Grand Timonier. Dans toutes les unités de travail chinoises, en cet instant, tout s'interrompit : le travail, le trafic, les conversations. Ou bien serait-ce Zhang Chunqiao, debout à côté de Wang ? Lui aussi était issu de la Révolution culturelle de Shanghai. Derrière ses lunettes épaisses, il semblait gêné par le soleil. Wang Hongwen tenait le rôle de maître de cérémonie. Après les minutes de silence, il donna la parole au premier vice-président et Premier ministre, Hua Guofeng. N'était-ce pas lui qui avait la plus grande chance d'être nommé à la tête du Parti ? Il pouvait se prévaloir de posséder une feuille de papier sur laquelle Mao avait griffonné le 30 avril ces mots à son intention : « Prends les choses avec calme, ne sois pas impatient », « Suis les principes anciens », et « Avec toi aux affaires, je suis tranquille ». Certes, ces citations n'avaient pas de rapport direct avec la question de la succession mais avec les affaires politiques courantes. Il n'empêche. Comparé aux autres candidats, il était plutôt considéré comme quelqu'un de simple et droit. Mais face à la tâche qui l'attendait, serait-il assez averti, malin ? Tandis que Hua prononçait son

discours, Wang Hongwen n'arrêtait pas de lire par-dessus son épaule, pour la plus grande exaspération du public. Et Jiang Qing ? Sûrement, disait la rumeur, l'ancienne actrice, dont le regard, cet après-midi-là, fixait des horizons lointains, convoitait-elle la présidence. Ses entrées en scène pleines d'aplomb, ses attaques légendaires donnaient cette impression. Mais on avait quand même du mal à croire qu'une telle ambition finisse par s'imposer.

Le discours de Hua répondait à l'attente générale dans le sens où il ne donnait aucun signe de changement ni ne faisait allusion à la campagne contre Deng Xiaoping. Il suivait rigoureusement les principes maoïstes, en vertu desquels il fallait accorder une importance première à la lutte des classes et maintenir à toute force l'unité du Parti. Quand Hua eut fini, Wang Hongwen lança au micro : « Premier hommage ! » Les gens sur la place comme les dirigeants à la tribune s'inclinèrent devant le portrait du président suspendu à la porte de la Paix céleste. Les innombrables autres se prosternèrent devant un téléviseur. Au bout du troisième hommage, la musique prit le relais. La cérémonie funèbre était terminée. Elle avait duré une demi-heure. Les masses réunies sur la place prirent le chemin du retour au son de « L'Orient est rouge ».

Un beau jour, trois semaines plus tard : à toutes les tables, où que je tourne le regard, mes collègues chuchotaient. La substance de ces messes basses importait plus que le travail lui-même. L'excitation était à fleur de peau. Moi, je poursuivais mes tâches. Chaque fois que j'approchais un référent pour poser une question, les conversations s'arrêtaient net et l'on me souriait. On expédiait la réponse, l'esprit déjà ailleurs. J'étais à peine parti que les échanges reprenaient, en sourdine. Je percevais les noms de personnalités politiques ; manifestement, quelque chose de très important se tramait. Le lendemain, chacun semblait détenir l'information qu'il fallait savoir. J'étais surpris car aucune réunion n'avait été organisée pour la circonstance. Le phénomène ne se limitait pas à mon seul bureau mais touchait l'ensemble du service.

Le soir à l'hôtel, un bruit consternant se répandit comme une trainée de poudre : la veuve Jiang Qing avait été arrêtée en même temps que Wang Hongwen, Zhang Chunqiao et Yao Wenyan. Et encore : Hua Guofeng avait été nommé

à la présidence du comité central du Parti et à celle de la Commission militaire centrale.

Le matin suivant, je demandai à la camarade Xu Shumin, en qui j'avais pleine confiance, la raison de cette agitation. « Ce n'est rien, me dit-elle, je n'ai rien de particulier à te dire.

- Pourtant, lui rétorquai-je, j'ai entendu une rumeur incroyable.

- Laquelle ?

Aucune trace chez elle de méfiance ou d'étonnement comme ç'aurait pu être le cas.

- Il paraîtrait que quatre très hauts cadres du Parti ont été faits prisonniers », avançai-je. Je la pressai de m'indiquer s'il y avait du vrai là-dedans. Elle se contenta d'affirmer ne rien savoir, tout en restant aimable.

Deux heures plus tard, comme chaque jour au bureau, on nous distribua le *Quotidien du Peuple*. Xu, qui avait pris place dans mon bureau, me montra la une du journal. Sur la photo apparaissait le prestigieux vice-Premier ministre Li Xiannian, qui était depuis de nombreuses années en charge des finances publiques. Tout sourire et sûr de lui, il participait à la réception offerte au Premier ministre de la Nouvelle-Guinée. « Regarde un peu Li Xiannian ! », s'exclama Xu. « Plutôt élégant, non ? Et comme il a l'air heureux ! Li Xiannian est vraiment un camarade bien. Regarde un peu ! ». Elle m'examinait, dans l'expectative, tout en soulignant cette apparition de Li Xiannian sur le devant de la scène. Xu n'avait pu répondre directement à ma question et choisissait ce biais pour le faire. Elle voulait me signifier que je n'avais pas matière à m'inquiéter : la situation était sous contrôle. Le pouvoir se trouvait entre de bonnes mains, entre les mains de gens dignes de confiance, ceux-là mêmes qui avaient dirigé la révolution depuis ses débuts aux côtés de Mao et de Zhou Enlai.

Cinq jours plus tard, les arrestations, intervenues le 6 octobre, furent annoncées publiquement, tout comme la nomination de Hua Guofeng à la présidence du Parti et de la Commission militaire. En tous lieux, les gens exultaient. Pour marquer le coup, ils allaient sur les marchés acheter des paquets de crabes tout prêts contenant une femelle et trois mâles : l'exacte répartition des sexes

au sein de la Bande des Quatre. Les magasins avaient dû aussi faire le plein de schnaps.

Les experts occidentaux employés dans les unités de travail chinoises voulaient garder la tête froide et éviter de se précipiter dans ce nouveau mouvement. Certaines questions restaient ouvertes. A notre échelle, nous n'avions d'ailleurs entamé aucune discussion de fond. La joie des gens paraissait sincère ; ils ne se contentaient pas de s'adapter à une situation nouvelle. Leurs raisons de se réjouir étaient réelles. Aussi, lorsqu'on m'invita à participer à la marche du 21 octobre, j'acceptai volontiers de suivre les collègues (toute la maison d'édition était de la partie) partant rejoindre les millions de manifestants. Le soleil brillait, le ciel était bleu, la victoire était célébrée dans la liesse avec une traversée du centre de Pékin via l'avenue Chang'an jusqu'à la place Tiananmen. Des drapeaux rouges ouvraient la procession. Des banderoles indiquaient à chaque nouveau cortège quelles usines, administrations, unités militaires, milices, écoles, quels grands magasins adhéraient au mouvement. Les gens chantaient et dansaient, certains avaient apporté des cymbales. Sur les bas-côtés, on y allait aux roulements de tambour ; des tambours de plus de deux mètres de diamètre. Des coups de canon éclataient, des pétards crépitaient, des ballons s'échappaient dans les airs. Les manifestants scandaient leurs mots d'ordre le poing levé, ils riaient, ils étaient déchaînés. La ville entière semblait à la fête et celle-ci dura toute la nuit.

Chaque jour, sortaient désormais dans la presse des révélations sur la Bande des Quatre, sur les intrigues qui lui avaient permis au fil des ans de mettre le reste du pouvoir sous sa coupe, en premier lieu grâce à la proximité de Jiang Qing avec le président. La Bande » avait agi comme une véritable « clique », attaquant comme un seul homme quiconque lui résistait, sous les accusations de « mandarin » et de « bourgeois ». Elle avait pour habitude d'aborder des sujets en direct avec le président, et non pas au sein du Politburo, comme par exemple le « cas Zhou Enlai ». Les Quatre avaient convoité le poste du Premier ministre et cherché, à travers l'élimination de Zhou, à isoler totalement Mao pour leur seul profit. De fait, le Grand Timonier les avait souvent critiqués, condamnant leurs actes, littéralement comme des faits de coterie et de

scissionnisme. Il avait aussi estimé que le problème qu'ils représentaient devrait un jour être résolu, si ce n'était durant le semestre ou le semestre suivant, du moins au cours de l'année ou de l'année suivante. Par cette formule alambiquée, Mao avait peut-être exprimé son accord de voir la clique privée de tous ses pouvoirs, au plus tard après sa mort.

Le plus souvent, les révélations n'étaient pas très cohérentes et soulevaient de nouvelles questions. Les fondements idéologiques de la société chinoise partaient à vau-l'eau, les dérapages des dix dernières années trouvaient difficilement des explications. Du moins, je ne trouvai à l'époque pour ainsi dire personne – exception faite de tel ou tel diplomate – qui pût m'assurer avoir compris d'emblée où était l'erreur, avec toutes les complexités qu'elle suppose.

Comment la Bande des Quatre avait-elle pu émerger ainsi et prospérer aussi longtemps ? Je posai la question au docteur George Hatem, qui vivait depuis le séisme à l'hôtel de l'Amitié en attendant la reconstruction de sa maison. Il fit un parallèle avec la médecine. « Admettons qu'un patient vienne me voir en se plaignant de douleurs insupportables, que j'opère et que je découvre (il déploya ses mains pour embrasser un gros objet fictif) une énorme tumeur. Cette tumeur n'est pas apparue d'un coup, elle s'est développée sur de longues années jusqu'à tellement grossir qu'on finit par la découvrir et qu'on doit finalement l'extraire », me répondit-il.

A l'époque, j'eus de nouveau une longue conversation avec Huo Yong. Il me fit cette remarque : « Imagine un peu que la situation politique ait tourné dans l'autre sens et que les gauchistes soient encore au pouvoir. Nous serions tous assis exactement comme aujourd'hui et pareillement attachés à accomplir nos tâches ». Après une pause, il reprit : « *Toi aussi*, tu serais sûrement assis là et mine de rien, toujours aussi appliqué à effectuer ton travail ».

8. Le chouette étranger

La fête du Printemps était pour les Chinois l'événement le plus important de l'année, d'abord et avant tout parce qu'elle permettait une trêve de plusieurs jours, parfois presque une semaine si elle tombait à l'approche d'un week-end. La date, fixée aujourd'hui encore selon le calendrier lunaire, se situe généralement entre la fin janvier et la mi-février.

Nous devions quitter le bureau à midi, juste avant le début des festivités. Pour éviter d'avoir à revenir dans l'après-midi, j'avais bouclé mon travail sur un nouveau livre, « *A la mémoire du Premier ministre Zhou Enlai* ». C'est alors que Ghislaine apparut dans le couloir devant moi, comme par enchantement. Elle me glissa furtivement un morceau de papier plié. Je me réjouissais de recevoir des nouvelles de Changhui. Ghislaine était comme à l'accoutumé, un peu excitée. Soudain, elle lança : « C'est fini. Petite Guo m'a demandé de te dire que tout est fini. Elle s'en va aujourd'hui en Mandchourie, elle se marie. Elle a dit que tu ne devais pas être triste. Sa mère est venue la chercher.

- Quoi ?! Qu'est-ce que tu dis ?

- Moins fort...s'il te plaît. Je ne peux pas t'en dire plus, tout s'est passé très vite, elle a été brève, on venait la prendre, elle part se marier en Mandchourie. Ne sois pas triste... Je t'en prie...Il faut que j'y aille...

- Pourtant, elle ne voulait pas l'épouser !

- Je sais. S'il te plaît...

- Elle reviendra ?

- Oui, après le mariage. Au revoir, Uwe.

- Au revoir... ».

Quelque peu sonné, je remontai le couloir toujours aussi crépusculaire et parvins dans le hall d'entrée. Il y avait foule, plus que d'ordinaire. Les gens étaient euphoriques, ils riaient, prenaient congé les uns des autres et se réjouissaient à la perspective des congés annuels. J'avançais, étranger à tout. Quelqu'un m'arrêta, le Vietnamien qui avait répondu à mes questions à l'ambassade du Nord-Vietnam. Il voulait m'offrir un cadeau, me dit-il, et il me remit un objet que je pris d'abord pour un poignard. « C'est un coupe-papier

en aluminium. Il a été fabriqué à partir d'un bombardier américain qu'on a abattu dans le nord du pays », expliqua-t-il. Je le remerciai, prêt à m'éloigner. Lui ne remarquait rien, parlant avec chaleur. Il n'avait pas du tout l'intention de s'arrêter. Enfin, je pus me dégager et monter dans un bus. Je me plaçai à côté du conducteur malgré la quantité de sièges vides, le regard droit devant. L'homme me disait de m'asseoir mais je n'en fis rien. Je regardai la feuille que j'avais dans la main. Le message ne venait pas de Changhui mais de Ghislaine. Elle avait griffonné ces mots : « C'est fini. Elle est partie se marier en Mandchourie. Elle dit qu'elle t'aime et tu ne dois pas être triste ». Puis, plus bas : « Quand tu auras lu ce mot, détruis-le ! ». Durant tout le trajet, je restai là, sans bouger, les yeux fixes.

Il fallait que je sache. Changhui, je voulais être de son côté. Mais que lui était-il arrivé ? Avait-elle été contrainte ? Si tel avait été le cas, pourquoi s'était-elle laissée faire ? Pourquoi avait-elle flanché ? A qui la faute : à ses parents, à son unité de travail, à elle-même ? Ou bien la responsabilité m'incombait, à moi seul ? En Chine, on n'appréciait guère qu'une Chinoise aime un étranger. Aurais-je dû me résigner ? Je ne pouvais m'ouvrir à personne. Je passai les journées suivantes chez moi, plein de colère, dans la solitude, la tristesse et l'incompréhension. En soirée, je sortis avec des amis avec qui j'avais déjà rendez-vous. Le « Sichuan » était pour nous une découverte. Situé dans un *hutong* parallèle à l'avenue Chang'an, à l'intérieur d'un *siheyuan* donnant sur une cour carrée, il avait été le restaurant préféré de Deng Xiaoping avant sa disgrâce³⁰. Indifférent au décor, je pris place à table, prêt à renoncer au repas hors catégorie qui nous attendait. Ce n'était pas manger dont j'avais besoin mais de garder espoir ! Contre tout bon sens, j'espérais que Petit Printemps reviendrait très vite. Pendant la nuit, mon crâne manqua d'exploser. Les collègues savaient-ils ce qui se jouait ? Avaient-ils remarqué mon comportement ? Après les congés, je ne relevai chez eux aucun changement à mon égard. Ou bien me jouaient-ils tous un peu la comédie ?

³⁰ Et pour cause : le Sichuan était la province natale de Deng Xiaoping.

Quelque temps plus tard, un matin d'avril. Je traversais le couloir pour gagner mon bureau aux Editions. L'une des portes du Département français était ouverte. Et là, je vis Petit Printemps... le dos tourné. Elle était en conversation avec quelqu'un et ne pouvait me voir. Elle était de retour ! J'eus soudain très chaud. Je me forçai à poursuivre mon chemin. Tout en marchant, je retirai mon manteau et le jetai sur mes épaules puis montai quatre à quatre les escaliers jusqu'à mon étage. Huo Yong se tenait à son bureau. Je balançai violemment le manteau dans l'armoire en lançant : « Plus besoin, c'est le printemps ! ». Puis, nerveusement, j'enchaînai sur des futilités.

Quelques jours plus tard, je rentrais pour déjeuner et ouvrais justement la porte de l'appartement quand j'entendis le téléphone sonner. Je me précipitai dans la pièce et saisis le combiné. « Allô ? ». Une voix féminine, grave, se mit à parler en français :

« Je suis là...

- Je sais

- Comment le sais-tu ?

- Je t'ai vue.

- Ah...

- Tu vas bien ?

Silence.

- Tu t'es mariée ?

- Oui...

Silence.

- Je voudrais te voir.

Je m'assis.

- Moi aussi.

- Quand serais-tu libre ?

- Quand tu veux...n'importe quand ».

Elle me dit qu'elle me donnerait des nouvelles. Puis nous raccrochâmes.

Un beau jour, Ghislaine vint à ma rencontre. Je pourrais passer le soir même au bureau de Changhui, à l'heure habituelle...Oui, je serais là, bien sûr. Après le dîner, j'enfourchai mon vélo et c'est ainsi que nous reprîmes contact. Comme

avant, nous nous installâmes dans le grand fauteuil en cuir. Nous parlions tout doucement avec en nous la sensation indicible du risque d'être découverts. Sa mère était sortie de ses gonds quand elle lui avait annoncé qu'elle refusait de se marier et de venir comme prévu à la fête du Printemps en Mandchourie. La fille n'avait laissé planer aucun doute quant au lien entre cette décision et les sentiments qu'elle éprouvait envers un étranger des Editions – une chose *impensable* aux yeux de la société et qui épouvantait la mère –. L'action conjuguée des parents et de l'unité de travail avait fait le reste : une jeep l'avait attendue à l'entrée pour la ramener au bercail, ne lui laissant pas la moindre possibilité de résister. Les parents et l'unité de travail se reconnaissaient coupables d'avoir négligé son éducation. Accablée, impuissante, la malheureuse n'avait plus d'autre choix que de charger sa mère de tous les maux.

Après cette rencontre, nous décidâmes d'un commun accord de nous donner un dernier rendez-vous. Par la suite, nous nous croiserions par hasard, de loin en loin. Cette histoire s'était incrustée profondément en moi et j'ignorais comment j'allais en sortir. Ceux de la maison d'édition que je croyais fautifs, du moins ceux dont j'avais connaissance, ceux-là ne l'étaient pas vraiment à titre personnel. J'en surprénais même certains qui me jetaient des regards compatissants. La Chine et moi partagions un secret, il s'appelait « Petit Printemps ». Une scène me restera toujours en mémoire : Changhui en contre-jour dans la cour de la maison d'édition. Elle porte son pantalon large beige, son chemisier blanc, ses chaussons noirs en toile. Son corps gracile semble sur le point de vaciller. Elle sentait que je l'observais et je savais qu'elle savait.

Pour son article « *Yu Gong déplace les montagnes* », que de nombreux Chinois pouvaient réciter par cœur, Mao s'était inspiré d'une légende racontant l'histoire d'un vieillard stupide, Yu Gong, qui vivait dans les temps anciens. Deux grandes montagnes plantées devant sa maison le gênaient et ainsi commença-t-il un jour à les enlever avec l'aide de ses deux fils. Un autre vieillard, qui se tenait pour sage, se moqua de Yu Gong et lui dit : « Quelle entreprise stupide ! ». Car comment trois hommes pourraient-ils déplacer deux

immenses montagnes ? Mais Yu Gong ne s'en laissa pas conter. Il lui répondit: « Quand je ne serai plus, mes fils poursuivront le travail et quand ils mourront, ce sont mes petits-fils qui continueront l'ouvrage, et après eux, leurs fils et leurs petits-fils, et ainsi pour l'éternité. Si hautes que puissent être ces montagnes, elles ne peuvent grandir davantage. Chaque bout de pierre que nous aurons retiré les diminuera d'autant. Pourquoi n'arriverions-nous pas à les déplacer ? ». En ces temps d'incertitudes politiques et idéologiques, quelles seraient les valeurs qui subsisteraient, à quelles valeurs pourrait-on s'accrocher ? Je croyais en l'exemple de Dazhai, un village de la province la plus pauvre du Shanxi, cité en modèle à l'échelle de toute la Chine. Là, 165 travailleurs s'efforçaient depuis le début des années 60 de compter exclusivement sur leurs seules forces et de suivre la voie de Yu Gong. L'engagement personnel Chen Yonggui était pour eux une source d'inspiration et avait été capital dans l'obtention de résultats. Ce simple paysan avait résisté aux pires catastrophes naturelles qui détruisaient en quelques minutes le travail de plusieurs années. Ce comportement exemplaire lui avait même valu de devenir en 1975 vice-Premier ministre. Il était devenu très populaire, avec son foulard blanc si particulier noué le plus souvent autour du crâne, qui lui donnait un air viril. J'avais proposé aux Editions un reportage sur la célèbre commune populaire en faisant valoir que Jiang Qing avait toujours interdit de publier le moindre article sur Dazhai. Du jour au lendemain, on me valida le voyage. Ce séjour parmi les paysans fut pour moi unique. Ils me montrèrent leur terroir, leurs cultures en terrasse, l'école, l'hôpital. J'allai les voir chez eux. Et je leur posai quantité de questions, du matin jusqu'aux heures les plus avancées de la nuit, pendant une pleine semaine. A Pékin, me dirent-ils, je devais absolument aller voir le « vieux camarade Chen » et le saluer de leur part.

Dès mon retour, j'adressai donc une lettre au service ad hoc des Editions en langues étrangères, qui devait transmettre au bureau national du Travail du Conseil des Affaires d'Etat. Dans mon message, je sollicitais une rencontre avec Chen et exposais les motifs de mon souhait. Lorsque deux semaines plus tard, je vérifiai si mon courrier avait bien été remis, on me répliqua froidement qu'il n'en serait rien : le vice-Premier ministre était débordé et ne pouvait s'occuper

de ce genre de choses. Cela me surprit ; la réaction m'échappait. Le 4 août, j'écrivis directement au vice-Premier ministre. Je l'informais de mon séjour à Dazhai et m'enquérais de savoir « qui s'arrogeait le droit – d'où le prenait-il ? – de retenir une lettre adressée au conseil des Affaires d'Etat et de décider en toute autonomie de l'agenda du numéro 2 du gouvernement ? ». Huo Yong fit office de traducteur.

Deng Xiaoping avait été personnellement placé par Mao pour succéder au Premier ministre Zhou Enlai, avec d'ailleurs l'accord de ce dernier, jusqu'à ce que le plan s'effondre et que Deng soit destitué. Les avis sur lui étaient très partagés, et l'on se cachait de moins en moins pour se dire ouvertement pour ou contre lui. Mao ne l'avait pas exclu du Parti, il en était toujours membre, arguait-on entre autres. Deng était considéré par le Chinois moyen comme le garant du redressement économique et d'un socialisme qui ne rimait pas avec pauvreté. Partisan d'une ouverture au monde, il ne tolérerait aucune autre Révolution culturelle, surtout après en avoir été lui-même victime, disait-on aussi de lui. Beaucoup s'accordaient à penser que sa disgrâce, il ne la devait pas à ses erreurs, même s'il y en avait eu, mais principalement aux machinations de la Bande des Quatre. « Si le camarade Deng Xiaoping a commis des erreurs, alors je dois d'autant plus réfléchir à toutes celles que j'ai faites moi-même », dis-je à quelques-uns de mes collègues.

« Que veux-tu dire ? me demanda quelqu'un.

- Je pense aux articles que j'ai écrits.

- Ne t'en fais pas. Tes articles étaient tout à fait corrects. Des extraits en ont d'ailleurs été repris dans nos journaux. Ce que tu as écrit, nous l'avons écrit, tous autant que nous sommes. Et ce que nous avons exprimé, c'est ce que la direction du Parti nous avait dit d'exprimer. Alors, ne t'en fais pas. Tu n'auras vraiment *aucun* problème. Sinon, ce sont les rédacteurs de la Chine entière qui en auront ! ».

La probabilité qu'on me laisse tranquille était un aspect seulement des choses. Plus important était de se rendre à l'évidence qu'on était soi-même tombé dans un piège politique et qu'il fallait en prendre son parti. Une question me hantait : l'idéologie de Mao durant la Révolution culturelle, les décisions qu'il y

avait prises n'étaient-elles pas lourdes d'erreurs ? Comment expliquer sinon toutes les atrocités et les horreurs, tout ce chaos que les Chinois avaient traversés ? Mais cela seul suffisait-il à faire peser l'entière culpabilité sur le président et son entourage ? Assurément pas. Le peuple, qui s'était ainsi laissé guider, avait eu lui aussi ses faiblesses. Où résidaient-elles ? S'agissant des intellectuels étrangers, crédules, dressés contre la toute-puissance et l'arrogance occidentales, j'étais en terrain plus familier : nous étions-nous laissés porter par nos désirs, nos rêves et nos espérances au point de tout simplement refouler à un moment donné les questions et de faire abstraction de la réalité des êtres et de la souffrance humaine ?

En ces temps de mutation, j'étais à la recherche d'idées, de réponses. Quels remparts s'offraient à nous quand la politique était inapte, quand elle ne pouvait répondre à l'aspiration de tous à une vie digne et paisible ?

Deng posait problème à Hua Guofeng. Son retour rabaisserait d'office la stature du président du Parti. Comparé au premier, celui-ci était un novice au sein du Parti comme de l'armée et de l'appareil d'Etat, tout appréciable qu'eût pu être son rôle de sauveur téméraire face à la Bande des Quatre. Dans les débats officiels, il souscrivait à un mot d'ordre contestable : il fallait entretenir et suivre fidèlement toute décision politique chère à Mao, toute instruction signée de lui. Ce mot d'ordre reflétait sans doute le point de vue de Hua mais l'intention était aussi d'assurer le pouvoir et la position du nouveau président, de profiter de la confusion qui régnait. Malgré tout, il fut contraint au final à réhabiliter Deng Xiaoping. En échange, celui-ci promit de réintégrer les dernières fonctions qu'il avait occupées dans le gouvernement, le Parti et l'armée, de ne pas revendiquer le poste de Premier ministre et de soutenir pleinement les orientations du camarade Hua.

Plusieurs fois, j'avais été abordé par des unités de travail chinoises ayant besoin d' « experts étrangers » : pourrais-je les mettre en contact avec des camarades allemands qui accepteraient de venir travailler à Pékin pour deux ans ?

J'écrivis à une foule d'amis mais, pour diverses raisons, aucun ne put donner suite à l'invitation. Je transmis alors la demande à la direction de la Ligue communiste d'Allemagne de l'Ouest³¹ dont le journal m'employait comme correspondant, et l'invitai à prendre l'affaire en charge. Et c'est ainsi que peu à peu, elle réussit à mobiliser une petite poignée de camarades jusqu'à Pékin. Nous logions tous à l'hôtel de l'Amitié et nous retrouvions régulièrement autour d'une table pour étudier les éditoriaux ou autre article de fond de la presse chinoise, sans parler des œuvres choisies de Mao, Marx et Lénine. En fin de séance, il nous arrivait d'entonner des chants ouvriers allemands. J'en connaissais la mélodie mais pas les textes et utilisais mon temps à déchiffrer les partitions. L'émotion partagée envers la mère patrie que je percevais là m'amusait. Au printemps 1977, un message me parvint d'Allemagne : je devais déposer auprès du comité central de la Ligue une demande d'adhésion. Ce faisant, j'avançai comme motivation ma volonté « d'œuvrer à la création d'une société socialo-communiste ainsi qu'à la libération de la classe ouvrière et de toutes les classes opprimées en Allemagne de l'Ouest et dans le monde ». Je m'engageais, si j'étais admis, à prélever de mon salaire la somme de 50 yuans³² en guise de cotisation mensuelle. Je reçus bientôt un récépissé sur lequel il était écrit : « camarade u.k., membre ». Il était signé « g.s. », pour Hans-Gerhart Schmierer, le responsable le plus élevé de la Ligue (il allait plus tard travailler, sous l'ère Joschka Fischer, à la cellule Analyse et Prévisions Stratégiques du ministère des Affaires étrangères). Un espace était également réservé aux « directives des membres de la KBW » à Pékin. Celle qui apparaissait en première ligne énonçait : « les membres doivent travailler en cellule ». Je me sentis mal immédiatement. Le malaise s'accrut quand les camarades allemands commencèrent à se voir en révolutionnaires de la « cellule pékinoise de la Ligue » depuis leur confortable hôtel de l'Amitié puis à se qualifier ainsi à l'extérieur aussi, avec la suffisance insigne d'écervelés.

³¹ *Kommunistischer Bund Westdeutschland ou KBW : organisation maoïste née en 1973 de la fusion de plusieurs groupes communistes locaux. Anti-militariste, anti-nucléaire et bien sûr anti-impérialiste, elle était surtout très présente dans des villes universitaires comme Brême (son lieu de naissance), Fribourg, Göttingen ou encore Heidelberg (ville d'attache de l'auteur). La KBW sera dissoute définitivement en 1985.*

³² *Soit 1/10^e de ses revenus mensuels ; une somme conséquente.*

Nous en avons tout juste terminé avec le XI^{ème} Congrès du Parti et j'étais installé à bord du bus qui m'emmenait de l'hôtel à la maison d'édition. Je remarquai alors une jeune femme, une nouvelle venue. Elle n'était pas assise seule et ne le serait jamais. Et pour cause : dès le début, délaissant les rangées encore vacantes, elle choisit systématiquement un siège près d'une place déjà occupée. Les sujets de conversation semblaient chez elle inépuisables. En parlant, ses jolies dents étincelaient. Elle était gracieuse, avec un beau visage intelligent et de longs cheveux noirs. Elle portait des vêtements aux couleurs très « chinoises », le bleu surtout. Mais qu'a-t-elle tant à raconter, me demandai-je ? D'où vient-elle ? D'Angleterre ? Une telle supposition ne pouvait que la rendre furieuse, mais cela, je ne le saurais que plus tard. Car elle était Ecossaise. Et les jeunes Ecossaises sont très particulières, aucun doute là-dessus. Je n'étais pas pressé de savoir qui elle était : un jour, elle viendrait s'asseoir à côté de moi. Bien sûr, ce qui se passait autour de moi m'intéressait mais mon esprit était accaparé par Petit Printemps et cela, rien n'y changerait. Quand nous finîmes par lier conversation, Patricia et moi – de fait, sur le trajet qui nous menait des Editions à l'hôtel et nos échanges se prolongèrent jusqu'à la cantine puis pendant le repas –, elle m'invita à rendre visite un des soirs suivants à ses collègues, la Britannique Gladys Yang et son mari Yang Yanxi, un couple de traducteurs connu dans le monde entier pour avoir transposé en anglais des romans mais aussi des poèmes chinois classiques et modernes. Tous deux travaillaient, comme Patricia, pour la revue *Chinese literature*, une émanation des éditions *Littérature chinoise*. Gladys faisait partie de ces étrangers que l'on avait emprisonnés pendant la Révolution culturelle. Elle, pour sa part, avait été placée en cellule d'isolement de 1968 à 1972, privée de tout contact avec le monde extérieur, y compris son mari qui ignorait jusqu'à sa présence dans la même prison. On l'avait même tenue dans l'ignorance du décès de sa mère. Ses seules lectures avaient été les œuvres complètes de Mao Zedong. Yang Xianyi affirmait quant à lui dur comme fer que sa détention s'était somme toute bien passée d'autant qu'il avait su très vite se faire des amis parmi les gardiens et qu'il était resté là quatre ans « seulement ». Un jour, il avait vu par hasard à travers une vitre sa femme, dans la cour : elle faisait sa

promenade. Sa plus mauvaise expérience de la Révolution culturelle avait été pour lui ce qui avait précédé son expédition en prison, en pantoufles : les attaques quotidiennes de ses collègues de bureau. Elles l'avaient poussé au bord du gouffre. C'est alors qu'il avait commencé à entendre des voix, chez lui, dans son salon.

Le couple vivait dans un rez-de-chaussée, accolé à l'édifice de la maison d'édition. C'est une gouvernante qui ouvrit la porte. Yang Xianyi était assis sur un canapé d'angle côté mur, avec à portée de main des livres placés sur une étagère. En face, avec un journal, se tenait Gladys, dans un fauteuil, près d'une lampe sur pied déjà allumée du fait de l'obscurité de la pièce. Les Yang aimaient avoir des visites. Ils aimaient les discussions ouvertes. Nous les vîmes ensuite régulièrement. Nous venions souvent avec un petit cadeau, une ou deux bouteilles d'alcool du Sichuan, un gâteau ou une cartouche de cigarettes. Nous étions parfois les seuls invités mais le plus souvent se trouvait aussi là, dans une atmosphère immanquablement vive et enfumée, tout un groupe d'artistes et d'intellectuels illustres. Il arrivait que Gladys désigne fièrement son mari et ressorte l'un des titres qui lui avait échu pendant la Révolution culturelle. Comme celui de « corrupteur de la jeunesse ».

On estimait a priori normal chez les Yang qu'un interlocuteur occidental averti eût une bonne connaissance des origines de la révolution chinoise et des circonstances qui avaient amené leurs lots de tragédies et de souffrances après la Libération. Mais qu'une telle connaissance vînt à manquer ou que le visiteur persistât à juger le reste du monde et la Chine d'un point de vue strictement occidental, les Yang n'en faisaient pas un drame. C'est ainsi que Xianyi, raccompagnant un jour un hôte de ce genre, le prit dans ses bras tout sourire et lui certifia d'un ton rassurant : « Really, my friend, I like China but I'm not a Maoist nor a Stalinist ! ».

Gladys Tayler était née en Chine d'un père missionnaire et d'une mère institutrice. Elle avait découvert l'Angleterre déjà enfant. Xianyi était issu quant à lui d'une famille de banquiers de la ville portuaire de Tianjin et avait été envoyé à Oxford faire ses études. C'est là que le couple s'était rencontré. Gladys avait été la première à sortir diplômée du département des hautes

études chinoises. En 1940, ils avaient regagné la Chine à bord d'un paquebot et s'étaient mariés l'année suivante. Lui était de 1915, elle, de 1919. Ils avaient eu trois enfants, deux filles et un garçon. Yang Xianyi avait offert à la Chine la première traduction de « *L'Odyssée* » depuis le grec ancien. Mais il s'était aussi attaqué à des textes modernes comme « *Pygmalion* » de George Bernard Shaw. En 1952, le couple était entré à la maison d'édition *Littérature en langues étrangères*. Tous deux appréciaient les avancées occidentales pour tout ce qui touchait aux sciences, à la démocratie, à la littérature, à la poésie et à la musique mais pas au point de substituer l'Occident à leur pays : plus précieux étaient dans leur vie la Chine et le potentiel qu'elle renfermait. Ils parlaient peu avec autrui des souffrances personnelles qu'ils avaient endurées. En aucune façon ils n'en faisaient mystère mais ils ne s'exprimaient là-dessus que s'ils étaient sollicités. Et cependant, ils n'avaient rien oublié... Ils ne pouvaient savoir alors que le coup le plus dur qui leur serait infligé était encore à venir et qu'il tirerait son origine de la Révolution culturelle. Un jour, l'appartement de leur fils en Angleterre disparaîtra dans les flammes ; ce fils, qui choisira de se donner la mort sans avoir pu dompter les terreurs du passé.

A Pékin, s'ouvraient des années à nulle autre pareille, oui, des années extraordinaires pour les artistes. Nous étions fin 1977. Dans la vie sociale, dans les réceptions officielles et les banquets comme dans les médias firent soudain irruption des personnalités du monde des arts – des acteurs, metteurs en scène et réalisateurs, peintres, musiciens, calligraphes et écrivains. A l'évocation de leurs noms, qui n'avaient plus été entendus de quiconque depuis longtemps, les yeux se mettaient à jeter des étincelles. Durant plus d'une décennie, c'étaient plus de quatre-vingt-dix pour cent de l'élite culturelle chinoise qui avaient été mis au ban. Tous étaient maintenant de retour. Nous découvrièmes avec étonnement leurs créations, non seulement celles des années 50 et 60 mais aussi celles des années 40 qui nous surprirent par leur modernité. Admirable était la diversité des toiles, dans le style chinois comme occidental ; elles semblaient littéralement tombées du ciel. Leur existence, nous, les étrangers, n'en avons pas eu jusqu'alors la moindre idée. On allait aussi

volontiers assister à des répétitions de pièces de théâtre et d'opéras chinois ranimés du passé. Parmi tous les peintres, Huang Yongyu était reconnu comme le plus grand. Nous le rencontrâmes, lui et sa femme, l'auteure de livres pour enfants Huang Meixi. Comme les Yang, ils occupaient deux minuscules pièces au plafond bas dépendantes d'un *siheyuan* situé à proximité de la gare centrale de Pékin. Chez eux, on s'asseyait sur des petits tabourets et des coussins à même le sol. Huang évoquait à la fois avec énergie, colère et humour la répression qu'il avait subie pendant des années, la trajectoire qui avait été la sienne avant et ses projets d'avenir. Il avait été de tous les peintres la cible principale de la Bande des Quatre. Pour un ami, il avait peint une chouette, avec un œil ouvert et l'autre fermé. Le portrait était tombé entre les mains des ultras, pour qui il était devenu un exemple éminent d'« art noir » : selon eux, l'œil était fermé en opposition aux réalisations du socialisme et aux théories révolutionnaires du président Mao. Une absurdité aussi évidente ne les avait pas empêchés de présenter l'œuvre, à l'occasion d'une exposition sur « l'art noir » organisée en 1973 à l'hôtel de Pékin, comme l'exemple le plus accompli des créations attentatoires à la Révolution. La chouette de Huang avait ainsi connu la gloire nationale et était devenue une sorte de symbole de résistance. L'artiste s'était mis ensuite à recevoir du pays entier des toiles, des photos, des sculptures de chouettes de toutes dimensions, et des chouettes empaillées aussi. Certains avaient même voulu lui faire cadeau de spécimens vivants.

Trois semaines après notre première rencontre, à l'approche de Noël, nous nous retrouvâmes chez les Yang. Huang nous avait réservé une surprise en déroulant une peinture qui figurait une chouette sublime, avec un œil fermé et l'autre ouvert. L'imposante créature avait des sourcils dorés, de longues aigrettes rousses et une moustache tout aussi flamboyante. Elle était assise, sereine, sur une branche, les griffes acérées. En dessous, Huang avait calligraphié ces mots : « *Cet oiseau attrape utilement 1200 souris chaque été. Il nous permet ainsi de sauver un millier de tonnes de céréales. Il éradique la vermine et il est à ce titre un vrai héros, un héros avec un grand H* ». Huang Yongyu – En cadeau à Uwe – Décembre 1977.

J'apportai l'œuvre à l'atelier Rongbaozhai³³ pour la faire monter sur rouleau. Je pouvais venir la récupérer dix jours plus tard. Lorsque je vins la reprendre, elle était accrochée au mur depuis déjà plusieurs jours et visible de tous. Une question ne tarda pas à faire le tour de Pékin : « pourquoi Huang Yongyu a-t-il peint de nouveau une chouette et pourquoi cette fois avec les traits d'un étranger ? ». Quand il en eut vent, Huang éclata de son rire communicatif. C'était aussi à l'atelier Rongbaozhai que sa première chouette avait été examinée... par les suppôts de la Bande des Quatre.

³³ L'«atelier aux trésors glorieux», vieux de plus de 3 siècles, se situe dans la fameuse artère des antiquaires, « Liulichang », près de la place Tiananmen, et représentait encore alors l'une des meilleures adresses de la peinture traditionnelle chinoise.

9. Exit une génération politique

Une nuit, alors que j'étais dans un sommeil profond, le téléphone sonna aux alentours de 3h30 du matin. Je cherchai le commutateur mais ne le trouvant pas, bondis dans l'obscurité jusqu'au salon avant de décrocher.

« Allô ?

- Si tu veux encore voir ta mère vivante une dernière fois, dépêche-toi de venir en Allemagne, dans trois jours il sera trop tard ». C'était mon beau-père. « Quoi ?! ». Il répéta. Mon cœur battait la chamade...Je devais surtout rester calme...Garder mon sang-froid...Et apaiser le gars que j'avais en ligne de l'autre côté de la terre. Que se passait-il avec ma mère ?

Au bout de longues secondes, j'appris qu'elle était allée récemment à l'hôpital de Darmstadt. Le médecin venait d'annoncer à mon beau-père qu'elle avait un cancer et serait opérée dans les trois jours. Ça se présentait mal, elle ne survivrait probablement pas à l'intervention.

Ma mère était âgée de 58 ans. Allait-elle disparaître si vite ? Allais-je trouver un avion qui me ramènerait à temps – à temps, vraiment ? – en Allemagne ? Et à supposer que je m'envole, la police n'allait-elle pas me cueillir à l'arrivée et m'empêcher de la voir ?

A l'aube, je rédigeai un long télégramme, celui d'un fils plein d'affection. Je m'adressais à elle avec une honnêteté comme jamais auparavant. Je voulais que ses pensées se tournent vers tout ce qui est beau, l'amour, la famille, nos proches, la vie, la nature.

Je contactai la direction des Editions. On allait me procurer immédiatement un billet, me rassura le camarade Sun. Et que se passerait-il si j'étais arrêté ? La Maison se mobiliserait pour moi, répondit Sun le plus sérieusement du monde. Je demandai qu'on me retienne une place à bord du prochain vol. J'attendrais quelques heures l'ouverture des bureaux en Allemagne pour appeler mon avocat et déciderais ensuite de mon départ.

Mao rendit un jour visite à un ami très proche qui se trouvait à l'hôpital et venait de subir une lourde opération, me raconta Huo Yong, tandis que nous nous

trouvions seuls au bureau. Le président dit à son ami : « *Il faut accepter avec sérénité ce qui est déjà là.* Nul besoin de se montrer impatient. Il faut pouvoir développer peu à peu dans son corps ses propres capacités de résistance contre la maladie pour finir par vaincre celle-ci (...). Rien ne sert d'être impatient car l'impatience est ennemie de la guérison. Face à la maladie, il faut avoir la ferme volonté de combattre, sans pour autant céder à l'impatience. Telle est ma position envers la maladie ».

Peu après huit heures, heure allemande, j'appelai mon avocat, Eberhart Kempf. Il promit de s'informer rapidement de la position du ministère de l'Intérieur. Deux heures plus tard, il me rappelait : la police m'attendrait à l'aéroport de Francfort et me mettrait en état d'arrestation dès mon arrivée. En ces circonstances exceptionnelles, deux agents me conduiraient, menotté, jusqu'à l'hôpital de Darmstadt. Les menottes me seraient retirées devant la porte de la chambre et je pourrais rester au chevet de ma mère sans surveillance policière. Puis, de nouveau les menottes aux poignets, je serais acheminé jusqu'à la prison.

Je m'efforçais de réfléchir posément. J'en conclus qu'une arrivée aussi soudaine, organisée dans des conditions aussi dramatiques, serait tout sauf productive pour la patiente, qui devait mettre sa dernière énergie dans son combat contre la maladie. J'expliquai ensuite par téléphone à mon beau-père que je ne pouvais venir. Je lui transmis des questions dont j'attendais du médecin des réponses précises. Plus tard, lors d'une nouvelle conversation avec lui, il avoua que les médecins donnaient à présent un avis différent de celui dont il m'avait fait part sous l'effet de la première émotion. Ma mère survivrait à l'opération mais le cancer s'était généralisé et il n'y avait plus aucun espoir sur le long terme. Elle me racontera plus tard qu'on l'avait placée dans un service où les patients attendaient leur mort comme celle de leurs voisins. Ils s'étaient mis, avec le temps, à plaisanter sans retenue sur la maison de dingues où ils avaient échoué. La malade pouvait rentrer à la maison quand elle le souhaitait. Elle serait opérée plusieurs fois encore dans les mois qui viendraient jusqu'à ce qu'il fût clair qu'on ne pouvait plus rien faire qui sût encore l'être à ce stade. Nous avons aussi envisagé d'expédier en Allemagne de la

pharmacopée traditionnelle chinoise. Bientôt, nous déciderions que le traitement devrait se faire à Pékin. Mais nous n'en sommes pas encore à ce point de notre histoire.

C'est à cette époque que je commençai à me rapprocher sensiblement de la peinture de Huang Yongyu. Je lui avais emprunté plusieurs œuvres grand format composées de fleurs et d'arbres, de grues et de gazelles, de lacs et de montagnes, et les avais suspendues dans mon appartement. J'étais entouré de couleurs surréelles. Certains rouleaux cheminaient du plafond jusqu'au sol. Mon anniversaire et celui de Huang Yongyu tombaient à très peu d'intervalle, tous deux dans la première quinzaine d'août. Nous décidâmes de les fêter ensemble, chez moi, et de choisir pour cela un samedi intermédiaire entre nos deux dates. Depuis peu, il était possible de commander à l'hôtel de grands gâteaux rectangulaires au chocolat. J'avais ouï dire que Huang peindrait à mon intention un lotus dans la tourmente. Mais quand je le vis, je restai sans voix. Il était rouge avec d'immenses pétales grands ouverts, échevelé, d'une élégance sauvage, et posé sur un robuste pédoncule que le noir tumulte alentour ne parvenait pas à infléchir. Huang m'expliqua que l'œuvre (haute de deux mètres) devait me faire sentir ce que la vie me réservait ...

Mon premier contact avec un lotus, je m'en souviens. Une jeune fille en vendait à l'entrée du palais d'Été. Les fleurs n'étaient pas écloses et les boutons avaient la grosseur du poing. Je ne m'étais jamais acheté de fleurs mais là, je n'avais pas pu résister et en avais emporté avec moi trois spécimens. En les voyant, à mon réveil le lendemain matin, quel n'avait pas été mon effarement : chacune était éclosée, elles avaient à présent la taille de deux mains grandes ouvertes et se révélaient dans toute leur pétulante splendeur !

Il faisait très chaud ce soir-là pour notre fête et les éventails battaient l'air sans discontinuer. Soudain, Huang extirpa une nouvelle peinture, plus petite celle-là : elle représentait un type blond à moustache, vêtu en paysan chinois. Debout, les jambes croisées, une pioche à la main, il s'appuyait nonchalamment à l'un des quatre hauts tournesols sous lesquels il s'abritait. « Quatre tournesols pour quatre années passées en Chine ! » me dit Huang. Pour que le plaisir soit entier, son fils, Heiman, déroula devant moi une

caricature qu'il avait lui-même réalisée avec art. Elle montrait une sorte de Gulliver étranger franchissant d'un pas allègre quatre collines. Il portait une bannière rouge qui annonçait en caractères chinois : *Maison d'édition en langues étrangères*. La plaisanterie ne fut pas du goût de tout le monde. Quand un jour un responsable des Editions vint chez moi, il s'intéressa à chacun des tableaux exposés dans mon appartement, faisant des commentaires sur l'un ou posant des questions sur l'autre. Mais devant la représentation du porte-bannière occidental, il poursuivit son chemin sans mot dire.

Depuis plusieurs mois, le KBW avait fait de moi un sujet de controverse et me traitait en ennemi. Le représentant de son comité central, lors d'une réunion de la « cellule de Pékin », finit donc par proposer mon exclusion. Raison invoquée : je ne reconnaissais pas à la « cellule » le devoir de « porter la lutte des classes dans chacun de nos services ». Pour moi, il n'était en effet pas plus légitime que les gouvernements occidentaux se croient obligés de dicter à la Chine sa conduite ou qu'une poignée de VIP du KBW ne le fasse. Au préalable, un camarade d'un rang supérieur m'avait remis un document dans lequel étaient inscrits : « points à charge contre Uwe ». Il y apparaissait que ma façon d' « appréhender les contradictions et de vouloir les résoudre ne partait pas d'un point de vue de classe » et qu'à plusieurs reprises, j'avais incité « le droitier de la cellule à prendre pour cibles les missions révolutionnaires de la cellule ». Ce qu'il faut savoir, c'est que cet unique droitier de la cellule, c'était moi. A l'unanimité, tous suivirent la proposition de m'exclure...et je me laissai gagner par la sensation bienfaisante que se défaisait peu à peu la crampe qui avait saisi tout mon être.

Le 29 août, je reçus une visite. Le vice-Premier ministre Chen Yonggui me faisait dire qu'il partait en tournée d'inspection, m'annonça une responsable de la maison d'édition, toute radieuse. A son retour, c'est très volontiers qu'il me rencontrerait ! Ces paroles me laissèrent pantois.

Un mois et demi plus tard, le 17 octobre 1978, une limousine des Editions nous conduisait peu avant dix heures du matin le long de l'avenue Chang'An

jusqu'au palais du Peuple. Ma Jie, un cadre du département allemand des Editions, était assis à mes côtés. Devant, à côté du chauffeur, avait pris place la camarade Sun, directrice adjointe de la maison d'édition. J'étais vêtu d'une veste Mao bleue que nous tous, étrangers, laissions d'ordinaire ouverte au niveau du bouton de col supérieur. Ma Jie me conseilla de tout boutonner car pour la circonstance, la veste ferait office de costume. Je m'exécutai. Nous pénétrâmes dans le bâtiment de l'entrée ouest, avant d'être conduits dans la salle *Xinjiang*. Chen Yonggui attendait à la porte lorsqu'apparut notre petite délégation. Il portait le veston molletonné des paysans et des chaussons de toile noire. Des photographes étaient déjà sur place. Nous nous affalâmes dans des fauteuils douilletts. Chen avait le regard éveillé. Une table basse nous séparait. Ma Jie était installé derrière nous et servait d'interprète, la directrice-adjointe s'était mise à côté de moi et transcrivait la conversation. Le thé fut servi. Je tendis à Chen un objet artisanal réalisé par une paysanne allemande. Il le saisit des deux mains et posa quelques questions, le sourire aux lèvres.

Chen, alors âgé de 65 ans, avait un parcours hors du commun. Issu de la campagne, il avait accédé aux plus hautes sphères du Parti et du pouvoir. Il fit toujours en sorte que le célèbre village modèle de Dazhai dont il était originaire ne soit jamais délaissé et continue de se consacrer exclusivement à l'agriculture. Ce n'est qu'à 40 ans passés qu'il avait appris à lire et à écrire. Aux yeux de ses compatriotes, il personnifiait l'esprit de Yu Gong, une volonté folle de déplacer la montagne plantée devant sa bicoque. Je ne mesurais pas encore vraiment le sens profond de l'entretien qu'il m'accordait et qui s'inscrivait à une époque de violents bouleversements. Contre toute attente, Chen s'exprimait de manière détaillée et ouverte mais aussi critique. « Nous avons démantelé la Bande des Quatre, nous pouvons donc nous parler librement à présent », me dit-il. Il ajouta, mi-figue mi-raisin, tandis qu'il me proposait une de ses cigarettes qui arrachaient la gorge : « Sinon, j'aurais peut-être été attaqué pour '*relations illicites avec un étranger*' ».

Il ne chercha pas à éluder les séquelles de la Révolution culturelle : elles se faisaient sentir et certains districts connaissaient des problèmes dramatiques. Je l'interpellai alors : il était de notoriété publique que très récemment, dans

un district situé près de Pékin, des cadres avaient employé contre des paysans des moyens coercitifs mais aussi abusé de leur pouvoir administratif. Ils les avaient condamnés à des amendes voire à des prélèvements sur les céréales et les avaient roués de coups. « Pourquoi se laissent-ils faire ? Ne pourraient-ils pas résister ? », lui demandai-je.

- Mais c'est justement parce que les travailleurs des communes populaires n'acceptent pas les sales habitudes des cadres que ceux-ci se mettent à les frapper ! Ces gens donnent des ordres arbitraires, ils se retournent ensuite contre les masses et les tabassent ».

Dans un autre district, à la réputation devenue douteuse, des communes devaient tout bonnement mettre à disposition une main-d'œuvre gratuite sur « ordre d'en haut ». Des habitants avaient ainsi eu à construire des bâtiments qui n'avaient absolument aucun rapport avec la production agricole. Il y avait des cadres qui aidaient leurs parents et proches à s'enrichir et d'autres qui détournaient ouvertement des biens publics. Il existait aussi une pratique qui consistait, dans les communes ayant produit plus que d'autres, à confisquer sans détour les surplus. Au dire de Chen, tout cela n'incitait décidément pas les paysans à produire. Critique, il ajouta : « A partir de maintenant, l'agriculture doit être soutenue de toutes parts ». Les conditions étaient nées pour que « l'industrie épaulé l'agriculture ». L'Etat pouvait mettre plus de moyens à disposition, investir davantage. L'axe principal de mobilisation restait pour lui, héroïque ouvrier modèle, « l'éducation idéologique », la distribution de primes était quant à elle secondaire. Il dut convenir que le produit des récoltes n'atteindrait pas le niveau d'avant la Révolution culturelle. Car tout, à présent, était question de modernisation et d'accès aux méthodes scientifiques. Le degré de mécanisation agricole était terriblement bas. Et c'était de l'étranger que parviendraient en Chine les connaissances et les techniques modernes nécessaires à l'exploitation de la terre.

Notre conversation s'étira sur deux heures et demie, me fournissant beaucoup de matière. J'étais fier de cette rencontre. Plus fascinant encore sera de revenir des années plus tard sur les positions exprimées alors par chacun et de comprendre enfin que s'annonçaient là le départ d'une génération politique,

la fin de tout un modèle social. Le village de Dazhai évoquait la confiance dans les forces individuelles, l'engagement physique acharné de tout un collectif, la primauté du politique, l'éducation idéologique, et une époque où la Chine avait choisi l'isolement. Le comité central du Parti « espérait », pour reprendre les termes de Chen, que Dazhai se tienne là aussi aux avant-postes de la modernisation. Mais comment ? Chen, malgré les efforts qu'il déployait pour s'adapter aux temps nouveaux, symbolisait plus qu'aucun autre un modèle révolu. Chinois comme étrangers, nous n'avions nous-mêmes, concrètement, pas la moindre perception des changements socio-économiques qui se profilaient. Toutefois, quand Chen me raconta que la secrétaire du Parti et jeune paysanne modèle de Dazhai, Guo Fenglian, était partie quelques semaines plus tôt prospecter dans plusieurs pays occidentaux et voulait désormais faire des études supérieures, je tendis l'oreille. Mais avec quels ressorts mentaux accompagnerait-on les développements stupéfiants qui attendaient la Chine ?

10. Une star mythique du cinéma chinois revient sur sa vie rocambolesque

Au début de l'été 1978, le cinéma de l'hôtel de l'Amitié programma plusieurs films du grand acteur chinois, Zhao Dan. Nous découvrimés ainsi « *Li Shizhen* » (1956) et « *Lin Zexu* » (1958) mais aussi et surtout « *Les anges du boulevard* » (1937) : ces œuvres n'avaient pas été projetées depuis plus d'une décennie. Elles nous apparaissaient comme une révélation, à nous étrangers qui ne connaissions jusqu'alors que les films de la Révolution culturelle et ignorions totalement les productions qui les avaient précédés. En juillet de cette même année, je fis la connaissance de Zhao Dan et de sa femme, Huang Zongying. La rencontre eut lieu dans l'appartement de Xianyi et Gladys Yang, mes amis traducteurs. Le couple accueillait volontiers chez lui des personnalités du milieu culturel. Très vite, de vrais liens d'amitié m'unirent à Zhao Dan et Huang Zongying. Tous deux vivaient à Shanghai mais venaient souvent à Pékin.

Des relations aussi personnelles entre Chinois et étrangers n'étaient guère autorisées à l'époque mais Zhao Dan était entouré d'une telle gloire, il avait été si durement éprouvé par la Révolution culturelle qu'il ne se privait pas d'aller chez nous ni de nous accompagner au restaurant au vu de tout le monde. Nous allions aussi à des fêtes. On y dansait, comme c'était le cas chez le comédien d'origine mandchoue Ying Ruocheng, dont la maison était tapie dans une ruelle près de Wangfujing, non loin du théâtre du Peuple de Pékin.

Le jour où mon employeur me posa des problèmes sans raisons apparentes et suspendit le renouvellement de mon contrat de travail pendant un an, Zhao Dan n'hésita pas à s'adresser aux plus hautes instances politiques pour demander de l'aide. S'impliquer de cette manière pour un étranger pouvait être très risqué, mais il n'en avait cure.

Avec Patricia, devenue ma compagne, nous entreprîmes une interview exceptionnelle de Zhao Dan sur plusieurs jours, chez nous, à l'hôtel de l'Amitié. Des interprètes, dont Ying Ruocheng, se relayaient à tour de rôle. L'acteur

mythique s'épanchait avec courage et franchise ; nous l'écoutions, fascinés. Nous sortions vidés de ces séances et il en fut surtout ainsi après le récit qu'il nous fit de ses dix années passées en prison. Avec lui, il était presque inutile de lancer les questions. Souverain, détendu, il parlait comme un livre ouvert. Chaque épisode, chaque détail semblait défilier devant ses yeux. Il avait dominé pendant des décennies la scène cinématographique chinoise mais depuis la fin de la Révolution culturelle, pour d'obscures raisons, plus aucun rôle ne lui était confié. La nomenklatura glosa longtemps sur ce purgatoire. L'homme était considéré comme l'une des victimes personnelles de Jiang Qing et l'épouse de Mao portait la responsabilité de l'avoir fait emprisonner. Mais un bruit circulait, politiquement très grave : dans ses jeunes années, Zhao Dan aurait eu une liaison avec la future Mme Mao quand tous deux jouaient ensemble à Shanghai.

« Oui, et alors ? ». Nous étions stupéfaits. Jiang n'était alors qu'une starlette. Quand bien même ils auraient eu une aventure, en quoi résidait la faute politique ? Zhao Dan nous livra son histoire en ces termes...

Dans le cheminement de tout individu, deux influences s'exercent, capitales : l'une est familiale, l'autre sociale. Je suis né dans le Shandong mais nous avons très vite déménagé à Nantong, une petite ville de la province du Jiangsu. Mon père était chef d'entreprise, propriétaire d'un petit cinéma. D'une certaine façon, il était pour les réformes sociales mais sa manière de penser restait vieux jeu. De temps à autre, de célèbres acteurs de l'Opéra de Pékin, comme Mei Lanfang, passaient à Nantong. Dès sept-huit ans, je les ai tous rencontrés. Mon père était invité en permanence et il m'emmenait avec lui aux représentations. Comme tout le monde le connaissait, je pouvais rester dans les coulisses. Deux événements survenus à l'époque ont laissé sur moi une profonde empreinte. Il y avait un acteur spécialisé dans l'interprétation de Gong Yu, un personnage des Trois Royaumes dont le visage apparaît toujours cramoisi. Je me trouvais dans les coulisses, l'ambiance était grave, solennelle. Autour de moi, les gens chuchotaient, proches du recueillement, et marchaient sur la pointe des pieds. Des bâtons d'encens brûlaient devant une effigie de Gong Yu. Celui-ci incarne

le dieu de la Guerre ; l'acteur qui le représente est considéré comme un demi-dieu. L'artiste se trouvait à côté de moi, les yeux clos, la face maquillée de rouge. Moi, le petit garçon, je ne comprenais pas les raisons de ce cérémonial. Je retourne m'asseoir dans la salle près de mon père. Le rideau s'ouvre sur Gong Yu. Ses yeux fermés s'accordent à la solennité ambiante. Les comédiens spécialisés dans ce registre gardent les yeux clos et ne les ouvrent que dans les instants de colère. L'effet sur le public est maximal. Nous sommes subjugués, nous, les spectateurs, il nous a sous sa coupe; on a le souffle coupé. Devant moi, l'homme se transforme sur scène en un être surnaturel.

Ma deuxième expérience a aussi un lien avec le théâtre. Je me vois assis dans les coulisses ou près de la scène – elle comportait alors une entrée et une sortie pour les acteurs. Je suis installé au beau milieu de l'entrée à regarder le public. Et là, j'entends d'un coup d'énormes rugissements derrière mon dos. J'ai une peur d'enfer. La doublure de Zhang Fei se rue vers l'entrée, avec la puissance du tigre, le visage tout noir !

Mon père a tenu à ce que je sois initié dès l'enfance à la peinture et à la calligraphie. Lui-même se levait tôt le matin pour s'exercer. Je m'asseyais à côté de lui, je faisais le plein d'encre. Il m'obligeait à m'asseoir en gardant le dos bien droit et à préparer l'encre dans les règles de l'art. En m'enseignant la calligraphie, il me montrait comment tenir le pinceau avec trois doigts, à hauteur des yeux et du nez. La main doit se déplacer de telle sorte qu'elle puisse tenir un verre d'eau en équilibre sans le faire tomber. Parfois même, mon père m'en déposait un sur le dos de la main. Le pinceau doit être manipulé avec une certaine énergie. Chaque trait requiert un geste particulier. Par la suite, j'ai été initié au Tai-Chi. L'action se combine au concept de contrôle et de maîtrise de soi. On pousse vers le haut puis on bat en retraite. Coup de pied en avant puis recul. Le Tai-Chi et la calligraphie partagent le même principe. J'aimais le théâtre, comme mon père. Mais le métier d'acteur était méprisé. Mes parents n'acceptèrent jamais vraiment mon choix. Ma mère me voyait plutôt avocat. C'était une femme au foyer, très conservatrice. Mon père aussi était attaché aux traditions mais plus ouvert. Chez nous, on se pliait aux cérémonies et aux habitudes anciennes. A table, il allait de soi qu'on ne

commençait jamais un repas sans demander l'autorisation au père. On était trois frères, j'étais le cadet. Mon frère aîné vit aujourd'hui dans le Shandong, il cultive la terre. Mon plus jeune frère est chercheur dans un institut scientifique de Shanghai.

Tous les samedis après-midi, on suivait des cours de chant, de danse, de Tai-Chi et de théâtre. C'est là qu'un prof a fait répéter une petite pièce pendant des semaines à un groupe d'écoliers – ces moments restent pour moi inoubliables. Il m'a promis un rôle à moi aussi. Je lui ai demandé lequel. Il m'a répondu : un ouvrier. J'ai attendu les précisions mais rien n'est venu. Quand je reposais la question, on temporisait : je devais être patient. Ça a duré longtemps comme ça, jusqu'au jour où la représentation a été annoncée. Le rôle de l'ouvrier était bien pour moi. J'ai enfilé les vêtements qui me semblaient convenir et me suis maquillé. Mon entrée, ce que je devais faire et dire, je ne savais rien. Et soudain, sans crier gare, on m'a demandé de courir avec les autres sur scène. Ça a été ma première apparition sur les planches !

A l'école secondaire, j'ai formé « la troupe de théâtre miniature », comme on l'a appelée. Ses membres pouvaient – et là mon père a été généreux – voir tous les films à l'affiche dans son cinéma, sans avoir à acheter de ticket. Parfois, des troupes venues de Shanghai ou d'ailleurs se produisaient. On a beaucoup appris auprès d'elles, on les a imitées. Mon père était un ami du directeur de l'école et moi j'étais copain avec son fils. Ces liens m'ont été bien utiles : le cinéma étant à mon père et l'école au directeur, pour ainsi dire, j'ai fait en sorte que notre troupe puisse donner un spectacle dans la salle du cinéma – avec des billets ouverts à la vente ! J'ai expliqué à mon père que j'avais besoin du cinéma pendant trois jours et il a été d'accord. J'étais acteur mais aussi metteur en scène et un petit orchestre nous accompagnait. A la première, nos parents se sont assis au premier rang comme invités d'honneur. Mon père était très fier de moi, il a beaucoup ri et applaudi très fort. Mes parents mettaient au second plan la question de mes résultats scolaires, ils trouvaient très positif d'utiliser ce moyen pour être reconnu.

Un beau jour, une troupe est arrivée. Sa particularité n'était pas que les acteurs apprennent les dialogues par cœur mais qu'ils s'accaparent la pièce et les

rôles. Pendant la représentation, chacun devait sortir son texte spontanément. Ça a été une leçon pour nous et on a été tout heureux de proclamer la fin des textes qui ne sonnaient pas justes !

Aux vacances d'été, une ville proche de Nantong nous a invités pour plusieurs spectacles. L'une de nos actrices était originaire de là et son père y avait une position officielle. J'avais 13-14 ans, notre troupe comptait 30 à 40 membres ; j'étais responsable de tout ce monde. On a voyagé en bateau jusqu'à la petite ville. Au-dessus de nos têtes, une bannière flottait avec le nom de notre troupe. Sur le quai, on a été accueillis par les dignitaires du district. Les écoliers se tenaient en rangs, une fanfare jouait. On devait être sur scène pendant trois jours, à l'occasion de la fête d'un temple. Il ne restait plus une seule place !

Notre programme prévoyait aussi des tours de magie. Je tenais le rôle de l'assistant ; un rôle en fait plus important que celui du prestidigitateur, car c'est lui qui réalise les tours. Les yeux du magicien étaient bandés. Il remettait un paquet de cartes à l'assistant, qui les présentait au public. Quelqu'un en tirait une et le magicien devait deviner la carte sélectionnée. Le truc consistait à mettre au point un code permettant à l'illusionniste de repérer la carte. Puis, un vieil homme devait se lever parmi les spectateurs et protester d'une voix forte : « Mes compatriotes, ne vous laissez pas avoir ! La magie, c'est une escroquerie ! » ; histoire de monter le public contre nous. Au final, on s'arrangeait pour que le rôleur jette l'éponge. Tout avait été étudié au millimètre près.

La scène avait toujours été pour moi associée au plaisir, au divertissement, sans que j'envisage du tout de devenir un jour acteur. Mais alors que j'avais quinze ans, un changement a eu lieu. Mon père a invité la troupe du Théâtre moderne de Shanghai. Un événement. Ce qu'il fallait avoir, ils l'avaient : de la discipline, des répétitions, des décors élaborés, un metteur en scène, un texte. C'est le féodalisme que leurs intrigues ciblaient, dans des interprétations réalistes. On voyait par exemple le peuple prendre d'assaut le palais d'un roi ou d'un empereur. Un autre message important était la liberté du mariage. Les parents ne devaient pas arranger le destin de leurs enfants mais laisser les jeunes choisir eux-mêmes leur conjoint. « Pickpocket » exprimait une empathie à l'égard des

pauvres, dénonçant l'oppression et l'injustice. On était confrontés pour la première fois à des thématiques sociales en lien avec la lutte des classes. On n'avait aucune idée de ce que signifiait le réalisme mais on distinguait bien que c'était ça le vrai théâtre. Le jeu, les contenus, tout était différent de ce qu'on connaissait, tout était plus sérieux, plus profond. Nous, les enfants, on observait tout ça avec de grands yeux puis on débattait entre nous des idées nouvelles. Soudain, le théâtre n'a plus été pour moi un simple plaisir ou divertissement.

Par la suite, on a repris une partie du répertoire de la troupe shanghaienne et on s'est orientés vers le théâtre réaliste. On a écrit à Shanghai pour demander qu'on nous envoie un conseiller. Ils ont fait mieux : ils nous en ont dépêché deux. Ils nous soutenaient et nous guidaient en tout. Avec leur aide, mon jeu a gagné en naturel. J'interprétais le rôle du père dans 'Le retour du père', une pièce japonaise en vogue. J'y avais un monologue. Je devais interrompre mon texte un moment, secouer la tête, pleurer puis me mettre à lire. Le souffleur était au courant de cette pause. Mon père faisait partie du public. Il a cru que j'oubliais mon texte, il a voulu voler à mon secours. Il était très agité, il m'appelait par mon petit nom en dialecte local. Il s'est mis à crier : « C'est à toi ! C'est à toi ! ». J'ai sifflé entre mes dents mais assez fort pour être entendu : « Je sais. Du calme ou tu rentres à la maison ! ». En fin de compte, on a eu un succès fou avec cette pièce. On pleurait tous sur scène. De vraies larmes. Et le public pleurait avec nous. Dans la salle, beaucoup d'élèves venaient d'une école de filles. Elles pleuraient toutes ! C'est à ce moment, je pense, que mon père a réalisé pour la première fois que je pouvais devenir acteur. Quand il m'a vu, moi, son fils, pleurer comme un grand-père, il en a été très, très touché. J'ai incarné souvent à cette époque des vieillards pendant que mon copain, le fils du directeur de l'école, interprétait des rôles de jeune premier.

Et puis, la physionomie des membres de notre troupe a évolué. Des diplômés de l'académie des Beaux-Arts de Shanghai, originaires de Nantong, nous ont rejoints. Rester à la tête de la troupe ne m'inspirait plus et j'ai démissionné. J'avais alors quinze-seize ans. J'ai contribué à la création d'une revue, « Feuille d'érable », où j'ai publié quelques pièces et nouvelles. On avait déjà à

l'époque une meilleure compréhension de la société et des écarts entre riches et pauvres.

Cette même année, pendant le Nouvel an chinois, j'ai vu deux policiers arrêter un voleur. Il avait dérobé un paquet de gâteaux. Il est tombé à genoux devant eux en les suppliant de le libérer : il avait volé pour sa mère, elle était alitée, malade. J'en ai fait une pièce en un acte en utilisant trois ingrédients : le bon fils, la mère malade, la fête du Printemps. L'action se déroule juste après le vol. Le fils revient à la maison et remet le paquet à la mère. Il a pu gagner un peu d'argent et lui a acheté ces gâteaux. Elle s'énerve et pose des questions. Sur ce, arrive la police. Le fils a été suivi. La mère cherche par tous les moyens à retenir le fils pendant que la police le pousse dehors. La lampe tombe par terre. Dans l'obscurité, on entend les pleurs de la mère. Tandis qu'il est emmené, le fils s'écrit : « Comme le monde est sombre ! Quand verra-t-on la lumière ? ».

Notre identité d'adolescents de seize ans, nous la déterminions à nos centres d'intérêts. S'imprégner des œuvres de Lu Xun ou des « Souffrances du jeune Werther » de Goethe signifiait que l'on comprenait les choses ou qu'on était ouverts à l'amour. Ce style de gars plaisait aux filles ! Lu Xun incarnait le réalisme et la révolution. La littérature occidentale, comme les écrits de Goethe sur l'amour, étaient déjà en soi progressistes. La révolution et l'amour formaient un tout. C'est comme cela qu'on pensait.

Je mettais sur un même piédestal amour, romantisme et idéal révolutionnaire. Ceci explique pourquoi j'ai pris le pseudonyme de « Zhao Dan ». Je m'appelais à l'origine « Zhao Feng' Ao », qui signifie : « phénix aux ailes déployées ». J'ai choisi le caractère « Dan », « rouge ». Il représente la révolution. Les étudiants et les jeunes intellectuels de notre bande parlaient beaucoup « révolution », justement. Ça m'attirait. Je suis parti à Shanghai pour entrer à l'université. On était en 1931-1932. Sur les instances de ma mère, je me suis inscrit à l'université Qi Qi – elle n'existe plus aujourd'hui – en Droit et en Sciences politiques. Ma mère espérait me voir un jour avocat ou magistrat. De son point de vue, mes lèvres minces faisaient de moi un bon orateur, le Droit convenait donc très bien. L'examen d'entrée était facile, on connaissait les questions à l'avance :

l'important était de s'acquitter des frais d'inscription. Une fois admis, j'ai bien sûr payé l'addition.

L'université se trouvait à la périphérie de Shanghai. Deux de mes amis étaient aux Beaux-Arts, j'aimais cet endroit, le lieu où ils vivaient. J'ai emménagé chez eux. Quand je leur ai rendu visite la première fois, ils m'ont accueilli avec des lunettes de soleil. L'un d'eux portait une cape noire qui m'a rappelé Douglas Fairbanks. Élégants, désinvoltes, ils se battaient en duel. A la main, ils avaient des épées en bois. J'étais fasciné. C'était décidément un lieu parfait pour moi. J'ai fait le tour des salles de classe et des ateliers de l'académie, ceux des peintres et des sculpteurs, en premier. L'ambiance était bohème. Les hommes avaient les cheveux longs, parfois attachés avec un foulard, ou portaient de grands chapeaux. Ils avaient les pieds nus dans leurs sandales en bois. Les filles semblaient très libres avec les garçons. Aucune comparaison possible avec Nantong, d'où je venais. Ils s'embrassaient, s'enlaçaient. J'étais assez bluffé par tout ce que je voyais. Mes cours à la fac de Droit allaient débiter. Mes copains m'ont pressé de m'inscrire aux Beaux-Arts, sachant que je pourrais récupérer les frais déjà engagés ailleurs. Pour mon admission, je me suis fendu d'une peinture et d'un essai puis j'ai passé un entretien. Le recteur de l'académie, en ce temps-là, était l'excellent peintre Liu Haisu. Quelqu'un avait écrit une lettre à mon sujet en me décrivant comme le « génie du Shandong ». J'ai été accepté mais n'ai rien dit à mes parents. De même, quand je suis rentré à la maison pour le Nouvel an, je n'ai pas soufflé mot de ce changement. Mon père l'a appris par hasard. Sa colère est restée mesurée car il peignait lui-même et me reconnaissait du talent. La tristesse de ma mère, en revanche, a été immense, à la mesure d'une tragédie. Elle a beaucoup pleuré et avec elle, toute la gent féminine de la famille.

En plus de mes études, je jouais dans la troupe de théâtre de l'académie et m'occupais des revues étudiantes. Avec deux amis, qui deviendront plus tard les réalisateurs Xu Tao et Wang Weiyi, je n'ai pas tardé à louer une maison en dehors de l'école, près du parc Français. On l'a surnommée « le bungalow rose », en raison de sa façade, entièrement peinte dans cette couleur. De nos chambres, on pouvait monter sur le toit.

Si chaque individu a un âge d'or, disons que cette période correspond au mien. Notre « bungalow rose » abritait tout ce à quoi on tenait le plus. On faisait des rêves d'avenir, on était bourré d'idéaux et prêts à résister à tous les maux de la société. En 1934, on a adhéré tous les trois au syndicat progressiste des métiers du théâtre, affilié à la Ligue de gauche shanghaienne.

Le mouvement étudiant de Shanghai était remonté contre le Kuomintang : celui-ci ne faisait pas barrage à l'invasion nippone, à une heure où le Japon occupait déjà la Mandchourie. Plutôt que de combattre l'empire du Soleil Levant, le gouvernement de Chiang Kai-shek dirigeait toutes ses forces contre l'Armée rouge tout en employant les grands moyens contre les universités rebelles dont il faisait emprisonner les meneurs. Un samedi, aux environs de minuit, la nouvelle a commencé à circuler que plusieurs leaders étudiants avaient été arrêtés. Les chefs restés libres ont appelé tous les étudiants à se déplacer en groupes et à encercler les bâtiments de la mairie de Shanghai. Quand on est arrivés sur place, beaucoup d'étudiants s'y trouvaient déjà, parfaitement organisés. La consigne était de placer les plus jeunes aux premiers rangs et les plus âgés, à l'arrière. Comme on faisait partie des plus jeunes, on nous a installés à l'avant. Deux mitrailleuses étaient pointées vers nous, d'autres étaient positionnées plus loin. Un orateur nous a demandé si on avait peur de mourir. On a lui a crié : « Non ! ». Garçons et filles, on s'est ébranlés lentement, bras dessus dessous, indifférents à la menace des armes. Les soldats n'ont pas osé tirer sur nous. Le maire, Zhang Chun, était une fripouille avérée. Il a refusé de sortir et demandé à rencontrer des représentants étudiants dans son bureau. Mais sa proposition a été rejetée, nos représentants craignaient d'être arrêtés. Après plusieurs ultimatums, il a fini par se montrer. On lui a demandé en quoi la résistance antijaponaise de nos leaders était un crime. Il a prétendu tout ignorer de leur arrestation, ne pas en être responsable, et que c'était l'œuvre d'un autre. On a exigé qu'il s'informe sur-le-champ du lieu où se trouvaient les étudiants. Un autre responsable de la Ville, Wu Chuhui – un malin celui-là –, est arrivé. Il nous a dit de rentrer chez nous et qu'aucun mal ne serait fait à nos camarades. Son fils et sa fille se trouvaient parmi les étudiants et donc entre nos mains. Comment pourrait-il se présenter devant son propre

filis et mentir ? A ce moment-là, son fils s'est avancé. Il lui a lancé que le sort de la nation était en jeu et que les liens familiaux n'avaient pas à interférer. Il a ajouté qu'il choisissait les étudiants et qu'il ne connaissait plus son père ... C'est une scène inoubliable.

Au crépuscule, les mitrailleuses ont été retirées. Les étudiants ont commencé à respirer. Le maire savait que s'il arrivait jamais malheur aux détenus, sa propre vie eût été en danger. Tous nos chefs ont été libérés.

Mes débuts d'acteur ont eu d'emblée un lien direct avec la politique. L'avenir du pays était incertain. Nous, les jeunes, on s'est retrouvés face à un combat à mener ; on s'y est engagés. Les milieux du théâtre et de l'université avançaient unis. Pour nous, l'Art tirait sa source de la vie-même. J'étais jeune, je ne savais pas encore si je ferais une carrière artistique ou politique. Mais il était déjà clair pour moi que je devais défendre la Cause par le théâtre. La nation était en péril. L'Art, c'était la vie, le fondement de la vie.

Beaucoup de jeunes faisaient partie à Shanghai du mouvement théâtral progressiste qui s'était constitué juste après l'invasion de la Mandchourie par le Japon. L'argent était rare, impossible pour nous de louer de grandes salles. Alors, on se produisait dans des structures de 200-300 places ou dans des cinémas de troisième ordre, souvent libres en matinée. Le théâtre moderne, à savoir le théâtre parlé³⁴, n'était pas encore très populaire en ce temps-là et les billets se vendaient difficilement. Il était fréquent qu'une troupe se forme pour une représentation unique puis se dissolve. A cela, deux raisons majeures. La plupart d'entre nous étions des amateurs, des étudiants, sans engagement nulle part. Quand on se lançait dans une production, on mettait souvent de notre poche. On était soumis ensuite à un double contrôle. D'abord celui des étrangers et de leurs unités de police. Ils vérifiaient le bon fonctionnement de la troupe et son visa avant de s'intéresser à la pièce : si ça se trouvait, elle était anti-impérialiste ou procommuniste. Le second examen à passer était la censure du Kuomintang. Mais on était sur le territoire des concessions étrangères de Shanghai et le Kuomintang veillait à ne pas fâcher les étrangers.

³⁴ Ou Huaju, introduit d'Occident au début du 20^e siècle. A la différence, le théâtre traditionnel chinois est chanté.

Aussi, dès que les étrangers avaient donné leur aval, on n'avait pas tellement de souci à se faire, côté Kuomintang. Il avait ses agents à lui et assez de problèmes à régler.

Pour nous en sortir, on a vite appris à utiliser les ramifications complexes de la société chinoise d'alors. Il s'agissait de bien s'y retrouver et d'être habiles. Ying Yunwei, un homme d'affaires qui représentait une grande firme internationale, avait des liens avec les triades : il nous a souvent aidés à monter des pièces.

Nos troupes ont pris différents noms. L'une d'elles s'est appelée « Le petit théâtre expérimental du dimanche » car c'était généralement le dimanche après-midi, dans une salle de cinéma, qu'on se produisait. Notre répertoire comptait trois pièces au choix : « La Mandchourie, notre patrie » de Zhang Ming, « Une place dans la métropole » de Xia Yu, et la troisième... je l'ai oubliée. La première racontait le mal du pays de jeunes exilés après l'invasion de leur patrie, la Mandchourie. Un matin, alors que la pièce était programmée et qu'on avait commencé à jouer, la police a fait irruption. Elle a interdit la représentation. Par chance, ce jour-là, Ying Yunwei se trouvait dans la salle. Il n'avait rien à voir avec la production mais quand les policiers ont demandé après les responsables, qu'ils voulaient arrêter, il leur a répondu : « M. Wang, de (Il a prononcé le nom d'une triade) et M. Jones, de la police internationale, sont des amis à moi ». Les flics étaient totalement paumés. Ying est resté courtois. Il nous a dit : « Je m'en vais maintenant. Remettez les affaires en ordre. Moi, je m'occupe de tout pour la suite ». On ne pouvait pas continuer le spectacle sans être arrêtés, mais le public refusait de partir. On est donc remontés sur scène, toujours avec notre maquillage, on s'est préparés et on a fait lever le rideau. L'un de nous, Xu Tao, s'est avancé pour expliquer aux spectateurs : « On voulait vous montrer notre pièce mais la police est arrivée sans prévenir, elle a interdit le spectacle. Le problème tient à une seule phrase : « La Mandchourie est à nous ! Nous vivons sous la coupe d'un pays étranger ! ». Xu Tao était à la fois bon orateur et bon agitateur. Le public s'est mis à hurler : « A bas les impérialistes ! A bas le Kuomintang ! La Mandchourie est à nous ! Sauvons la Manchourie ! ». Et aussi : « Jouez votre pièce ! ». Plusieurs nous ont rejoints sur scène, ils nous enlaçaient, nous serraient les mains. C'est

entourés et protégés par le public qu'on a quitté le cinéma. L'événement a été la meilleure des propagandes, jamais une représentation n'aurait pu avoir un tel effet.

Pour être franc, j'ignorais encore à l'époque le b.a.-ba du métier d'acteur. J'étais avant tout patriote, opposé au féodalisme et à l'impérialisme. Il nous arrivait de jouer dans les usines ou les campagnes. En 1934, Xu, Wang et moi, on a adhéré au syndicat du théâtre progressiste, interdit et donc clandestin. On avait des réunions chaque semaine. C'est là que pour la première fois j'ai entendu parler de marxisme. On manifestait en distribuant des tracts, on peignait des slogans politiques sur les façades et les murs.

La même année, j'ai achevé l'école des Beaux-Arts avec les meilleures notes. Je devais remettre une peinture. La mienne faisait quatre mètres de long, elle représentait un paysage. Elle a été montrée à une exposition d'œuvres de fin d'études. On m'en a offert cinq cents dollars. Mon père n'a pas été d'accord, il estimait mon tableau en dehors de toute valeur marchande. Quand l'armée japonaise a envahi Nantong, mon père a perdu tous ses biens mais il est parvenu à sauver ma toile. Pendant la Révolution culturelle, où tant de choses ont été détruites, l'un de mes fils a réussi à la cacher en en faisant un rouleau. C'est pourquoi, je l'ai encore aujourd'hui.

C'est aussi en 1934 que j'ai commencé à travailler dans l'industrie du cinéma. Pour la plupart des jeunes diplômés, il était difficile de trouver à s'exposer. La fin des études signifiait chômage. Les plus riches partaient en France ou dans un autre pays poursuivre leurs études. Il ne fallait pas compter vivre de sa peinture à moins que d'enseigner. Que faire ? La question se posait aussi pour moi. Alors que j'allais terminer mon cursus, la troupe de théâtre de l'académie a produit « Le portrait de Mme Xi », sur une femme de la classe aisée. Cette Mme Xi, pendant une convalescence, a commandé à un étudiant en Arts une peinture. L'étudiant, un certain Xiao Shi, Petite Pierre, c'est moi. Il tombe profondément amoureux de cette femme tandis qu'il fait son portrait. Elle, au contraire, se moque de lui et de ses sentiments. L'histoire se ferme sur l'arrivée des troupes japonaises. Xiao Shi ne connaissait rien à la politique mais tout

change quand il s'aperçoit qu'il a été mené par le bout du nez. Il arrête d'être frivole, déchire ses toiles et part rejoindre les jeunes combattants.

J'étais jeune et présentais bien, comme on dit. « Le portrait de Mme Xi » a attiré sur moi l'attention de Hong Shen, un célèbre scénariste et réalisateur. Et c'est ainsi que les studios Mingxing de Shanghai m'ont offert un petit rôle au cinéma. Que j'ai accepté bien sûr.

L'industrie du film était en pleine mutation, suivant en cela les changements qui traversaient la société chinoise. Le burlesque ne plaisait plus, le réalisme gagnait du terrain. Le cinéma était le média du moment. Les communistes, avec toutes les forces progressistes, tentaient d'y imprimer leur influence.

Mes parents, comme je l'ai dit, n'avaient pas une très haute opinion du métier d'acteur. Cette position était alors monnaie courante. Mon père était tiraillé entre deux mondes : les traditions l'avaient façonné mais les succès du théâtre progressiste et du nouveau cinéma commençaient à lui faire comprendre, comme à beaucoup d'autres, que le métier d'acteur n'était pas une activité triviale. C'est ça qui l'a incité à soutenir ma conversion au cinéma. Les studios espéraient signer avec moi un contrat longue durée mais là, il n'a pas été d'accord. Question de statut social. J'avais 18 ans quand j'ai tourné mon premier film, un muet qui s'intitulait : « Le printemps des regrets ».

Evidemment, j'ignorais tout de la manière de faire un film ou de se positionner devant une caméra. Je me contentais de jouer, comme je l'avais fait sur les planches, de tout mon corps. Le corps exprime à la fois idées et émotions. Au théâtre, les gros plans n'existent pas comme au cinéma. Et au cinéma, tout ne repose pas entièrement sur le corps. Devant la caméra, j'ai laissé libre cours à la charge émotionnelle. En voyant le film achevé, j'ai pleuré. Je me trouvais atroce, surtout dans les gros plans. En plus, c'était un film muet et moi, ce sont les dialogues qui sont mon point fort. La dimension métaphorique des dialogues était évacuée, le contenu verbal n'apparaissait que dans les intertitres. Toutes les émotions que peut véhiculer un dialogue, le meilleur de ce que je pouvais donner, tout était escamoté.

En regardant le film, j'ai commencé à comprendre qu'il existait deux manières d'appréhender le jeu. Pour les films muets, il me fallait changer complètement

d'approche. Jouer devant une caméra était vraiment terrible. Admettons par exemple une scène où quelqu'un est au comble de la douleur. Au théâtre, il sort de vraies larmes et ses émotions se déploient en même temps grâce à l'interaction qui s'opère avec les autres acteurs. Mais au cinéma, ça ne marche pas comme ça, l'atmosphère qui prévaut durant un tournage est toute autre. Les techniciens discutent, rient, s'appellent les uns les autres... Ils peuvent le faire, le film est muet ! Le chef opérateur lance des ordres : « La tête plus dégagée ! Plus haute ! ». Le réalisateur demande : « Un soupçon à droite ! ». Le chef opérateur enchaîne : « Lisse tes cheveux ! ». C'était terrible, je ne voulais pas continuer. Mais je n'avais pas d'autre choix, rien à manger, il fallait vivre. C'était le problème.

Les patrons du studio me trouvaient photogénique et voulaient un contrat à durée déterminée. J'ai signé. Et c'est comme ça que je suis vraiment entré dans le milieu du cinéma. Je n'ai pas osé le dire à mon père. Il essayait de réunir de l'argent pour m'envoyer étudier la peinture à l'étranger. Je recevais désormais un salaire – pas grand-chose au début – que je partageais encore avec les amis qui n'avaient rien. C'était une habitude. On se comportait en vrais communistes. Les tournages débutaient généralement vers minuit, cela nous permettait dans la journée de jouer au théâtre. La plupart d'entre nous restions attachés à la scène. L'industrie du film attirait un nombre appréciable de jeunes gens. Des filles, il était exigé qu'elles soient minces et jolies, les garçons devaient avoir du charme. Même si on avait faim parfois, on était quand même heureux. On chantait, on dansait, on rigolait, on se racontait des histoires. De temps en temps, une copine, Bai Lu, passait nous voir. Avec elle, je suis allé barbouiller de slogans façades et murs. On étalait des couvertures dans la pièce, Bai Lu se mettait au milieu et on dormait tous les quatre autour d'elle, l'un s'installait près d'une de ses jambes, un autre du côté de son bras. On était les meilleurs amis du monde. En tout bien tout honneur. Bai Lu nous lançait pour plaisanter : « Après les genoux et les coudes, pas touche ! ».

Je tournais des films mais j'avais encore plus envie de monter sur les planches. Au printemps 1935, j'ai joué dans « Nora » d'Ibsen. C'est la première fois que je me suis retrouvé en présence de Jiang Qing. Elle se faisait appeler Lan Ping,

Pomme Bleue. Elle incarnait Nora, j'interprétais son mari. Elle sortait tout juste de prison, mais on l'ignorait. Il émanait d'elle un certain mystère et c'est aussi de manière très énigmatique qu'elle a endossé son rôle. Elle se donnait à fond, semblait avoir la tête pleine d'idées mais ne s'expliquait jamais. Inaccessible et nerveuse, elle pleurait aussi sans raison ou éclatait de rire tout à coup. Jamais aucune plaisanterie avec elle. Elle n'était pas froide, non, mais toujours sérieuse. Oui, elle savait jouer. Elle avait une taille élancée. Dans les drames occidentaux, elle portait de longues jupes. Elle avait eu les pieds bandés, enfant, et marchait avec un peu de mal.

En 1937, on a tourné « Les anges du boulevard »³⁵, un film sur les petites gens, sur le Shanghai des pauvres, des vendeurs de journaux, des camelots, des coiffeurs ambulants... J'étais un musicien qui joue dans les églises, aux mariages et aux enterrements. Mon personnage n'était pas vraiment musicien, il cherchait seulement à subsister. Il y avait aussi deux femmes, une prostituée et une chanteuse de bar. Yuan Muzhi, Nie Er, Chen Zhongli, Tang Na³⁶ et moi, on se rencontrait souvent au café Cyrano – le nom faisait référence à Cyrano de Bergerac. On nous faisait crédit car on n'avait pas d'argent. On parlait philosophie et des choses de la vie, on théorisait sur l'amour à longueur de soirée, parfois jusqu'à l'aube. On côtoyait là les gens de la nuit, des prostituées, des ramasseurs d'ordures, et bien d'autres encore. C'est là qu'on a trouvé la matière de notre long métrage. Yuan Muzhi a signé le scénario et s'est chargé de la mise en scène. Comme on était cinq frères jurés, il devait y en avoir autant dans le film. Comme nous, ils devaient vivre dans un taudis. Les personnages étaient aussi ajustés à nos personnalités : le mien laissait percevoir la vision que Yuan avait de moi. Il me voyait comme un petit malin. Pourtant, j'étais le premier à me faire gruger par les autres. Il nous a fait jouer notre propre vie. Et je peux dire que mon rôle dans « Les anges du boulevard » est mon préféré.

³⁵ Le film est inscrit dans les annales comme l'un des chefs d'œuvre du cinéma chinois.

³⁶ Yuan Muzhi et Nie Er, en particulier, se distingueront deux ans plus tard, l'un comme acteur, l'autre comme compositeur, dans 'Fils et filles de Chine' (ou 'Les enfants d'une époque troublée') qui donnera à la République populaire de Chine son hymne national.

Depuis la chute de la Bande des Quatre, une rumeur s'est répandue : j'aurais eu une histoire dans le milieu des années 30, c'est-à-dire au temps de « Nora », avec Lan Ping. J'aurais même eu un enfant d'elle. C'est une vilaine calomnie. Jamais, je n'ai eu de relation avec Lan Ping. Elle avait deux sérieuses raisons de nous haïr, moi et d'autres de cette époque. On en savait trop sur elle, on connaissait son parcours. Elle avait peur de nous. On était les témoins de son passé, un passé qu'elle voulait faire oublier. Comment, sinon, aurait-elle pu poser à l'authentique révolutionnaire qu'elle était depuis toujours ? Comment aurait-elle pu parader en guide suprême de l'art révolutionnaire prolétarien alors qu'on était au courant de tout ? On contrariait ses folles ambitions. Après la Libération et la fondation de la République populaire, en 1949, elle a prétendu que le grand écrivain et poète Lu Xun l'avait vue jouer dans « Le Revizor » de Gogol à l'automne 1935 et avait encensé sa performance. Pure invention ! Lu Xun a bien vu la pièce mais ne s'est fendu d'aucun mot particulier sur elle. Il nous a envoyé un message disant que le spectacle avait été un succès et qu'on devait monter davantage de pièces dans ce style. L'action se situait en Russie mais pouvait s'appliquer à la Chine. Le Kuomintang l'a interdite. Nulle mention de Lan Ping, donc, d'autant qu'elle n'y a tenu qu'un rôle mineur, l'épouse du menuisier. Elle aurait bien aimé obtenir celui de la femme du maire mais il avait été confié à Wang Ying. Lan Ping l'a haïe pour cela et en a fait son ennemie. Wang Ying est morte pendant la Révolution culturelle, persécutée par la Bande des Quatre. Lan Ping a aussi affirmé avoir porté le linceul de Lu Xun. Elle ! Notre troupe assistait bien en 1936 aux funérailles du poète, Lan Ping comprise, mais elle n'a porté strictement rien. Seuls les proches et amis les plus intimes de l'écrivain y ont été autorisés.

La seconde raison est liée au Premier ministre, Zhou Enlai. Après la Libération, je me trouvais encore à Pékin et je le rencontrais régulièrement, lui et sa femme Deng Yingchao, chez eux ou ailleurs. De même, on se retrouvait chez moi quand il venait à Shanghai et que j'y étais aussi. Cette situation seyait à Lan Ping. Elle nous voyait comme un support idéal pour attaquer le Premier ministre et nous souiller, tout en affirmant qu'il était son principal soutien. Tel a été son

projet, sa manière de faire ! Zhou était le plus proche allié du président Mao et donc un rival qui lui barrait la route. Il devait être renversé sans pitié.

La rumeur sur une prétendue liaison entre moi et Lan Ping court depuis la destitution de la Bande des Quatre. Lan Ping était la plus âgée de nous deux. J'ai interprété son mari dans « Nora » et dans « La Tempête ». Mais à l'époque de « Nora », j'étais amoureux de celle qui allait devenir ma femme, Ye Luxi ; à celle de « La Tempête », j'étais marié et Ye m'accompagnait partout. On prétend aussi que j'aurais fui Shanghai avec Lan Ping lorsque la guerre avec le Japon a éclaté. C'est complètement absurde. C'est avec ma femme que j'ai quitté Shanghai.

Tang Na était un critique de cinéma et de théâtre à succès. Lui aussi faisait partie du mouvement progressiste. Il a écrit d'excellents textes sur « Nora ». C'est en allant dans les coulisses qu'il a fait notre connaissance. Et celle de Lan Ping. Ils n'ont pas tardé à se mettre ensemble. Lui et moi, on s'entendait à merveille et il a vite rejoint mon cercle d'amis. On était cinq amis proches, la presse s'est mise à nous désigner comme une fratrie. En lisant les articles, on a eu l'idée de la mettre en scène, de lui donner de la matière. Nous étions en 1936. Moi et ma fiancée, Ye Luxi, Tang Na et Lan Ping, mon ami Gu de Nantong et sa copine, les trois couples, on a choisi de se marier le même jour. La cérémonie a eu lieu au YMCA de Shanghai puis il y a eu une fête avec thé et petits fours. Plein de gens du cinéma et du théâtre étaient là. Les trois couples, accompagnés de quelques amis, sommes partis ensuite à Hangzhou³⁷ qui abrite une célèbre pagode. On s'est fait photographier tous ensemble juste devant. De cet instant, beaucoup de clichés circulent encore. Lan Ping et ses partisans ont tenté de les faire disparaître. Pendant la Révolution culturelle, toutes mes photos, coupures de presse, plaquettes de programme et autre documentation sur moi, ma famille et mes amis ont été détruites. Aujourd'hui, je ne possède même plus une photo de mes parents et à peine quelques traces de mon enfance.

³⁷ Surnommée « la Venise chinoise », elle est traditionnellement associée, avec la ville voisine de Suzhou, à un « paradis terrestre » et à ce titre attire les jeunes mariés.

La notoriété de Lan Ping a grimpé à la faveur des tentatives de suicide de Tang Na. Trois fois au moins, il a essayé de se supprimer. Je me souviens encore d'une manchette : « Nouvelle tentative de suicide de Tang Na ! ». Il vit maintenant à Paris où il tient un restaurant chinois³⁸. J'appréciais Tang Na pour sa droiture. Il était proche de la Ligue de gauche. Mais je n'ai pas compris ses sentiments à l'égard de Lan Ping. Sans doute représentait-il un intérêt pour elle, car il pouvait lancer sa carrière. Au contact de Tang Na, elle s'est détendue, est devenue plus diserte. Elle parlait politique dans un langage commun et jouait les ingénues en s'étiquetant « progressiste ».

Peu après la Libération, elle a fait un saut à Shanghai. Elle a rencontré là tous ceux qu'elle avait connus autrefois. Elle semblait contente de nous voir et ne se prévalait pas d'être l'épouse du président. Elle s'est adressée à nous par nos petits noms ou nos surnoms. On s'est appelés « Ah Dan » et « Ah Lan », en dialecte shanghaien. Plus tard, j'ai senti qu'elle mettait les formes et qu'on avait bien affaire à la « camarade Jiang Qing ». Lin Mohan, du magazine Littérature populaire, s'est référé récemment à un entretien qu'il a eu un jour avec Jiang Qing. Elle lui aurait dit : « Zhao Dan, celui-là ne me comprend absolument pas. Il m'a demandé si j'allais remonter sur les planches ! Moi ? Je remettrais ça ? Je me consacre maintenant à la politique ! ». De fait, je lui ai demandé après la Libération : « Ah Lan, ça ne te dirait pas de refaire de la scène ? ». Elle a ri : « Non, non, non ! Ce n'est plus mon truc. Je dois m'exercer à la politique ». J'ai pensé que c'était la femme du président qui s'exprimait là. Dorénavant, elle n'a plus été pour moi que la camarade Jiang Qing et elle a commencé à se comporter en supérieur hiérarchique.

En 1949-1950, elle ne s'est pas publiquement manifestée. Elle n'était déléguée ni à la première ni à la deuxième Assemblée nationale. Mais à la troisième, elle est apparue et a commencé à lancer ses attaques. On faisait partie du même groupe car on était tous les deux originaires de la province du Shandong. Elle s'est écriée tout à coup : « Zhao Dan, tu ne nous écoutes pas ! Tu n'écoutes qu'eux ! Qu'est-ce que je t'ai dit et répété ? Est-ce que tu crois pouvoir aller

³⁸ Et où il décédera en 1988.

loin comme ça ? ». J'étais complètement abasourdi. A qui pensait-elle avec ce « eux » ? J'ai compris plus tard : elle faisait référence au Premier ministre et à ceux qui lui étaient proches parmi l'élite du cinéma, de la culture et des arts. Au nom de qui Jiang Qing s'exprimait ? On l'ignorait. Et on était loin d'imaginer sa folle ambition. Face aux critiques, on a fait consciencieusement notre examen, on a cherché à mesurer en quoi nos pensées étaient erronées ou révisionnistes. Une ligne « noire », condamnable, semblait exister en art et en littérature, alimentée par trois sources distinctes : le capitalisme, le révisionnisme et le Shanghai des années 30. Cela signifiait que tout ce à quoi nous avons œuvré était incorrect et devait être rejeté. Jiang Qing s'en est pris d'abord à la littérature et aux arts puis elle a jeté ses attaques contre l'éducation publique jusqu'à toucher enfin tous les milieux. Les vétérans ont bientôt été traités, tous sans exception, comme l'incarnation d'une politique incorrecte. En art et en littérature, les critiques se sont exercées à un double niveau. Les hauts cadres politiques ont constitué la cible principale, en second sont venus les acteurs et les artistes célèbres. En 1964 à Shanghai, Zhang Chunqiao s'est distingué tout particulièrement. Proche de Jiang Qing, il faisait partie de la Bande des Quatre. Son cheval de bataille était la ligne révisionniste et les politiques réactionnaires dans les milieux du cinéma. Il a nommé expressément les personnes qu'il fallait critiquer, moi inclus. Mon père ayant été entrepreneur et capitaliste, ma pensée était automatiquement erronée. Ce en quoi j'avais cru a été jugé contrerévolutionnaire. C'est d'abord nous que Jiang Qing a visés. En nous avouant révisionnistes, on était de fait contrerévolutionnaires. Elle s'est efforcée de placer l'Opéra de Pékin sous son contrôle pour monter des opéras soi-disant « modèles ». Le complot politique a été préparé avec soin. Il lui aura fallu deux ans, entre 1964 et 1966, pour arriver à ses fins.

Le 13 août 1937, le Japon a envahi Shanghai. Quelques jours plus tard, le 25 août, ma femme et moi avons quitté Shanghai avec notre bébé, Zhao Qing. Le pourquoi et le comment de la guerre nous échappaient. On pensait qu'une guerre ne dure jamais longtemps. D'ailleurs, on n'a vu aucun dispositif particulier qui y préparait. On a rejoint l'équipe n°3 de la « troupe de théâtre

pour la sauvegarde de la patrie ». Il existait une dizaine d'équipes environ dans ce format. On a emporté avec nous très peu de bagages.

Avec l'équipe, on a pris la direction du sud. En chemin, on a tâché d'informer et de mobiliser la population. Il était rare de trouver des salles à proprement parler. On a fait un travail de propagande, on a chanté et parlé pour stimuler le courage, l'envie de se défendre. On a prêté main forte aux cliniques et aux hôpitaux dans les soins aux blessés. On a rédigé des lettres pour ceux qui ne savaient pas écrire. On a aidé les infirmières à laver les vêtements et les pansements sales. On a dormi dans les temples et les écoles. Cette vie en collectivité était dure mais on était jeunes et très patriotes, et on avait le cœur à l'ouvrage. On a monté des pièces, dont certaines étaient interdites par le Kuomintang. On a oublié la censure.

Mon expérience du théâtre comme celle du cinéma m'ont beaucoup servi. Un jour, une drôle histoire m'est arrivée. On jouait en plein air dans un village une pièce qui s'intitulait « Soleil d'automne ». Inspirée d'une nouvelle étrangère, elle avait été adaptée à la situation chinoise, la résistance en Mandchourie. J'interprétais un chasseur, père de famille. Il donne refuge à un partisan blessé. Les soldats japonais arrivent à la recherche du fugitif. Ils interrogent le fils, le menacent mais celui-ci se tait. Un lieutenant exhibe alors sa montre qui sonne automatiquement toutes les heures et promet au gamin de la lui offrir. Celui-ci dévoile la cache du partisan. De retour à la maison, le chasseur, apprenant les faits, tire de rage sur son fils et le tue.

Le garçon était interprété par ma femme. J'étais à fond dans mon rôle, rempli d'émotions intenses et en larmes. Le public, lui, ne ressentait absolument rien. Je pleurais toute ma douleur, les spectateurs riaient. Je parlais d'une voix comprimée qui reflétait mes sentiments, mais les spectateurs criaient : « Plus fort ! Plus fort ! On ne t'entend pas ! ». Cette pièce me semblait forte, grave. Cependant, elle n'a pas eu de succès. Pire : de nombreux paysans nous ont demandé si l'acteur qui jouait le chasseur n'était pas plutôt un étranger qu'un Chinois ! Le coup a été rude à encaisser.

Comment se pouvait-il qu'un acteur chinois soit pris pour un étranger par son propre public ? Je ne saisisais pas alors les différences d'attitude qui pouvaient

exister en Chine entre un paysan et un intellectuel. J'ai pensé, j'ai vécu trop longtemps dans les concessions étrangères de Shanghai, j'ai copié à l'excès les stars européennes et américaines. Ma perception des choses n'est pas allée plus loin à l'époque. J'avais encore un bon bout de chemin à faire. Il a fallu que je m'engage dans un travail de réflexion et d'analyse. Qu'est-ce que je devais conserver ? De quoi devais-je me débarrasser ? Pendant un moment, je n'ai plus joué, me limitant aux activités du quotidien. En même temps, du fait de la guerre, j'ai plus vécu au contact des gens simples et j'ai appris auprès d'eux, sans le savoir. Ce travail de réflexion et cette vie au milieu du peuple m'ont fait peu à peu comprendre une chose : mon jeu était devenu trop conventionnel. Emprunter aux acteurs occidentaux n'était pas la meilleure voie. Mais en quoi consistait le style chinois ? Nous étions bien trop accaparés par la guerre pour nous préoccuper de ces questions. Mais avant de m'endormir, les soirs, elles me poursuivaient. A l'heure où je parle, je sens encore l'effroi et la douleur qui avaient été les miens devant le fiasco de « Soleil d'automne ». Deux constats se sont imposés à moi : d'abord, les paysans ne sont pas assez instruits et sensibilisés au monde des arts. Ensuite, en tant qu'acteur, je veux contribuer à l'effort de guerre mais mon engagement patriotique n'est pas accepté à cent pour cent. Je ne réussis pas à communiquer aux gens, au public, le sens de cette guerre même si je crois être bon en cela. J'ai donc dû me tromper quelque part. Les insomnies m'ont aidé à comprendre. J'avais une trop grande part étrangère en moi. Mon jeu, ma façon d'exprimer les sentiments, s'étaient occidentalisés.

Nous avons poursuivi notre travail de propagande tout le long de la route jusqu'à Hangzhou. La situation y était plus calme que sur le front. J'ai joué dans deux nouvelles pièces qu'on avait nous-mêmes écrites et j'en ai dirigé une troisième. J'avais accusé le coup et évoluais au fil des expériences qui se présentaient pour dérouler un jeu « à la chinoise ». Plus personne ne s'est plaint. « Repose ton bâton ! », surtout, a très bien marché. On jouait dans la rue, les piétons ont pris ce qu'ils voyaient pour argent comptant. J'incarnais un vieux père qui veut forcer sa fille à chanter pour mendier. Ils sont pauvres, réfugiés de la Mandchourie occupée. La fille répugne à chanter et le père fait mine de

la battre. Un jeune homme s'interpose puis des spectateurs (en fait, des membres de la troupe) s'élèvent contre la situation en Mandchourie. Certains passants s'y sont mis à leur tour, sans savoir que c'était un spectacle. Quand j'ai levé mon bâton sur ma fille, des gens se sont jetés sur moi. Je leur ai dit qu'il s'agissait d'une affaire de famille, qu'ils n'avaient pas à s'en mêler. Un policier a même été appelé à la rescousse... J'avais compris. A orientation nouvelle, nouvelle pratique et nouvelles idées. Jouer ne se confondait plus à un intérêt personnel ni à la seule expression de sentiments patriotiques. Jouer a pris pour moi un sens nouveau, une importance nouvelle.

On a pris ensuite le chemin de Chongqing, dans la province du Sichuan. La ville était alors la capitale de la résistance. On a changé de nom pour devenir la « Troupe de théâtre amateur ». Et on a parrainé de nouveaux venus : la jeune actrice shanghaienne Bai Yang, déjà célèbre, la star Xie Tian, qui était aussi metteur en scène, et Zhang Ruifeng, que tout le monde connaît aujourd'hui. Une fille timide, alors, elle portait une robe bleue et parlait peu, pas comme maintenant ! Au début, notre troupe était la seule à Chongqing. Puis d'autres troupes sont arrivées de tout le pays : celle du Studio de cinéma de Chine, celle de Vive la Chine, celle du Studio central de Chine.

Au début de la guerre, pendant la période du Front uni, quand le Kuomintang et le Parti communiste coopéraient, la situation était ainsi faite que la droite et la gauche pouvaient se retrouver sur une même scène. La gauche régnait sur les milieux du théâtre. Beaucoup de comédiens quittaient Chongqing pour Yan'an, dans la province du Shaanxi, au centre de la Chine, siège du contre-pouvoir communiste. Je voulais moi aussi m'y rendre mais j'ai préféré partir en 1938 avec un petit groupe pour le Xinjiang, dans le nord-ouest reculé. Le Studio central m'avait invité à Chongqing à le rejoindre et à adhérer au Kuomintang. J'avais refusé. Ma sympathie allait à la gauche. On pouvait cependant s'allier contre les Japonais. Nous, de la Ligue de gauche, on n'était pas nécessairement affiliés à un parti politique mais on avait des amis au Parti. J'étais libre de m'organiser comme je voulais, je n'étais lié à aucun parti mais j'étais proche des communistes. C'est moi seul qui ai décidé de partir au Xinjiang. Le gouvernement local se revendiquait progressiste et prosoviétique,

procommuniste et démocratique. L'art, la culture, la littérature, les échanges intellectuels faisaient cruellement défaut. Je pensais, en plus, qu'Urumqi, la capitale, pourrait me servir de tremplin pour partir étudier le théâtre à Moscou ; le rêve de beaucoup d'entre nous.

Le Xinjiang était une région immense et isolée. A peine arrivés, on a tout de suite réalisé que les belles paroles qu'on avait entendues sur le Xinjiang étaient un leurre. Ma femme et ma fille ainsi que trois amis m'accompagnaient. J'ai travaillé là en tout huit mois – jusqu'à mon emprisonnement. La province était dirigée par un généralissime fasciste, un seigneur de la guerre qui se maintenait au pouvoir en exploitant l'isolement de son territoire mais aussi les conflits innombrables qui opposaient le Kuomintang, le Parti communiste et d'autres forces, sans compter, en toile de fond, les exigences de toutes sortes de l'Union soviétique à son égard. Le généralissime s'appelait Sheng Shicai. Il parlait volontiers démocratie, se qualifiait lui-même de marxiste ; c'était un fasciste. On a monté plusieurs pièces contre la guerre, on a formé de nouvelles recrues. Des spectacles comme ceux-là, issus du répertoire moderne, étaient inédits. Nos drames contemporains ont été très bien accueillis par la population mais ils ont vite exaspéré Sheng. On était pourtant très, très prudents. Tout était soumis à la politique, comme j'en ai fait l'amère expérience. Dans nos pièces, la démocratie n'était cependant pas un vain mot. On a été arrêtés – pas nos femmes – et emprisonnés sans jugement. On a été accusés d'être aux ordres de collaborateurs pro-japonais, de préparer des attentats et de vouloir renverser le pouvoir en place. Ça, c'était en 1939.

La prison était encore plus moyenâgeuse que celles de la Chine profonde. On dormait sur un kang, un lit de briques très dur. Les poux, les moustiques s'invitaient constamment. Pendant mes cinq années d'incarcération, je n'ai eu comme seuls biens qu'une couverture et un vêtement chaud. On s'éclairait à l'aide d'une petite lampe à huile, il n'y avait pas d'électricité. En été, six, sept, jusqu'à douze personnes ont occupé la cellule, assises côte à côte sur les bords du kang. L'un d'entre nous relevait les jambes de son pantalon et les poux déferlaient sur lui. Il y en avait tout un wagon. Il crachait dans ses mains pour les attraper puis les faisait griller dans la lampe à huile – elles se mettaient

à grésiller. Mon oreiller et ma couverture étaient couverts de sang. On pouvait prendre un bain une fois par an, à la fête du Printemps. Au petit déjeuner, on nous servait une bouillie liquide. On n'avait que quelques feuilles en guise de légumes, accompagnés d'une galette plate des plus basiques. Quand on nous donnait un peu de graisse de mouton, c'était la fête.

A mon arrivée en 1939, j'étais très jeune, je me voyais révolutionnaire. J'ai crié fort et protesté. C'était absurde, évidemment. J'ai fait la grève de la faim. Au bout de trois ou quatre jours, ils ont commencé à me harceler. Puis, voyant que je persévérais, ils m'ont enchaîné et m'ont cogné dessus à volonté.

Au bout d'un moment, une « enquête » a été ouverte, vite suivie d'un « procès » où mon arrestation a été motivée ainsi : j'étais un collabo. J'ai nié mais on m'a expliqué qu'on détenait des preuves. Je pouvais dire n'importe quoi, peu importait.

Un an s'est encore écoulé. J'avais 26 ans. On est venu me chercher pour un trajet en camion, la tête et les yeux recouverts d'une capuche. J'ai été confronté à Sheng Shicai, une nouvelle fois. La première, c'était à notre arrivée et cela nous avait valu un banquet. A la seconde, j'avais devant moi un pur acteur. Il m'a demandé mon nom, mon âge, etc. comme il l'aurait fait à tout prisonnier. Il a voulu savoir ce que je pensais du Xinjiang, comment je vivais ma détention. J'ai pensé, à tort, qu'il était peut-être animé de bons sentiments et lui ai fait un compte rendu : des innocents étaient aussi sous les verrous, j'étais accusé à tort d'être un collabo, j'avais été battu.

Il ne comprenait rien à ce que je disais, me dit-il. Je lui répète tout d'une traite. « Zhao Dan, tu devrais te montrer plus intelligent. Tu vas continuer à résister encore longtemps comme ça ? ». Il me regarde méchamment. « Au Xinjiang, on ne torture personne et on n'enferme pas les innocents ». Je reste sans voix. « Tu es jeune, tu n'y connais rien. C'est le seul moyen que j'ai de gouverner ici. Il y a trop de nationalités différentes. Ce sont tous des sauvages. A la moindre occasion, ils créent des problèmes. Quand je fais arrêter quelqu'un, personne ne demande des comptes : le Kuomintang ne s'y risque pas, les communistes non plus. Quand je fais tuer quelqu'un, personne ne pose non plus de question. Et quand je fais libérer quelqu'un, pas plus ne demande-t-on pourquoi. Vous

êtes des fugitifs, vous vous êtes enfuis jusqu'ici. On connaît votre groupe. Le Kuomintang comme les communistes t'ont laissé tomber. Tout le monde t'a lâché. Moi, je peux avoir besoin de toi. Je dois te faire un peu confiance. Voilà pourquoi je t'ai convoqué. Ta femme a supplié la mienne de l'autoriser à venir te voir. Quand tu la verras, dis-lui que tu es bien traité. Tu comprends ? Tu seras bien nourri ensuite ». Je le remercie puis j'enchaîne : « Un proverbe dit : viens comme tu pars, avec de bonnes intentions. Nous sommes arrivés au Xinjiang avec de bonnes intentions. Si nous n'avons pas fait comme vous vouliez, il vous suffit de nous renvoyer. Ma famille m'attend.

- Quoi ? Tu veux repartir ? Je ne suis pas d'ici moi non plus ! Faisons plutôt alliance ! ». Le généralissime espère alors que je m'exprimerai publiquement en sa faveur.

J'ai été reconduit dans ma cellule. Jamais on ne m'a laissé voir ma femme ni servi de meilleurs repas. Après cette rencontre, rien n'est arrivé. Deux de mes compagnons de prison avaient déjà passé là neuf et sept ans. Ça m'a fait très peur. Je leur ai demandé comment ils s'y étaient pris mentalement pour survivre si longtemps. L'un d'eux m'a donné cette réponse : « La douleur comme le bonheur sont des ressentis très subjectifs. Si tu penses à tes joies passées, tu vas souffrir. La seule solution pour supporter la prison, c'est d'éliminer tes souvenirs. Le monde tel que tu le connais depuis ta naissance ne te paraîtra jamais plus grand que cette cellule. Le ciel tout entier sera grand ou petit en fonction de la partie que tu en verras de ta fenêtre. Ta vie ne consistera qu'en l'univers de cette cellule. Si tu suis cette règle et que tu es sans passé, tu ne souffriras pas. Et tu pourras même éprouver un peu de bonheur ! ». Je me suis efforcé de suivre cette philosophie, j'ai essayé de tout oublier en conditionnant mon cerveau. Quel était mon plus grand bonheur, ma plus grande joie dans la vie ? C'était le nombre de bouts de gras de mouton dans mon assiette.

Nous manquions de livres, d'imprimés. Un vieil Imam détenait un dictionnaire et une encyclopédie. J'ai étudié avec pendant trois ans. Dans notre cellule, tout le monde n'était pas capable de lire le chinois. Un détenu avait sur lui une édition du « Rêve dans le pavillon rouge ». Chaque soir, j'en ai lu un peu

pendant qu'on s'épouillait. Au début, j'ai reçu une cigarette par chapitre. Puis, quand les cigarettes se sont raréfiées, on m'en a donné une en échange de deux-trois chapitres. Au bout d'un moment, je lisais gratis. Ça me faisait passer le temps, mes compagnons de cellule avaient les oreilles grandes ouvertes. Un nouveau prisonnier est arrivé durant ma quatrième année de détention. Il parlait beaucoup politique et racontait des horreurs en évoquant des tortures et des clous plantés dans des têtes ou encore comment Sheng Shicai avait organisé un banquet d'adieu pour des associés avant de les faire enterrer vivants. Mais moi, je n'avais pas trop de souci à me faire, me dit l'homme : « Toi, il ne te tuera pas, tu es un acteur célèbre. Il aurait trop peur des grosses légumes de Chongqing ou de Yan'an ». Tout dépendait de l'évolution de la guerre. Sheng n'était après tout qu'un petit baron. Les gens du Kuomintang ou les communistes finiraient par rompre avec lui. Il m'a fait valoir : « Tu es célèbre, moi pas. Qui se préoccupe de mon sort ? Les gens comme moi sont éliminés ». Je lui ai demandé s'il avait peur de mourir. « Non, car la peur ne résout rien. J'essaie de vivre au mieux et autant que possible ». Histoire de tuer le temps, on blaguait, on se racontait des histoires.

Il y avait aussi parmi nous un géologue de Chongqing. Les individus ne comptent pas, prétendait-il. Nous étions tous des produits, des créatures périssables. Y compris Sheng, qui devait s'attendre à mal finir. Ce sont de telles personnes qui m'ont redonné confiance. J'ai essayé, autant que possible, de faire des exercices même quand la nourriture était insuffisante et que je tombais en syncope.

Cette expérience m'a beaucoup servi pour mon deuxième séjour en prison. Même si celui-ci a été très différent du premier, il existe aussi des similitudes. J'ai été maltraité physiquement comme moralement. La première fois, les souffrances ont plutôt été corporelles ; mes compagnons de cellule m'ont aidé à me rétablir. Ils m'ont redonné courage et évité le suicide. Dans la vie de tous les jours, les gens ont du temps pour se lier d'amitié. Dans les geôles du Xinjiang, on s'est retrouvés comme aux bains-douches : nus, sans plus aucune différence sociale. On se parlait sans réserve. Et on se comprenait, malgré les

obstacles liés à la diversité des langues et des dialectes. On éprouvait une grande compassion les uns envers les autres.

Un matin, j'ai été saisi de douleurs à l'estomac, proprement insupportables. L'été était brûlant. Je me sentais au plus mal, sûr d'avoir bientôt la diarrhée. On n'avait qu'un pot par cellule. Si je l'utilisais, la puanteur allait être atroce. J'ai martelé la porte pour appeler le gardien et demander la permission d'aller aux toilettes à l'extérieur. J'ai frappé, frappé. Il est arrivé, je lui ai raconté mon histoire et il s'est contenté de pointer du doigt le pot de chambre. Les autres ont aussi parlementé et imploré son accord. Le garde s'est mis à hurler : « Sale petit con, tu te crois chez toi ? ». J'ai hurlé à mon tour, il était prêt à me frapper. Après quoi, je lui ai crié : qu'il ose seulement venir, je lui donnerais une bonne correction. Il est bientôt réapparu, armé d'une matraque cloutée. Il a ouvert la porte. J'étais hors de moi. J'ai saisi le pot et l'ai menacé de le lui balancer à la tête s'il s'approchait. Mes compagnons m'ont dissuadé. « Zhao, ne fais pas ça. Contrôle-toi ! ». Le vieil imam s'est mis à genou, lui demandant de ne pas frapper. Mais il lui a balancé un coup de pied. Un chamelier ouïgour, plutôt dur à cuire, a alors avancé le poing en direction du garde qui levait au même moment sa matraque sur moi. Les clous ont transpercé sa main. Sans même regarder sa blessure, l'Ouïgour m'a apostrophé : « Pense à ton enfant ! Pense à tes parents ! ». Le gardien n'en menait pas large. Il m'a hurlé un avertissement avant de disparaître... Je me suis mis à pleurer, je ne m'arrêtais plus. Ma gratitude pour ce chamelier était infinie. Les clous avaient perforé sa main alors qu'il essayait de me sauver.

Ma seconde expérience de la prison aura été une forme de torture plus mentale, elle s'est avérée plus diabolique que la première. En comparaison de ceux qui me l'ont infligé, Sheng Shicai n'était qu'un simple abruti et meurtrier. La Bande des Quatre, elle, pouvait t'assassiner et tu pouvais lui en être reconnaissant par-dessus le marché. J'ai été détenu en isolement et n'ai eu pour toute lecture que les quatre tomes des Œuvres choisies du président Mao. Si je voulais un journal, je devais payer. La prison se trouvait dans les environs de Shanghai. Au bout de quatre ans, j'ai été autorisé à lire Marx et Engels. Lu Xun m'était interdit. En isolement, on peut mourir facilement. On est souvent

envahi par la pensée de mourir. Si je n'avais pas connu le Xinjiang, j'aurais été plus exposé encore. J'avais sept enfants et petits-enfants à charge, ainsi qu'un frère plus jeune et sa famille. Dans le cas où j'aurais décédé, la Bande des Quatre aurait fabriqué des aveux contre moi. Ils étaient plus intelligents que Sheng Shicai. Si je meurs, ai-je pensé, mon nom ne sera jamais blanchi. Mes proches seront stigmatisés parce que je me serai montré trop faible. C'est principalement cette pensée qui m'a retenu de mourir. J'ai décidé de vivre.

Dans ma minuscule cellule d'isolement, je m'installais à une table tout aussi minuscule. Je devais m'asseoir dans une position particulière, et cette position ne souffrait aucun relâchement. Par exemple, je ne pouvais pas m'appuyer sur la table. Le gardien regardait par le judas et hurlait : « assieds-toi correctement ! ». Ce n'est que lorsqu'on était officiellement déclaré malade, qu'on pouvait s'étendre. A force de rester assis sans bouger, les pieds se trouvaient tout enflés. Au cours des cinq ans et trois mois que j'ai passés en détention, j'ai pu à peine parler. Seuls les interrogatoires m'offraient la possibilité de m'exprimer. Je râlais, bataillais, disais ceci ou cela, dans l'unique but d'utiliser ma voix !

La seconde fois, la douleur a été différente. Elle a été d'une portée plus profonde. La première fois, j'étais politiquement assez inexpérimenté. Mais cette fois-là, cela émanait de mon propre parti. Je suis membre du Parti communiste. Jiang Qing était une de nos camarades depuis les années 30, elle était à présent l'épouse du président Mao. L'erreur devait donc venir de moi. Au début, j'ai fait mon examen avec une totale sincérité. Puis, j'ai compris. Ils ne voulaient rien connaître de la vérité, ils te persécutaient simplement et t'éliminaient. Leurs barbouzes diraient ce que les responsables politiques voulaient entendre. Comparés à eux, Sheng se contentait d'être grossier et abrupt, il en venait rapidement au fait. La Bande des Quatre s'y connaissait en ruses à un point inimaginable. On n'avait aucune chance d'être convaincant. Oui, j'ai plus souffert la seconde fois.

Notre appartement de Shanghai a été fouillé à de nombreuses reprises. Passé minuit, ils étaient une douzaine de gens à faire irruption et à emporter tout ce qu'ils pouvaient dans de grands sacs : dossiers, photos, carnets, manuscrits,

lettres, etc. Ils cherchaient des objets cachés entre les pages des livres, dans les chaussures et les casseroles. C'était de la comédie, du théâtre pur. En fait, ils étaient en quête d'éléments sur Jiang Qing ; ils voulaient la protéger. Ils ont cherché des documents, voulu savoir ce que le Premier ministre nous avait dit ou écrit. Toutes les photos où nous avions posé avec Mao et Zhou mais aussi avec Deng Yingchao, la femme de Zhou, ont été saisies. Ils sont venus souvent et ont tout pris.

Notre petite dernière, Juzi (Orange), avait seize ans. Comme la plupart des jeunes de son époque, elle demandait à partir à la campagne pour aider les paysans et apprendre auprès d'eux, faire ses preuves comme révolutionnaire. Elle voulait aller dans le Heilongjiang, dans la lointaine Mandchourie. Cela lui a été accordé. Avant son départ, elle voulait encore voir son père. Cela aussi lui a été accordé. Mais elle pouvait me voir à une certaine distance seulement et en présence de plusieurs personnes. Pas me parler. Après notre rencontre, j'ai sangloté. C'était exactement ce qu'ils voulaient. Tout était pensé. Ils ont immédiatement organisé un interrogatoire. Je devais avouer mon crime. « Si tu avoues, tu seras libéré et pourras retrouver ta famille ». J'avais trois années de prison déjà derrière moi à l'époque et je savais que tout n'était que feintes.

Orange a traversé avec succès toutes les épreuves imposées à sa jeune vie. A sa naissance, je jouais dans la pièce de Guo Moruo, « Qu Yuan » où apparaît une « ode à l'orange » : l'orange résiste à la pluie, au vent, au froid, à la neige, et malgré tout, elle recèle en elle fraîcheur et beauté. Nous avons souhaité que notre fille soit ainsi. En Mandchourie, elle a travaillé comme projectionniste, voyageant d'un village à l'autre dans une charrette tirée par un cheval à montrer des films. En tout, elle est restée huit ans à la campagne. Elle étudie aujourd'hui dans une université de Shanghai, elle a vingt-cinq ans.

J'ai été arrêté en novembre ou décembre 1967 et libéré cinq ans et trois mois plus tard. Le jour de mon arrestation, il faisait un froid glacial et j'ai dû dormir à même le sol en ciment. La cellule était située au rez-de-chaussée, elle était froide et humide. Je n'avais qu'une couverture. Tout contact avec ma famille m'était interdit. Elle me croyait mort. Nos noms nous avaient été confisqués,

chacun des trois ou quatre cents détenus s'était vu attribuer un numéro. Le mien était le 139.

En 1944, j'avais pu quitter librement mon lieu de détention au Xinjiang, grâce à l'intervention de Zhou Enlai et de Guo Moruo. A Chongqing, on a reçu un accueil royal. Zhou Enlai et son épouse Deng Yingchao étaient là. Ma femme s'était remariée après qu'on lui eût annoncé mon décès. Je ne lui ai fait aucun reproche. Elle s'est installée à Kunming avec son nouveau mari, dans des conditions économiques difficiles. Elle avait placé notre fils Zhao Mao à l'orphelinat et lui rendait visite une fois par mois. J'ai pris Zhao Mao avec moi. Après la défaite japonaise, je suis retourné à Shanghai avec mon fils. J'ai repris le chemin des studios en 1947 avec « La rhapsodie du bonheur ». C'est sur le tournage de ce film que j'ai connu Huang Zongying, ma femme actuelle. Nous nous sommes mariés le premier jour de l'année 1948. Elle était actrice de cinéma et nous avons joué ensemble dans plusieurs films comme « Corbeaux et moineaux » et « Trois belles femmes ». En 1958, ma femme a commencé à écrire. Un an plus tard, elle a complètement renoncé à jouer pour se consacrer à sa plume. A l'époque, j'ai été à l'affiche de « Retour triomphal », « Amour lointain » et « Impossible de verrouiller le printemps ». Le plus important d'entre eux aura été « Corbeaux et moineaux ». Une satire sociale tournée en 1948, en pleine guerre civile. Le Kuomintang vivait ses derniers jours et le film évoquait l'effondrement du régime. Nous l'avons fait dans l'optique de fêter la Libération. Le Kuomintang aurait censuré le scénario et fait fermer le studio. Nous l'avons donc produit clandestinement. Seules les personnes les plus dignes de confiance étaient au courant. Notre projet était de réaliser un tout autre film, mais celui-ci était déjà aux trois-quarts tourné lorsque Shanghai a été libérée. A la différence des « Anges du boulevard », « Corbeaux et moineaux » n'avait pas vraiment de liens avec ma propre vie, même si parmi mes connaissances, il y en avait qui se rapprochaient des personnages du film. Interpréter ce rôle ne constituait pas un véritable défi pour moi. Ce long métrage donne un aperçu de ce qu'était la vie sous le régime du Kuomintang, juste avant son effondrement, avec la répression politique et la misère sociale.

Le salaire qu'on recevait le matin ne valait plus guère à midi que la moitié de sa valeur.

En 1950, j'ai joué dans « La vie de Wu Xun », en 1955 dans « Au nom de la paix », en 1956 dans « Li Shizhen », un grand savant du 16^{ème} siècle, en 1957 dans « L'Âme de la mer », en 1958 dans « Lin Zexu », au temps de la Guerre de l'Opium, en 1959 dans « Nie Er » et en 1965 dans « Roc rouge ». Parvenir à un style de jeu proprement chinois était une question qui m'interpellait. Nos opéras classiques nous ont légué un riche répertoire. A l'image de la peinture chinoise, il est inutile de faire avec dix traits ce qu'on peut obtenir avec un seul ! Le cinéma est un art moderne, il était impossible de reproduire de but-en-blanc de l'opéra chinois. Dans « Li Shizhen » et « Lin Zexu », je me suis quand même inspiré délibérément de certaines de ses techniques. Les deux rôles posaient problème, en termes d'interprétation. D'abord, il s'agissait de personnages historiques. Je devais éviter que le public ait l'impression d'avoir devant lui un homme moderne dans un costume traditionnel. Il était clair aussi que les conventions de l'opéra et du théâtre n'étaient pas adaptées au cinéma, qui exige un jeu plus naturel. Il fallait représenter une figure historique vivante, qui n'ait pas l'air d'être jouée. Par ailleurs, on avait affaire à deux personnalités totalement différentes : Li Shizhen était un savant et Lin Zexu, un homme d'Etat. Le réalisateur de « Lin Zexu », Zheng Junli, a repris à son compte des principes de l'art chinois pour restituer des sentiments profonds et donner à son film une sensation de solennité et de gravité, un style national.

Prendre le pouvoir aura été l'unique ambition de la Bande des Quatre, avec la conspiration comme principal moyen. Personne n'a jamais osé exprimer devant Jiang Qing sa propre conception de l'art. Tout devait porter la marque de ses idées à elle car elle avait décidé que ses théories reflétaient le summum de l'esthétique prolétarienne. Nous avons réalisé « Roc rouge ». Deux vice-ministres ont vu le film puis l'ont recommandé. L'homme de lettres Zhou Yang l'a vu à son tour avant de le recommander à Zhou Enlai et c'est finalement avec l'aval du Premier ministre qu'il a été distribué. Mais Jiang Qing a vu le film elle aussi. Elle lui a trouvé toutes les imperfections possibles jusqu'à finalement le rejeter tout net. Elle a critiqué tout ce que le Premier ministre avait apprécié.

Pourquoi ? Parce que Zhou Enlai constituait le plus grand obstacle sur sa route vers le pouvoir. C'est la raison pour laquelle la Bande des Quatre a interdit presque tous les longs métrages d'avant la Révolution culturelle. On a été bien naïfs. Au début, on s'est donné beaucoup de mal à prendre en compte les critiques, on les a cogitées, on a recherché les contenus et les éléments politiques qui pouvaient faire défaut. Avions-nous des orientations trop bourgeoises ? N'avions-nous pas suffisamment réformé nos consciences ? Étions-nous fondamentalement révisionnistes ? Jiang Qing a trouvé « Lin Zexu » trop féodal, capitaliste et révisionniste. On n'a pas compris pourquoi. Zheng Junli était le réalisateur du film, et moi, j'y avais le rôle principal : là, peut-être, a résidé la raison essentielle.

Il va de soi que Jiang Qing ne pouvait être cataloguée de révisionniste. Après tout, elle était passée par la base révolutionnaire de Yan'an et elle était l'épouse du président; elle le représentait. Dans l'esprit de Mao, on se trouvait à des années-lumière. Cela explique pourquoi elle a pu duper tant de monde. Au début de la Révolution culturelle, on s'est efforcés sincèrement de faire au mieux. Oui, on vient tous de l'ancienne société, oui, on a reçu une éducation bourgeoise. Mais on a toujours été poussés à s'adapter aux exigences de la révolution.

Jiang Qing occupait une position très élevée. Cependant, au cours de la Révolution culturelle, il a été un temps, à la lecture de ses instructions, où j'ai commencé à tiquer. Il y avait son obsession de la couleur verte et son désir absolu de plans d'ensemble. Sans un nombre déterminé de plans d'ensemble, le film n'était pas reconnu comme prolétaire. Les règles qu'elle avait établies en matière d'éclairage ne reposaient pas sur des considérations artistiques mais politiques, etc. Son discours se résumait à cela : « Nous sommes grands, l'ennemi est petit. Nous sommes dans la lumière, l'ennemi est dans le noir. La victoire est à nous, l'ennemi est vaincu ». Non, je ne voulais plus m'infliger toutes ces épreuves. Je l'ai vue telle qu'elle était.

La Bande des Quatre m'a accusé d'être devenu un renégat pendant mon emprisonnement au Xinjiang. Mais je n'étais pas membre du Parti. Comment alors aurais-je pu être un renégat ? J'aurais aussi été espion. Espion pour qui, ils

ne l'ont pas précisé. Peut-être pensaient-ils au Kuomintang ? Après 1949, j'ai demandé à entrer au Parti communiste. Chaque période de ma vie a été scrutée, vérifiée au plus près, documents à l'appui. Il a été établi que je n'avais pas desservi la révolution. Aucun doute là-dessus. Ma candidature a été traitée sur plusieurs années, parce qu'il a fallu enquêter sur mon passé au Xinjiang. En 1957, j'ai intégré le Parti.

L'accusation de renégat et d'espion qui m'a visé peut s'expliquer de deux façons : d'abord, il fallait démontrer que les personnes proches du Premier ministre étaient des contrerévolutionnaires. Ensuite, peut-être plus important encore, il fallait que toutes les personnes ayant connu Jiang Qing dans les années 30 soient réduites au silence.

Début 1966, lors d'un séminaire organisé par Jiang Qing et ses partisans, toute la production cinématographique des dix-sept années antérieures a été condamnée publiquement, y compris les artistes inscrits au générique. D'un seul coup, donc, moi et d'autres sommes devenus des « ennemis du peuple ». La « dictature du prolétariat » allait pouvoir s'exercer sur nous. Ma femme et moi-même ainsi que d'autres personnes, avons été jetés dans ce qui s'appelait des « étables » et des « enclos à monstres ». Ma femme y restait seulement pendant la journée et pouvait rentrer le soir à la maison. Moi, j'y étais à demeure.

Des séances de « critiques de masse » virulentes se sont tenues contre nous. Elles ont été le fait de gardes rouges appartenant à notre studio ou venus d'ailleurs. Ces rassemblements se concluaient par des incivilités, suivant la formule : « C'est un rude coup quand un sale type s'en prend à un homme bien, mais quand un homme bien s'en prend à un sale type, ce n'est que justice. Et quand un homme bien s'en prend à un homme bien, il y a quelque chose qui ne colle pas ». J'ai bien sûr été frappé. Et je n'ai pas seulement été roué de coups pendant les réunions mais aussi après. Régulièrement, des gardes rouges faisaient leur entrée pour nous punir de ne pas avoir eu un comportement correct lors des séances de critique. Ils se mettaient à frapper. Certains le faisaient comme un acte de vengeance, au nom de la lutte des classes. C'étaient les plus cruels. D'autres étaient de vrais sadiques, ils

s'amusaient en tabassant, ça les faisait rire. Certains encore voulaient avant tout montrer leur engagement révolutionnaire. Et puis, il y en avait d'autres qui nous prenaient vraiment pour des criminels. En défenseurs de la Justice, ils nous croyaient contrerévolutionnaires ou espions. Tous ne frappaient pas, les brutes étaient une minorité.

Deux d'entre eux avaient été recrutés de toute évidence par la Bande des Quatre. Officiellement, ils étaient employés au studio. Mais ils devaient appartenir à une branche secrète de la Bande des Quatre. Ils avaient été formés à cela. Après une séance de critiques, ils restaient souvent le soir dans une petite pièce à attendre. J'étais traîné sur place et à peine étais-je entré qu'ils me frappaient au sol. Ils me frappaient encore et encore, d'un coin à l'autre de la pièce jusqu'à ce je perde connaissance. Ensuite, ils arrêtaient.

Eux ne participaient jamais aux séances de critiques de masses. Quand j'ai été placé dans une vraie prison, ils avaient accès à ma cellule et ils cognaient. Ils voulaient me faire avouer que j'étais un traître. A la différence de Sheng Shicai, au Xinjiang, et du Kuomintang, ils n'avaient pas de chambre de torture. Ils ne me passaient pas non plus à tabac pendant les interrogatoires, non, mais avant ou après. Le pire, c'étaient les douleurs que je ressentais avant de m'évanouir. Je ne savais plus si je reviendrais un jour à moi ou si j'agonisais. Voilà pourquoi je n'ai pas peur de la mort, je sais ce que c'est. La Bande des Quatre aura été plus diabolique que Sheng Shicai.

D'autres bourreaux pensaient : puisque j'étais acteur, il fallait détruire mon apparence. Ils m'ont cassé les dents, ils m'ont abîmé un œil. Cela a duré deux ans jusqu'à ce que l'œil guérisse naturellement. Moi, encore, j'étais mieux loti que d'autres. L'actrice Bai Yang était cardiaque. Elle a dû se déshabiller et se couvrir avec un drap mouillé avant d'être rossée au point de s'évanouir. Puis, on lui a jeté de l'eau. D'autres ont été battus à mort ou se sont suicidés. Dans notre studio, dix-sept personnes sont mortes sous les coups ou ont été poussées à la mort. En février 1973, on a été autorisés à sortir de prison, parce que le président et le Premier ministre étaient intervenus. Tous sont venus nous voir en détention, y compris le secrétaire du Parti de Shanghai et l'ancien maire. C'est Bai Yang et moi-même qui avons été détenus le plus longtemps. On a été

libérés par noms, les uns après les autres. Une semaine après avoir été relâchés, on a été envoyés dans une école du 7 mai³⁹ pour être exposés au regard des masses et réformer nos pensées par le travail manuel.

...A dix-huit ans, j'ai commencé à me consacrer au métier d'acteur. J'en ai soixante-quatre aujourd'hui. Ceux qui m'ont jeté en prison me qualifiaient de « tyran de l'industrie du cinéma ». « Enfin, on t'a mis la main dessus », disaient-ils. Ils disaient encore que si je me soumettais, j'aurais droit à plus de riz. J'ai cru que je ne m'en sortais jamais. Et pourtant je suis là. Avec ma famille, on vient de recevoir un nouvel appartement. Mes salaires des dix dernières années m'ont été versés intégralement et bien sûr, je continue de toucher mes revenus mensuels.

L'ignorance de la Bande des Quatre me fait profondément honte. Car c'est tout le peuple chinois qu'il a fait apparaître comme ignorant. Les Quatre ont renié tout le savoir qui avait précédé la Révolution culturelle, toutes les connaissances historiques et culturelles acquises. Le contrôle fasciste qu'ils ont exercé a eu des répercussions des plus terribles, comme une maladie qui se propage. Les dix ans de Révolution culturelle sont indignes, ils ont brisé notre créativité littéraire et artistique, ont engendré le chaos dans tous les domaines et ont fait progresser une dictature fasciste. Tout cela doit être rendu public.

Il ne faut pas craindre la liberté artistique, c'est mon sentiment. Ce n'est que maintenant qu'on commence à prendre la pleine mesure des « Cent Fleurs ». Pourquoi devrait-on avoir peur de la diversité d'opinion ? Le développement de notre économie nous aidera à gagner en liberté artistique ».

.....

A l'automne 1980, me préparant à voyager en Europe, je rendis visite à Zhao Dan avec Patricia. Gravement malade, il était hospitalisé. Je pris congé de lui en lui promettant de venir le voir dès mon retour. « Sure ! », me répondit-il en anglais. Nous savions pourtant par les médecins – lui l'ignorait - qu'il n'avait plus

³⁹ Dite aussi « école des cadres » : nombreux intellectuels et artistes chinois y furent envoyés pendant la Révolution culturelle pour « se rééduquer au contact des paysans ». Ils ont ainsi vécu et travaillé dans conditions que l'écrivaine Yang Qiang a parfaitement décrites dans « Six récits de l'école des cadres » (Ed. Christian Bourgois, 1981).

pour très longtemps à vivre. Il était déjà tombé malade une première fois après avoir peint, aux côtés de l'artiste Ya Ming, une grande toile qu'il m'avait dédiée : un voilier solitaire sur une mer agitée. Zhao Dan avait souvent vu la mort de près. Il était pour moi un héros. Son rire franc me fascinait parce qu'il était celui d'un homme qui a tout connu dans la vie et ne craint plus rien.

De l'étranger, j'avais appelé l'hôpital et c'est Huang Zongying qui avait décroché. En entendant ses pleurs, j'avais vite compris. Deux jours plus tard, le 10 octobre, un télégramme de Patricia m'apprenait la mort de Zhao Dan, le matin précédent. Il avait soixante-cinq ans. Du fait de nos liens avec lui, Patricia fut invitée à écrire un article, qui sortit le 3 novembre 1980 dans le China Daily. Un correspondant de l'agence Chine Nouvelle m'interviewa de son côté. « Un être comme Zhao Dan ne naît qu'une fois par siècle ». A peu d'intervalle, une rétrospective fut organisée à Londres, avec une trentaine de films chinois. Dans six d'entre eux, Zhao Dan avait le premier rôle. Il était « la fierté de la Chine », avait écrit Patricia et c'est sans ambages que les critiques de Londres le sacrèrent « parmi les meilleurs acteurs du monde ».

Trente-cinq ans plus tard, le 25 août 2015, à l'occasion du centenaire de Zhao Dan, le musée national de la place Tiananmen organisa une exposition et une fête exceptionnelles, avec une pléiade d'invités, tous accueillis par Zhao Qing, sa fille aînée, à l'initiative de l'événement. D'éminentes personnalités des arts et de la culture étaient présentes dont la chanteuse Peng Liyuan, l'épouse du président actuel Xi Jinping. Cette cérémonie mettait enfin un terme aux rumeurs qui avaient poursuivi Zhao Dan depuis la fin de la Révolution culturelle.

11. Les jeux sont faits, rien ne va plus

Les grandes manifestations d'avril 1976 sur Tiananmen sont « révolutionnaires », décréta le comité central du Parti communiste en novembre 1978 : célébrer la mémoire de Zhou Enlai le jour de *Qingming*, la fête des Morts, avait été un moyen de protester contre la Bande des Quatre. Ce geste politique marquait un vrai retournement de situation et révélait le pouvoir croissant de Deng Xiaoping. Ils étaient déjà nombreux dans la population à voir en lui le successeur légitime du Premier ministre défunt. Certains, victimes d'injustices, tentaient même d'attirer l'attention des autorités en adressant depuis des mois leur courrier, dans l'espoir d'un secours, au « bureau de Deng ». Lui aussi avait souffert durant la Révolution culturelle. Son expérience de l'armée et du Parti lui servirait à s'imposer et à effacer les séquelles de la période écoulée, pensait-on. Des cadres hauts-placés mais aussi de simples gens commençaient à l'appeler affectueusement par son prénom : « camarade Xiaoping ». Cela n'empêchait pas les intellectuels, dans les débats qui traversaient les années 1978-1979, de se poser sérieusement la question : que voulait au juste Deng Xiaoping, quel était son véritable objectif ? Dans une citation devenue célèbre, Deng lui-même fera part des incertitudes qui étaient les siennes à l'époque : « on traverse la rivière à tâtons en s'appuyant sur les pierres ».

En décembre de la même année, à la troisième Session plénière du XI^e Comité central, Deng devint l'homme qui comptait dans le Parti. Ses proches se retrouvèrent en position de force. Hua Guofeng n'avait plus qu'à se rallier. Très vite, fut supprimé le titre ou l'intitulé de « président du Parti » sur la foi qu'à l'initiative de Mao, les compétences uniques de président avaient échappé à tout contrôle pendant la Révolution culturelle. Dans la foulée fut créé le poste de Secrétaire général du Parti, qui fut confié à Hu Yaobang, l'héritier de Deng. Hu avait onze ans de moins que Deng et bénéficiait d'une réputation à part : celle d'avoir su garder une approche humaine, ouverte et spontanée, malgré un parcours entièrement accompli dans l'appareil. Zhao Ziyang, autre partisan absolu de Deng, devint Premier ministre. Deng se chargea lui-même de la

toute-puissante présidence de la commission militaire : lui seul pouvait être accepté à ce poste par les généraux de l'Armée populaire de Libération du fait du rôle éminent qu'il avait joué pendant la révolution en tant que commandant-en-chef de l'Armée rouge.

L'actualité qui dominait alors *Pékin information* était le Vietnam. La Chine accusait Hanoi de vouloir étendre son influence en Asie du Sud-Est, d'être devenu une antenne de Moscou et, dans ses discussions avec le Cambodge, de jouer la carte de la stratégie de domination soviétique sur la région.

Au bureau, je me nourrissais d'articles sur ces sujets et suivais les arguments au fil de l'eau. Pour autant, le tableau n'était pas complet. Pas plus que les autres experts étrangers, qui manquaient comme moi de repères dans l'histoire régionale, je ne savais à quel point les Cambodgiens, coincés entre leurs puissants voisins qu'étaient la Thaïlande et le Vietnam, pouvaient craindre une domination vietnamienne, même si Hanoi et Phnom Penh se défendaient officiellement d'être liés l'un envers l'autre par la « solidarité révolutionnaire ». Je sous-estimais aussi à quelles situations compliquées mèneraient – et menaient déjà – les réactions exagérées, les préjugés, l'arrogance, le culte du secret et les manipulations qui avaient cours de part et d'autre. En lisant, on apprenait par intervalles l'existence d'horribles massacres dont les deux parties s'accusaient mutuellement et qui prenaient leur source dans les affrontements militaires aux frontières du Vietnam avec le Cambodge et la Chine. A la fin de février 1978, j'interviewai l'ambassadeur du Cambodge en Chine, Pich Cheang. A l'étranger, les sympathisants de la cause cambodgienne prenaient pour argent comptant ce que les Khmers rouges affirmaient et que reprenait Pich Cheang : le mouvement d'évacuation générale permettait de devancer le projet américain de bombarder massivement et de terroriser les villes, quand de surcroît la mobilisation de chaque travailleur était nécessaire à l'exploitation des terres et à la reconstruction du pays et qu'après le chaos de la guerre, il faudrait remettre de l'ordre à Phnom Penh.

Pékin défendait le régime cambodgien sur la scène internationale et l'approvisionnait en équipement militaire aux dépens d'Hanoi, tout en aidant le pays à construire son économie. Beaucoup d'entre nous avions foi en la

conduite du gouvernement chinois. Ce dernier, pensions-nous, devait en savoir long sur la situation du Cambodge, ses représentants étant déjà sur place.

Dès l'été 1978, la Chine comme le Vietnam savaient, semble-t-il, à quoi leur différend les conduirait. Tous deux commencèrent à masser du matériel militaire à leur frontière. Hanoi et Moscou accusaient Pékin d'ambitions hégémoniques. Dans la foulée, le Vietnam adhéra au Comecon, la communauté économique du bloc soviétique, et signa à l'octobre suivant un traité d'amitié avec l'URSS qui lui garantissait une aide militaire. Armes et experts soviétiques s'épanchèrent dans tout le pays. Il ne restait plus qu'à savoir quand le Vietnam envahirait le Cambodge avant que la Chine n'attaque à son tour le Vietnam. Les Khmers rouges avaient exprimé le souhait d'être appuyés par l'Armée populaire de Libération en cas d'agression vietnamienne mais Pékin s'y refusa. En septembre, Deng Xiaoping rencontra Pol Pot, le chef des Khmers rouges. L'ambassadeur Pich Cheang, présent à l'entretien, rapportera des années plus tard combien l'hôte de Deng s'était réjoui de la colère de ce dernier contre le Vietnam. Cependant, le nouvel homme fort de la Chine avait aussi relevé que les Khmers rouges étaient en partie responsables de leurs propres problèmes du fait de leur radicalisme extrême, des déviations putschistes et anarchistes de leurs troupes à la frontière avec le Vietnam, et de leur échec à entraîner le pays derrière eux. Pol Pot n'avait pas pipé mot. Le jour de Noël, les Vietnamiens passèrent à l'offensive. Et deux semaines plus tard, le 7 janvier 1979, Phnom Penh tombait entre leurs mains.

A Pékin, les journaux taisaient tout cela, mais début février, ils évoquèrent les trois scénarios que Deng entrevoyait, s'agissant d'une réaction de Moscou à une guerre sino-vietnamienne :

1. Une simple condamnation verbale de la Chine
2. Des opérations militaires limitées à la frontière sino-soviétique
3. Une invasion à grande échelle de la Chine.

Deng tenait la troisième possibilité comme peu probable, au contraire de la première. Pour autant, la Chine devait se préparer.

On sut alors qu'une attaque de la Chine contre le Vietnam était imminente. En revanche, on ne pouvait prédire ce qui suivrait du côté de Moscou. Des

bombes allaient-elles nous tomber dessus ? Je n'oublierai jamais l'image de mon collègue Li Xixian, se levant de table, un soir qu'on dînait chez lui, et clamant d'une voix forte, les mains bien haut devant lui : « Que les Soviétiques sociaux-impérialistes osent nous attaquer et on leur envoie un séisme bien de chez nous ! ». Il avait éclaté de rire, et nous avec lui, de bon cœur.

Le 17 février, la Chine monta à l'assaut, officiellement pour entreprendre une « action de représailles » ciblée et ponctuelle. Notre vie, dans la capitale, se poursuivit comme à l'accoutumé, loin de la guerre - une chose juste impensable pour qui aurait vécu dans un petit Etat européen. On entendait parler de temps à autre de retours du front, de batailles cruelles et de très nombreuses victimes chinoises. Le conflit était grave mais il ne s'invitait pas dans nos conversations. Je n'avais donc aucun mal à en tenir ma mère éloignée, elle qui se trouvait alors chez moi à Pékin. Le 5 mars, deux mois plus tard, la Chine opérait son retrait.

Durant cette période délicate, priorité fut donnée par la nouvelle direction du Parti de rassembler toutes les forces vives du pays autour du développement économique de la Chine. Par la même occasion, on relégua au second plan la Révolution culturelle et les questions qui tourmentaient les gens à son propos. A cette date, pouvait-on lire, aucune des questions qui nous taraudent ne peut trouver de réponse, vu la forte implication individuelle de chacun. On ne ferait qu'entraver le progrès social. Quelle solution fut trouvée ? La troisième session plénière du XI^e comité central rendit le 22 décembre 1978 sa décision : « Ladite session est d'avis que la Grande Révolution Culturelle Proletarienne doit être jugée de manière approfondie, à l'aune de l'histoire et de la science. Le camarade Mao Zedong l'a initiée avant tout du fait de l'évolution révisionniste de l'Union soviétique ; il l'a initiée dans le but de résister au révisionnisme, de le contrer. Les faiblesses et les erreurs qui ont eu cours pendant la Révolution devront être synthétisées le moment venu de sorte que le regard porté par le Parti et les masses populaires sur cette période ne fasse qu'un. Aucune urgence n'est requise, nous en resterons là pour le moment. Cela ne nous empêchera pas de nous attaquer à tous les autres problèmes de l'histoire

récente ni de faire progresser les Quatre Modernisations, la plus grande mission de notre histoire contemporaine. »

Dans les unités de travail comme dans la sphère privée, tout le monde parlait de ce texte explosif. Certains étaient furieux, et même très furieux. D'autres se contentaient de rire. Les blessures restaient à vif. Comment ne l'auraient-elles pas été ? Mais pour la plupart, au final, il n'était que justice de voir la politique amorcer un recul. Pendant des décennies, elle avait été partout trop présente.

Dans la vie de tous les jours, on relevait quelques petits changements dont la signification était énorme, même s'ils apparaissaient souvent dans les esprits comme l'expression de la décadence bourgeoise. Ici et là, dans la rue, on apercevait des femmes dans des vêtements dont le style se voulait occidental et on repérait même parfois un *qipao*, la robe traditionnelle si bien adaptée au corps svelte des Chinoises, avec col montant et jupe fendue jusqu'au haut de la jambe – mais fendue de manière très suggestive. Il n'était pas rare de voir des cheveux permanentés et des moustaches – beaucoup de jeunes hommes se laissaient pousser. Il y eut même le bruit qu'un défilé de mode devait se tenir ou s'était tenu, mais l'information n'était pas sûre⁴⁰. Un Chinois, ami d'un ami, vint aussi m'emprunter un jean pour une fête.

Dans les conversations apparurent soudain des sujets qui étaient auparavant inabordables, et des propos qu'on avait peine à croire. Certes, depuis déjà plus d'un an, les artistes et intellectuels que je côtoyais étaient convaincus, avant le reste de la population, qu'on pouvait se libérer, qu'une forme de spontanéité était possible en s'autorisant des paroles « inouïes ». Ils avaient souffert et étaient usés idéologiquement. Mais je ne remarquai chez aucun les symptômes d'un « lavage de cerveau » tel qu'on se le représente habituellement, où une personne ne se risque à aucune pensée individuelle, voire s'en montre tout à fait incapable. Une telle idée les aurait fait rire. Au contraire, ils exposaient leurs opinions, avançaient des thèses subversives que la société reconnaîtrait à son tour des années plus tard. Ils étaient convaincus

⁴⁰ L'information était bien exacte : le styliste français Pierre Cardin fut le premier à se rendre en Chine en 1978, puis à organiser un défilé de mode l'année suivante...

par exemple que les mouvements de masse lancés après la fondation de la République populaire n'avaient rien à voir avec une prétendue lutte des classes mais avaient bien été initiés d'en haut par des jeux de pouvoir. Toute leur vie, le nom de Mao resterait associé de manière indélébile à l'image d'un sauveur mais c'est à cette époque que sa personne prit une dimension plus humaine – donc plus imparfaite. Yang Xianyi nous expliqua un soir autour d'une grande table que Mao était en état de gouverner jusqu'en 1956 puis qu'il avait enchaîné les erreurs politiques et aurait déjà dû se retirer. Nous étions en 1978-1979, à une heure où, il faut le souligner, les gens débattaient encore dans leur majorité de la Révolution culturelle, survenue dix ans après 1956.

A Darmstadt, ma mère avait dû être opérée à trois reprises depuis mai 1978. La maladie avait tellement gagné du terrain qu'il ne restait plus aucun espoir. Les médecins ne s'en cachaient pas. Je commençai alors à m'informer sur les opportunités médicales qu'offrait Pékin. Je connaissais peu l'environnement des médecins et des hôpitaux, au contraire de Patricia. Les docteurs chinois me demandèrent le dossier médical et la liste des traitements. Bien que le cancer eût déjà atteint un stade gravissime, la malade était la bienvenue en Chine et autorisée à être soignée. Je compris au fil des semaines que j'aurais beaucoup à apprendre de la maladie et des thérapies. Il était juste impossible de confier simplement la patiente à tel ou tel service ou praticien. Patricia écrivit des lettres persuasives à ma mère : « Les Chinois ont une attitude remarquable face à la maladie. Le malheur est partagé, tout le monde se met à la place du patient, ami ou membre de la famille, et lui insuffle de la force. C'est un phénomène social. Chacun fait partie du groupe quel qu'il soit : une unité de travail, les amis ou la famille, bien sûr. Ce qui serait vécu en Occident comme une affaire individuelle (dont le milieu hospitalier nous aiderait à nous débarrasser) devient en Chine un problème collectif. Cela aide énormément. Je suis passée par de nombreux hôpitaux mais ici, en Chine, je suis carrément comblée ».

Fin décembre, ma mère Elli (elle se fâcha toute sa vie d'avoir reçu ce prénom plutôt que celui d'Elisabeth) s'envola pour Pékin. Dans le dernier numéro du

magazine *Der Spiegel*, qu'elle lut dans l'avion, elle remarqua ce titre : « La Chine et les Etats-Unis à un tournant historique ». Les deux pays avaient annoncé l'ouverture de relations diplomatiques au 1^{er} janvier 1979. C'était l'événement de l'année, « un événement jugé impossible pendant deux longues décennies. Il aura fallu attendre sept ans, après la visite historique de Richard Nixon à Pékin en février 1972, pour qu'il ait enfin lieu ».

L'hôtel avait ajouté un lit et une armoire dans mon appartement, à la demande de la maison d'édition. Le jour du Nouvel an, nous reçûmes la visite d'un groupe d'amis qui avait presque l'apparence d'un comité d'accueil : le dramaturge Cao Yu, l'acteur Ying Ruocheng, le réalisateur Ling Zifeng et le président de la Société nationale des cinéastes, Yuan Wenshu. Ils vinrent avec des fruits et des fleurs et s'entendirent merveilleusement avec ma mère.

Avec Xu Shumin, l'un des interprètes de la maison d'édition, nous avons rendez-vous dans le bureau du professeur Wu, à l'hôpital. Une connaissance à moi, liée de longue date à ce médecin, avait arrangé cette entrevue en un tournemain. Il était « le plus renommé » et avait une expérience de l'Occident. C'était d'abord avec lui que je devais m'entretenir. Wu, la soixantaine, avait grandi aux Etats-Unis, où il avait fait ses études, puis était rentré en Chine. Il était grassouillet (chose rare en Chine), portait des lunettes épaisses et avait le visage rougeaud. Nous nous parlâmes en anglais. Il parcourut les documents établis en Allemagne, examina les radios. Tout en réfléchissant à voix haute, il coucha sur un bloc-notes les points essentiels de ses conclusions. Il me fit l'effet d'un businessman survolté. Et pour être sûr d'être bien compris, il débita haut et fort ce qu'il était en train d'écrire : « Be prepared for the end ! ». Ce « Préparez-vous à la fin ! » était encore plus exaspérant et enrageant que les points qu'il venait d'énoncer. Il arracha deux pages de son carnet et me les tendit : « Vous pouvez les prendre ! ». Etais-je en train de rêver ? Bien que bouleversé, j'osai tout de même rétorquer : « Mais d'autres médecins à Pékin m'ont laissé entendre que la situation n'était pas désespérée à cent pour cent et que peut-être, avec l'aide de la médecine traditionnelle... ». Je ne terminai pas ma phrase. « Oui, je sais », m'interrompit-il. « Il existe ici des sorties de secours. Je répète : des sorties de secours, qui pourraient ne pas trop

s'embarrasser du savoir scientifique... Les docteurs allemands ont fait tout ce qu'ils ont pu. Je ne peux pas vous en dire plus, malheureusement. Je suis pressé, demain, je pars justement en Allemagne.

- Ah bon ?

- Oui, je vais y donner une conférence ».

J'en avais terminé, Xu aussi. Un mot était resté gravé en moi, à côté de tous les autres : « sorties de secours », synonyme d'espoir. Je n'ai plus jamais retrouvé le professeur Wu sur ma route ni n'ai jamais connu les raisons de sa conduite grossière. Aurait-il été tellement monstrueux pour cet homme de prendre en charge un cas jugé désespéré en Occident ? Avait-il voulu m'effrayer ou été obligé de le faire pour que la patiente quitte sans délai le territoire ? Car il y avait à Pékin un camp pour qui l'honneur national était perdu quand un étranger mourait sur le sol chinois.

Li Bing, la directrice de l'hôpital *Ritan*, rattaché au Centre de traitement du cancer, me montra un important *Atlas du cancer* qu'on venait à peine d'achever. Il en ressortait que le cancer du foie prospérait dans la région de Pékin plus que partout ailleurs en Chine. On pouvait donc partir du principe que les médecins avaient accumulé ici plus d'expérience qu'ailleurs en ce domaine. L'oncologue Sun Yan et le radiologue Gu, en présence d'autres spécialistes, étudièrent à leur tour les documents de Darmstadt pour m'annoncer – en anglais s'il vous plaît – que la vie de la patiente pourrait assurément être prolongée. Ils proposèrent une chimio de six semaines, entre février et mars, puis des séances de rayon de la mi-avril à la mi-mai. Et en complément, de la médecine traditionnelle, pour stimuler les défenses immunitaires. Fin mai, ma mère pourrait partir se reposer en Allemagne avant de reprendre son traitement à Darmstadt ou Pékin.

Une autre doctoresse d'une trentaine d'années intervint pour faire pression : la maladie était trop avancée et la patiente n'avait plus qu'un à trois mois à vivre. Je devais faire le nécessaire pour qu'elle reparte au plus tôt en Allemagne finir ses jours. Je réussis à garder mon calme et à lui répondre : son état ne semblait plus autant désespéré, d'après les estimations, et ma mère allait être soignée

ici-même. Le jour suivant, la femme renouvela son discours auprès de mon beau-père, Karl-Georg, venu passer trois semaines dans la capitale chinoise. Brisé, il me répéta ses paroles. Le matin suivant, je la revis et lui dis avec gravité que j'étais employé à Pékin et qu'en accord avec d'autres médecins et établissements, il avait été décidé de continuer la thérapie. La femme n'ajouta rien. Elle se mit à trembler. En cet instant, elle me faisait peine à voir. Mais il me semblait qu'elle n'agissait pas pour son compte personnel. Le Dr Sun Yan me rassura : je n'avais pas à m'inquiéter. « C'est nous qui portons la responsabilité. Dès que la patiente ira mieux, les autres seront convaincus à leur tour et plus personne n'aura de raison de s'exciter ». Le 26 avril, le même médecin m'écrivit : « La patiente accepte très bien les rayons, je m'en réjouis. Son état général s'améliore déjà ».

La pièce de théâtre, *La maison de thé*, fait défiler, trois heures durant et en trois actes, les vies d'hommes et de femmes, toute une société, sur cinq décennies. Les personnages principaux – le tenancier et ses clients – sont une vingtaine au premier acte, une quarantaine dans celui du milieu et plus de soixante-dix dans le troisième, sachant que ce sont les mêmes acteurs qui interprètent dans le dernier acte les fils des disparus des épisodes précédents, morts naturels ou victimes d'exécutions – des fils qui ont hérité de tares plus grandes encore que celles de leurs pères. Concentrer le destin de plusieurs générations en une soirée de spectacle : l'idée de départ de Lao She, l'auteur de la pièce, est géniale. Le spectateur européen ne peut manquer de percevoir les différences qui séparent Asie et Occident, de même que toutes les références exotiques sous-jacentes.

Ying Ruocheng (le maquereau Liu-le-grêlé), et Yu Shizhi (le tenancier Wang Lifa) m'avaient déjà beaucoup parlé de la pièce. Aussi, j'étais fou de joie quand je me rendis ce dimanche 3 février 1979 au théâtre du Peuple de la rue Wangfujing pour assister à la première de *La maison de thé*, qui n'avait pas été montée depuis plus d'une décennie et dont seul le premier acte allait cette

fois être joué⁴¹. Je fus d'abord surpris par le lever de rideau, très rapide, qui laissa apparaître une maison de thé de style ancien, pleine à craquer, animée, assourdissante. L'agitation ambiante est coupée nette par l'arrivée de deux espions notoires à la solde du pouvoir, avant que d'autres acteurs ne les éclipsent à leur tour et que des affiches soient placardées avec la mention : « Interdit de parler politique ».

Par l'entremise de Ying Ruocheng, je devins très ami avec de plus en plus de membres de la compagnie et fus souvent admis en visiteur dans les coulisses ou comme spectateur quand la pièce fut enfin montée dans son intégralité. Son contenu, centré sur les aléas de la vie, porte une dimension universelle. Confronté à la possible disparition de ma mère, je me plongeai spontanément dans une étude intensive de *La Maison de Thé* et des leçons qu'on pouvait en tirer. Il n'avait guère été question jusqu'alors pour moi de m'interroger sur la fugacité des choses et la mort. Mais là, à l'autre bout du monde, je ne pouvais plus me défilier : il me fallait affronter les souvenirs de mon enfance, accepter la perte de ma jeunesse.

Ensemble avec mon collègue Huo Yong, nous entreprîmes de traduire en allemand *La maison de thé*. Et comme on jette une bouteille à la mer, je sollicitai le Théâtre national de Mannheim : pourrait-il envisager de produire cette pièce incroyable en Allemagne? Quand je relatai ma démarche à mes compagnons du Théâtre du Peuple, ils semblèrent ne pas y croire ; je n'étais pas sérieux. Dans toute l'histoire, aucune compagnie de théâtre chinoise n'avait jamais été invitée à l'étranger. L'« étranger » était un ailleurs inatteignable. Accompagné de Ying Ruocheng, j'allai trouver Cao Yu, dramaturge de tout premier plan et metteur en scène de théâtre – à vingt ans à peine, dans les années 30, il avait composé des pièces qui restaient très populaires. Il monta tout de suite sur ses grands chevaux « Tu rêves ! Ça ne s'est jamais vu ! Sais-tu combien de gens cela représente ? 80 ! 80 personnes ! Qui va financer ça ? ». Et en quoi les Allemands devraient-ils être intéressés par un drame chinois ? Je lui dis simplement en retour : « Eh bien, rêve ! ». Ying

⁴¹ La pièce a été l'une des premières cibles de la Révolution culturelle, comme le fut son auteur, mort en août 1966 des suites de coups et de brimades particulièrement cruelles.

Ruocheng était très calme : « Cao Yu, souviens-toi : de tout temps, ce sont les rêveurs qui ont amené ce qu'il y a de plus neuf et de plus extraordinaire. Au départ, il y a les rêves ; ce sont d'eux que naît la réalité ».

A ce théâtre historiquement lié à Schiller, qui avait accueilli en 1782 la première des *Brigands*, j'esquissai le contenu de *La Maison de Thé* et citai l'avis de plusieurs spectateurs allemands pour lesquels la pièce était comparable à « une expérience grandiose » et sa mise en scène aux productions de Bertolt Brecht. Et pour finir, je me dis convaincu du succès incontestable que rencontrerait *La Maison de Thé* en Allemagne ou en Europe si une tournée était organisée. En complément de la lettre, j'envoyai des photos grand format en noir et blanc. A Mannheim, la direction du théâtre fut captivée par le projet et m'avisa sur-le-champ qu'elle lançait une invitation officielle. C'était un geste courageux. Pourquoi ? Comme me le confessa plus tard le directeur, Arnold Petersen, ils avaient pensé un jour monter un Opéra de Pékin. « Mais une pièce chinoise ? Il existait donc des formes théâtrales autres que le très renommé Opéra de Pékin et qui répondaient aux critères occidentaux ? J'ai honte à le dire, mais on en savait à peu près rien ».

Chaque étape allait devoir être validée. Je fis un courrier circonstancié au ministre de la culture Zhou Weizhi, qui avait autorité sur le théâtre, et l'invitai à un repas. En parallèle, le théâtre du Peuple rédigea un compte-rendu à l'intention du ministère de la Culture. Il disposait en outre d'un lien direct avec le Secrétaire général du Parti communiste, Hu Yaobang.

Tout, à l'époque, était motivant, captivant. Des possibilités insoupçonnées s'ouvraient de toutes parts. Mais c'était sans compter la mauvaise surprise qui m'attendait.

Une semaine avant de quitter la Chine, après un séjour de près de six mois, ma mère écrivit à mon employeur pour lui exprimer ses « sincères remerciements » : grâce à l'intervention de la maison d'édition, elle avait pu bénéficier d'excellents soins médicaux, à intervalles réguliers, et elle s'était sentie comme chez elle. La direction mais aussi les collègues de son fils lui avaient rendu visite, adressé des lettres d'encouragement et l'avaient invitée dans leurs foyers. Elle

avait été sensible à leurs gestes de solidarité. C'est ce moment que choisirent Ma Jie, mon chef de service, et le camarade Sun, conseiller auprès des Editions, pour entrer dans mon bureau un certain matin du 16 mai. Ils m'expliquèrent que mon contrat se terminait le 19 juillet suivant et ne serait pas renouvelé. Ce fut un choc. Un mois auparavant, j'avais confirmé à la direction mon souhait de rester et avait de nouveau évoqué le sujet à plusieurs reprises. Mon contrat avait déjà été prolongé deux fois et je n'avais jamais senti qu'il y eût le moindre problème. De sa propre initiative, le même conseiller Sun était même venu me voir récemment pour me détailler pendant une heure et demie l'évolution des relations entre la Chine et la Yougoslavie, après la visite de Tito à Pékin et de Hua Guofeng à Belgrade. Etait-on mécontent de moi ? demandai-je. Non, non, on n'avait rien à redire à mon travail ni à moi personnellement. Le seul problème était l'expiration du contrat. Je pouvais dire ou demander quoi que ce soit, on m'opposait un refus poli. C'était terrible.

La maison d'édition avait naturellement le droit de mettre fin au contrat. Mais en temps ordinaire, quand aucune faute professionnelle, réelle ou supposée, n'était commise, il allait de soi que le contrat était reconduit. Alors, quelle avait été ma faute ? Ma liaison avec Guo ? La lettre où je malmenais Chen Yonggui ? Etait-ce un malentendu ou une manœuvre ? Dans mon unité de travail comme ailleurs, partout, on me prodiguait des marques de cordialité et de sympathie. Les précédents renouvellements avaient été le fait des Editions elles-mêmes ; elles en avaient exprimé le désir précisément parce qu'elles estimaient mon travail. Bon sang, que se passait-il ? Les collègues que je mettais au courant étaient choqués, les dessous de l'affaire leur échappaient. Ils me conseillèrent de solliciter un entretien avec le camarade Luo Jun, le nouveau directeur de l'ensemble du groupe éditorial.

Pourquoi étais-je en Chine depuis si longtemps ? Parce que je voulais rester fidèle à l'idée d'une société plus humaine et qui avait du sens, garder confiance en l'être humain, avoir une vie captivante. Si je quittais à présent ce pays, n'était-ce pas, quelque part, avouer ma culpabilité ? En ne réagissant pas (à bon escient), mon nom serait à tout jamais marqué au fer rouge dans

les Annales - c'était du moins ainsi que je le voyais. Je ne pourrais plus retourner vivre parmi les gens que j'aimais. Je devais donc approcher ce Luo Jun. Emmener Elli à l'aéroport, réussir à lui cacher ma situation, faire en sorte qu'elle s'envole avec la certitude de revenir à la fin de l'année pour sa thérapie ... Une fois tout cela passé, je m'écroulai sur mon lit et n'en bougeai plus pendant une éternité. J'étais lessivé. Ma mère était sauvée pour cette fois. Il me fallait mettre un peu d'ordre au fond de moi. Dans quelle situation allais-je me retrouver ? A qui avais-je déplu et pourquoi ? Cela avait-il à voir avec le séjour de ma mère, avec son traitement médical ? Ou peut-être avec ma condamnation pénale, à une heure où la Chine s'employait à se rapprocher de l'Occident ? A moins que ce ne fut le fait d'avoir dansé avec Petit Printemps à la fête du Nouvel an des Editions et d'avoir créé la sensation ? Ou peut-être m'étais-je retrouvé pris à mon insu entre deux factions révolutionnaires en tissant des relations personnelles avec un tel ou tel autre, et étais ainsi devenu l'objet à cibler dans une démonstration de boxe de l'ombre ? Ou bien encore j'étais devenu, pour mon employeur, un élément « incontrôlable », ayant abusé de « relations avec l'extérieur » comme il y en avait qui le pensaient (cela m'avait été rapporté sous le sceau du secret) ? Car la *danwei*, l'unité de travail, devait être pour soi plus importante que tout le reste, même que ses propres parents... En me levant, je me sentis plus détendu. Je me sentais assuré de pouvoir me défendre, je n'étais pas seul. Plusieurs fois, je demandai à la direction de caler un rendez-vous avec le grand patron. Mais Luo Jun, qui avait rang de vice-ministre, semblait toujours débordé. J'ignorais où se trouvait son bureau, je priai une collègue de m'y conduire. Elle me montra l'endroit et s'éclipsa très vite. Je frappai à la porte. La secrétaire parlait anglais et je pus convenir avec elle d'un créneau pour le lendemain. L'entretien eut lieu dans une grande pièce, avec une dizaine de participants et une rangée de chaises placée en demi-cercle. Ma chaise et celle de mon interprète Tian de *Pékin Information* étaient situées en point de mire. Impressionné, je dus me rendre à l'évidence que ces chefs de grades différents faisaient bloc derrière la décision de rompre le contrat. Luo clarifia sa position : ne pas renouveler le contrat d'un expert étranger était un processus

normal. Il spécifia : je pourrais rester en Chine afin que ma mère puisse terminer ses soins. Mais je cesserais de travailler. J'objectai qu'à aucun moment je n'avais eu conscience de m'être mal conduit ni fait l'objet de critiques. Mais l'entretien était déjà fini.

Mes collègues se firent plus prudents dans leur rapport avec moi, bavardant moins librement puis à un moment donné... plus du tout. Ils entraient juste dans mon bureau quand leur travail l'exigeait. Et cependant, je savais qui était de mon côté. Un sourire discret, un signe de tête ou un clignement d'œil furtif venaient me le prouver. Je donnais rendez-vous, en cachette, aux collègues qui étaient disposés à m'aider dans l'interprétation de ces « relations incontrôlables avec l'extérieur » dont on m'accusait. Li Xixian eut pour moi un geste grandiose. Il revenait tout juste d'un voyage de trois mois en Allemagne de l'Ouest (c'était encore inhabituel à l'époque) et ne pouvait croire que j'étais devenu dans l'intervalle quelqu'un, disons, d'antipathique. Il vint me voir au bureau, où j'étais seul à cet instant, indifférent aux tumultes ambiants. Nous bavardâmes pendant plus d'une heure, c'était revigorant ! On nous entendait ailleurs éclater de rire sans arrêt et on venait regarder de temps à autre ce qui se passait par la porte entre-ouverte. On l'avait laissée entrebâillée, comme un fait exprès.

De nombreuses personnalités adressèrent des lettres au patron de la maison d'édition mais aussi à Hu Yaobang - celui-ci supervisait précisément tous les organes de propagande du pays. Une rupture de contrat ne serait pas dans l'intérêt des liens d'amitié qui unissaient la Chine à l'étranger ; le contrat devait être prorogé ; dans le cas contraire, de nouvelles missions équivalentes devaient m'être confiées. Ainsi s'exprimèrent entre autres le dramaturge Cao Yu, l'écrivain Zhou Erfu, vice-ministre de la Culture, le président de la société nationale du film, Yuan Wenshu, et mon ami, l'acteur Zhao Dan. Le scénariste Huang Zongjiang, qui travaillait pour les studios de l'armée *Premier Août*, m'invita dans son merveilleux *siheyuan* traditionnel pour m'assurer que je pouvais compter sur le soutien de « tous les cercles culturels et artistiques » du pays... et le répéter partout !

Je vécus là une période follement exaltante, pleine de tristesse et de joie, de rage et de fraternité. Pendant les pauses que lui laissait *La maison de Thé*, Ying Ruocheng, maquillé en maquereau Liu-le-grêlé, réfléchissait avec moi à la démarche la plus habile à suivre. Le directeur du Bureau du Film, au ministère de la Culture, le réalisateur Zhang Junxiang, négocia pour moi auprès des plus hautes instances. Zhao Dan et sa femme Huang Zongying téléphonèrent quant à eux depuis leur petite chambre d'hôtel pékinoise à leurs collègues de Shanghai pour obtenir un contact avec Ye Jianying⁴², membre éminent du Politburo. Ah, Zhao Dan... son rire, si direct, ensorcelant, était celui d'un homme qui avait tout rencontré dans la vie et s'était débarrassé de ses peurs. Tous ces amis, je le sentais, s'étaient approprié mon cas comme s'il avait été le leur. Jamais je n'oublierai la solidarité que tous ces gens m'ont prodiguée sans craindre les risques, eux qui avaient connu les pires vicissitudes durant les dix ans de Révolution culturelle, et ceux parmi mes collègues qui m'avaient côtoyé pendant cinq ans.

Ruth Weiss demanda un entretien avec le directeur des Editions, il se déplaça jusqu'à son domicile. Pour elle, un complot se tramait contre moi. Luo Jun lui raconta qu'il avait récemment été reçu à l'ambassade ouest-allemande. De telles visites dans des représentations étrangères n'avaient maintenant plus rien de singulier. Là, on ne lui avait posé aucune question sur moi. Pourtant, le camarade Uwe devait purger une peine de prison en Allemagne... « Et que dois-je faire si on m'interroge ? ». La question était inédite, elle ne répondit pas, se laissant emporter par toutes sortes de pensées. C'est alors que tout-à-trac il lui sortit : « Si le camarade Uwe demande l'asile, je suis prêt à le lui accorder ». Un jeune gars travaillant pour le Bureau de gestion des experts avait l'habitude de s'annoncer bruyamment. C'est à cela que je compris, un après-midi, qu'il se trouvait dans la grande salle d'à côté en train de brailler quelque chose. Le lendemain, j'appris qu'il avait dénoncé un *dazibao* que j'aurais placardé sur un mur de l'hôtel avec l'aide d'autres étrangers. A l'époque, les *dazibaos* appartenaient déjà au passé. J'en avais bien remarqué un sur le mur de la

⁴² Le maréchal Ye Jianying, après avoir été ministre de la Défense jusqu'en 1978, occupait en 1979 la fonction honorifique de chef de l'Etat. Cf note 19.

cantine mais n'avais pas la moindre idée qui s'insurgeait contre quoi. J'étais hors de moi et me ruai sur ma machine à écrire pour taper en lettres capitales ces quelques mots : UN CAMARADE DU SERVICE A REPANDU LE BRUIT QUE J'AVAIS COLLE RECEMMENT AVEC D'AUTRES ETRANGERS UNE AFFICHE A L'HOTEL DE L'AMITIE ! JE PROTESTE AVEC FORCE, C'EST DE LA DIFFAMATION ! JE N'AI RIEN A VOIR AVEC LE MOINDRE DAZIBAO ET N'EN CONNAIS PAS L'AUTEUR. ENCORE MOINS L'AI-JE SIGNE ! JE DEMANDE INSTAMMENT QU'UN RESPONSABLE DU BUREAU DE TUTELLE EN INFORME LE SERVICE DES EDITIONS EN LANGUE ALLEMANDE !

Au-dessous, je datai et signai. Puis, je pris ce qui était *mon* dazibao jusqu'au bureau principal, bondé à cette heure. Je le fixai avec quatre punaises à l'endroit le plus exposé avant de battre en retraite, sans un mot. J'entendis mes collègues lire le texte à haute voix. A la pause de midi, j'allai retirer la feuille. Deux jours plus tard, le jeune gars venait à moi pour s'excuser.

L'expiration de mon contrat n'était plus qu'une affaire de jours et certains s'étaient déjà manifestés pour me rappeler que bientôt, je n'aurais plus ni appartement ni sécurité sociale. L'heure était donc venue de préparer pour moi un banquet d'adieu et de m'acheter le billet du vol retour. De mon côté, je me décidai à écrire à Hu Yaobang, désormais le numéro un du Parti. Cette démarche m'avait été recommandée. Je tapai à la machine plus de six pages bien remplies et les envoyai sous forme de télégramme. J'y expliquais tout, le plus exactement possible, replaçant les faits dans leur contexte, animé d'un idéalisme encore très juvénile, d'une foi inépuisable et d'une honnêteté morale absolue. C'était tout ce dont je disposais.

Une semaine s'écoula. Le 19 juillet, dernier jour officiel de mon travail à la maison d'édition, on me convoqua pour le lendemain chez le directeur. Le rendez-vous eut lieu dans la même pièce et la même disposition de sièges que la fois précédente. Un chef de service annonça avec déférence que Hu Yaobang avait reçu de moi un télégramme, il y avait répondu en s'adressant nommément au directeur des Editions et en antidatant sa missive d'un jour. La nouvelle avait de quoi me saisir : les plus hautes autorités du Parti se souciaient

de mon cas ! Sur l'instant, je ressentis cela comme un coup de tonnerre. On me lut le texte, phrase par phrase, tandis que l'interprète Yan traduisait :

Pékin, le 19 juillet 1979

Veillez dire à l'expert Uwe Kräuter un grand merci pour son aimable courrier et pour tout le travail qu'il a accompli en notre nom. Il est bien normal que la maison des éditions en langues étrangères cesse de distribuer les tâches d'un expert après l'expiration de son contrat. Les camarades concernés du Bureau des experts et de la maison d'édition des Littératures en langues étrangères doivent discuter avec l'expert Uwe Kräuter de son souhait de poursuivre son travail en Chine et régler les difficultés personnelles qu'il connaît.

Hu Yaobang

La lettre étant adressée à Luo Jun, je ne fus pas autorisé à la tenir en main mais on me promit de me la relire autant de fois que je le souhaiterais. On allait discuter de la situation à laquelle il était fait référence et de ce qu'il convenait de faire. De fait, la formulation avait été choisie de telle sorte que la position de chacune des deux parties se trouvât confirmée. L'intention me semblait évidente : l'une et l'autre devaient se mettre d'accord. Mais comment convenait-il d'interpréter concrètement la dernière phrase et surtout le mot « régler » ? Les avis pouvaient diverger. La maison d'édition persista dans l'attitude qui était déjà la sienne et m'invita à attendre le retour de ma mère. Durant ces mois d'attente, je percevais mon salaire habituel. Je refusai. Je ne voulais pas devenir « un parasite » pour le peuple chinois. C'est aussi en ce sens que je ne touchai pas au treizième mois auquel me donnait droit l'expiration de mon contrat après cinq ans de service. Il ne me restait plus qu'à vider la place...

12. Odyssée en terre étrangère. A nous l'Europe !

La vie continuait son cours, en apparence inchangée. Sauf que je n'allais plus aux Editions. La pression psychologique était dure à supporter mais la sympathie qu'on me témoignait ouvertement la compensait. J'occupais mon temps à préparer la tournée de *La Maison de Thé* à l'étranger ; à négocier avec le théâtre du Peuple et le vice-ministre Zhou Weizhi ; à correspondre avec Mannheim ; travailler sur la version allemande de la pièce ; signer des articles sur le théâtre du Peuple ; faire le lien avec l'hôpital ; solliciter des rendez-vous avec la direction des Editions et le Bureau national des Experts (et en obtenir souvent). Et aider le Dr Sun Yan à nouer des contacts professionnels en Allemagne : le médecin souhaitait faire escale en République fédérale et y jeter un œil avant de partir pour les Etats-Unis où il était invité à un programme de recherche. Il me tenait au courant de l'état de santé de ma mère et me rendait le sourire. Elle avait maintenant la force d'entretenir son jardin.

Trois fois, j'écrivis aux plus hautes instances après avoir eu vent de l'existence d'une circulaire interne à mon sujet. J'exprimai mon « désespoir » de ne pas être critiqué en face, d'être poignardé dans le dos. Je rappelai aussi qu'aux yeux de nombreux camarades chinois, les pratiques employées contre moi n'étaient « pas conformes à la ligne du Parti », n'étaient pas « la bonne façon de traiter un ami sincère ». Je ne sus jamais ce qui se dit en coulisses après ces initiatives. Toujours est-il que je reçus un jour une invitation et que ma colère retomba d'un cran : j'étais convié à participer au soir du 30 septembre à un banquet, à l'occasion du trentième anniversaire de la République populaire. Il aurait lieu en présence de Hua Guofeng, dans la salle d'apparat du palais du Peuple, place Tiananmen. Au même moment, un autre épisode bouleversant se produisit dont Ruth Weiss et Sidney Rittenberg me firent part à quelques jours d'intervalle.

Il était de tradition de faire venir au palais du Peuple, le matin qui précédait la Fête nationale, les experts vétérans arrivés en Chine dans les années 30 et 40 ou au début des années 50. Leur hôte est ce jour-là Wang Zhen. Ce membre

influent du Parti représente le Premier ministre. A l'issue de son discours, il engage l'assistance, une vingtaine de personnes, à s'exprimer sans fard sur l'année écoulée. Plusieurs demandent la parole. Cela fait, Ruth Weiss, toujours magnifique, demande à ajouter quelque chose. « J'aimerais évoquer le cas du camarade Uwe », commence-t-elle. Puis elle expose sa pensée : comment peut-on traiter de manière aussi hostile un étranger qui est manifestement un ami et l'obliger à quitter le pays ? Les invités sont assis en demi-cercle. Ruth se trouve à l'une des extrémités. Tandis qu'elle finit sa phrase, Sidney Rittenberg quitte sa place située juste à l'opposé pour traverser la salle – un véritable exploit ! – et lui murmurer à l'oreille : « Et il est illégal en Chine d'expulser un ami étranger menacé d'une peine de prison dans son pays ! ». Ruth Weiss se met illico à répéter bien fort l'argument. Elle a à peine terminé que le chef du Bureau national des Experts s'adresse à Wang Zhen : la camarade Deng Yingchao a été alertée de l'affaire, elle aussi. Elle est intervenue pour qu'une solution soit trouvée. Le Bureau s'y emploie naturellement de toutes ses forces. Je restai bouche bée quand Ruth me fit son récit. Deng Yingchao était la veuve de Zhou Enlai, une femme très respectée, membre, de surcroît, du Politburo. J'appris plus tard que son attention sur mon cas avait été attirée par plusieurs de mes amis artistes. Et que dire de la prestation de Sidney Rittenberg ! Voilà à peine deux ans qu'il était libéré de prison, après une décennie derrière les barreaux. Il était désormais considéré comme réhabilité, passées ses erreurs du temps de la Révolution culturelle et dissipés les malentendus. Au sein de la petite communauté étrangère de Pékin, en particulier parmi les anciens, les avis sur lui étaient partagés. Mais la vie m'avait appris que les ragots pouvaient être mortels. Outre le fait que je ne voulais pas dépendre du qu'en-dira-t-on, j'avais envie d'apprendre par moi-même à connaître cet homme, riche d'expérience (arrivé en 1945 en Chine, il avait vite rejoint Mao à Yan'an), et d'entendre ses conseils, si besoin. Je n'avais donc pas attendu longtemps pour l'inviter et lui expliquer ma situation. Il me confiera par la suite que Wang Zhen l'avait pris à part après la réception : « Tu te crois encore obligé de te mêler d'affaires qui te regardent pas et qui vont t'apporter que des emmerdes ? - je ne peux pas le laisser tomber », avait rétorqué Rittenberg en riant.

L'imbroglia durait depuis sept mois quand je reçus un beau matin de février une visite inopinée de haut niveau à l'hôtel de l'Amitié. Celle de Luo Jun lui-même, accompagné de Zhang Jin, la nouvelle directrice du Bureau des Experts. Ils m'annoncèrent avec le sourire que ma situation était réglée : je serais employé dès le mois prochain à *Pékin Information*. Le travail que j'avais accompli aux Editions avait été excellent, mon attitude devant les tâches à réaliser comme à l'égard de mes collègues avait été exemplaire. J'avais même refusé des primes alors que les autres réclamaient d'être mieux rémunérés ; cela avait impressionné les camarades. J'avais eu raison, me dit Luo Jun, d'objecter combien il était injuste de mettre un terme à mon contrat sans avoir été au moins blâmé. Les collègues de la revue se réjouissaient de mon retour imminent. Je pouvais me sentir réhabilité. Plus tard, j'apprendrai que Hu Yaobang était de nouveau intervenu. Le même mois, il allait quitter ses fonctions de responsable de la propagande au sein du Comité central pour se consacrer exclusivement à ses tâches de Secrétaire général du Parti. Il avait été soucieux de ne laisser derrière lui aucun problème en suspens. Tant de personnalités l'avaient sollicité à mon sujet qu'il n'avait pu rester indifférent. En plus, il avait donné son « imprimatur » à mon initiative d'emmener *La Maison de Thé* en Europe.

Des années plus tard, ce fut au tour de Richard Frey de revenir sur cette histoire : une longue amitié remontant à l'époque de Yan'an le liait à Hu. Ils avaient eu ensemble une discussion poussée sur moi et sans doute avait-elle aidé à remettre les pendules à l'heure voire à hâter la décision. Ying Ruocheng, devenu vice-ministre de la Culture à la fin des années 80, me fera quant à lui ce commentaire ; « tu es pour moi l'exemple vivant qu'en Chine, des décisions peuvent être prises par toute la chaîne bureaucratique et considérées comme irrévocables mais qu'elles peuvent être annulées par nécessité absolue ! ».

Alors que mes tracasseries étaient réglées, Ma Jie, de la maison d'édition, vint à la maison un jour de printemps. Je le raccompagnai jusqu'à la sortie en traversant le parc de l'hôtel qui embaumait.

« Ça a dû être dur pour toi, me dit-il tout à coup d'une voix compatissante.

- Pardon ?

- Oui, toutes ces discussions qui ont duré des mois...

- Oui, plutôt.

- Je veux bien le croire.

Puis, après une pause :

- Mais tout cela t'a endurci aussi ... Si ça se représente, au moins, tu es préparé.

- En effet ». Mais je pensai en moi-même que je me serais bien passé de ce type de désagrément pour ne pas finir un jour ou l'autre par m'y abîmer.

Ma mère, qui était de retour à Pékin, m'avait répété une chose qu'un policier lui avait murmurée à l'oreille à son domicile de Lorsch (« Surtout, ne le dites à personne ! ») : en vertu de la loi, la Justice devait fixer au cours de la seconde moitié de mars, cinq ans après mon procès, la date-butoir à partir de laquelle ma peine serait prescrite. Le prononcé devait être rendu dans un délai maximal de deux ans et demi. Autrement dit, la prescription pouvait intervenir très vite. Ça, c'était une nouvelle ! Jamais l'idée d'une telle opportunité ne m'avait effleuré.

Elli s'affaiblissait. Le nouveau traitement qu'elle suivait ne donnait pas les résultats espérés. Les médecins faisaient tout ce qui était en leur pouvoir, y compris en consultant Sun Yan, aux Etats-Unis. Je parlai bien sûr avec Elli de la prescription ; elle était folle de joie. Mais l'émotion, au lieu de lui donner de l'énergie, épuisa ses forces. A la mi-mai, après six mois de soins, je dus la ramener à l'hôpital. De mon domicile, on la descendit par les escaliers sur un brancard qui fut chargé à bord d'un véhicule sanitaire. Je m'installai à côté d'elle, et nous traversâmes ainsi la ville d'ouest en est, moi, avec l'idée que ma mère ne reverrait peut-être jamais mon appartement. A aucun moment, je n'eus l'impression que l'hôpital était dans un train-train stérile. Le climat qui y régnait me rappela plutôt l'engagement commun des membres d'une même famille. Tous se battaient pour sauver une vie humaine. Comme il est d'usage dans les hôpitaux chinois, en ma qualité de proche, je passai les nuits suivantes à côté de la patiente dans un lit d'appoint, prêt à intervenir en cas de besoin. A la pause de midi, Patricia venait me relayer jusqu'au soir, elle s'impliquait beaucoup. Elle avait obtenu de *Littérature chinoise* l'autorisation de s'absenter

durant ses heures de travail. Bientôt, Karl-Georg fut là lui aussi. Les amis s'annonçaient, seuls ou par grappes. Visites d'adieu à une mourante. Certains offraient des fleurs, d'autres des calligraphies. Le 7 juin au matin, la mort survint. L'humanité qui l'entourait en fit un événement de qualité, je réalisai cela plus tard. Lorsque je sortis de l'hôpital ce jour-là, le soleil brillait – mais pour moi, le monde avait changé.

Pour les Chinois, laver le corps, lui mettre des habits propres, peigner les cheveux sont des actes ordinaires. Mais pour Karl-Georg et moi-même, c'était chose impossible. Nous demandâmes à l'hôpital de bien vouloir s'en charger. Quatre jours plus tard, nous suivîmes en voiture le corbillard recouvert d'un crêpe noir et or. Le chemin était long, il fallait remonter toute l'avenue Chang'an en direction de l'ouest avant de gravir une colline jusqu'au cimetière Babaoshan. La haute cheminée du crématorium fumait sans discontinuer, je la vis de loin. Après les formalités, des agents sortirent le corps du véhicule. Nous les suivîmes dans la grande salle des incinérateurs. Nous attendîmes un moment, puis la dépouille fut introduite dans un des fours. On nous fit regarder à travers un judas. Je levai la petite trappe amovible et risquai un œil sur l'action des flammes. Non, ça n'avait rien de terrible, c'était même plutôt salvateur.

On nous conduisit vers un bâtiment de taille modeste. Là, nous pouvions faire notre choix parmi des jarres de bois différents qui faisaient office d'urnes funéraires. Nous nous décidâmes pour un modèle qui sentait bon, en bois de camphre, décoré de feuilles et de fleurs sculptées. On nous accompagna dans un autre bâtiment. Là, nous remîmes à un simple employé une feuille portant un numéro. La mort était son lot quotidien. Il quitta la pièce et revint avec un vieux seau métallique dans la main. Il le déposa sur une table haute. Le seau contenait les cendres et les ossements d'Elli. De dessous la table, il extirpa une pelle rouillée et me tendit une housse en soie d'un rouge lumineux. Je devais y enfourner les restes de ma mère. Je lui fis signe de s'en occuper mais il refusa tout net. Karl-Georg s'empara alors de la poche, j'y déposai le tout, le transvasai dans l'urne avant de sceller la partie supérieure, restée

jusqu'alors béante. Il ne nous restait plus qu'à insérer la photo de la défunte dans le châssis monté sur le devant de l'objet. Ce que nous fîmes.

On nous dirigea vers un bureau où l'on nous demanda la durée souhaitée pour une concession cinéraire. Karl-Georg et moi avions déjà décidé de garder une moitié des cendres en Chine : c'était là que je me trouvais, ma mère s'y était plu et avait pu y prolonger sa vie. La seconde moitié partirait dans un endroit reposant, en Allemagne. Nous étions en 1980, nous convînmes d'une location jusqu'en 2000 ; année infiniment lointaine. Puis on nous guida vers un columbarium, le long de hauts couloirs sombres, remplis de part et d'autre et jusqu'au plafond d'urnes funéraires. Elles étaient les unes à côté des autres, les unes au-dessus des autres, chacune protégée par une petite porte vitrée cadenassée. Nous poursuivîmes notre chemin, rencontrant de nouveaux couloirs qui se rejoignaient en carrefours. De véritables rues. Cette cité des morts m'oppressait. On nous donna à choisir parmi cinq places vacantes. L'une d'elles donnait sur une fenêtre, avec vue sur des arbres. Nous prîmes celle-là. On nous remit la clef. Mais cette fois, l'urne allait nous accompagner, il fallait attendre les obsèques pour l'installer.

La direction des Editions s'opposa d'abord à toute cérémonie funèbre. Les responsables ne savaient trop quelle attitude adopter. Ce genre de cérémonie était pratique courante en Chine, de même que les discours qui allaient avec. Mais s'agissant d'un étranger ? Que pourrait-on bien dire sur une défunte qui n'avait jamais vécu en Chine ? Car toute allocution suivait des règles précises. Le mieux eût été que les collègues et amis nous fissent une visite de courtoisie chez nous, à l'hôtel. Mais certains s'obstinèrent à vouloir un geste officiel et au final c'est à quoi nous eûmes droit. Le funérarium de Babaoshan était bondé. Une ribambelle de gens signa le livre de condoléances. Venus de la maison d'édition, de l'hôtel, de l'hôpital, du Théâtre du Peuple, des studios de cinéma de Pékin, du ministère de la Culture ou de la santé, de l'ambassade d'Allemagne, ils avaient fixé à leur boutonnière une fleur blanche en papier. Il y eut même des étrangers en poste à Pékin pour faire le déplacement.

L'écrivain et poète Bai Hua avait spécialement rédigé un poème qu'il nous communiqua par téléphone depuis Wuhan :

*Toi, mère allemande,
Tu nous as laissé ton fils,
Mais aussi tes rêves et ton âme.
Nous te remercions tous, mère
Merci de ta confiance.
La Chine, lieu de vie
A toujours été aussi lieu de mort.
Les vrais amis font partie de la famille.*

A Uwe

Poème d'adieu de Bai Hua

A l'époque, Bai Hua était critiqué partout dans le pays pour son scénario d'*Amour amer*, film jugé antipatriotique par les autorités et interdit. De ce fait, la lecture publique de son poème d'adieu prit d'emblée la forme d'un acte de solidarité. La performance réunissait trois protagonistes, debout l'un à côté de l'autre. Huang Zongying lut les vers calligraphiés de la main de Yu Shizhi, l'un des acteurs principaux de *La Maison de Thé*, tandis que Ying Ruocheng traduisait en anglais. L'atmosphère était intime et chaleureuse ; s'exprimaient là de merveilleuses marques de sympathie envers des gens extérieurs à la Chine. Cette cérémonie, je la vis comme une aimable façon de signifier le désir d'être étroitement relié au monde.

L'Allemagne se rapprochait elle aussi à grands pas et c'est un peu par hasard que je tombai sur madame Theodor, attachée d'ambassade. Elle savait que j'allais accompagner les interprètes de *La Maison de Thé* en Europe et me pria, presque en passant, de faire un saut à l'ambassade avant mon envol pour Frankfort. Un document m'y attendait. Des sources en Allemagne m'avaient déjà appris depuis belle lurette que ma peine était prescrite...

Je me présentai le 24 septembre à l'ambassade devant le référent que m'avait mentionné madame Theodor. Celui-ci m'invita à prendre place avant

de saisir son téléphone. « Tu peux venir dans mon bureau ? M. Kräuter est là ». Il avait à peine raccroché qu'un homme entrain, vêtu d'un costume gris. « Ah, M. Kräuter ! » s'exclama-t-il, très jovial. « Une bonne chose que vous soyez ici ! ». Il me tendit la main puis se dirigea vers une étagère et s'empara sans hésiter d'un livre qu'il ouvrit vivement. Avec son doigt, il fit défiler les pages en suivant un ordre alphabétique... « Ah, c'est là ! Là ! », cria-t-il tout excité. Il lut à haute voix la référence « Kräuter, Uwe » qui figurait dans la liste « délais périmés ». Pour un triomphe, c'était raté. On regrettait un peu mon arrestation tant attendue, je le sentais bien. Et je voyais aussi que l'homme ne découvrait pas ces lignes. Avec ostentation, il se dirigea vers son collègue et lui montra la page. En la regardant, l'autre fit la grimace. Peu après, j'avais en main mon attestation : selon le procureur de Heidelberg, ma peine était désormais bien prescrite.

Les collègues de *Pékin Information* marquèrent leur étonnement quand ils apprirent la tournée de *La Maison de Thé* et le rôle que j'y avais joué dans *Le Soir de Pékin*, leur journal préféré, distribué dans tous les bureaux à la pause de midi. Six ans et des poussières après mon départ, j'allais pour la première fois rentrer en Allemagne, aux côtés de soixante-dix membres d'un théâtre chinois. J'avais réservé un vol retour pour la fin septembre, soit six semaines plus tard. C'était une expérience très exaltante. Il n'empêche, quand on se retrouva à l'aéroport, je n'étais plus très sûr qui de nous tous était le plus excité, moi ou eux. Mes amis chinois allaient être catapultés sur une autre planète. Pour moi, il s'agissait d'un retour dans mon pays natal – mais un pays différent de celui que j'avais connu. Et moi aussi j'avais changé.

Alors que je remplissais les formulaires de douane, quelqu'un me toucha l'épaule. C'était mon amie Deng Nan, la benjamine de Deng Xiaoping. Son mari étudiait la technologie des semi-conducteurs à Karlsruhe. Il se plaisait beaucoup en Allemagne, me dit-elle, mais certaines petites gâteries chinoises lui manquaient. Elle profitait de l'occasion pour lui transmettre par mon intermédiaire le paquet qu'elle lui avait préparé.

A notre descente d'avion, la direction du Théâtre national de Mannheim nous accueillit avec des roses rouges. Le responsable administratif, Hanns Maier, mon contact régulier depuis plus d'un an, et le directeur artistique Arnold

Petersen avaient toujours fait preuve de souplesse et d'à propos, des qualités souvent en usage dans le monde moderne. J'avais fait leur connaissance à Pékin où ils s'étaient rendus en janvier. Tous deux représentaient pour moi le « bon côté » de l'Allemagne ; j'étais enchanté de collaborer avec eux.

Roulant dans cette nuit qui était donc allemande, notre bus s'engagea sur « ma chère autoroute », passa devant la sortie de Lorsch, mon ancien chez-moi où Karl-Georg dormait encore. Le mot « Enfers » traversa mon esprit – un lapsus. J'évoluais dans une irréalité qui rappelait le monde souterrain des Anciens. Les rues de Mannheim étaient vides, nous étions dimanche, tôt le matin. Une partie de mon groupe gardait les yeux fermés, d'autres pointaient çà et là du doigt un magasin de tapis, un château d'eau, un piéton isolé. L'après-midi, je fis une balade avec Ying Ruocheng dans le centre-ville. « Il n'y a personne ?! », observa-t-il. Une ville chinoise ne cessait jamais d'être active, surtout le dimanche. Quand le feu était au « vert », l'acteur se dépêchait de traverser car les voitures roulaient ici plus vite que là-bas et lui faisaient peur.

Le théâtre affichait complet pour ce qui était la première sortie à l'étranger d'une troupe de théâtre contemporaine chinoise. Nous avions bien sûr le trac : comment le public allait-il recevoir la pièce, les acteurs, la langue ? Comment pouvons-nous être sûrs ? Les étrangers ayant vu le spectacle sur une scène pékinoise étaient de fait peu représentatifs du public occidental en général. La salle serait-elle en mesure d'identifier le contenu, les thèmes, les personnages de la pièce ? L'origine chinoise de la production attirerait sûrement les gens. Resterait-elle à l'état de simple événement exotique ou irait-elle plus loin pour revêtir un sens plus profond dans l'esprit des spectateurs ? Dans les travées, je voyais partout des mains qui tenaient mon livret sur *La Maison de Thé* et le nom du théâtre du Peuple briller de mille feux mais mon obsession était ailleurs : comment serait reçue l'interprétation simultanée – que j'assurais pour les soixante rôles ?

Le rideau s'ouvrit. Devant nous, une maison de thé des années 1898, animée, pleine d'énergie. C'était difficile à croire mais on se serait cru à Pékin, comme chaque soir, devant le public local : même salve d'applaudissements ! Et là, je sus : le succès était gagné à plus de cinquante pour cent. Quand arrivèrent les

premiers bravos perturbateurs et premiers rires aux mêmes passages qui provoquaient l'hilarité à Pékin, les acteurs commencèrent à se sentir au moins aussi relax que chez eux et maîtrisèrent leur jeu à la perfection. La première fit sensation et il en fut ainsi de toutes les autres représentations dans quatorze villes allemandes. Les spectateurs suivaient, captifs de l'action qui se jouait sur scène. Les gens applaudissaient à tout rompre, criaient, agitaient les mains, martelaient le sol de leurs pieds. Au premier acte, le public commençait par se familiariser avec l'ambiance générale pendant que la pièce se déployait peu à peu ; au deuxième, il en connaissait déjà assez sur les personnages et leurs problèmes ; au troisième, l'impression d'étrangeté ayant disparu, il pouvait s'identifier avec tel héros ou telle héroïne. A Hanovre, le directeur d'un théâtre se précipita dans les coulisses après la représentation, le casque encore entre les oreilles. « Votre pièce, s'écria-t-il tout excité, n'a pas de rôle secondaire, il n'y a que des rôles principaux ! Elle a un niveau mondial ! Vous pouvez faire le tour du monde avec ! ». Les journaux allemands quant à eux rivalisèrent d'éloges. Le *Frankfurter Allgemeine Zeitung* décrivit *La Maison de Thé* comme un « épice de l'Histoire », le *Zeit y vit* « des instantanés de Pékin » et le *Süddeutsche Zeitung* en retint les portraits « des petites gens de Pékin ». Le *Saarbrücker Zeitung* titra : « De Chine nous est venu Père Courage ». Le *Rhein-Neckar Zeitung* mis en avant, sous le titre « Un miracle théâtral venu d'Extrême-Orient », les acteurs qui, « grâce à leur jeu étincelant, nous ouvrent d'un coup la porte sur un monde qui nous est sans doute culturellement étranger mais dont le fond humain nous semble parfaitement familier. La souffrance des peuples revient à l'identique comme une rengaine : souffrance en période de guerre ou de coup d'Etat, souffrance face aux violences et aux folies collectives ». Le *Rheinische Morgenpost* releva « les situations archétypales », avec « un tenancier qui s'adapte sournoisement aux fluctuations politiques, des militaires prédateurs, des politiciens corrompus. Ce sont autant d'expériences humaines que tout Européen peut ramener sans difficultés à sa propre histoire. Ajoutons que le colonialisme occidental et ses abus deviennent aussi éminemment perceptibles au travers des événements portés sur scène ».

Le problème de la langue avait été un vrai casse-tête. Fournir de courtes explications en ouverture ou distribuer un texte plus ou moins détaillé étaient des options qu'on avait rapidement écartées. Les spectateurs devaient avoir droit à une traduction simultanée, diffusée dans un casque. Mais l'interprète devait-il être chinois ou étranger ? Le choix s'était porté fatalement sur moi, qui avais vu la pièce une bonne vingtaine de fois et passé avec succès l'examen d'endurance vocale.

Avant chaque représentation, je montais sur scène pour introduire la pièce, son auteur et le théâtre du Peuple de Pékin. En guise de conclusion, je donnais toujours un conseil : ne pas utiliser en continu les deux écouteurs du casque mais libérer par instants une oreille et l'ouvrir à cette langue venue d'ailleurs ; un moyen de se sentir plus proche de l'original. La majorité du public suivit mes recommandations et découvrit que le chinois, loin d'être un embrouillamini de sons, se composait bien de mots et de syntaxes.

Après un séjour d'un mois en Allemagne, la troupe partit en France pour une série de spectacles à Paris et Lyon. Nous devions nous retrouver ensuite en Suisse pour plusieurs représentations à Zurich. Je pris ma plus grande valise et m'installai dans le train, en direction de Francfort, puis de Bensheim et enfin de la petite ville de Lorsch. Au cours des semaines qui avaient précédé, je n'avais pas cessé d'être entouré. A présent, j'étais seul, assis dans un compartiment parmi mes compatriotes. Chacun vaquait à ses occupations et évitait tout contact visuel avec les autres. Les corps bougeaient au rythme du wagon. A l'extérieur, défilait un paysage de jolies petites maisons. Je n'en avais pas vu de telles depuis une éternité. Je descendis à Bensheim. Cinq kilomètres plus loin, je touchais au but de mon voyage. Ne trouvant aucun taxi devant la gare, je portai ma valise à travers des rues là aussi totalement vides. Elles semblaient bien plus étroites et basses que dans mes souvenirs. Je sonnai à la porte d'une maison de l'Oberstraße cernée d'une clôture. Karl-Georg ouvrit.

Nous nous étions revus deux fois : la première, lors d'une représentation de mes amis chinois à Mannheim, la seconde, au cours d'une visite que je lui avais faite avec des membres de la troupe, à l'heure du café. Mes compagnons avaient voulu découvrir la manière dont on vivait en Allemagne ; c'était pour eux une

aventure intéressante. Je montai mon bagage au premier étage, par l'escalier en bois. Le soleil filtrait au travers des rideaux. Les arbres, à l'extérieur, avaient gagné en hauteur. La chambre, elle, n'avait pas changé. Elle paraissait seulement bien plus petite que dans mes souvenirs. Dans la pièce d'à côté, ma mère avait installé des rayons pour les livres que j'avais rapatriés de Heidelberg juste avant mon départ. Elli avait disparu. Ma grand-mère aussi. La maison était calme. Wolf, le chien, lui non plus, n'était plus là.

Sans cesse, j'étais ramené à mon ancienne vie. Le centre de Heidelberg, la Hauptstraße, était devenu piétonnier. Etudiant, j'y avais rencontré énormément de gens et beaucoup, que je reconnaissais, refaisaient surface. Je parlai à certains et en évitai d'autres de loin, épouvanté, avec l'espoir de passer inaperçu. La rue, dans son aspect général, n'avait pas bougé, mais d'autres traits, hier familiers, me semblaient différents : la gestuelle et la façon de s'exprimer de bien des gens avaient évolué. Quelqu'un avec lequel j'avais eu un bon contact autrefois me repoussa d'un « je ne veux plus rien avoir à faire avec aucun de vous ! », le visage plus décharné que jamais. Un autre, qui semblait pourtant aller aussi bien qu'avant, me raconta très sérieusement qu'il construisait une « machine à remonter le temps » avec laquelle il se déplacerait. Mon vieux copain d'école Udo me crut pour sa part responsable des problèmes de l'Union soviétique et faillit me frapper. Ma chère Eva, elle, apparaissant soudain à côté de moi, s'écria : « Je t'ai reconnu de dos à ta démarche ! ». On éclata de rire et on s'enlaça, là, dans la rue.

Au décollage, à Zurich, il neigeait. L'accueil à Pékin fut grandiose ! Les articles traduits de la presse étrangère avaient paru chaque jour dans le bulletin de références et permis de suivre la tournée en détail. Dès l'aéroport, les acteurs exhibèrent allègrement les articles et photos de leurs exploits sur les scènes européennes, tirés des médias internationaux. Pour eux, mais aussi pour ceux qui les accueillait, la Chine et l'Europe venaient de se rapprocher d'un grand pas. Deux ans plus tard, nous pûmes réaliser le rêve du Théâtre national de Mannheim d'envoyer l'une de ses productions en tournée en Chine : une pièce antifasciste intitulée *Bockerer* (en autrichien : *Fleischhauer, Couteau à viande*) d'Ulrich Becher et Peter Preses. Le ministère des Affaires étrangères

allemand s'y était opposé au prétexte que la pièce n'était pas « exportable ». Le nazisme y était le sujet principal. Toutes les représentations eurent lieu à guichet fermé. Le public chinois était conquis. L'ambiance qui régnait chaque soir était d'une qualité qu'un théâtre connaît rarement. Les horreurs incarnées sur scène présentaient de nombreuses similitudes avec la Révolution culturelle. Ce rapprochement redonna aux spectateurs chinois l'estime d'eux-mêmes. *Bockerer* fut la pièce étrangère qui connut en Chine le plus grand succès – un succès jamais égalé. La télévision chinoise la diffusa à plusieurs reprises, à la demande de la population. Il y aura donc eu plus de Chinois que d'Allemands de l'Ouest à l'avoir vue.

« Uwe, je sais, je ne suis pas assez tendre avec toi, je suis trop brutale, trop autoritaire », me dit Patricia. « Mais tout est dû au fait que tu ne m'as pas épousée. Si on se mariait, je serais complètement différente ». Elle se tenait debout, démunie, dans sa veste de velours marine et son pantalon bleu en coton. C'était un samedi après-midi. Une amitié sincère nous liait depuis quatre ans. Je lui répondis : ok, marions-nous... Le soir même, je n'étais déjà plus très sûr. Mais toute la ville avait été mise au courant. Les félicitations pleuvaient de partout. Je me dis, je tiendrai ma promesse. On pourra toujours se séparer ensuite. Un certificat de célibat allemand était exigé par la loi britannique, il attendrait bien un peu. Mais cela n'empêchait pas d'organiser une fête. Dans les villes comme à la campagne, la règle valait pareillement : le mariage prenait effet le jour même où avait lieu la fête. Le théâtre du Peuple possédait une petite salle qu'il mit à notre disposition pour l'événement. On célébra donc nos noces et le tout Pékin fut de la partie. Les acteurs eurent l'idée d'organiser la chose dans la tradition d'un mariage paysan. On nous habilla de costumes anciens, le visage de la mariée fut recouvert d'un foulard en soie que le marié fut autorisé à lever ensuite. Les cinq cents invités étaient aux anges. Ying Ruocheng le premier. Avec deux autres acteurs, il s'improvisa maître de cérémonie. Ils jouèrent bien quelques sales tours au marié pour lui faire passer ses habitudes macho, mais il se trouva toujours dans l'assistance des femmes et des hommes prêts à élever la voix et à me protéger.

Au lendemain du mariage, la vie à deux se poursuivait à l'identique... dans des appartements séparés. Un changement survint quand même : Patricia tomba enceinte, pour son plus grand bonheur. Notre relation s'essouffait. La tension que nous avions en nous égalait la rage qui nous jetait l'un contre l'autre. Notre union n'était pas formellement reconnue car nous avions omis de l'enregistrer en bonne et due forme après la « noce ». Des problèmes se posèrent très vite. En société, nous restions ensemble moins pour préserver les apparences que du fait de liens amicaux qui perduraient. Nous finîmes malgré tout par officialiser notre mariage auprès des services, en nous promettant d'accorder à l'autre, s'il le souhaitait, un droit à la séparation après la naissance de l'enfant. Cette valse des sentiments m'anéantit. Nous ne savions comment sortir de cette relation, tandis que notre vie professionnelle, nos projets communs et les rencontres avec les amis se poursuivaient comme si de rien n'étaient.

Patricia se rendit dans un hôpital fréquenté par les résidents européens et s'en remit à une médecin anglophone qui avait aidé quantité d'enfants à naître – elle-même n'en avait aucun. Ainsi arriva Rory le 23 septembre 1983. Un magnifique petit bonhomme aux yeux clairs qui faisait le bonheur de tous. Mais dont les parents se déchiraient. Nous essayâmes pendant deux longs mois de composer puis finîmes par aller chacun de son côté. Elle l'avait dit elle-même : trop autoritaire, trop peu tendre...

La loi chinoise ne permet pas à un homme de demander le divorce s'il est père d'un enfant de moins d'un an. Nous convînmes que ce serait donc Patricia qui enclencherait la procédure sur la base d'un texte validé par nous deux. Deux étrangers qui divorcent, ça faisait sensation ! Un homme occidental ne dispose pas en l'espèce des meilleurs atouts.

Patricia et moi reçûmes du tribunal de Pékin une convocation à comparaître, chacun accompagné de son interprète. La salle, qui pouvait contenir une centaine de personnes, était heureusement vide. Les travées étaient séparées en leur milieu par une allée. Patricia s'installa au premier rang, sur la gauche, aux côtés de son interprète Wu Ling, de *Littérature chinoise*. Moi, je m'assis à droite au troisième rang, à deux sièges de mon interprète Da Shi, de *Pékin*

Information. Les quatre magistrats qui composaient la Cour firent leur entrée et prirent place à une rangée de tables face à nous. C'était le président qui posait les questions. Il commença par rappeler que le divorce était requis à la demande de l'épouse. Il s'informa auprès de Patricia des motivations qui l'animaient puis s'enquit de ma position : voulais-je divorcer ? Je le lui confirmai puis lui exposai mes raisons. Oui, j'étais d'accord pour laisser la garde de Rory à sa mère. Non, il n'existait aucun différend entre nous autre que la séparation elle-même. Au bout d'une heure, l'audience s'acheva. Le jugement serait rendu dans un espace de deux semaines au moins. Notre qualité d'étrangers ne nous faisait pas douter que le divorce serait prononcé et qu'on s'abstiendrait de nous mettre des bâtons dans les roues. Mais pouvait-on en être si sûrs ?

13. Qui a dit qu'un espion ne pouvait se marier ?

Le réalisateur Ling Zifeng passait souvent à l'hôtel de l'Amitié. On dînait à la cantine puis on s'installait chez moi, sur le tapis. J'avais toujours sous le coude une bonne bouteille, l'eau-de-vie préférée de l'impératrice douairière Cixi, comme indiquait l'étiquette. Nous échangeons sur l'art, le cinéma, les femmes, la politique. Ensuite, Ling se mettait à peindre. En quelques coups de fil, j'invitais à nous rejoindre des résidents étrangers que je connaissais, mais aussi de jeunes Chinois évoluant dans les milieux du théâtre ou du cinéma. La soirée pouvait être longue. On discutait, on chantait, on dansait sur les airs saturés ou étouffés de Gainsbourg, Bécaud, Aznavour et Brel extraits de mon stock de cassettes enregistrées.

J'avais une nouvelle fois fait signe à Ling en lui demandant, à moitié sérieux, s'il pourrait venir accompagné. Deux heures plus tard, on frappa à ma porte. Je savais que c'était lui car l'accueil de l'hôtel m'avait comme de coutume passé l'information. Mais là, deux jeunes femmes l'entouraient, pour de vrai. « Liu Feng! » hurla-t-il avec exubérance en me présentant la première d'entre elles. « Elle est rédactrice au magazine de notre studio ! ». En venant à la seconde, il cria : « Shen Danping : l'une de nos plus célèbres actrices ! ». S'il était capable de brailler sans modération, il devait autant savoir se plaire à flatter. Je n'avais jamais entendu le nom « Shen Danping », du moins, je ne m'en souvenais pas. En plus, elle me paraissait décidément bien jeune dans son pardessus militaire vert. Comment aurait-elle déjà pu être une vedette ? Comme il se devait, je hochai la tête d'un air admiratif. Je les débarrassai de leur manteau et leur servis du thé accompagné de petits fours. Fringant, Ling Zifeng plaisantait et interrogeait pour pallier le manque d'assurance des deux jeunes femmes qui n'avaient jamais vu d'aussi près un étranger. Liu Feng – elle pouvait avoir dans les vingt-cinq ans, svelte, plus grande que la majorité des Chinoises, joli visage malicieux – trouva vite ses repères et ne perdit pas de temps à se raconter. Shen Danping, la silhouette gracile, était sur la réserve et peu loquace. Son sourire, oui, son sourire, m'ensorcela. Elle portait de longues

nattes, avait un visage ovale aux yeux sombres et aux lèvres fraîches, et un menton aux contours divinement féminins. J'appris que toutes deux partageaient une chambre aux studios de cinéma de Pékin⁴³. De cette situation étaient nés entre elles des liens de sororité. C'était Liu Feng que connaissait Ling Zifeng. Celle-ci avait entraîné Shen Danping à la soirée contre sa volonté. Car – et en disant cela, elle éclata d'un rire cristallin – les étrangers lui faisaient peur. Si ça ne tenait qu'à moi, lui répondis-je du tac au tac, j'étais prêt à l'affranchir de sa frayeur. Ce soir-là, nous nous entendîmes si bien que nous convînmes de nous retrouver tous les quatre dès le lendemain.

Une semaine plus tard avait lieu une fête. Elle réunissait une trentaine de personnes dont j'étais, seul étranger. Yang Lian, un jeune poète frondeur qui commençait à percer et dont Shen Danping appréciait les poèmes, vint me trouver pour m'interroger sur Herbert Marcuse devant un auditoire de trois autres personnes. Il était le premier Chinois que je rencontrais à mentionner le nom du philosophe. Je m'évertuai à le renseigner, ce qui, en chinois, n'était pas le plus facile. Un petit buffet nous invitait à picorer, nous bûmes de la bière, du vin chinois et les schnaps habituels. Puis la pièce s'assombrit tout à coup, nous plongeant quasiment dans le noir : le signal était lancé, nous pouvions danser. Je m'efforçai de ne pas donner l'impression que je me focalisais exclusivement sur Shen Danping. Je l'invitai ainsi que Liu Feng et d'autres jeunes femmes – en me collant davantage à elle. Mais la différence passait presque inaperçue dans l'obscurité.

A peine un mois plus tard, le tribunal nous convoqua, moi et Patricia. Nous nous retrouvâmes dans la même salle, sur les mêmes sièges. Cette fois, ce ne fut pas la Cour dans son entier mais le président seul qui apparut, le visage aussi grave et inexpressif qu'à la première audition. Il prononça le divorce effectif et lut l'arrêt qui correspondait en tous points à nos vœux. Les frais de justice, précisa-t-il, devaient être réglés par la requérante. Ils s'élevaient à 8,50 yuans - 0,43 €.

⁴³ Chaque danwei, unité de travail, était tenue de fournir un logement à son personnel. Les célibataires, comme Shen Danping et Liu Feng, lorsqu'ils étaient bien lotis, obtenaient une chambre simple ou double, mais il n'était pas rare d'hériter d'un lit en dortoir, du fait du manque d'appartements, notamment dans les grandes villes.

Je hélai Patricia à travers la salle, d'un air faussement sérieux (on ne se privait pas d'humour entre nous) : « Attends ! Je paie la moitié !

- Je ne veux pas de ton argent ! explosa-t-elle

- Ok, ok, répliquai-je. Je paie la totalité.

- J'ai bien dit que je ne voulais pas de ton argent, répéta-t-elle sur le même ton, avant d'ajouter deux secondes plus tard, plus calme et tout sourire : mais tu peux nous inviter après à l'hôtel de Pékin⁴⁴ pour un verre ! ».

Nous montâmes séparément dans deux taxis, chacun avec son interprète, en route pour l'hôtel. Nous arrivâmes en même temps à la cafétéria du lobby. Patricia me demanda de prendre les commandes, pour elle ce serait un whisky, puis s'excusa. Cinq minutes plus tard, elle était de retour avec un énorme bouquet qu'elle me remit pendant qu'on s'enlaçait étroitement. « Maintenant, nous voilà divorcés, dit-elle en riant. Autrement dit, je peux me remarier avec toi... Je vais encore t'épouser six fois !

- Eh... On se croirait plus à des fiançailles qu'à un divorce ! » lâcha Da Shi abasourdi.

Shi m'invita ensuite à dîner parmi les siens. Je lui en étais reconnaissant. J'avais lu quelque part qu'une séparation était comparable à une lourde opération chirurgicale, comme l'amputation d'un bras.

Cependant, de nouveaux désagréments m'attendaient. Ils n'avaient en fait rien de surprenant. J'avais fait savoir, dans les délais impartis, mon souhait de poursuivre mon travail aux Editions. J'attendais depuis un mois et demi quand un chef de service m'annonça la non-reconduction de mon contrat. Celui-ci expirait officiellement le 24 mars 1984, soit cinq semaines plus tard. Après dix années passées en Chine, je n'avais plus que 35 petits jours pour plier bagage et me préparer une nouvelle vie en Allemagne.

La situation en Chine dans les années 1983-1984 était effervescente. N'étaient des attaches personnelles, j'aurais tout de même eu bien du mal à quitter le pays. Des changements radicaux s'y produisaient. Le système des communes

⁴⁴ *L'hôtel de Pékin*, fondé en 1900, est l'un des plus anciens hôtels de la capitale chinoise. Situé à proximité de la place Tiananmen et de l'artère commerçante de Wangfujing, il a vu défiler des figures chinoises ou étrangères, comme Mao, Zhou Enlai, Khrouchtchev, Kissinger, Nixon ou encore Ho Chi-Minh. Au début des années 80, sa cafétéria, l'une des rares à Pékin, était très prisée des résidents occidentaux et des Chinois détenteurs d'un passeport, Sésame indispensable.

populaires venait d'être aboli, les paysans étaient autorisés à exploiter la terre à des fins privées, le revenu national décollait. Sur le littoral maritime, quatorze villes des environs de Shanghai, Canton, Tianjin et Dalian, s'ouvraient à l'économie de marché, à des conditions préférentielles pour les investisseurs étrangers. Volkswagen implantait à Shanghai la première joint-venture internationale dédiée à la production d'automobiles en Chine. En 1984, le gouvernement permit l'ouverture d'entreprises individuelles (*getihu*), en « complément » des structures d'Etat ou collectivistes. A Pékin et partout fleurirent dans la foulée des millions de petites sociétés. L'économie chinoise partit en flèche avec 15,2 % de croissance ; chiffre incroyable. C'est aussi à cette époque que fut lancée la vision d'un « 21^e siècle aux couleurs du Pacifique » : la principale force économique mondiale migrerait logiquement de l'Atlantique vers le Pacifique, embrassant la Corée et Singapour, avec la côte orientale chinoise comme épicerie. La République populaire abordait son trente-cinquième anniversaire avec un optimisme et une énergie férocés et semblait avoir tourné la page de la Révolution culturelle. Pour l'occasion, des étudiants participèrent en masse sur la place Tiananmen à la confection d'une banderole géante qui s'adressait au grand artisan des réformes en le nommant par son prénom : « Salut à toi, Xiaoping ! ».

Shen Danping vivait au rez-de-chaussée du bloc 17 des studios de cinéma de Pékin. Il n'était pas facile pour moi de venir la voir. Quiconque voulait entrer devait s'inscrire à l'entrée principale et décliner l'identité de son contact. Il allait de soi qu'un étranger ne pouvait s'annoncer en visite chez une jeune actrice. Déjà, le simple fait de la connaître personnellement relevait de l'impossible. Lorsque nous nous donnions rendez-vous, je me fondais dans un groupe de quatre-cinq valeureux amis chinois que nous avions en commun. Ils s'asseyaient dans un coin de la pièce ; dans un autre, Shen et moi roucouillions pendant des heures. Les sujets ne manquaient pas. Si j'étais à court de vocabulaire ou ne comprenais pas, nous dessinions sur un papier ce que nous voulions nous dire. Du côté des amis mobilisés autour de notre cause, la conversation s'épuisait parfois. Quand je le remarquais, je m'immisçais un court

instant dans leur cercle pour aider à la relancer. Quelques rires plus tard, je pouvais de nouveau me tourner vers ma dulcinée.

Celui ou celle qui aurait fait irruption dans la pièce sans prévenir à ce moment n'aurait pu déceler le moindre comportement anormal, du fait de la présence des autres autour de nous. Sans cette protection, les conséquences eussent été tragiques. Tout bien considéré, la carrière de mon amie chinoise aurait pu être abrégée et elle, expédiée au fin fond d'une lointaine province. Car certaines sphères n'auraient pas manqué d'assimiler ses rencontres secrètes avec un étranger à une perte de face sans précédent pour le peuple chinois. L'anniversaire de Shen approchait. Nous décidâmes de le fêter un dimanche chez moi, en compagnie de Liu Feng, de Ling Zifeng et du fils de ce dernier, Ling Fei. La veille au soir, sur une idée qui m'était venue spontanément, je m'étais assis à ma table et avais commencé à assembler des pièces de tissus multicolores en vue de réaliser un collage. Jamais auparavant je ne m'étais essayé à un tel ouvrage. Le lendemain matin à quatre heures et demie, j'avais terminé. J'avais reproduit une partie de la chambre de Shen : son lit, rehaussé de quatre briques, sous lequel dépassaient les valises, la commode et les livres posés dessus, la plaque électrique par terre, le nouveau vélo rouge remis là pour éviter les voleurs, la télé couleurs achetée avec le cachet d'un tournage à Hong Kong. A dix heures, mes invités arrivèrent. La journée promettait d'être belle. Je me souviens particulièrement du moment où Shen me décrit en détail l'un de ses films : *Un coin oublié par l'amour*. Il y était question d'un village tellement pauvre qu'aucun de ses hommes ne trouvait à se marier. A mesure qu'elle parlait, me revenait en mémoire une photo de couverture de *Dazhong Dianying (Cinéma des masses)*, montrant dans un paysage de montagnes rocailleuses une jeune fille avec de longues nattes et une hotte sur le dos. Je m'étais abonné à cette revue de cinéma très populaire et laissais depuis des mois ce numéro bien en vue, au sommet de la pile. Car cette femme était pour moi la plus belle de toutes, laquelle Beauté fraîchement découverte était apparue une nouvelle fois sur la couverture du numéro suivant. Tandis que Shen poursuivait son récit, je me levai, me précipitai vers la bibliothèque, saisis

l'exemplaire que j'avais en tête avant d'écarquiller les yeux : la femme de la photo était bien celle dont on fêtait l'anniversaire !

J'appris qu'elle était passée par l'Institut de Cinéma de Pékin, le rêve de nombreux jeunes Chinois, et appartenait à la célèbre « promotion 78 », la première en dix ans depuis la réouverture des cours. Sur un total de deux cent mille candidats venus de la Chine entière – je me fis écrire le nombre pour être sûr de ne pas me tromper -, Shen avait été la seule originaire du sud du pays à être sélectionnée en section *Art dramatique* !

Elle devait s'absenter, en fin d'après-midi, pour suivre une délégation officielle de ses studios invitée à un banquet chez le conseiller culturel de l'ambassade de France, Claude Martin. Les trois autres amis s'y rendaient aussi, mais nous convînmes de nous retrouver après dîner dans mon appartement. Toutefois, la seule à se prendre au jeu fut Shen. De l'ambassade, elle refit en taxi le chemin inverse jusqu'à l'hôtel. Le véhicule s'engagea sans problème à l'intérieur du complexe. Mais en passant, les gardes remarquèrent la femme assise à l'arrière. Un agent de sécurité se rua sur son vélo et se mit à pédaler comme un fou pour suivre la voiture, qu'il rattrapa devant l'entrée de mon pavillon. Il demanda à Shen de s'expliquer : elle n'avait pas le droit de se *cache*r ainsi à l'arrière et de s'introduire à l'improviste dans le périmètre de l'hôtel. Il la reconnut, il connaissait son nom. Elle était bouleversée. Elle fut autorisée à me héler depuis la porte pour me prévenir. C'était la panique complète. Avec d'autres invités chez moi, l'incident eût été moins grave. Je dévalai les escaliers en quatrième vitesse et m'adressai à l'homme de toute la hauteur de mon statut d'« expert étranger ». Pendant ce temps, Shen s'engouffrait dans le taxi. Je la rejoignis tout en poursuivant ma conversation avec l'agent et en refermant la porte sur nous. Je ne lui laissai rien d'autre que le spectacle de notre voiture qui s'éloignait.

Partie d'un rien, l'affaire aurait pu enfler. Shen m'annonça qu'elle ne viendrait désormais plus chez moi. Nous nous rencontrâmes à deux reprises en ville. Je marchais à cinq ou dix mètres de distance, car nous étions susceptibles d'être aperçus ensemble et ne pouvions prévoir ce qui surviendrait. Ça n'était pourtant pas une solution et elle se décida finalement pour l'hôtel de l'Amitié.

Un ancien camarade de classe, l'acteur Jia Dongshuo (*Lao Jia*), la tint avec ostentation par la taille et ils allèrent ainsi jusqu'à mon appartement. Lao Jia s'installa confortablement, tuant le temps à lire ou à écouter de la musique, tandis que Shen et moi parlions dans une autre pièce. Elle devait rentrer à Nankin, m'apprit-elle, pour retrouver sa famille. Elle ne l'avait pas vue depuis une éternité. Quand reviendrait-elle ? lui demandai-je. Oh, peut-être dans deux mois, répondit-elle. « Je peux t'attendre deux semaines, trois semaines à la rigueur. Mais six, c'est impossible ».

J'avais protesté avec véhémence auprès des Editions contre la façon dont on avait mis fin à mon contrat et étais monté de fil en aiguille jusqu'aux plus hautes instances. J'étais furieux, et je ne le cachais pas. « Je fréquenterais, paraît-il, trop de personnalités chinoises que je ne serais pas supposé connaître. Qui a inventé cette histoire ? Qui se croit ici compétent pour prémunir ces personnalités contre moi ? Laquelle a besoin d'être protégée ? Nous vivons dans une Chine portée par la politique d'ouverture. Le reproche en question a quelques années de retard. Qui est-il celui qui veut empêcher telle ou telle personnalité de bavarder avec moi ? Pourquoi devrait-on avoir peur que l'une d'elles me rencontre ? Veut-on restreindre la liberté de ces célèbres Chinois ? Qu'on me montre la loi, le règlement, le document établissant quelle personnalité ne peut fréquenter un étranger et ami ! Faute d'avoir ce texte, on ne peut refuser à quelqu'un de prolonger son contrat sur le simple fait qu'il côtoie des gens connus ». Le vice-président de la maison d'édition, Liu Deyou, avait compris qu'il faudrait mettre les formes. Une fois passée la date d'expiration, il avait décidé de prolonger mon contrat de trois mois. Je n'avais plus aucun souci à me faire, j'avais le temps de bien me préparer à ma nouvelle vie, les Editions restaient à ma disposition, dans cet intervalle, pour répondre au moindre de mes désirs. J'avais demandé un sursis de douze mois. Liu, sans m'éconduire, était resté prudent. Il s'apprêtait lui-même à rejoindre le ministère de la Culture pour un poste de vice-ministre et souhaitait ménager toutes les parties, cela allait de soi.

Ma situation était donc celle-ci. Meilleure, certes, mais incertaine. C'est dans ces circonstances que j'avertis Shen et l'informai pour la première fois de ma

situation. La date d'expiration de mon contrat coïnciderait avec celle de mon permis de séjour. Cela signifierait aussi l'arrêt de notre relation car dès que j'aurais quitté la Chine, nous n'aurions plus jamais l'occasion de nous revoir. Elle ne serait pas autorisée à quitter son pays et à me rejoindre en Allemagne, et moi, je n'aurais plus le droit de fouler le sol chinois. Shen réagit à peine. Jamais dans sa vie, elle n'avait eu affaire à un tel cas de figure. Certes, elle avait voyagé plusieurs fois au Japon pour les besoins de *La partie inachevée de go*, et à Hong Kong pour *Nuits de Shanghai* mais elle n'avait jamais eu à traiter une question de visa. Tout arrivait si soudainement, ces événements la bouleversaient. Dans tous les cas, elle devait partir à Nankin. Elle me donnerait un numéro de téléphone où la joindre.

Avant son départ, nous nous retrouvâmes chez moi, en compagnie de Liu Feng et Ling Fei. Liu et Ling occupaient une pièce, nous étions dans l'autre. Je lui dis que nous nous connaissions depuis plus de deux mois, au milieu de difficultés sans nom. Nous téléphoner nous stressait. Nous rencontrer était risqué et pouvait tourner au drame si nous étions découverts. Toute relation intime avec un étranger pouvait être condamnée. Aurait-elle le courage de m'épouser sachant qu'on ne pouvait prévoir la réaction d'« en haut » ? Si elle avait ce courage, face à ceux qui réprouveraient nos liens, le droit absolu de l'amour et le privilège de la sincérité nous donneraient la force nécessaire. Sa notoriété ne faciliterait pas les choses. Au contraire. Et mon nom serait systématiquement accolé à celui d'un affreux étranger. Mais nous devrions avoir pleine confiance en l'autre et croire en nous quoi qu'il pût arriver, même dans l'éventualité d'un exil. Au plus profond de nous, rien, jamais, ne devrait nous séparer.

Shen était terrifiée. De telles idées ne lui étaient jamais venues. Moi, en revanche, j'avais beaucoup réfléchi au cas où nous serions vraiment prêts tous les deux, et étais déterminé à lutter de toutes les fibres de mon être, convaincu qu'aucun pouvoir au monde ne pourrait me faire fléchir. Je savais aussi qu'un échec ferait peser sur ma conscience l'avenir de celle que j'aimais et rendrait ma propre vie détestable.

« Je ne veux pas me marier encore, là maintenant ! Dans deux ans, peut-être, mais pas maintenant ! » me répondit Shen avec une naïveté touchante à laquelle je ne m'attendais pas.

Elle était en état de choc. Une partie de ping-pong se jouait entre nous. Je finis par acquiescer : « Je comprends, je suis d'accord avec toi. Mieux vaut qu'on se sépare tout de suite. Avant qu'on entende frapper à la porte ». Elle se leva, je fis de même. Nous rejoignîmes nos deux amis dans la pièce à côté. « Je m'en vais », annonça-t-elle à Liu Feng qui demanda, toute surprise, ce qui se passait. Shen donna ses explications et moi les miennes. Liu et Ling se mirent à rire. Vingt minutes plus tard, l'évidence s'imposait : j'avais raison et pour Shen, il n'était absolument plus question de me quitter.

Le numéro de téléphone à Nankin était celui du comité de quartier de la ruelle des Cent Fils (*Baiziting*), située au centre-ville où vivait la famille. J'appelais, comme convenu tous les trois jours, à nos risques et périls. On me demandait de patienter un instant, le temps d'aller chez les Shen chercher l'actrice que les vieilles dames du comité avaient connue toute petite. Et ce qui devait arriver arriva : l'une d'elles fit remarquer à la mère de Shen que sa fille recevait régulièrement des communications d'un étranger de Pékin. Aucune question ne fut posée sur les relations qui les unissaient l'un à l'autre mais l'interrogation résonna de manière sous-jacente. Liu Meiling, la mère de Shen, eut la présence d'esprit de s'exclamer : « C'est un journaliste ! C'est pour une interview ! ». La famille Shen apprit du même coup l'histoire d'amour de leur fille avec un Occidental. « Tu n'as donc peur de rien ? ». Tous étaient morts de peur.

A partir de là commencèrent des réunions quotidiennes réunissant, soit la famille au complet, avec Shen assise face à son père, sa mère, son frère aîné et sa sœur cadette, soit Shen seule à seul avec le père redouté. Il existait des millions de Chinois bien plus gentils, jeunes et beaux, alors pourquoi fréquenter cet Occidental ? La Chine avait connu dans le passé tant de malheurs venus de l'étranger. Aujourd'hui comme hier, celui-ci cherchait à opprimer la Chine. Il envoyait ici ses espions. Des criminels, capables de tuer. Les Allemands, surtout. Tout le monde savait cela. Dans un film yougoslave qui venait de passer

à la télé, on voyait un Allemand tirer au pistolet partout à la ronde. Les Allemands et les Japonais étaient les pires. Les étrangers n'étaient pas fiables. L'argent et le mensonge leur servaient à séduire le monde. Les femmes n'étaient pour eux qu'une marchandise monnayable à souhait ...

Ce genre d'approche n'avait rien d'extraordinaire parmi les « simples masses » qui percevaient les étrangers comme des créatures d'une autre planète. Les outrances que proférait le père marquaient une peur. La famille craignait moins l'inconnu que j'étais que les conséquences d'une relation présumée illicite avec un étranger. Les incidents survenus en pareils cas pendant la Révolution culturelle étaient encore très présents dans les mémoires. Shen voulait-elle attirer les ennuis sur le foyer ?

Soutenu par sa femme Meiling, le père, Shen Kaisheng, était lui aussi désarmé. Porte-parole de la famille, il abreuvait sa fille de reproches. Mais Shen ne croyait pas le moins du monde avoir fait le moindre mal ni que son amitié pour un étranger eût été une anomalie. Elle devint imperméable à tout. Bientôt, elle ne chercha même plus à se défendre. Pour la première fois de sa vie, face à un désaccord profond, elle tenait tête. Son père la prévint qu'il serait inutile de revenir à la maison si elle ne quittait pas cet étranger. La porte lui serait fermée à tout jamais. Danhua regardait sa grande sœur, consternée : « Mais qu'est-ce qui t'as pris *jiejie* ! T'es trop ! ».

Un soir, ils pleurèrent au grand complet. Tous, sauf Shen. Le lendemain, elle faisait ses bagages après seulement deux semaines à Nankin. Danfeng, son frère aîné, osa l'accompagner à la gare. « Quoi qu'il arrive, si tu as besoin d'aide, tu peux compter sur moi », lui promit-il, lui qui d'habitude était peu démonstratif.

De retour à Pékin, elle était plus déterminée que jamais. A partir de ce jour, je vins seul lui rendre visite dans sa chambre. Si quelqu'un nous avait découvert, nous lui aurions dit que nous allions nous marier. Pour pénétrer dans les studios, je devais me présenter devant des papys, qui occupaient l'accès principal. La tension était toujours à son comble : je ne savais jamais si je parviendrais à entrer. Mais un beau jour que nos cerbères jouaient au Majong et que j'apparaissais devant eux, l'un deux, interrompant son jeu à regret, lança à ses

compagnons : « Celui-là vient pour des prises de son ! ». Puis à mon intention : « Allez, passe ! ». Dès lors, mon passage fut quasiment garanti à cent pour cent. Shen et moi nous accroupissions sur de petits tabourets au ras du sol. Le câble de l'unique et minuscule plaque électrique posée à terre était tout juste long pour atteindre la prise. Mais avec cela ma compagne préparait les meilleurs plats tout en suivant le fil de nos confidences et en redisciplinant non-stop ses longs cheveux noirs sous sa casquette jaune. Nos têtes fourmillaient de questions. Comment réagiraient les studios de Pékin, sa *danwei*, quand elle leur annoncerait vouloir se marier et avec qui ? Qu'arriverait-il si le refus du père était irrévocable ? Et comment ma *danwei* prendrait-elle mon intention de convoler quand je le lui annonçais ? Dans tous les cas, une attestation était nécessaire. La plupart de nos interrogations commençaient par : « Que se passerait-il si ... ? ». Galvanisés par notre amour et notre romantisme, nous étions prêts à faire front envers et contre tout, cependant qu'entre nous, nous n'étions pas totalement à l'abri de certaines divergences. La barrière de la langue, d'abord, pouvait être perverse. Nos origines culturelles distinctes pouvaient aussi conduire à de drôles de malentendus. On allait d'une évidence à une autre et il fallait s'y tenir absolument. Un matin, travaillé par un dissentiment qui nous avait séparés, je me rendis de bonne heure chez Shen, après une nuit blanche. Elle et Liu Feng dormaient encore. Je frappai à la porte.

« Qui est-ce ?

- Moi, Uwe

Oh ! »

Liu Feng ouvrit la porte. Le collage que j'avais offert à Shen était accroché au mur...mais retourné, avec l'envers à la place de l'endroit. Les minutes passèrent puis nous tombâmes dans les bras l'un de l'autre. Sur le visage de Shen, les larmes coulaient. De son lit, Liu Feng, d'une voix saccadée, donnait le ton : « Je vais pleurer moi aussi. Ça y est, je pleure... Moi aussi, je pleure ». Et ce n'était pas de la comédie.

Un beau jour, Meiling arriva sans crier gare chez sa fille. Shen n'avait plus donné signe de vie depuis son départ précipité de Nankin. Le père envoyait sa femme

aux nouvelles. La mère étant animée d'intentions pacifiques, j'estimai qu'il serait bien pour nous de faire connaissance. Je m'en ouvris à Shen au téléphone. Elle était d'accord. Meiling le fut aussi. Elle se chargea même de préparer le déjeuner. La dame était extrêmement troublée car elle n'avait encore jamais rencontré d'Occidental. Lorsque je lui adressais la parole, son visage s'orientait vers le mien mais son regard bifurquait tantôt à droite tantôt à gauche, se maintenant toujours éloigné de mes yeux bizarres. Un soir, Ling Zifeng vint à la maison. La mère confia au vieux réalisateur ses sentiments. Il tenta de la rassurer : il me connaissait depuis des années comme quelqu'un de très convenable. L'union de deux êtres relevait de leur seul choix et personne n'avait le droit d'interférer. Cet avis, la pauvre femme put l'emporter avec elle à Nankin et s'y raccrocher quand elle fit son compte rendu.

Le 7 juin 1984 était un jour fatidique. Nous allions chacun annoncer à nos unités de travail respectives notre désir de nous marier. Le matin, je passai en premier aux studios. Plusieurs amis proches entouraient Shen pour l'encourager. L'atmosphère était pétillante. Ma future femme ne cessait de rire. A huit heures et demie, prenant congé de nous pour affronter sa hiérarchie, elle saisit à pleine main une bouteille de vin rouge que quelqu'un avait apportée et s'envoya une grande rasade. Puis elle s'empara de la feuille sur laquelle elle avait écrit : « *je souhaite épouser l'Allemand Uwe Kräuter, employé aux Editions en langues étrangères* ». Je l'embrassai. Elle s'engouffra dans le long couloir sombre, encombré de part et d'autre du bric-à-brac des habitants, jusqu'à l'escalier, au fond à droite, qui devait la conduire au premier étage et au service compétent. Là, nous la perdîmes de vue.

Elle n'avait pu fermer l'œil de la nuit, ainsi qu'elle me l'avait raconté, « trop émue » à l'approche de l'événement. Mais cette fébrilité avait aussi un motif qu'elle m'avait caché sur l'instant. La veille au soir, un ami commun était venu trouver Liu Feng, en état de choc. Lui, généralement si peu disposé aux commérages, lui avait révélé que selon une source sûre, Uwe était surveillé par une unité spéciale. Probablement parce qu'il espionnait. Elle devait transmettre l'information à Shen et l'inviter à réfléchir une nouvelle fois à son engagement. Le mieux étant de faire machine arrière. Shen avait appris la

nouvelle juste avant d'aller se coucher. Elle avait passé la nuit à imaginer les implications les plus effroyables. A l'aube, une conclusion s'était imposée à elle, pour le coup très audacieuse. Un vrai poème. Elle s'était dit : qui sait ? Uwe est peut-être un espion... Elle n'en savait rien... Elle, elle était actrice. Chacun son métier. Mais où était-il écrit qu'un espion ne pouvait se marier ? S'il en était vraiment un, elle se faisait fort de le gagner à la cause de la Chine. Dans tous les cas, avait-elle pensé à part elle, je veux devenir sa femme !

La porte s'ouvrit et Shen fit irruption. « Je l'ai dit ! » s'exclama-t-elle en riant, presque à bout de souffle. « Je l'ai dit ! ».

Je partis pour la maison d'édition. J'abandonnai mes affaires sur le bureau, souris d'un air moqueur à Da Shi, qui partageait le secret, et gagnai la direction. Le commissaire politique était là au côté du chef du personnel. Je voulais leur faire part, leur dis-je, de mon intention de me marier. « Oh ? Ah... Félicitations ! Et qui est l'heureuse élue ? ». Je leur remis la feuille avec les indications utiles afin que les deux *danwei* prennent contact comme il était d'usage. J'espérais leur soutien.

Shen s'envola deux jours plus tard pour Changsha, la capitale du Hunan, pour le tournage d'un film intitulé *Dans les coulisses*. Pendant ce temps, avec un beau vélo argent de la marque Kettler, je vadrouillais dans Pékin, faisant le plein de nouvelles sensations. Mon collègue Li Xixian m'avait cédé ce vélo aux lignes élégantes qu'il avait rapporté d'Allemagne et estimait trop voyant.

Sur beaucoup, la nouvelle que leur actrice préférée aimait un étranger eut l'effet d'une bombe. Il n'y en avait pas un seul qui n'eût son opinion là-dessus. Peu importait que cet étranger fût bon ou mauvais. Les rumeurs les plus fracassantes et les plus fantaisistes se répandirent dans Pékin et dans les studios de cinéma puis très vite enflammèrent le reste de la Chine. Shen Danping n'avait pas de *mianzi*, de *face*, elle n'était qu'une « femelle puante » qui voulait quitter la Chine et mener la vie d'une poule de luxe après avoir raccroché. Pour ma part, j'étais un terroriste allemand en fuite doublé d'un braqueur de banque, qui entretenait deux épouses en Europe. J'étais en plus un septuagénaire ventripotent et dégarni. Un journal de Nankin chercha même, en faisant mon portrait, à m'affilier au nazisme du fait de l'enrôlement

de mon père dans la Wehrmacht. Mais des opinions tout autres s'exprimaient aussi, empreintes de sensibilité. Ainsi me le confirma plus tard une journaliste : « On ne te connaissait pas, on entendait seulement parler de toi, on te prenait pour un prince. Tout le pays vous observait. Nos sentiments, du fait de ce précédent, étaient compliqués...d'un côté...cela nous faisait du bien... mais plus profondément, quand on évoquait le sujet entre amis, il y avait une peur en nous. Nous étions perplexes, ignorant quel avenir aurait un tel événement ». Précisément, au même moment, le gouvernement promulgua une directive rendant possible le principe des mariages entre Chinois et étrangers. Une sacrée nouvelle ! Il n'en restait pas moins que les unités de travail conservaient un pouvoir propre de décision et pouvaient simplement choisir de ne pas suivre. Pensant bien faire, mes supérieurs optèrent pour l'ancienne procédure et consultèrent les studios de Pékin en vue d'échanger les informations sur les postulants au mariage. C'est ainsi que je finis par apprendre la nature de mes défauts. En tête de liste, on trouvait parmi les plus graves : *niveau d'allemand nettement insuffisant* (s'entendait : dans le cadre de mes activités au sein des Editions), *manque de discipline professionnelle, activités extraprofessionnelles mises au service exclusif de sa gloire personnelle et de ses propres intérêts financiers, attitude irresponsable à l'égard du mariage et de la vie en général*. C'était quand même un peu fort ! Les studios ne se laissèrent toutefois pas si facilement emporter par les conclusions de ma *danwei*. Depuis des années, j'étais pour eux bien autre chose qu'un misérable inconnu. J'avais entre autres organisé avec eux une rétrospective de films chinois en Allemagne. Le plus inquiétant fut la pression exercée sur Shen. Wu Suqing, sa cheffe de service, lui expédia la fameuse liste jusqu'à Changsha et l'invita à « examiner (ses) erreurs ». En agissant de la sorte, elle était sans doute dictée par le devoir et cultivait comme tout responsable l'autocritique – sans quoi, elle aurait manqué à ses obligations didactiques –. Elle entendait remettre dans « le droit chemin » une actrice prête à épouser un étranger. Et il fallait surtout le faire avec celle-ci, que le directeur Wang Yang avait personnellement appelée à rejoindre les studios, au sortir de l'Institut de cinéma. Ling Zifeng fut critiqué pour le rôle qu'il avait joué dans cette histoire. Il encaissa, restant fidèle à lui-même...

et obtint malgré tout la plus haute distinction de la profession avec le prix du « Meilleur réalisateur de l'année 1984 ».

Parcours bureaucratique oblige, Shen devait faire tamponner par son employeur un papier qu'il lui fallait ensuite déposer aux Affaires civiles. Le tampon lui fut refusé. Ce rejet fut pour nous une nouvelle source d'inquiétude. Je rencontrai plusieurs cadres des studios dont Chen Qiang. Il occupait une haute fonction officielle au sein des studios et bénéficiait de plus d'un certain renom comme acteur spécialisé dans les rôles de méchant. Durant la Révolution culturelle, intrigues et calomnies de toutes sortes l'avaient beaucoup meurtri. Je le considérais comme un ami. Il avait récité *Guillaume Tell* à la « nuit culturelle allemande » que j'avais montée peu auparavant. Il avait même participé aux obsèques de ma mère. Occupé ce jour-là à m'accompagner avec un verre de schnaps, il m'assura que je n'avais aucune crainte à avoir : l'affaire suivait son cours. L'expression pouvait signifier tout et n'importe quoi. Chen Qiang voulait-il m'indiquer par-là que les choses mettraient un certain temps à s'arranger mais que les studios avaient malgré tout pris leur décision ? C'était mon seul espoir.

Joindre Shen à Changsha n'était pas aisé : le téléphone était distant de son logement de plusieurs pâtés de maisons et la connexion exigeait parfois plusieurs heures de patience. Assurant le relais avec le service des télécoms de Pékin, les standardistes de l'hôtel de l'Amitié étaient touchantes de simplicité : elles n'hésitaient pas à demander, dès lors que j'avais prononcé le nom de Shen pour une transmission, comment nous allions, si nous voulions un garçon ou une fille, quel film tournait Shen à Changsha. Une fois la communication établie, la kyrielle d'opératrices œuvrant entre nos deux villes suivaient nos échanges in extenso. Parfois, l'une d'elles lançait dans la conversation un petit commentaire gentil ou bien elles s'arrêtaient toutes de respirer en même temps pour écouter la chanson d'amour que me fredonnait Shen. Ma fiancée et moi passions aussi par la poste : elle m'envoyait des dessins de son logement sur place, du lieu de tournage ; des esquisses la représentant, elle en nonne et moi en moine bouddhistes. Le portrait d'une paysanne chinoise en train de se coiffer, la bretelle du débardeur glissée laissant voir un sein me toucha

particulièrement. En échange, j'écrivis à Shen, fait exceptionnel, un poème sur la pluie à Changsha, en m'inspirant de ce qu'elle m'avait décrit. Je le fis transcrire de l'anglais vers le chinois par un traducteur de *Littérature chinoise*, Hu Shiguang ; un héros qui me défendait quoi qu'il arrivât et avait toute ma confiance au point de pouvoir lire mon courrier le plus sensible. Ou encore elle et moi correspondions en *pinyin*, le chinois mandarin en lettres latines, un système qui nous réussissait plutôt bien. Et puis, je lui envoyais des cassettes où j'enregistrais des monologues romantiques pendant mes nuits d'insomnie.

Deux journalistes de la presse locale de Changsha interviewèrent à l'époque Shen, l'assaillant de questions sur son histoire d'amour. Mais elle refusa d'en parler et se contenta d'une phrase lapidaire : « L'amour, c'est l'amour. Il n'y a pas de pourquoi ! ». L'expression fit les gros titres, le lendemain. On la retrouva placardée sur chaque arbre de la rue principale de la ville. « 沈丹萍 声明：爱情就是爱情,不需要问为什么!⁴⁵ ».

⁴⁵ Shen Danping déclare : « L'amour, c'est l'amour. Il n'y a pas de pourquoi ! ».

14. Une coopération vraiment bluffante

Le portrait qui avait été dressé de moi ne l'avait pas du tout convaincue et en plus elle était à présent au courant des problèmes que je rencontrais sur mon lieu de travail ; enfin, la décision d'épouser qui elle s'était choisie lui revenait de plein droit. Ainsi s'adressa Shen à sa cheffe de service Wu Suqing dans une lettre qui fut bientôt suivie d'un deuxième courrier, cette fois à l'adresse de son père. Le ton était très conciliant. Elle faisait appel à sa compréhension, sa décision à elle était prise, elle espérait qu'il ne mettrait pas de veto à son projet de mariage et lui enverrait l'indispensable accord parental demandé par les Affaires civiles. Shen Kaisheng répondit sur-le-champ et, contre toute attente, obéit à la raison. Il promit d'écrire ce qu'il fallait et de ne pas faire obstacle. Dans l'intervalle, ma direction m'annonça qu'elle me congédiait fin septembre. Je lui rappelai qu'une certaine souplesse m'avait été promise par le numéro un de la maison d'édition.

Un soir, tandis que j'attendais le bus des experts devant le bâtiment de mon unité de travail, surgit Petit Printemps. Quand on se croisait par hasard, on se souriait et l'on passait son chemin. Mais là, nous étions côte à côte. Elle avait entendu parler de mon mariage, me dit-elle. Oui, confirmai-je. Mais d'où le tenait-elle ? Oh, tout le monde le savait. Et elle en savait même plus long. Il y avait deux mois, quelqu'un de la direction lui avait soufflé qu'une actrice était restée chez moi toute une nuit. Ah, oui ? Oui, les employés de l'hôtel en avaient été avertis le matin même. « On attend plus que ça recommence et on saute sur l'occasion », lui avait-on dit. Ces paroles me firent froid dans le dos. La nuit dont il était question était celle où Shen avait voulu me quitter avant de se raviser. Mais heureusement : nous avons décidé qu'il n'y aurait plus aucune nuit ensemble à l'hôtel, vu le risque encouru. Je ne demandai pas à Guo pourquoi elle ne m'avait pas prévenu. Elle aussi avait à me faire part d'une grande nouvelle : elle avait divorcé et comme moi, allait bientôt se remarier. On éclata tous deux de rire et c'est joyeusement que la conversation continua.

Shen me fit porter par un membre de l'équipe de tournage qui passait par Pékin un seau en plastique rouge rempli d'*œufs de cent ans*. J'avais d'abord détesté ces drôles d'œufs de cane fermentés avant de me mettre d'un coup à les apprécier vraiment. Je mangeais à présent un voire deux *songhuadan* par jour, sans toutefois les accompagner de la sauce ad hoc que je ne savais pas préparer. Je n'avais pas eu le temps de vider le seau que la nouvelle nous parvint : les studios étaient prêts à apposer leur tampon. Ils permettaient le mariage de leur actrice. La procédure officielle pouvait démarrer. Shen fut autorisée à passer une semaine à Pékin, le temps d'une pause de tournage. Je vins l'accueillir à la gare avec quelques amis. Notre bruyant comité de réception l'embarrassa mais il y avait plus insupportable encore : la coupe de cheveux extra-courte qu'elle avait dû consentir pour les besoins de son nouveau rôle. Du bureau des Affaires civiles, nous reçûmes une liste de documents à rassembler et de démarches à accomplir. Parmi elles, un examen de santé en bonne et due forme.

En cinq jours, nous avions tout réuni. Un homme et une femme furent chargés de contrôler les pièces. Ils s'étonnèrent de la dimension XL du papier et de la grosseur notable des caractères chinois choisies par le père pour rédiger son accord. La décision de s'unir était une affaire sérieuse, souligna la femme. C'était un engagement auquel on devait se tenir et non renoncer dès le lendemain. Elle me demanda mon avis. Certes, elle fit la même chose avec Shen mais je me sentis particulièrement visé et dus réprimer la gêne qui m'envahissait. Tandis que je me débattais avec mon embarras, l'homme ouvrit un tiroir et en retira, comme si cela allait de soi, deux fascicules habillés de soie rouge – les fameux livrets de mariage chinois ! – et commença tranquillement à y coller nos photos. Une question me traversa l'esprit : « Tout est donc décidé ? Les choses commencent maintenant, déjà ?! ». Pendant ce temps, la femme nous invitait à bien s'occuper de l'autre, à le comprendre et à le soutenir, dans l'hypothèse où il existerait entre nous des différences religieuses ou culturelles, sur le terrain des habitudes alimentaires, par exemple. La bienveillance réciproque était la clef de la vie à deux, insista-t-elle. Elle nous prodigua d'autres conseils jusqu'à ce que tous les documents fussent remplis

in extenso... et le tampon apposé sur chacun. Les deux fonctionnaires se levèrent, nous aussi. Ils nous remirent les livrets de mariage, assortis de termes choisis pour nous féliciter cordialement. « En vertu de la libre volonté de chacun et après vérification, il est établi que cette union est conforme aux lois du mariage de la République populaire de Chine ». Nous étions le 21 juillet 1984.

Le soleil brillait, Shen portait une robe légère d'une blancheur éclatante. Nous marchions sur Wangfujing, non, nous planions, silencieux, nous prenant la main par intermittence, peu attentifs au regard des autres. Dans le premier magasin que nous trouvâmes sur notre route, j'achetai à Shen l'anneau le plus cher qu'il y avait là – d'une valeur équivalente au coût d'expédition d'une lettre en Europe. Devant le théâtre d'Art populaire, des acteurs que je connaissais nous interpellèrent. Ils n'en revenaient pas de nous voir marcher côte à côte en toute impunité. A l'hôtel de Pékin, nous voulûmes prendre un snack. Le garde, à l'entrée, rappela, comme son devoir l'exigeait, que les Chinois ne pouvaient entrer que munis d'un passeport spécial. J'entourai les épaules de Shen de mon bras et tout en extirpant le certificat de mariage, lui répondis qu'elle était ma femme. Ebahi, il nous laissa passer. Puis nous prîmes un taxi pour les studios de cinéma. A l'entrée, nous brandîmes nos documents fièrement et avec ostentation, sans perdre un instant. Dans la chambre du bloc 17, Shen fourra le nécessaire dans un sac et nous reparfîmes en direction de l'hôtel de l'Amitié où nous fîmes comme si tout allait de soi. Le soir suivant, nous organisâmes une fête délirante, entourés d'un petit cercle d'amis, et le matin d'après, avant même les coups de cinq heures, j'accompagnai Shen jusqu'au train qui allait l'emmener à Changsha.

« On reste ici ou on part en Allemagne ? » lui avais-je demandé. Après quelques secondes de réflexion, elle avait répondu : « J'aimerais bien tourner au moins deux autres films ». Puis : « J'ai du succès, jamais je ne me serais figurée en avoir autant, mais j'ai encore envie de tourner ». Il était clair qu'elle aimait jouer, sa langue était le chinois, elle avait besoin de rester dans son pays. Le charme de l'étranger s'épuiserait vite, avais-je pensé, si elle était astreinte à rester à la maison, en Allemagne. Nous étions mariés depuis deux jours quand

je reçus de Mannheim une lettre de Hanns Maier. Il avait pris la liberté de s'informer autour de lui et pouvait me proposer une place dans une maison d'édition très en vue de Heidelberg. Cette candidature me permettrait de « reprendre pied en République fédérale ». On ne pouvait être plus concret. Longtemps, je réfléchis à cette proposition. Je connaissais le siège de cette maison. Etudiant, j'étais souvent passé devant. La rupture était là, à ma portée. Ma vie en Chine finirait-elle par se résumer à un simple épisode à conjuguer au passé ? N'aurait-elle pas un goût d'inachevé ? D'un autre côté, avec les problèmes que je rencontrais en Chine, ne devais-je pas saisir chaque opportunité qui se présentait à moi pour partir ? J'avais le privilège d'assister à des mutations auxquelles le reste du monde n'avait pas la moindre idée, ou si peu, mais qui allaient avoir sur lui des répercussions importantes. Je ne m'étais pas encore décidé. Si tant est que le choix me revenait, il y avait néanmoins des forces contraires qui me poussaient hors du pays.

Ma situation à *Pékin Information* s'était quelque peu améliorée. Peut-être mes tourments tenaient-ils simplement à une « histoire de face » mal digérée par quelqu'un ? Allez savoir. Au moins, la direction semblait ouverte à mon égard. Je faisais valoir mes atouts à qui voulait les entendre : durant les trois dernières années, pas une fois je n'avais pris de congé de maladie ; personne n'avait dû non plus se charger de mes tâches ; j'avais remis mes textes comme il fallait, avec régularité et dans les délais impartis, et avais abattu en sus un travail énorme pendant deux ans du fait d'un poste d'expert non pourvu dans notre section. Mon statut et mon visa étaient garantis pour un temps limité mais au-delà, rien n'était clair.

Qu'en serait-il si Shen et moi refusions de quitter la Chine ? En principe, nous étions maîtres de décider... Pour éteindre les rumeurs, un signe positif fut envoyé à Shen, par le biais d'une séance de shooting sur la Grande Muraille. Les photos allaient faire la couverture d'octobre de la populaire revue *Dazhong Dianying*.

Shen et moi habitons ensemble à l'hôtel de l'Amitié. Les studios où elle devait se rendre de temps à autre en étaient aussi éloignés que pour moi la maison d'édition, mais les directions étaient différentes. Face à l'hôtel se tenait un

marché où nous faisons désormais nos courses. Nous achetions des légumes, du poisson, de la viande, des œufs, des pastèques. Shen payait puis je surgissais – pour porter les sacs. L'addition, sinon, eût été salée car il était notoire que les étrangers étaient riches. Et les paysans de petits marioles. Dès le départ, je fus seul en charge tous les matins de l'approvisionnement au complet du petit déjeuner, de même que de sa préparation, jusqu'au choix de la nappe. Ainsi l'avais-je proposé et nous nous y tenons encore aujourd'hui. Les dons culinaires de Shen étaient difficiles à surpasser. Sa spécialité était les *guotie*, des raviolis rôtis, farcis aux légumes et à la viande de bœuf. Mais quels « raviolis » ? Une controverse oppose depuis toujours Chinois et Italiens. Ceux-ci avancent qu'ils auraient été introduits par Marco Polo en Chine. Les premiers disent l'inverse : l'aventurier aurait appris leur recette auprès des Chinois avant d'emporter avec lui les délicieuses petites poches. Il est toutefois scientifiquement prouvé que les Chinois connurent ce plat un siècle avant nos amis italiens.

Lorsque nous allâmes chercher les parents de Shen à la gare, leurs appréhensions s'envolèrent dès les premières minutes. Ils venaient pour trois semaines, accompagnés comme il se devait de lourds bagages, dont deux oies de Nankin rôties. Je chargeai sur mes épaules deux sacs, saisis deux valises en même temps que deux sachets, et commençai à marcher devant, tandis que Shen détendait l'atmosphère : les milliers de gens qui se trouvaient autour de nous allaient me prendre pour un coolie russe au service de pauvres Chinois. Les parents étaient éperdus d'admiration. Comment auraient-ils pu s'imaginer que l'étranger leur donnerait autant de « face » ? « Il est au moins aussi bien qu'un Chinois », murmura la mère à l'oreille de sa fille. Quand le père découvrit dans l'appartement la bibliothèque pleine de livres étrangers et s'aperçut que nous laissions aux parents notre propre lit pour dormir nous-mêmes sur une installation provisoire, il fut définitivement convaincu : sa fille avait fait le bon choix. Au cours des semaines qui suivirent, le père comme la mère se montrèrent très aimables à mon égard. Chaque jour, nous faisons mieux connaissance, nous échangeons sur un mode sérieux ou gai ; face à l'étranger, plus aucune peur ne venait semer le trouble dans les esprits.

A leur retour à Nankin, les parents souhaitèrent dûment en référer à une parente, dans un souci pédagogique qui ne fut effectivement pas inutile. En apprenant que Shen avait épousé un étranger, cette directrice d'usine bien notée sermonna les parents : « Pourquoi ne pas me l'avoir dit plus tôt ? Elle s'est mariée à un *Allemand* ? Un *fasciste* ?! Un *Hitler* ?! Elle aurait dû m'en parler ! J'aurais pu l'empêcher ! ». Je brûlais d'envie de la rencontrer.

Quelque temps plus tôt, l'idée m'était venue de réaliser un documentaire sur mes amis « *Artistes de Pékin* ». Je ne l'avais pas abandonnée, malgré les refus que j'avais essuyés auprès de potentiels financeurs allemands. Pendant toute une année, le ministre de tutelle, Ding Qiao, avait lui aussi montré des réticences avant d'être prêt à favoriser le projet. Pour moi, cela n'avait rien de surprenant, toute velléité cinématographique d'un étranger en Chine étant toujours traitée comme une affaire hautement sensible. Et cependant : « aucun problème ! », me rassurèrent mes amis des milieux du cinéma pour me redonner confiance. Ils avaient lu mon scénario et le trouvaient parfait. Lever des fonds et obtenir l'aval d'en haut devaient pouvoir se faire. Dans cette Chine tout à la fois bureaucratique, révolutionnaire, conservatrice, bourrée d'énergie, immémoriale, arriérée, réformatrice, novice, le plus fascinant était de pouvoir rencontrer des gens de toutes conditions et de les voir se laisser emporter par des idées nouvelles, juste après quelques secondes de réflexion. La suite pouvait déboucher sur un succès fulgurant – ou sur un refus définitif. Je commençai par parler du projet avec de jeunes entrepreneurs et gens du cinéma. Etranger, Chinois, ils ne faisaient aucune différence. L'idée fit son chemin, et c'est alors qu'un écho se fit entendre depuis une source improbable.

Un dimanche après-midi, le téléphone sonna. C'était la réception. Une délégation de huit paysans était là, ils voulaient me voir, prétendaient-ils. S'ils étaient vraiment mes invités, je devais venir les chercher à l'entrée de l'hôtel. « Oui, je les ai invités ! », confirmai-je avant de sortir en courant. Nos paysans n'arrivaient pas à décolérer : ils avaient fait le voyage jusqu'à Pékin, on leur interdisait maintenant l'entrée de l'hôtel ! Après avoir fait appeler l'étranger, il

fallait encore attendre qu'il vînt les accueillir pour être enfin admis ! Ils me remirent trois grands sacs remplis de pommes, de poires et de noix, produits de leur travail. De quoi pour moi rougir d'embarras.

Ces paysans arrivaient du district de Loancheng, situé dans les environs de la capitale du Hebei, Shijiazhuang, à quatre heures de train de Pékin. C'était le secrétaire du Parti du district qui emmenait la délégation. Alors que nous n'étions pas encore installés dans l'appartement, il annonça la couleur : « Nous, paysans, sommes maintenant plus prospères. Nous disposons de plus d'argent que nous en avons besoin pour nos exploitations. On a donc réfléchi : premièrement, pourquoi des paysans comme nous ne pourraient pas investir dans le cinéma ? Deuxièmement, pourquoi nous priverions-nous de produire un film sur nos grands artistes chinois ? Et troisièmement, qu'est-ce qui nous interdirait de coopérer avec un ami étranger ? ». Leur intention, comme il me le précisa, n'était pas de réaliser des bénéfices mais ils se satisferaient déjà d'un retour sur investissement. Ils voulaient avant tout montrer que des paysans étaient capables de financer des films et de contribuer au développement culturel du pays.

La rencontre était exceptionnelle. J'étais à la fois touché, amusé et enthousiaste. L'intermédiaire à qui l'on devait ce face-à-face proprement énorme était un ancien technicien des studios de cinéma de Pékin. Scénario en main, il avait fait germer dans l'esprit de ces paysans téméraires l'idée fantaisiste de fonder une société de production de films. Et cette initiative était sur le point d'aboutir. Dès que la compagnie serait enregistrée, je serais recruté officiellement comme expert. Dans le même temps, on voulait entamer la pré-production d'« *Artistes de Pékin* » et obtenir les autorisations de tournage auprès du ministère.

Les studios de la Jeunesse, producteurs associés, œuvreraient sous la tutelle de l'Institut de Cinéma de Pékin. Quelque cinq mille familles du district de

Loancheng étaient prêtes à déboursier quatre-cent mille yuans⁴⁶ ; une somme gigantesque. De quoi faire un vrai film de cinéma.

Le statut et la popularité d'un acteur se mesure à la fréquence à laquelle il est sollicité par les studios et les cinéastes ; c'est là un critère prépondérant pour signer avec lui un contrat. Depuis notre mariage, Shen Danping ne se voyait plus offrir aucun rôle de premier plan et déprimait sérieusement. Qui plus est, elle n'avait pas obtenu l'appartement auquel un mariage donnait droit pour tout employé d'Etat, et personne ne lui indiquait quand cela serait possible. En elle, se développa le sentiment pesant que le mariage avait fait d'elle une espèce de paria. Pour ma part, je gardais mon poste d'expert jusqu'au 30 mars. Au-delà, je perdrais mon statut, mon travail, mon visa, et nous ne serions plus hébergés. Il nous serait naturellement impossible de louer un appartement, un étranger n'étant pas autorisé à être simple locataire où bon lui semblait. Malgré tout, nous avons beaucoup d'amis qui nous prêtaient assistance. Leur sympathie et leur courage nous touchaient beaucoup. Il en allait par exemple du jeune réalisateur Yin Li, qui deviendra célèbre ensuite, et du producteur débutant Hu Beibei. Tous deux intercédèrent en notre faveur auprès du ministère de la Culture et n'hésitèrent pas à prendre leur bicyclette pour nous chercher un logement.

Nous réfléchîmes : céder à la pression que la Chine exerçait sur nous « abusivement » reviendrait à avouer notre échec, à admettre implicitement que nous avons vraiment commis de graves fautes. Nous serions stigmatisés, Shen porterait en elle ces affres toute sa vie et ne pourrait jamais plus retrouver son pays le cœur serein. Nous considérions ceux-là même qui voulaient nous chasser comme des gens arriérés, à qui échappaient l'avenir comme les réalités présentes de leur pays.

Les paysans s'associèrent aux studios de la Jeunesse et recrutèrent des experts confirmés des studios du Film documentaire. Ma rétribution au titre d'auteur et

⁴⁶ 205.000 € environ

de facilitateur (je portais la responsabilité du film avec le réalisateur et chef opérateur Han Jianwen, un enseignant de l'Institut de Cinéma de Pékin) valait autant que de l'argent de poche, mais là n'était pas la question. Une chose comptait : le projet amusait tout le monde !

Au même moment, une directive s'abattit sur nous : les entreprises collectives, comme l'était celle de mes partenaires, n'étaient pas autorisées à exercer dans le cinéma ; une activité dont l'Etat seul se réservait le droit.

Mes compagnons furent toutefois moins bouleversés que moi. Du moins, ils me donnèrent l'impression de prendre la nouvelle à la légère. Ils tentèrent de me rassurer : « Ce genre de directive, née aujourd'hui, est oubliée le lendemain. Ne nous laissons pas déstabiliser ». La raison d'être de cette directive, m'expliqua-t-on, reposait sur le fait qu'aux yeux des autorités, le cinéma se dérobaient depuis quelque temps et de plus en plus à leur contrôle. Qui le voulait prenait une caméra, une compagnie japonaise, taiwanaise ou hongkongaise finançait les images qui étaient ensuite sorties illégalement du territoire. La société de mes paysans du Hebei, *Dongfeng Yingshi Gongsì*, était quant à elle dûment déclarée et le sujet du film avait été approuvé de tous côtés. Ils estimèrent que la directive ne nous concernait pas. Cherchaient-ils à se donner du courage ? Ils invitèrent plusieurs journalistes à m'interviewer pour présenter le projet. Le 23 juin, parut un premier article sur notre actualité et le rôle que je tenais. Le même jour, son auteure et toute la rédaction du journal reçurent un appel téléphonique : une semonce. Sans autre explication, je devins « un mauvais étranger » ; qualificatif lourd à porter. Quant aux autres journalistes dont les articles attendaient d'être publiés, ils furent littéralement « avertis » de ne rien sortir. Ayant les mains liées, ils s'excusèrent auprès de nous.

Le président de la société de production avait un argument imparable : « Je peux bien assumer une coopération de quelques mois avec Uwe. Mais il y en a d'autres qui auront besoin d'au moins une décennie pour se dédouaner ! ». Paysans, studios de la Jeunesse, experts restèrent à mes côtés, et les repérages se poursuivirent. Nous comptions bien intervenir et demander des explications auprès des instances de tutelle. Chaque jour, nous nous attendions à voir notre projet s'écrouler. Mais je n'envisageais pas d'abandonner. En ces temps de

transitions violentes, les surprises et problèmes de toutes sortes étaient monnaie courante. Tout projet inédit, toute coopération inhabituelle appelait des résistances, c'était normal. Les idées nouvelles ne s'imposaient que dans la contradiction. Notre film coïncidait précisément, de mon point de vue, avec l'esprit de renouveau ambiant. Aussi, je tins bon.

Entretemps, Shen Danping tomba enceinte. J'essayai de lui épargner les soucis mais ce fut peine perdue. Elle sanglotait quasiment toutes les nuits et se laissait gagner par la colère : « Pourquoi ne quittons-nous pas ce pays ? ». Je répétais avec tous les ménagements possibles que nous pourrions toujours partir quand il nous plairait mais que mieux valait garder l'avenir en point de mire et surmonter cette période difficile, faute de quoi il ne lui serait peut-être plus jamais possible, à elle, de revenir en Chine.

Notre existence à tous deux était précaire : l'information fit tache d'huile, attirant dans le même temps l'attention de *Xinhua Shi Neicai*. Cette publication quotidienne de l'agence de presse *Chine Nouvelle* paraissait en interne. Riche de reportages descriptifs et de nouvelles polémiques sur la situation du pays, elle était exclusivement destinée aux cadres dirigeants du gouvernement et du Parti ayant rang de vice-ministre. Nous reçûmes un coup de fil : on nous pria de convenir d'un rendez-vous, le journaliste se déplacerait jusqu'à l'hôtel. Nous présentâmes ouvertement la situation : la question de mon visa, les tentatives de dissuasion pour empêcher Shen de m'épouser, l'allégation qui faisait de moi un « mauvais étranger », et le fait que nous aurions à quitter la Chine fin décembre, faute pour moi d'avoir un travail et pour Shen d'avoir un logement. La dépêche sortit le 6 août 1985. Nous n'y eûmes pas accès. Mais j'appris que des membres très hauts placés du gouvernement et du Parti avaient, à titre personnel, annoté l'article de remarques positives. De quelles remarques ou plutôt de quelles instructions s'agissait-il exactement, on se garda de me le dire. Etaient cités entre autres Xi Zhongxun, vice-président de l'Assemblée nationale populaire et membre du Politburo⁴⁷, Tian Jiyun, vice-

⁴⁷ Il était aussi le père de l'actuel président de la République populaire, Xi Jinping.

Premier ministre, et Wang Zhaoguo, directeur du département des Affaires générales du Parti. Ces noms faisaient naître en nous quelque espoir. Nous fûmes en tournage jusqu'à la fin août. Tout du long, nous nous attendîmes à voir notre travail frappé d'interdiction. La logique l'aurait voulu ainsi. Pourquoi ne fut-ce pas le cas ? Nous l'ignorâmes. Les pressions avaient conduit les partenaires chinois à travailler sur une version dont la forme et le contenu pussent être approuvés par la commission de censure. Le montage que fit Han Jianwen des sept heures de rushs que nous avons accumulées correspondait en tous points à cette exigence. Les mois se succédèrent et le ministère du Cinéma finit par refuser la sortie du film en arguant simplement qu'il était le fait d'une entreprise collective, non d'une instance étatique. Point essentiel : mon nom ne jouait plus aucun rôle dans la controverse.

15. D'un appartement à l'autre, parmi les Chinois

Nous prîmes place sur de simples chaises en plastique, l'un en face de l'autre. Entre nous, une table étroite supportant un cendrier. La fenêtre donnait sur une cour. Par intermittence passait un agent en uniforme. Mon vis-à-vis, d'âge moyen, la silhouette trapue, puissante, ne portait pas l'uniforme mais un veston bleu et un pantalon vert olive. Je me trouvais au siège de la police des étrangers et c'était moi qui avais pris l'initiative de cette visite. Nous étions en octobre ; deux mois plus tard expirait mon visa d' « expert » et j'étais là pour en solliciter le renouvellement. A cette heure, il me paraissait vain d'espérer le moindre emploi. Or, tout Chinois qui n'était pas rattaché à une *danwei* était considéré comme une personne à problèmes. Mieux valait se méfier de lui. L'unité de travail pouvait vous ouvrir des portes comme entraver votre évolution : on avait intérêt à être dans ses bonnes grâces sous peine d'être complètement out. Dans mon cas particulier, où que j'aille, quand bien même on m'accueillait aimablement, l'attitude changeait au bout de la deuxième ou troisième rencontre. A chaque fois, mes interlocuteurs me rappelaient franchement mais en y mettant les formes : quelqu'un avait émis une objection par téléphone. Parfois même, il l'avait fait par écrit. On les avait mis en garde contre moi. Je racontai tout cela à l'homme auprès duquel je demandais un visa. A la façon dont il me posait les questions, l'impression se confirma que je n'étais pas tout à fait un « bon étranger » et qu'il détenait des informations. Il voulait en savoir davantage et je répondis aux questions. Mais au bout d'un moment, je lui fis remarquer qu'il ne portait aucun uniforme ni n'avait décliné son identité. Etait-il policier ? Il s'empressa de m'expliquer que c'était un pur hasard s'il ne portait pas l'uniforme ce jour-là. Il appartenait bien à la police des visas pour étrangers. Il me donna aussi son nom avant de me signifier que l'expiration de mon visa mettrait fin à mon statut d'expert et m'obligerait à quitter la Chine. C'est d'Allemagne que je pourrais ensuite solliciter un visa. Ainsi le voulait la loi. En retour, je lui indiquai ne pas voir la nécessité de rentrer

en Europe pour une simple formalité, d'autant que le résultat serait hautement hypothétique. De plus – et je considérais cela comme un atout –, ma femme allait accoucher dans le courant du même mois que la terminaison de mon droit de séjour. Le moment serait donc malvenu de la laisser seule, voire de la contraindre, du seul fait de mes problèmes, à se rendre, enceinte, en terre étrangère. Nous poursuivîmes nos échanges. Lorsque je pris congé de lui, nous n'étions pas parvenus à nous entendre.

Tout à coup, la chance sourit à nos amis paysans. Leur société était parvenue à prendre contact avec Wan Li, très populaire dans les campagnes. Le vice-Premier ministre se déclarait prêt à organiser le 13 octobre une projection d'*Artistes de Pékin* dans le cinéma de Zhongnanhai, là même où résidaient les dirigeants du Parti et de l'Etat chinois, et de découvrir en personne ce film qui faisait tellement sensation. Nous attendîmes l'événement dans la fébrilité la plus totale. Et la récompense arriva. Wan Li applaudit à la fin de la séance, le visage épanoui. Il prononça la parole magique, libératrice, qu'espérait entendre tout réalisateur ou producteur désireux de voir son œuvre passer la censure : « Aucun problème ». Avec un sourire chaleureux, il ajouta cette remarque plus belle encore : « Votre film est réalisé avec le cœur ». Trois semaines plus tard, le 3 décembre, le ministère donnait son feu vert pour une distribution nationale.

Et le 5 décembre paraissait dans la revue de cinéma cantonaise *Zhong Wai Ying Ju* (*Cinéma & Théâtre de Chine et d'ailleurs*) un article de six pages sur les amours romantiques d'une belle Asiatique et d'un homme de la lointaine Europe. En exergue figurait une citation de Romain Rolland sur le caractère irrépressible de l'amour. L'auteur, Li Qiong, faisait un portrait si complaisant de cette histoire intercontinentale hors norme qu'il devint impossible pour le public chinois de ne pas se laisser gagner par l'émotion – et quant à moi, à la lecture de l'article, de ne pas me sentir embarrassé. Le sujet fit beaucoup de vagues ! Chaque jour, de tout le pays, afflua une quantité industrielle de lettres, simplement adressées à « Shen Danping, studios de cinéma de Pékin ». La sympathie, l'humanité, la sincérité qui s'en dégagèrent étaient grisantes. Non, nous ne rêvions pas ! Nombreuses étaient les personnes et les familles habitant

dans de grandes comme dans de petites villes à nous proposer, y compris pour le compte d'entreprises, un logement, parfois à titre gracieux, voire un emploi (« nous avons justement besoin de contacts en Allemagne ») et même une voiture avec chauffeur, sans compter, avec la perspective du bébé, une et si besoin deux nounous ! Nous aurions pu emménager n'importe où en Chine.

Le lendemain de la sortie de la revue *Zhong Wai Ying Ju*, j'emmenai Shen Danping attendre la naissance de notre enfant à l'hôpital Numéro Trois de la capitale dont dépendaient les employés des studios. Sa mère était venue de Nankin. Shen espérait une fille, Liu Meiling, un garçon.

La médecin-chef loua l'exemplarité de Shen devant d'autres futures mères : elle serrait les dents et ne se plaignait pas, bien qu'elle eût à lutter contre les premières contractions. Le 6 décembre au matin, je patientais, aux côtés de Liu Meiling et de proches d'autres patientes. Assis, puis debout, faisant les cent pas. La mère de Shen discutait avec les visiteurs dans la petite salle d'attente. Mais je n'étais pas nerveux. Les épreuves que j'avais traversées ne m'avaient-elles pas appris que le plus important, dans toute situation, était de garder calme et sang-froid ? J'avais aussi la sensation que tout irait bien. Après tout, les médecins chinois avaient contribué à mettre au monde des millions de petits Chinois. Tout à coup, la médecin-chef apparut à la porte, le visage rouge, en sueur. Elle retira son bonnet. « C'est une fille ! » annonça-t-elle en souriant, avant d'ajouter : « Tout va bien ».

Lorsqu'on sortit Shen, allongée, de la salle d'accouchement, et qu'elle nous vit, elle ferma doucement les yeux sans pouvoir contenir ses larmes. Penchée sur elle, sa mère tenta un mouvement de compassion : « Serais-tu triste que ce ne soit pas un fils ? ». En réponse, elle eut un farouche « N'importe quoi ! ».

Trois jours plus tard, Shen quittait l'hôpital avec notre fille. Nous lui choisîmes le prénom de *Wei-Dan Elisabeth*. *Wei*, qui signifie *Roseau*, rappelle *Wu Wei*, mon nom chinois, et *Dan*, *Pivoine*, celui de *Danping*. Quant à *Elisabeth*, il fut donné en souvenir de ma mère qui voulut toute sa vie s'appeler ainsi.

A peine étions-nous arrivés à l'hôtel de l'Amitié que le téléphone sonna. C'était un appel des studios de cinéma. Je passai le combiné à Shen, dans l'idée qu'on allait la complimenter pour l'arrivée du bébé. Je la vis exploser de joie,

hocher la tête dans ma direction en ouvrant de grands yeux. Elle se contenta de répéter : « oui », « très bien », « en tout cas... ». En raccrochant, elle me fit un compte-rendu, les yeux encore brillants, comme électrisés : des « plus hautes sphères » était tombée une « directive spéciale » demandant à ce qu'un appartement fût réservé à Shen et à sa famille dans le nouveau complexe d'immeubles des studios. La clef était prête, elle n'avait plus qu'à la récupérer ! Nous encaissâmes la nouvelle, tandis que la petite, mal positionnée dans son couffin, se mettait à hurler. J'appelai le bureau de la police des étrangers et parvins à joindre mon premier référent. L'agent demanda si l'enfant était né et m'adressa ses félicitations. Il était très aimable. Puis il s'enquit de savoir si je serais disponible dans les jours suivants pour venir jusqu'à lui, muni de mon passeport, de deux photos et d'une lettre motivant mon souhait de prolonger mon séjour. Il avait entendu dire qu'un appartement nous avait été attribué et qu'un permis allait m'être accordé.

Deux jours plus tard, j'arrivai au service des visas, dans une rue située à l'est de la Cité interdite. L'homme portait cette fois l'uniforme vert habituel. Je lui remis les pièces demandées et remplis le formulaire. Dans une semaine, me promit-il, le visa figurerait en bonne place dans mon passeport. Il était particulièrement sympathique ; l'ambiance avait changé du tout au tout. Il avait lu l'article nous concernant. Un très bon article, me dit-il soudain. Puis arrivèrent les questions. « Comment l'auteur a-t-il su que tu avais écrit à Deng Xiaoping ?

- Par moi, bien sûr.

- Mais comment as-tu expédié la lettre, simplement par la poste ?

- Ça, je ne peux pas le dire.

- Bon, j'arrête de poser des questions.

- Oui », répondis-je avant de poursuivre : « L'auteur de l'article, Li Qiong, m'a rapporté qu'il était harcelé en ce moment au bureau. Il est maintenant sur le point d'être licencié.

- Comment ? Pourquoi ?

- Quelqu'un s'est présenté à la rédaction en affirmant que l'article était truffé de mensonges. Li Qiong a protesté : comment pouvez-vous dire ça ? Vous ne connaissez même pas Shen Danping ni Uwe Kräuter ! Je suis allé chez eux et je

les ai interviewés en long et en large ! Je sais de quoi je parle et ce que j'écris !...».

J'évoquai mes difficultés à chercher un emploi et les bâtons qu'on mettait en travers de mon chemin. Le policier, à ma grande surprise, promit d'enquêter. Il consulterait les principales institutions et personnalités qui m'avaient pour ainsi dire accompagné pendant toutes ces années et s'informerait. Je ne dis pas non.

Le déménagement était imminent, releva-t-il, il ne serait pas chose facile pour moi qui étais étranger, avec en plus un nouveau-né. S'il pouvait me donner un coup de main, en quoi pourrait-il être utile ? Il pouvait demander sans problème à six-sept de ses collègues de tout emmener ! D'une voix presque trop stridente, je lui répondis que ça ne serait pas nécessaire, tout était sous contrôle, et le remerciai. C'est alors qu'il sortit cette phrase, après l'avoir sans doute mûrement réfléchi : « Nous, de la police des étrangers, sommes là pour protéger la Chine des mauvais étrangers, mais nous sommes là aussi pour protéger les étrangers des Chinois qui se comporteraient mal ». Il se conformait parfaitement à cet ordre pour ce qui me concernait, cela, je pouvais le vérifier. Mes problèmes avec l'administration chinoise étaient désormais terminés.

L'appartement de 38 m² avec balcon était situé au dernier et cinquième étage du bâtiment. Le fait qu'il soit sensiblement plus petit que celui de l'hôtel de l'Amitié ne nous gênait pas. D'après les standards chinois, il était bien coté, d'un niveau de qualité « cadre moyen ». Son loyer mensuel, fixé à 4,50 yuans (2,30 euros) était payable en une fois pour l'ensemble de l'année ou pour trois ans, selon l'humeur de chacun. Je parvins à acheter et transporter les meubles, le tout en un seul jour. Le lendemain, 10 janvier 1986, nous emménagions, en compagnie de la grand-mère : trois adultes, donc, et un bébé. De ce nouveau complexe d'immeubles, nous étions les premiers à arriver, du fait d'une dispense spéciale. Ni la rue ni les trottoirs n'étaient goudronnés. Les autres résidents – acteurs, réalisateurs, ingénieurs du son, monteurs, éclairagistes, scénaristes – arriveraient quelques semaines plus tard. Du côté des anciens bâtiments avoisinants régnait une vie animée, avec beaucoup d'allers et venues, soit à pied ou à bicyclette, plus rarement à mobylette. Nous étions

heureux de notre sort et nous sentions soulagés de ne plus trouver d'employés d'hôtel dans les environs ou de soldats postés à l'entrée de la résidence. Seule inconnue au tableau : l'installation d'une ligne téléphonique ; sa date était indéterminée. En cas de besoin, il y aurait toujours la possibilité de passer par l'hôtel-restaurant des studios.

Une nouvelle vie commença. Shen faisait quantité de petits plats et se lançait avec enthousiasme dans des expérimentations. Nous ne donnions plus notre linge, nous avions une machine à laver à nous, bien rustique. La baignoire, quoique minuscule, était tout de même là. Pour une course à faire ou une visite chez des amis, nous prenions le vélo. Et Shen montait parfois sur mon porte-bagages quand l'envie lui manquait de pédaler. Un après-midi, un policier nous remarqua ainsi installés et nous apostropha en gesticulant : il fallait mettre pied à terre. En riant, nous passâmes outre. Il stoppa un véhicule et se lança à notre poursuite. Je criai à Shen : « File ! Cache-toi dans le magasin ! ». Sautant du porte-bagages, elle partit en courant. Le policier, plutôt bien en chair, se jeta sur moi de la voiture. Il fulminait. A deux sur un vélo, c'était interdit... Sans tarder, un attroupement se forma. Je haussais les épaules, j'étais étranger, je ne comprenais pas le chinois. Un passant se proposa de me traduire en anglais les paroles de l'agent. Je répliquai en allemand. Quelqu'un dans l'assistance me prit pour un Russe. Je continuai de jacasser dans ma langue maternelle mais le policier n'en démordait pas. Shen apparut soudain, elle trouvait le temps long. Elle portait le masque antibactérien utilisé d'ordinaire en hiver. « Tu dois tout de même comprendre le chinois ! », objecta le policier. « Comment t'appelles-tu ? Où travailles-tu ? ». C'est Shen qui prit la parole : « Je suis au chômage, je m'appelle Liu ». Je n'en croyais pas mes oreilles. Nous devons payer cinq yuans d'amende, mais je ne comprenais toujours pas le chinois. A cet instant précis, une mobylette s'engouffra sur la piste cyclable à contre-sens. Je me mis à feindre la colère en criant dans le plus parfait dialecte pékinois : « Pourquoi tu ne l'arrêtes pas, lui ? Pourquoi tu ne le punis pas ? ». L'auditoire était perplexe. « Mais il sait parler ! », s'exclamèrent certains. Tout le monde éclata de rire, y compris l'agent. On nous laissa partir. Shen et moi

continuâmes d'agiter la main et de pousser le vélo jusqu'à ce que nous soyons hors de vue.

Nos amis venaient désormais plus souvent, le stress de l'enregistrement à l'entrée de l'hôtel ayant disparu. Ils arrivaient sans prévenir, souvent avant les repas, prêts à mettre à la pâte. De notre cuisine exigüe, des plats extraordinaires sortaient comme par enchantement ; extraordinaires pour les papilles mais aussi pour les yeux. Nous pouvions rester à table pendant des heures, avec quelques interruptions, le temps de débarrasser et de renouveler le menu. Nous discutons cinéma, littérature, musique. Les changements de société, l'admiration que suscitait l'Occident, les doutes qu'on nourrissait sur l'après-Révolution culturelle tandis que le capitalisme n'était pas encore d'actualité mais que le socialisme faisait déjà sourire ; nous passions tout en revue. Sans oublier l'amitié, l'amour et surtout les femmes, leur beauté – un sujet apprécié au moins autant des hommes que des principales concernées et pour moi toujours agréable à aborder -. Les femmes n'avaient aucune réticence à se complimenter les unes les autres sur leur apparence. L'humour le disputait toujours au sérieux et avait tendance à prendre le dessus.

Nos voisins, qui avaient entretemps emménagés, étaient des gens éminents. Deux étages plus bas vivait l'actrice Xie Feng, une star dont la carrière avait démarré dans les années 50 pour se prolonger pendant et après la Révolution culturelle. Régulièrement, nous étions invités à des fêtes somptueuses, arrosées de bière chinoise, chez le réalisateur Yin Li, qui habitait la porte à côté. Les conversations intellectuelles, nous les avions chez He Jianjun, futur metteur en scène, et sa femme, Jin Yar. Leur appartement ressemblait plus à un antre d'étudiant que toutes les chambres universitaires qu'il m'avait été donné de voir à Heidelberg. Zhang Yar, jolie actrice « louée aux studios de Pékin » et son mari, le réalisateur Zhang Yuqiang, devinrent des amis proches. Et juste à côté s'installa bientôt avec sa famille Ling Fei, le fils de mon grand ami Ling Zifeng. Nous nous soutenions et nous entraïdions. Les appartements étaient tous identiques. Seul celui de Xie Feng était le double du nôtre du fait de sa nombreuse famille.

C'était merveilleux de se sentir enfin intégré pour un étranger tel que moi. Le sentiment était aussi celui du soulagement pour les Chinois qui pouvaient à présent communiquer sans problème avec moi. Pour la première fois depuis longtemps, je ne me demandais pas si j'étais surveillé. Les bouleversements sociaux commençaient à se faire sentir dans toute leur intensité. Nous, Occidentaux, nous en réjouissions. Le numéro de janvier de *Time Magazine* avec Deng Xiaoping en couverture, désigné « *homme de l'année 1986* », ne fut donc pas une surprise pour nous. L'octogénaire, y était-il écrit, avait toujours préféré le pragmatisme à l'idéologie ; les réformes qu'il entreprenait étaient un pari risqué et rencontraient une opposition considérable dans son pays.

Qui, « dans les plus hautes sphères », se cachait derrière la « directive spéciale » à laquelle nous devions notre appartement ? Cette question nous agitaient. Il ne fallut pas attendre longtemps pour connaître le fin mot de l'histoire car ce genre de secret ne reste pas caché longtemps : derrière, se dissimulaient deux hautes dirigeantes du Parti, les veuves de Zhou Enlai et de Zhu De, Deng Yingchao et Kang Keqing. Les appels à l'aide envoyés par Shen Danping étaient arrivés jusqu'à elles. Les admirables vieilles dames s'étaient adressées directement à Yu Lan, la directrice des studios de cinéma de la Jeunesse, structure dépendante des studios de Pékin qui disposait de nouveaux logements vacants. Et ordre avait été donné.

La Chine se réveilla le 3 mars 1986 avec une « une » du *Quotidien du Peuple* annonçant, en un long développement, l'éviction de Zhou Erfu, premier vice-ministre de la Culture. Il était exclu du Parti et de toutes les instances officielles dont il était membre, et l'effet était immédiat. En visite au Japon avec une délégation, il s'était rendu coupable d'« une faute grave engageant son intégrité personnelle et la dignité du pays ». Passant outre les consignes du gouvernement, il s'était rendu au temple de Yasukuni où étaient honorés des criminels de guerre, responsables de souffrances sans nom en Chine et dans d'autres pays d'Asie durant la Seconde Guerre mondiale.

Ce coup dur, il allait falloir l'encaisser. Ce dirigeant politique, également écrivain, m'avait prêté assistance durant mes heures difficiles et avait pris, à

cet égard, quelques risques pour moi. Au fil des ans, nous avons noué des liens de confiance. Cette mésaventure pouvait de plus avoir des incidences sur mes activités : Zhou était intervenu en faveur de notre film, contre l'avis de la censure, car il faisait partie de mes amis, « artistes de Pékin ». Devant la caméra, je jouais au tennis avec lui et l'interrogeais sur la littérature chinoise et étrangère. Je l'avais rencontré pour la première fois au palais du Peuple où il avait introduit un discours du Premier ministre, Zhao Ziyang. Par hasard, nous nous étions retrouvés dans les escaliers et il m'avait questionné en passant sur mes occupations. C'est sur les marches que nous en étions venus à décider de son apparition dans *Artistes de Pékin*.

Je pris le téléphone et invitai Zhou à dîner. S'il acceptait, cela lui permettrait de sortir un peu du grand isolement qu'il devait connaître. Je fus soulagé : il acceptait. J'étais certain que Zhou, si comportement erroné il y avait eu, n'avait pas voulu manquer aux préceptes officiels. La question était de savoir pourquoi il avait choisi de visiter le temple Yasukuni...

Tandis que nous mangions, je le sondai. Je n'étais pas sans savoir, me dit-il, qu'à côté de la politique, il se consacrait à l'écriture et rédigeait des poèmes, des articles et jusqu'à des livres entiers sur ses expériences à l'étranger. Quand ses guides japonais lui avaient suggéré une visite touristique du temple Yasukuni – « il se trouvait juste à côté », « il pourrait voir l'intérieur, officieusement bien sûr » –, l'écrivain qui était en lui avait acquiescé sans réfléchir, comme guidé par une impulsion. Le lendemain, sa photo s'était retrouvée en grand dans les journaux japonais...et lui s'était senti comme le dernier des imbéciles à s'être ainsi fait piéger.

Il nous fit son récit en ces termes simples, parfaitement conformes à la réalité. Mais dans cette histoire, le gouvernement chinois avait perdu la face et jugé utile de sévir. Les producteurs furent contraints de couper les scènes avec Zhou. Notre film dut être renvoyé au bureau de la Censure où il fut approuvé une seconde fois.

Bien des années plus tard, en mars 2000, je revis Zhou à un événement culturel. Bien que vieilli, il avait peu changé. Il avait été discrètement réhabilité, ainsi qu'il me l'apprit.

Ce jour, nous l'avions attendu. Pendant longtemps, les circonstances, les problèmes de visa puis l'arrivée du bébé nous avaient empêchés de faire ensemble ce voyage en Allemagne. Nous avions confié la petite Elisabeth à la garde de sa grand-mère à Nankin et étions en train de monter à bord d'un avion de la Lufthansa en partance pour Francfort. Nous étions début mai (quelques jours après la catastrophe de Tchernobyl), je m'apprêtais à montrer à mon épouse chinoise l'Allemagne et un bout d'Europe trois mois durant. Cette perspective était d'autant plus exaltante que nous allions apprendre à nous connaître sous un jour nouveau. La répartition des rôles serait inversée, nous serions dans « mon » pays et elle serait l' « étrangère ». Quelque vingt heures plus tard, après un large détour, l'Union soviétique ne pouvant encore être survolée, nous montions l'escalier qui nous conduisait aux pièces du dernier étage du pavillon familial. Elles n'avaient pas bougé, identiques en tout point au temps de mon adolescence. Nous fîmes quelques pas sur le balcon, captés par un panorama éblouissant, nous contemplâmes le jardin. L'air pur, le paysage, les petites maisons individuelles bien soignées typiquement allemandes... Je vis alors des larmes couler sur les joues de Shen Danping. « Pourquoi ? », lui demandai-je. Elle se détourna, secouant la tête : elle ne pouvait l'expliquer. Mais tout fut vite oublié.

Mon souhait était aussi de nouer des contacts professionnels en Allemagne. Certains avaient été engagés avec l'industrie du cinéma et de la télévision, via *Artistes de Pékin*. Au cours des derniers mois, des restructurations radicales avaient touché l'administration chinoise. Toute l'industrie du film – soit 530.000 personnes, jusqu'alors employées par le ministère de la Culture – s'était vue rattachée au ministère de la Radio, de la Télévision et du Cinéma, mis en place depuis peu. La volonté de changement des responsables politiques était grande ; chose qui eût été jadis impensable. Au même moment en Allemagne, la curiosité à l'égard de la Chine grandissait. La chaîne de télévision publique WDR m'avait contacté pour un projet d'émission où des vedettes allemandes et chinoises se retrouveraient sur scène à Pékin. L'idée de *Ce soir à Pékin !* était bonne et elle arrivait à point nommé. Consulté, Xie Wenqing, vice-ministre de

la Radio, de la Télévision et du Cinéma, m'avait appris que la Grande-Bretagne, le Japon et les Etats-Unis avaient proposé plus ou moins le même programme mais pour le compte de structures plus modestes que la WDR. Nous avons obtenu le soutien de Xie. Avant cela, il avait personnellement appuyé mon projet d'ouvrir un bureau de tournages à Pékin, faisant de moi l'intermédiaire des gens du cinéma et de la télévision, entre l'Allemagne et la Chine. La Télévision Centrale de Chine, CCTV, représentant la partie chinoise, dépêcha une équipe de la direction de l'Information pour m'accompagner jusqu'au siège de la WDR à Cologne. Nous commençâmes avec enthousiasme à travailler sur le sujet, conscients que nous allions encore un peu plus ouvrir les portes de la Chine sur le monde.

Arrivé à la ZDF, la deuxième chaîne publique allemande, je conquis tous les cœurs en me proposant de promouvoir dans l'Empire du Milieu un programme-phare, diffusé dans une centaine de pays : *Derrick*. J'emportai avec moi trois épisodes de la série sur une cassette VHS. L'inspecteur allemand serait-il bien accueilli par les Chinois ? Les séries télévisées allemandes étaient inconnues jusque-là dans le pays et rares étaient les productions occidentales. C'étaient plutôt des séries japonaises sentimentales que l'on regardait ou des séries américaines mettant en scène des détectives à la gâchette facile ou de jeunes romantiques sur des plages de sable fin. D'Inde et du Pakistan nous venaient des soaps chantés et dansés. Quelques titres brésiliens émergeaient aussi. Comparé à tous ces contenus, *Derrick* avait un certain niveau ; ce pouvait être un problème. Mais il y en avait un second, celui du prix : les exigences étaient quelque peu plus élevées que la concurrence.

Terre inconnue, la Chine était un sujet à la mode pour les chaînes de télévision allemandes. Je m'assurai de pouvoir produire plusieurs courts reportages et un documentaire plus long sur l'acrobatie. A Cologne, on me commanda aussi une interview de l'écrivaine dissidente Zhang Xinxin, dont le retentissant *Homme de Pékin* venait d'être traduit en allemand.

Shen Danping vivait en Europe une petite révolution à laquelle elle s'habituaient doucement : elle n'était plus dévisagée, ni comme vedette ni comme épouse d'étranger. Ce double statut alimentait une tension qu'elle découvrait en elle

à présent. Elle m'en fit part alors que nous étions justement en plein centre de Cologne. Je la soulevai et la portai dans mes bras, sur le trottoir, sans trop rencontrer de sa part d'opposition ni attirer l'attention de quiconque. Shen goûtait là ses premières vraies vacances. Elle s'ouvrit aux impressions de toutes sortes, s'intéressa au spectacle de la rue et aux vêtements ; elle adora les restaurants de la chaîne Nordsee, spécialisée dans les fruits de mer, et plus que tout voir les gens s'arrêter réellement au « rouge ». Très vite, elle sut se repérer seule dans Heidelberg et bien sûr tomba à son tour amoureuse de mon ancien point de chute, la Côte d'Azur. Mes amis apprécièrent ses plats exotiques, ils se laissèrent émouvoir par les chants indéfinissables qu'elle fredonna pour eux et emporter par son humour, si différent, si surprenant. Ils s'étaient représenté les Chinois comme des êtres guindés et inaccessibles, revêches et difficiles à cerner. A elle, les Allemands lui parurent très corrects, distants, courtois, dignes de confiance mais moins vifs et moins spontanés voire moins ouverts humainement (mais oui !) que les Chinois. Ses amies lui manquaient et elle leur écrivit très souvent. Si j'étais occupé, elle se mettait à fabriquer de jolies poupées avec pour tout moyen un peu de tissu et de fil, des ciseaux et une aiguille. Elle s'essaya à la cuisine occidentale (j'espérai que ça lui passerait) et sortit souvent les photos de notre fille restée à Nankin. Un jour que nous croisions une femme poussant un landau sur le trottoir d'en face, elle se sentit obligée de courir à sa rencontre et de lui raconter, toute euphorique, qu'elle aussi avait un bébé en Chine, avant de s'extasier devant les boucles blondes de l'enfant. A la fin de notre séjour, à l'aéroport de Francfort, je sentis mais je vis surtout Shen se préparer physiquement à Pékin, avec le maintien de circonstance : le dos bien droit, le visage concentré de l'actrice exposée aux regards. Nous y étions presque. Je le lui fis remarquer et nous en rîmes. Mes sentiments à moi étaient mêlés. J'appartenais à l'Occident, comme ces trois mois nous l'avaient rappelé, mais j'avais « le mal du pays », en l'occurrence de l'Asie.

Deux producteurs étaient venus nous voir, me désignant comme « le gendre » (titre que j'entendais pour la première fois) de Nankin, ville dont Shen Danping était originaire, comme ils l'avaient relevé. Ils nous invitaient à figurer dans un

film intitulé *Le massacre de Nankin*. Nous parcourûmes le scénario, examinant les rôles qui nous étaient proposés. Shen était là dans son élément, elle allait interpréter une infirmière au destin tragique. Dans mon cas, c'était la curiosité qui m'animait. Le journal de John Rabe n'était pas encore devenu célèbre mais le nom de l'ancien représentant allemand de Siemens m'était familier. Les Chinois me présentèrent le personnage du professeur Mills qu'ils avaient imaginé comme « une sorte de John Rabe » ou un « condensé des étrangers demeurés à Nankin ». Nankin avait été avant-guerre la capitale de la Chine ; une capitale désertée de ses Occidentaux avant même l'arrivée des Japonais, en décembre 1937. Seule était restée une poignée de risque-tout, Autrichiens, Allemands, Américains et Russes blancs, déterminés à protéger des Japonais qui leurs élèves, qui leur personnel chinois, qui leur mission ou qui leur entreprise. Ils avaient réussi à sauver 250.000 personnes en déplaçant à force d'intelligence, de hardiesse et de ruses, des individus, des familles, des groupes d'étudiants, et pour finir des cortèges entiers de gens jusqu'au périmètre de sécurité international.

J'acceptai bien sûr la proposition. Cela faisait un certain temps que je ne craignais plus la caméra. Outre mes apparitions dans *Artistes de Pékin*, quelques autres expériences s'étaient présentées à moi. Faire venir un acteur de l'étranger eût été trop coûteux et l'on me demandait parfois d'intervenir sur des tournages, comme sur celui du film historique *Qiu Jin*, du réalisateur shanghaien Xie Jin, où j'interprète le baron Mumm von Schwartzstein, ministre plénipotentiaire allemand, successeur du baron Ketteler assassiné par les Boxers en révolte. Dans ce petit rôle, c'est moi qui signe le 9 septembre 1901 le traité des puissances étrangères imposant leurs exigences à la Chine. De ce von Schwartzstein, il n'existait aucune photo mais de von Ketteler, si. Raie au milieu, cheveux plaqués. Tandis que la maquilleuse me faisait une beauté et que je suivais ma métamorphose dans le miroir, j'avais plutôt apprécié de prendre peu à peu les traits du baron. Il ne manquait plus dans le regard qu'un peu de dureté pour endosser la petitesse d'esprit de cet homme.

Avant le début du tournage du *Massacre de Nankin*, l'équipe put visiter des lieux de mémoire rappelant l'horreur et les 300.000 morts officiels. Là étaient

exposées des images terribles de jeunes prisonniers sur le point d'être transpercés par des baïonnettes, de morceaux de corps brûlés et de têtes tranchées, de filles et de grands-mères en larmes avec le corps dénudé, de visages hilares et stupides de soldats. Nous vîmes aussi les instruments de mort utilisés, des os humains, des vêtements, des uniformes. Mes compagnons chinois étaient très affectés et parlèrent de cette visite durant toute la soirée. Le fatalisme qu'ils croyaient lire sur les photos était pour eux inconcevable : comment des centaines de compatriotes avaient-ils pu être tenus en respect par deux soldats japonais armés d'un fusil, ou se laisser conduire à la mort en attendant patiemment l'exécution ? Comment avaient-ils pu se laisser tirer comme des lapins ou enterrés vivants dans une fosse ? Les Japonais avaient fait des ravages à Nankin mais aussi partout, laissant derrière eux, dans les villes et les villages, des montagnes de cadavres et de décombres fumants. Jusqu'à aujourd'hui, Tokyo n'a pas fait véritablement son mea culpa.

La première créa l'événement, et pas uniquement auprès des Chinois. Le film, avec ses images brutales, éclipsait d'autres productions antérieures et fut interprété comme un cri nationaliste. La presse étrangère chercha des explications : pourquoi le sujet revenait-il sur le tapis « précisément maintenant » ? De manière ironique, au même moment, déferlait sur Pékin, Nankin et ailleurs la dernière nouveauté nipponne : les bars karaoké. Les clients y chantaient des airs acidulés d'une merveilleuse naïveté et des businessmen commençaient déjà à s'en servir comme lieux de prostitution. Le cinquantième anniversaire du Massacre peut-il aujourd'hui motiver un film ?, se demandait-on entre nous. L'un des acteurs, irrité de ce qu'il avait vu sur les lieux du souvenir, trouva l'argument qui sans doute s'imposait : « A l'époque, ils nous ont attaqués par le feu et les bombes. Ils continuent de le faire aujourd'hui avec leurs voitures, frigos, magnétophones et machines à laver. Nous, les Chinois, on est tellement cons et faibles qu'on est encore contents d'acheter leur camelote...et de nous vendre par-dessus le marché ! ».

En déplacement en Allemagne, j'avais décidé, sur un coup de tête, d'avoir une voiture à Pékin. Les studios de cinéma étaient situés en périphérie, la

Télévision centrale était elle aussi à une bonne distance. A Mannheim, je flashai sur une Mercedes 280S toute en chromes et d'un beau bleu métallique. Le modèle était élégant et assez récent. Hormis les critères esthétiques, pourquoi avais-je justement choisi cette marque ? Parce qu'à Pékin, un garage venait d'ouvrir et que la Mercedes était le moyen de transport favori des hauts cadres de la capitale. Les ménages ne pouvaient encore prétendre à une voiture privée. Mais les diplomates et les représentants des firmes étrangères, eux, roulaient en voiture. Qu'est-ce qui m'empêchait d'en importer une depuis mon pays ? Un transporteur hissa le petit bijou sur un semi-remorque qui le déposa à Hambourg sur un cargo jusqu'à l'entrepôt douanier du port de Tianjin, près de Pékin, où il finit par arriver sept semaines plus tard.

Et ce fut le choc : à la douane de Pékin, on me signifia que mon visa ne donnait pas droit à l'importation d'un véhicule, à la différence des diplomates et employés d'entreprises étrangères. Voilà qui était catastrophique. L'objet que je convoitais se trouvait là, dans un entrepôt douanier, recouvert d'une épaisse couche de poussière, comme j'avais pu le constater. Je demandai à qui voulait m'entendre quelle personne ou quel organisme serait en mesure de m'aider. Mais rien ni personne ne le pouvait. Plusieurs mois s'écoulèrent. J'avais eu le temps de réaliser un film sur les aménagements urbains dans la capitale chinoise et d'interviewer le maire – un maire prêt, contre toute attente, à faire son autocritique, suite à la destruction des remparts historiques. Après cinq mois de démarches infructueuses, je m'adressai à lui. Mon ultime recours. Dans ma lettre, je lui expliquais mon problème et mes antécédents, tout comme mon intention de rester longtemps à Pékin, indépendamment de la catégorie de mon visa. Puis j'attendis.

La lettre me fut retournée, avec un commentaire écrit à la main dans la marge : les autorités douanières acceptaient de réexaminer mon cas. Le détail me parut insignifiant, au contraire de mes amis chinois qui y virent un signe manifeste. Deux semaines et demie plus tard, l'importation du véhicule était autorisée. Pékin pouvait être tellement charmante – malgré la taxe salée dont je dus m'acquitter.

Le baptême du feu ne se fit pas attendre. La pluie torrentielle qui s'était abattue venait juste de cesser. Il n'était pas encore minuit quand je montai dans ma voiture. De l'avenue Chang'an, je bifurquai sur Dongdan en direction du nord. Un miroir d'eau apparut soudain, dans lequel se reflétait la lumière des réverbères. Tant pis. Je m'engageai quand même. Peut-être, sur une courte distance, le tout-à-l'égout avait-il débordé ? Mais l'eau continuait d'affluer ! Il n'était déjà plus possible de stopper ni de faire demi-tour, les roues étaient déjà presque entièrement immergées. Que je m'arrête et passe la marche arrière... le moteur calerait et ce serait cuit. Autour de moi, à droite, à gauche, en plein milieu, je ne voyais que des véhicules à l'arrêt. Je n'en menais plus très large. En avant toute ! Comme si je pilotais un hors-bord ! J'appuyai à fond sur le champignon, la Mercedes parvint à une « pointe » de 10-15 kilomètres à l'heure. C'était l'été et la vitre était baissée, j'aurais pu toucher l'eau. Droit devant, sur le capot, n'était bientôt plus visible – je ne plaisante pas ! – que la célèbre étoile aux trois branches. Toi, la voiture, ne te risque pas à ralentir encore ! Je mis les pleins gaz. Les conducteurs chinois agitaient les deux bras, hurlaient en direction du capitaine étranger et applaudissaient, debout dans l'eau. Au bout d'une éternité, je pus m'extraire du canal et gagner le périphérique jusqu'à mon domicile. J'étais vanné. Le lendemain, le moteur démarra après quelques toussotements. Seule, la radiocassette resta muette à jamais. Une chose était certaine : surtout ne plus passer par Dongdan après la pluie !

Alors, la criminalité était quasi inexistante. Brusquement, pourtant, des grilles en acier se mirent à orner les portes d'entrée des appartements. Les écarts grandissants entre les salaires alimentaient peut-être la délinquance mais la proportion des cambriolages, attaques et meurtres n'était en rien – et n'est toujours pas – comparable aux chiffres qu'on connaît en Occident. Comme il arrivait que notre appartement restât sans surveillance durant des semaines lorsque nous nous absentions en même temps de Pékin, Shen voulut faire poser une de ces grilles. L'objet, imposant, devait être scellé dans le béton. Cependant, quiconque eût vraiment voulu entrer dans l'appartement aurait

simplement retiré les écrous et fait sauter la tringle, c'était clair. Nous commandâmes donc en plus un panneau avec un avertissement en chinois et en anglais, illustré d'éclairs menaçants : « *Attention, courant haute tension, installation importée de la meilleure qualité* ». L'initiative eut de l'effet car il fallut par la suite un certain courage pour oser appuyer sur la sonnette.

L'industrie du film avait boudé Shen pendant un temps. Son nom redevint soudain attractif du fait, précisément, de ses « liens à l'international ». Dans la seconde moitié des années 80, l'Occident était le modèle absolu. Des stars se pressaient à Pékin et Shen était invitée aux réceptions. Ce fut le cas par exemple avec Alain Delon. D'un coup, se présentèrent à elle quantité d'offres de tournage. Les accepter signifiait s'éloigner plusieurs semaines. Notre petite fille était laissée à ses grands-parents. Mais Shen se tracassait à l'idée que je me sente seul et ne mange pas à ma faim. « Uwe ne sait pas cuisiner, occupez-vous de lui ! ». C'est ainsi qu'elle missionna ses amies.

Elles étaient actrices, journalistes, chanteuses, médecins, et elles prirent leur tâche très au sérieux. A l'occasion, elles préparaient des mets qu'elles combinaient à des thèmes poétiques. Elles arrivaient à l'improviste, avant l'heure du repas, et s'y mettaient toutes ensemble. De notre micro-cuisine sortaient des plats phénoménaux. Les conversations sérieuses ennuyaient tout le monde et une certaine distance devait rester de rigueur. Dès que l'une commençait à philosopher, une autre mettait le holà : « Tu es trop intello ! ». La fautive faisait vite machine arrière et l'atmosphère était de nouveau à la détente. Elles chantaient et dansaient, bien sûr, se faisaient entre elles des séances de massage, ou me malaxaient la tête, le visage, les bras, les épaules et les mains, ou encore me coupaient les cheveux. Elles racontaient volontiers des histoires : comment la mère de l'une d'elles s'y était pris pour se faire un copain ; une autre avait présenté à une copine un garçon dont elle ne voulait pas pour elle-même. Elles pouvaient aussi s'étonner, s'inquiéter, s'irriter de la société en perpétuel changement comme de l'amour et de ses chagrins.

Les rêves étaient un grand sujet de conversation. Anmin nous révéla qu'elle attendait l'arrivée de la nuit avec impatience. Les rêves avaient pour elle le

même degré d'intensité que la réalité diurne. Avec l'actrice Tongtong, c'était tout autre chose. Elle nous décrit des rêves interminables où elle se voyait mourir à petit feu puis revenir à elle, toute contente d'être de nouveau en vie. Elle se levait et courait voir ses parents, assis dans le salon. Refusant de partager sa joie, ils cherchaient au contraire à la persuader de sa propre mort... Après cette histoire terrible, jamais plus je n'ai pu en vouloir à Tongtong, pour quoi que ce soit.

Un jour que nous évoquions le *Jing Ping Mei (Fleur en fiole d'or)*, grand classique de la littérature chinoise, je demandai aux amies comment elles concevaient la nature des relations qui pouvaient exister entre femmes, quand celles-ci étaient plusieurs, épouses et concubines, à se partager le même homme, comme c'était le cas dans la Chine ancienne. En guise de réponse, la jeune Xiao Liping nous cita un conte. Un noble sans le sou avait trois femmes mais à peine de quoi subvenir à leurs besoins et leur assurer le couvert. Ses épouses connaissaient sa détresse. Lui se gardait de se plaindre et chaque soir annonçait, l'air de rien, qu'il partait rejoindre des amis à la taverne. De fait, toujours il revenait les vêtements tachés de nourriture et un coup dans l'aile. Sachant que leur homme n'avalait rien à la maison ni ne pouvait, trop misérable, retrouver ses amis, les trois femmes décidèrent un jour de le suivre discrètement. Elles le traquèrent dans le noir, en ville puis en périphérie. Quelle ne fut pas leur surprise d'arriver au cimetière. Elles l'observèrent. Il subtilisait les offrandes aux défunts et les dévorait avant de faire main basse sur l'alcool et d'en boire quelques gorgées pour faire passer le tout. Cette expérience ne l'en fit qu'aimer davantage de ses épouses, poursuivit Xiao, Et pour résumer sa pensée, elle ajouta avec un sourire qui en disait long : tout dépend de l'homme et de son habileté à s'entourer de plusieurs femmes. Alors, sans l'ombre d'un doute, elles sauront cohabiter harmonieusement.

Les amies passaient assez souvent la nuit dans notre petit logement où elles se dégottaient un endroit à elles. Parfois, je me retrouvais dans notre lit, paré d'une voisine de chaque côté. Elles s'endormaient, le sommeil paisible ou perturbé, selon. De mon côté, je fermais les yeux et me demandais comment je m'y prendrais, moi, avec deux, a fortiori trois, sans parler même de six

compagnes, à l'image de Ximen Qing, le personnage central du *Jing Ping Mei*. Jusqu'au lendemain matin, je ne me risquais à aucun mouvement.

Nombreuses étaient les fêtes privées où l'on mettait un point d'honneur à ne pas décoller avant l'aube. Quiconque était fatigué pouvait se reposer une ou deux heures dans une pièce attenante puis libérer la place pour un autre candidat au repos. Le réalisateur Ling Zifeng et moi-même étions les seuls à ne pas nous allonger du tout. Une nuit blanche suffisait à faire de nous des héros. Ensemble, accompagnés de nos nouveaux amis, nous marchions jusqu'à un arrêt avant de traverser en bus le Pékin endormi des dimanches matins. Quelques correspondances plus tard, nous étions chez moi, prêts à retenir encore un peu la nuit. Un matin que le soleil perçait à travers les fenêtres de l'appartement, Lao Gong⁴⁸, un peintre des studios de cinéma, s'écria soudain, tout excité : « Uwe, il faut absolument que je fasse ton portrait ! Que je peigne le soleil dans tes cheveux roux, comme maintenant. Quand es-tu dispo ? ». C'était à son tour de connaître cet émerveillement que l'on peut éprouver devant l'inconnu. L'exotisme vécu de l'autre côté.

Nous bloquâmes deux séances de pose pour un portrait de 100 cm x 75 cm. Hu Shiguang, de *Littérature chinoise*, servait de traducteur quand c'était nécessaire. Nous buvions du thé vert tout en évoquant le sujet inépuisable de « l'avenir de la Chine » quand une remarque de Lao Gong me fit presque tomber de ma chaise.

« Il nous faut une guerre. Je suis pour ! », lança-t-il, très concentré sur sa toile. J'avais bien entendu.

- « Mais contre qui ?!

- Peu importe...Nous avons besoin d'une guerre.

- Pourquoi ?

- Les Chinois ont besoin d'un choc. Un choc terrible, avec son cortège de misères, comme seule peut en provoquer une guerre. C'est le seul moyen pour

⁴⁸ Son nom a été modifié par l'auteur

que les Chinois aient enfin du plomb dans la tête et se sortent du merdier où ils se sont fourrés ! ».

C'était là une manière de rejeter le passé récent de la Chine et la Révolution culturelle en particulier ; un passé dont les séquelles restaient insurmontables.

Quelques jours plus tard, la peinture était fin prête. Il fallait que je l'encadre, c'était la seule condition émise par le bon vieux Gong et je le lui promis. Je lui trouvai un cadre aux larges bords, doré bien sûr. J'étais très content de ce portrait, j'en étais même fier. « Plus beau que nature ! », claironnait ma voisine allemande Angelika pour me mettre en rogne.

Ah, Lao Gong ! Quand plus tard je fus dans la mouise, sans argent, il me dit : « Je voudrais tellement t'aider mais comment ? Je n'ai que mes peintures. J'ai réfléchi. Je peux te les offrir, toutes. Tu les vends. Sérieux ! L'argent sera à toi ».

Duan, des studios du film documentaire, me révéla un jour, au détour d'une conversation, qu'il connaissait personnellement Li Min, la fille de Mao Zedong et de He Zizhen, sa troisième épouse. Et comment que j'étais intéressé de la rencontrer ! Elle approchait la cinquantaine. Sa belle-mère, Jiang Qing, l'avait élevée pendant un certain temps avec Li Na, la fille qu'elle avait eue avec Mao. Très vite, Duan me fit savoir que Li Min et son mari, un officier de l'Armée populaire de Libération, acceptaient de recevoir chez eux un ami venu de la lointaine Allemagne. C'est dans ces circonstances qu'un soir à 18h00, nous nous retrouvâmes - Duan, Shen, notre copain traducteur Li Xixian et moi - devant l'entrée du complexe militaire où habitait la fille de Mao. J'avais dans les mains un énorme bouquet de fleurs. Shen ne put s'empêcher de se moquer de moi en remarquant que je ne l'avais encore jamais autant gâtée. Elle était tordue de rire. Le jeune soldat chargé de filtrer l'accès était réticent à laisser passer un étranger. Il fallut plusieurs coups de fil pour être finalement autorisés à pénétrer dans l'enceinte.

Kong Linghua, le mari de Li Min, nous accueillit en uniforme et nous conduisit sans transition vers la table du salon, saturée de bonnes choses à manger. L'homme était très aimable. Il nous avertit que sa femme souffrait d'une grosse migraine qui s'était déclarée brutalement. C'était fréquent chez elle. Elle se

trouvait dans la chambre d'à côté et nous rejoindrait peut-être plus tard. Il nous invita à commencer le repas sans elle. La conversation s'engagea facilement. Nous évoquâmes la Chine, l'Allemagne, les circonstances de la rencontre du couple. Un peu le président Mao et He Zizhen. Mais rien sur Jiang Qing. Je ne savais trop quelles questions poser de crainte de paraître impoli ou indiscret. Après trois heures d'échanges, nous annonçâmes le signal du départ. Notre hôte acquiesça. Le visage grave, il nous pria soudain de passer dans une pièce attenante, puis ouvrit la porte. J'eus le souffle coupé, d'abord du fait des émanations suaves qui nous pénétrèrent, mais surtout à la vue du décor troublant qui nous faisait face : des fleurs, partout, de toutes les couleurs. Rameaux fleuris. Plantes grimpantes. Bouquets dans des vases. Végétations en pot. De magnifiques spécimens couraient jusqu'au plafond...et là, sur le mur du fond, accroché : un portrait de Mao. Sous le cadre étaient disposés des cierges et une coupe de fruits. Des bâtonnets d'encens rougeoyaient... Mao était mort depuis neuf ans. Pas plus que mes compagnons, je n'osais bouger. Conscients de l'honneur qui nous était fait, nous finîmes pourtant par faire quelques pas à l'intérieur. Nous parlions à voix basse et continuâmes de le faire en prenant congé de notre aimable hôte. Shen et moi pensâmes à souhaiter à son épouse un prompt rétablissement, même si je soupçonnais que la raison de cette indisposition était à mettre sur le compte de notre démêlé, un peu plus tôt, avec le garde en faction. Dehors, Shen se déchaîna une nouvelle fois. Si Li Min ne s'était pas montrée, c'était pour me punir de ne jamais avoir offert à ma propre femme un bouquet aussi royal ! Tout le monde éclata de rire, effaçant du même coup toute la tension éprouvée au fil de la soirée.

Je vis pour la première fois lady Wang Guangmei aux funérailles d'un haut vétéran du Parti. Elle descendait d'une limousine *Drapeau rouge* ; élancée ; une belle femme. Sa démarche était légère, élégante. Elle avait alors soixante-et-un ans. L'assistance se mit à susurrer : « Wang Guangmei ! Wang Guangmei ! » et à mimer un applaudissement dans le silence qu'imposait la cérémonie funèbre. Elle leur adressa un sourire. La scène était impressionnante.

Wang Guangmei avait été l'épouse de Liu Shaoqi, président de la République populaire jusqu'en 1968. Elle avait à ce titre été pendant un temps la *Première dame* du pays. Son mari avait remplacé Mao en 1959 à la tête de l'Etat chinois, après le désastre du Grand bond en avant. Durant la Révolution culturelle, il avait été épinglé comme « renégat », « traître », « laquais de l'impérialisme, du révisionnisme moderne et des réactionnaires du Kuomintang », « plus haut cadre communiste ayant suivi la voie capitaliste » et « Khrouchtchev chinois », avant de connaître en 1969 une fin misérable dans un hôpital de Kaifeng, faute de soins. Wang Guangmei était quant à elle devenue *la femme à humilier*. Exhibée devant 300.000 personnes sur un podium de l'université Qinghua, à Pékin, elle avait été maintenue agenouillée, un collier de balles de pingpong autour du cou en lieu et place du collier de perles qu'on lui connaissait, jugé horriblement luxueux. Elle avait dû écouter les charges d'une foule déchaînée, manipulée, qui lui reprochait d'avoir visité une école de missionnaires, parlé anglais et français, espionné pour le compte des services secrets américains, eu des comportements inappropriés pendant les déplacements du couple présidentiel à l'étranger. A chaque fois que la pression sur elle s'était relâchée, elle s'était relevée, encore et encore. Elle avait croupi pendant presque douze ans, jusqu'en 1979, dans une prison spéciale avant d'être réhabilitée, elle et les siens, l'année suivante.

Ce fut pour moi un événement d'être introduit à Wang Guangmei. Je lui avais envoyé auparavant des articles de *La Chine en construction* où elle apparaissait. Elle m'avait retourné une lettre pleine de bienveillance. Elle venait de passer, m'expliquait-elle, de l'Académie des sciences sociales à la Conférence consultative politique du peuple chinois. Une session plénière allait justement débiter, après quoi elle se proposait de me rencontrer. Nous nous retrouvâmes au siège de la Conférence. Elle parlait chinois, Hu Shiguang traduisait. Wang, bien que le chaos et les années d'isolement fussent derrière elle, cherchait encore visiblement sa voie et sa place dans la société. Elle avançait avec prudence. J'étais ébloui par la sensibilité que cette femme avait su entretenir malgré une longue décennie de terreur, et mesurais l'extraordinaire d'un tel tête-à-tête. Non, dit-elle avec regret, elle n'accordait

aucune interview et demandait un peu de compréhension. Stupidement, j'avais en effet fait la demande. Aussi, je me retins de sortir carnet et stylo lors des entretiens suivants. Elle ne revint jamais sur sa parole, me privant de jouer au journaliste inquisiteur, avide de la mitrailler de questions sur la Révolution culturelle.

16. Deux douzaines d'AK47 braqués sur nous

Le 8 avril 1989, Hu Yaobang, en pleine réunion du Politburo, fut victime d'une crise cardiaque. Le 15, il succombait. J'étais en Allemagne lorsque j'appris la nouvelle. Un désert silencieux entourait depuis déjà deux ans au moins mon ancien « sauveur ». En 1987, il avait été contraint de démissionner de son poste de Secrétaire général du Parti faute de s'être suffisamment engagé à contenir les manifestations étudiantes de l'hiver précédent et à combattre un « libéralisme bourgeois » en pleine ascension. Zhao Ziyang, Premier ministre, lui avait succédé, et celui-ci avait été remplacé par son adjoint, Li Peng. Hu était resté membre du Politburo mais privé de parole. Il avait reconnu n'avoir eu dans sa vie qu'un seul regret : s'être un jour plié à l'exercice de l'autocritique. Une grande partie de l'intelligentsia n'avait jamais accepté sa destitution, estimant que le Parti « s'était comporté sous son autorité avec la meilleure intelligence et n'avait jamais connu, au plan idéologique, une période plus féconde ni plus libérale depuis 1949 », pour reprendre les mots de l'écrivain Wu Zuguang. La mort soudaine de Hu déclencha un mouvement de révolte qui allait enfler de jour en jour et amener très vite le pays au bord du gouffre.

Deux jours après la disparition du dirigeant, les étudiants pékinois donnèrent le signal d'une marche-souvenir vers Tiananmen, qui ne tarda pas à virer en protestation. Exigeant la réhabilitation de Hu, les jeunes se mirent à déployer banderoles rouges et *dazibaos* pour demander la raison de la chute de l'ancien Secrétaire général et réclamer la mise en œuvre des réformes démocratiques qu'il avait appelées de ses vœux. Dans le même temps, ils appelèrent à des mesures anti-corruption, à un enseignement de meilleure qualité, à une presse plus libre et au droit de manifester. Ils n'avaient aucun programme précis. Ils décidèrent dans leur majorité de rester à demeure sur la place tant que le gouvernement ferait fi de leurs revendications, rédigées à l'instar d'une pétition. Une délégation attendit devant Zhongnanhai – mais personne ne se présenta. Eût-ce été tellement se faire injure pour le pouvoir que d'accepter ce texte ?

Le vendredi 21 avril il y eut une annonce officielle : Tiananmen serait bouclée durant la journée du lendemain pour les besoins des obsèques prévues dans la salle d'apparat du palais du Peuple. Nulle référence à une éventuelle réhabilitation du dirigeant décédé. Le soir même, des dizaines de milliers d'étudiants accoururent sur la place, disposés à y passer la nuit avec vivres et couvertures. Le 22 avril au matin, tandis que se déroulait la cérémonie sous l'égide du président Yang Shangkun, à l'extérieur, les protestataires érigeaient un portrait du défunt, exhortant dans le même temps les universités de tout le pays à faire grève et Li Peng, devenu leur bête noire, à démissionner. Deux jours plus tard, le maire de Pékin, Chen Xitong, entra en scène avec une déclaration fracassante : le mouvement étudiant était dirigé « contre le gouvernement central en vue de renverser le Parti communiste ». Comment pouvait-ce être le cas sachant que les jeunes prenaient pour modèle et héros un haut dignitaire (réhabilité quelques années plus tard de surcroît) ? Cela décida les étudiants de dizaines d'établissements supérieurs de la capitale à choisir la grève illimitée ; une action sans précédent à laquelle répondit, le 26 avril, le *Quotidien du Peuple* par un éditorial – une commande des plus hautes instances du Parti. Les manifestations étaient qualifiées de « troubles prémédités contre le Parti et le socialisme » et les manifestants de « jeunes inexpérimentés et immatures, manipulés par une poignée de mauvais éléments ». Ces mots ne firent encore qu'exacerber l'ardeur des étudiants ; ce que les autorités n'avaient pas prévu.

Quand parut l'éditorial, j'étais de retour à Pékin avec de nouveaux projets, fruits des semaines que je venais de passer en Allemagne. J'allais commencer à préparer un documentaire sur l'enseignement du *wushu*, les arts martiaux, dans la suite d'un film que j'avais auparavant consacré aux techniques de l'acrobatie. Mais pour ce petit dernier, j'attendais encore un accord définitif. Notre appartement, situé dans l'enceinte des studios de Pékin, à l'ouest de la ville, jouxtait les plus importantes universités du pays : Beida et Qinghua. De ma fenêtre, j'assistais au défilé ininterrompu d'étudiants faisant route vers la place, drapeaux rouges à la main. Le 27 avril, ils étaient déjà huit cent mille à manifester sur six kilomètres, le long de l'avenue Chang'an jusqu'à Tiananmen,

pour s'opposer à l'éditorial du *Quotidien du Peuple*. La population regardait la scène sur les trottoirs. Une partie, gagnée par la sympathie, applaudissait, une autre, minoritaire, se montrait indifférente, mais le plus souvent, c'est la surprise qui dominait, les étudiants étant perçus depuis la fin de la Révolution culturelle non comme de fortes têtes mais comme une catégorie studieuse. Le mouvement avait toutefois de fortes chances d'être confisqué par l'Etat ou de tourner au fiasco. Comment eût-il pu en être autrement ? Malgré tout, les contestataires, forts de leur nombre, ne se laissaient pas le moins du monde intimider par les haut-parleurs de la police : oui, leur manifestation était illégale !

Les protestataires voulaient certainement infliger une leçon au pouvoir mais le raz-de-marée avait été trop soudain et leurs motivations n'étaient pas homogènes. Peu à peu, cependant, on y vit plus clair : entraient en ligne de compte l'explosion du coût de la vie et un sentiment d'impuissance face à une inflation galopante due pour l'essentiel à une transition mal gérée entre économie planifiée et économie de marché. Les gens vidaient leurs comptes en banque et, paniqués, dépensaient leur argent par crainte de tout perdre. Politiquement, le mouvement se voyait favorisé par les conflits entre factions rivales qui faisaient rage au sein du Parti et du gouvernement. Venait encore s'ajouter la colère du peuple contre la corruption rampante qui profitait aux familles des hauts dirigeants. Jeunes et intellectuels se révoltaient aussi de leur côté car pressés de voir la Chine s'arrimer plus vite et plus fort au reste du monde.

Tout de même, la vie à Pékin poursuivait son cours et je pris contact avec une filiale de la chaîne de télévision de Pékin pour travailler à l'organisation d'un festival de programmes audiovisuels allemands. Mon partenaire devait s'assurer le soutien du ministère de tutelle, obtenir les autorisations auprès des autorités et convier les responsables des principales chaînes du pays. Mes deux interlocuteurs chinois étaient très en verve et se jetèrent dans l'action, poussés par la perspective de préparer l'ouverture du marché de la télévision chinoise à une forme inédite de coopération internationale et de programmer trois jours entiers de projections, avec des documentaires, séries et téléfilms venus d'un

Occident qu'ils admiraient et appréhendaient tout autant. « Combien de directeurs de chaînes entendez-vous inviter ? me demandèrent-ils. Cinq cents ? Mille ? Plus ? ». Ils ne plaisantaient pas, ils étaient on-ne-peut-plus concrets. Nous nous fixâmes une fourchette de deux-trois représentants par chaîne, il y en avait cent-vingt à solliciter, parmi les plus importantes. Pour accueillir la manifestation, nous choisîmes le Great Wall Sheraton, un hôtel de luxe dont je connaissais le numéro deux.

Plusieurs fois au cours de la même période, je me rendis en un point particulier de Pékin accolé à Tiananmen, un endroit pour moi auréolé de mystère. J'y allais pour un motif précis. Dans un hôtel, j'avais acheté un livre publié à l'origine en 1935 sous le titre : *In search of old Peking*. Il était signé de deux anciens résidents, L.C. Arlington et W. Lewisohn. J'avais trouvé sa lecture captivante. Il me révélait la genèse de la ville et les métamorphoses qu'elle avait connues au fil de son histoire ; métamorphoses dont il ne m'avait été donné de voir que les quinze dernières années. Un chapitre surtout m'avait plu, celui sur l'ancien quartier des légations étrangères. Deux plans de la ville, datant de 1900 et 1935, localisaient au plus juste les ambassades, hôpitaux, casernes militaires des différentes nations, les clubs, banques et hôtels, la poste, l'église, la douane. Tout excité, j'avais suivi sur les vieux plans ces rues d'autrefois, toujours là. Mieux : dans d'autres ouvrages, j'étais tombé sur des prises de vue d'époque. De quoi devenir euphorique : le décor était resté intact, comme suspendu dans le temps ! Les maisons, les tourelles, les encorbellements, les fenêtres, les murs, les colonnes et les portes, tout était identique ! La rue historique dite « des Légations » (plus tard « de l'Anti-impérialisme » ; aujourd'hui, avec de nouveau une empreinte authentique, *Dongjiaomin xiang*, « du brassage des peuples »), celle que j'avais croisée dans mon enfance au détour d'un roman passionnant sur la révolte des Boxers, elle était bien là, comme un décor de cinéma ! Les ambassades avaient été transférées depuis bien longtemps ailleurs dans la ville mais les bâtiments avaient survécu, dans toute leur diversité architecturale. Beaucoup paraissaient fraîchement rénovés, d'autres avaient légèrement bougé,

quelques-uns, recouverts de lierre, étaient presque délabrés. J'étais souvent passé dans les parages, et devant la porte massive de la résidence britannique, je m'étais demandé qui pouvait bien se cacher derrière ce haut mur effrayant qui cernait la propriété. L'édifice de la représentation belge, avec son pignon à gradins surplombant le perron, m'avait émerveillé, comme l'entrée pittoresque de la Hollande, déjà privée de l'emblème royal dont seule subsistait la trace. Je passais aussi toujours par là quand je rejoignais le restaurant très couru de l'hôtel Xinqiao ou quand je rendais visite au vieil écrivain néo-zélandais Rewi Alley, dans l'ancienne légation italienne. Mais l'idée que je pus me trouver sur les lieux mêmes où s'étaient joués en 1900 la révolte des Boxers, le dramatique siège des légations et les traumatisants « cinquante-cinq jours de Pékin » n'avait pas fait tilt.

Aidé d'un appareil photo, d'une petite caméra vidéo, de quelques livres et d'un carnet, je sillonnais le quartier. Il fallait une demi-heure pour le traverser d'est en ouest par la rue des Légations et une vingtaine de minutes à peine, le long de l'ancien canal impérial, pour rallier le nord au sud. Je convoquais d'anciens témoignages écrits pour repérer sur les façades les vestiges de ce qui s'était tenu là, à la face du monde comme à l'ombre des murs d'enceinte. Je me sentais observé par ce passé que j'étais moi-même en train de scruter, incrédule.

Presque en face de la résidence française se trouvait la légation allemande. Porte close. Aucune plaque n'indiquait quel organisme, quelle entreprise y avait élu domicile. Le mur, élevé, ne laissait entrevoir qu'une partie du toit et la cime des arbres. Si seulement ils avaient pu parler... Ils auraient ravivé le fil des événements, désormais figés, qui s'étaient déroulés là.

Tout avait commencé le 12 juin 1900, au lendemain de l'assassinat en pleine rue du ministre plénipotentiaire nippon Sugiyama. L'hostilité de la population locale aux ambitions et aux privilèges des étrangers en Chine avait déjà été à l'origine de nombreux massacres de Chrétiens chinois. Elle constituait à présent une menace directe pour le quartier des légations. Le mouvement était parti de la société secrète des *Poings de la Justice et de la Concorde* dont les membres, baptisés avec mépris « Boxers » par les Occidentaux, s'imaginaient

invulnérables. L'ambassadeur allemand, le baron Clemens von Ketteler, un homme apprécié pour ses « opinions tranchées » et son « grand courage », se promenait dans la rue des Légations quand une charrette tirée par un mulet avait tranquillement croisé son chemin. Elle était conduite par un Chinois vêtu de la manière simple des gens du peuple, appréciée justement des Boxers. Les comptes rendus prétendront plus tard qu'il était en train d'aiguiser un couteau, par pure provocation. Von Ketteler, se sentant visé, s'était rué sur l'homme avec sa canne lestée de plomb. L'autre était parti sans demander son reste mais en abandonnant à l'arrière de la charrette un gamin de dix-onze ans, habillé tout comme lui. Le baron de quarante-sept ans avait reporté sa colère sur le garçonnet, l'avait immobilisé puis traîné dans l'enceinte de la légation. Les Allemands n'avaient pas réagi à la demande officielle de le libérer. S'étaient ensuivis à travers la ville, trois jours de pillages et d'incendies ; autant de débordements violents qui avaient entraîné des milliers de Chinois à détruire les églises, à massacrer leurs concitoyens chrétiens et à assiéger les riches commerces pro-étrangers. Le 14 juin, deux jours après son coup d'éclat, von Ketteler avait remarqué, du haut du mur de séparation avec la ville chinoise, un nombre suspect de Boxers s'adonner à leurs exercices quotidiens. Il s'était aussitôt replié dans la légation, avait ordonné à un groupe de fusiliers marins de le suivre puis leur avait désigné les Boxers – voulait-il se montrer lui aussi invulnérable ? -. Ses soldats avaient ouvert le feu. Il avait dû se vanter par la suite de son expédition car le correspondant local du *Times* de Londres, George Morrison, notera dans son journal intime : « Ketteler et ses braves viennent d'abattre sept Boxers depuis le mur... Admirable comme ils les ont traqués ». Ses lecteurs ne surent jamais rien de l'incident initial. Morrison, du haut de sa position exceptionnelle d'envoyé spécial à Pékin, avait couvert cette guerre de son seul point de vue.

Deux jours s'étaient encore écoulés... Le maire de Pékin, Zhong Li, s'était présenté en personne devant la légation allemande pour réclamer le garçon. Il s'était vu opposer un refus : l'enfant était déjà...mort. En interne, il s'était dit que von Ketteler avait descendu la victime dans un « accès de rage ».

La fureur des Chinois avait déferlé sur la ville tandis que les ambassades postaient des soldats en faction autour du quartier international. « Par chance, les Boxers n'étaient pour la plupart armés que d'épées. Avec des fusils, ils nous auraient exterminés en une nuit », notera plus tard le diplomate britannique Sir Robert Hart, inspecteur-général des douanes maritimes de l'Empire du Milieu, une personnalité respectée des Occidentaux autant que des Chinois.

D'autres, cependant, avaient réussi à s'armer. Le 20 juin 1900, le baron, fumant un cigare dans la chaise à porteur qui l'emmenait au ministère des Affaires étrangères Qing pour y négocier la protection des ambassades avant l'attaque imminente des rebelles, avait été tué d'une balle en pleine tête. L'action avait eu lieu au coin de la ruelle Zhongbu et de la rue Hatamen ; elle marqua le point de départ du siège des légations : cinquante-cinq jours qui allaient tenir le monde en haleine. L'empereur Guillaume II, en totale symbiose avec les dispositions de la coalition internationale, avait averti les Chinois : aucune clémence ne leur serait faite, les Allemands ne feraient aucun prisonnier, les Chinois allaient voir ce qu'était l'Allemagne, plus aucun d'entre eux ne se risquerait à regarder un Allemand de travers !

La rue Hatamen a été rebaptisée « Dongdan ». La ruelle Zhongbu portait quant à elle la même dénomination quatre-vingt-neuf ans après les faits. Les troupes japonaises avaient au final arrêté Enhai, un combattant d'origine mandchoue, pour le meurtre de l'envoyé allemand. Au terme d'un procès présidé par un officier allemand, le condamné avait été amené sans transition sur les lieux du crime où il avait été décapité. L'Allemagne avait exigé de la Chine qu'un monument en mémoire de von Ketteler fût érigé à cette même place, avec une épitaphe de l'empereur Guangxu y faisant amende honorable.

Sur place, plus rien ne subsistait de ces événements. La tête tourbillonnante de pensées, je fus comme frappé de stupeur pendant quelques minutes, perdu dans le fracas environnant des voitures, si contemporain. Le « monument au mort », une majestueuse porte chinoise toute de marbre blanc et de briques vernissées bleues, avait été démontée après la défaite de l'Allemagne de 1918 pour être implantée dans le parc Zhongshan, devant Tiananmen, mais avec une inscription différente. Mon attention fut soudain frappée par la présence,

en retrait de la chaussée, de plusieurs blocs de pierre blanche, qui juraient avec le lieu. Une grand-mère installée devant un stand sur le trottoir d'en face me confirma avec le sourire, en hochant la tête, qu'ils provenaient effectivement du monument d'origine, c'était un secret de Polichinelle.

Ceux qui avaient rédigé l'éditorial du 26 avril sous-estimaient le sens de la justice et les idéaux sociaux de la jeunesse. Sans cet article, entendait-on dans les discussions, le mouvement, après avoir atteint son apogée, aurait tout naturellement décliné : parce que les partiels allaient avoir lieu, parce que les manifestations se vivaient au jour le jour, sans organisation dans le long terme. Un bras de fer avec le pouvoir se profilait mais on espérait malgré tout entamer un dialogue avec lui. Le 4 mai 1989 marquait le soixante-dixième anniversaire du mouvement « du 4 mai », au cours duquel était née en Chine une véritable conscience patriotique : à Pékin en 1919, les étudiants étaient descendus en masse dans la rue pour protester contre des dispositions du Traité de Versailles qui servaient les ambitions d'expansion nippones et désavantageaient la Chine, pourtant engagée aux côtés des Alliés durant la Première Guerre. Pour leurs successeurs de 1989, la coïncidence des dates avait une grande valeur symbolique. Quelle allait être l'attitude du gouvernement ? Ce même 4 mai se tenait une importante conférence internationale, le congrès annuel de la Banque asiatique de développement (BAD), avec des participants et des journalistes venus de nombreux pays. Pékin était au centre de l'attention internationale à une heure où trois cent mille jeunes occupaient la place. Elle était à eux, c'était indiscutable.

C'est ce moment que choisit le Secrétaire général du Parti pour délivrer devant les délégués de la BAD un discours époustouflant. Des extraits en chinois et en anglais en furent retransmis partout dans la ville. Le ton, à la surprise générale, se démarquait de l'éditorial du *Quotidien du Peuple*. Pour Zhao Ziyang, les étudiants n'étaient pas des ennemis du socialisme et leurs exigences n'avaient rien de déraisonnable. Il se disait convaincu que les manifestations trouveraient une fin pacifique. On était tous prêts à le croire. Mais ce discours mit aussi au

jour un énorme détail : une scission entre le Parti et l'exécutif. Zhao Ziyang contre Li Peng, le Secrétaire général du Parti contre le Premier ministre !

Lequel hériterait de la position de Deng Xiaoping, lequel serait disqualifié in fine, tout était déjà décidé. Deng, le grand chef et ordonnateur était à présent âgé de quatre-vingt-cinq ans et pris dans les filets d'une constellation où se jouait un drame d'Etat. Il dépendait des rapports qu'on voulait bien lui faire – un phénomène qu'avait connu lui aussi Mao dans ses vieux jours. Ces analyses distillaient en lui peur et angoisse, d'autant qu'il les entendait de la bouche du tandem constitué par Li Peng et Chen Xitong, le maire de Pékin. Une formule fit son apparition : « désordres tournés contre le Parti et le socialisme ». Elle n'était pas reprise dans la presse mais n'en venait pas moins de Deng lui-même comme tout le monde s'accorda à le dire. Les manifestants suspendirent symboliquement dans les arbres environnant Tiananmen de petites bouteilles – en chinois, « xiaoping », homonyme du prénom de Deng – et s'en expliquèrent avec humour : leur mouvement, mélange de « Révolution culturelle » et de « chaos » aux yeux de Deng, devait être brisé à tout prix.

L'ahurissante prise de position de Zhao Ziyang encouragea les médias chinois à opérer un virage radical dans le traitement de l'information et à montrer une soudaine sympathie pour ces jeunes militants favorables à une accélération des réformes. Le tourbillon les atteignit à leur tour quand, le 9 mai, un millier de journalistes défila pour exiger des autorités une presse plus ouverte.

J'allais régulièrement sur la place, seul ou accompagné d'amis, parfois chaque jour, tantôt tous les deux-trois jours, en soirée ou durant la nuit jusqu'au petit matin. Tiananmen s'était métamorphosée en un terrain de camping chamarré, abritant en plein centre-ville un nombre infini de tentes et de huttes en raphia, avec lits de camp et tables pliantes, radios et mégaphones. Dans tous les coins, des jeunes : en marche, debout, criant, se bousculant ou assis tranquillement sur les côtés. L'atmosphère était à la détente et à la solidarité. Des personnes extérieures s'installaient pour engager la conversation avec les occupants de la place. Les températures étaient agréables, en ce mois de mai. Pendant la journée, on relevait les bâches latérales des gîtes. Les étrangers pouvaient bien sûr se déplacer en toute liberté. Aucun doute, les étudiants en

connaissaient un bout sur la manière dont fonctionnait le pouvoir en place et étaient pareillement intarissables sur les comportements des hauts dirigeants. Un jeune réalisateur m'exposa l'une des craintes de la population. Il arborait la face d'un joueur de poker, aussi lisse que les évidences qu'il avançait. « Les vieillards d'en haut ont tous les ans la même crainte : ne plus être là l'année suivante. Nécessité biologique oblige. Ils sont tous très vieux, certains même dépassent les quatre-vingt ans. Au début de l'hiver, les jours commencent à rétrécir. Ils restent assis chez eux à ne rien faire et dépriment. Ils arrivent à se convaincre qu'avant de mourir, des décisions ultimes s'imposent encore. Ils pensent ainsi que leur réputation et l'œuvre accomplie seront sauvées mais aussi que ni le féodalisme ni le capitalisme ne renaîtront jamais de leurs cendres. Nous devons rester vigilants, surtout en pareille situation. Ils seraient capables de raviver les luttes politiques et les mouvements de masse à seule fin stratégique. Et seraient tentés de supprimer leurs ennemis ».

Les manifestants savaient peu du fonctionnement de la démocratie occidentale qu'ils louaient comme une alternative au régime en place, conspiré. La démocratie était comme une panacée, une formule magique. On avait certes un peu lu sur le sujet mais de manière souvent superficielle, même si certains citaient volontiers les philosophes occidentaux. La radio *Voice of America* était en général considérée comme une source fiable d'information et digne d'inspiration. Mes interlocuteurs exprimaient volontiers des idées qui équivalaient pour moi à une construction imaginaire où l'humanité était idéalisée, où le bonheur et l'harmonie primaient. Comment eût-il pu en être autrement ? Je me risquai à l'époque à un parallèle avec mon propre passé : leur représentation des démocraties européenne et américaine était aussi éloignée de la réalité qu'avaient pu l'être dans les années 70 nos visions fantasmées de la vie en Chine, au Vietnam ou encore à Cuba.

Du côté des journalistes occidentaux, accrédités ou tout juste débarqués, c'est l'enthousiasme qui dominait. Enfin, les jeunes Chinois se soulevaient contre la sclérose et pour la démocratie ! Enfin, nous ne faisons plus qu'un et parlions le même langage ! Enfin, la Chine devenait compréhensible et se laissait réduire à un dénominateur : le nôtre. Et puis, plus important : chez nous, enfin, nos

articles, nos reportages sortaient ! Pékin était une chance unique ! Sans grande surprise, la plupart de ces correspondants témoignaient d'une compréhension limitée, voire d'une ignorance totale, des correspondances cachées qui existaient entre les événements. Cela ne les empêchait pas de juger les choses qui se déroulaient devant eux à l'aune des seuls normes et critères en vigueur dans leur propre société. Seules comptaient les définitions toutes faites. Le reste était exotique, digne d'être ignoré. « Noir » et « blanc » semblaient devoir revêtir le même sens partout dans le monde, idem pour la « démocratie ».

En face, les étudiants, soudain courtisés et placés sous les feux de la rampe, apprirent vite à discerner ce qui intéressait les médias étrangers et à utiliser ceux-ci à leurs propres fins. Ils s'aperçurent que le travail d'équipe engagé avec eux pouvait avoir une importance énorme et même déterminante. Pari risqué. Bientôt, l'impression se renforça : la presse occidentale était désormais partie prenante des manifestations. Insidieusement, les protestataires créèrent une tendance : faisons ce qui plaît aux médias !

Le 13 mai, cinq cents étudiants, majoritairement de l'Université de Pékin, annoncèrent qu'ils entamaient une grève de la faim. « Je veux du riz ! criaient-ils, mais plus encore, la démocratie ! ». Les autorités n'en démordaient pas : les manifestants étaient des émeutiers. Les étudiants, eux, voulaient montrer qu'ils étaient prêts au sacrifice tout en poussant le pouvoir à sortir de son apparente passivité. Le gouvernement se contentait en effet de demander aux jeunes de quitter la place, de regagner les universités. Était-ce vraiment de la paralysie ? Le dialogue impossible que revendiquait Li Peng ne cachait-il pas plutôt une intention : celle de favoriser une situation sans issue qui forcerait l'armée à intervenir et ferait de Li Peng le sauveur du pays en même temps que son dirigeant suprême, juste après Deng ?

Le bruit courait que Deng était en contact direct avec des unités de l'armée et qu'une opération militaire se préparait. En réaction, les étudiants furent de plus en plus nombreux à faire la grève de la faim jusqu'à atteindre le nombre de trois mille. Les grévistes campaient devant le monument aux Héros du Peuple, là même où le 15 mai devait se tenir une cérémonie officielle en présence du numéro un soviétique, Michail Gorbatchev.

Cette situation au cœur de la capitale chinoise, de surcroît devant des centaines de journalistes étrangers venus couvrir la visite historique du président soviétique, s'apparenta à une cuisante humiliation pour Deng Xiaoping lui-même et pour le gouvernement, en quête de reconnaissance internationale. De fait, Gorbatchev ne put être salué devant le palais du Peuple ; l'accueil officiel eut lieu sur le tarmac de l'aéroport. Le dépôt de gerbe au pied du monument aux Héros dut être annulé. Les leaders étudiants, du haut de leurs vingt ans, défiaient le pouvoir depuis des semaines mais ils commirent là une erreur : ils devenaient arrogants.

Il s'agissait de la première visite d'un chef d'Etat soviétique depuis le schisme idéologique de 1960 entre la Chine et l'URSS et la guerre froide qui les avait opposées durant trois décennies. Les deux parties voyaient dans ce déplacement « l'événement » qui allait sceller la normalisation de leurs liens. Dans la matinée du 16 mai, tandis que les manifestants, à l'extérieur, aux cris de « A bas Li Peng ! », regrettaient l'absence d'un Gorbatchev en Chine, dans la salle Est du palais du Peuple, Deng Xiaoping expliquait sans détour à son hôte la raison principale qui avait tenu Pékin éloignée de Moscou : la Chine n'avait pas été traitée d'égale à égale par l'URSS. En revanche, elle n'oublierait jamais que les Soviétiques l'avaient aidée à jeter les premières bases de son industrie. Quant à leur conflit idéologique, le numéro un chinois, qui en avait pourtant été l'un des artisans, choisit une formule inédite : « Nous devons l'admettre : nos idées n'ont pas toutes été correctes ».

Au deuxième jour de la grève de la faim, ils furent déjà plus de cent à perdre connaissance. Chaque quart d'heure, retentissait la sirène d'une ambulance emmenant un nouvel étudiant K.O. dans l'un des nombreux hôpitaux de la capitale. Dès lors, jour et nuit, les sirènes se firent incessantes. Quand l'une s'estompait, une autre lui faisait aussitôt écho, et cela, sans répit. Dormir devint chose impossible. Toutes sortes de pensées travaillaient l'esprit. Les hôpitaux faisaient de leur mieux et mirent à disposition un grand nombre de véhicules sanitaires autour de la place. Chaque jour, ils étaient désormais un million voire plus à manifester : des étudiants mais aussi des gens de toutes les couches sociales, et de tous les milieux. Il y avait là des centaines de milliers d'ouvriers,

des délégations entières d'entreprises d'Etat et d'organisations ou institutions importantes. Tous levaient fièrement des banderoles portant le nom de leur *danwei*, unité de travail. Des sympathisants donnaient en cadeau tentes et haut-parleurs. Les manifestants bénéficièrent aussi du renfort massif d'autres étudiants du pays. De la gare toute proche, ils se déversaient sur la place et installaient leur bivouac sans façon. La circulation était interrompue partout en ville. Ma voiture restait en permanence devant notre immeuble. Je partis un jour à vélo. Sur le trajet, il était devenu quasiment impossible de traverser certains carrefours du centre. Faute d'espace pour continuer, je m'efforçai de progresser en maintenant mon engin par-dessus tête. Je n'avais qu'une hâte : le reposer. Aucun agent de police n'était visible. A certains croisements, des groupes d'étudiants se chargeaient spontanément de régler la circulation. Ils se dépensaient sans compter, courant sans relâche pour maintenir le flot de piétons sur les trottoirs et faire bifurquer les voitures ou accompagnant au pas de charge sur un bout de chemin la traversée des larges avenues. Cette auto-organisation était fascinante à observer.

Le 18 mai, on évoqua trois à cinq millions de manifestants. Le même jour, des pourparlers s'engagèrent enfin entre des représentants du gouvernement et les protestataires. La télévision les transmit en direct. Du côté du pouvoir, le Premier ministre en personne, Li Peng ; du côté des manifestants, le jeune leader étudiant Wu'Er Kaixi. Celui-ci gagna d'emblée le public à sa cause en apparaissant en gréviste de la faim : accompagné d'un infirmier, en pyjama, avec masque et bouteille d'oxygène. En face, Li se présenta vociférant et coléreux là où le flegme eût été plus judicieux. Wu'Er réclama des excuses publiques pour l'éditorial du 26 avril, seule chance de calmer les étudiants. Jamais le fossé ne fut aussi profond entre les deux parties. L'émission terminée, un ami d'un certain âge me dit, indigné : « Comment le Premier ministre peut-il se permettre de traiter les étudiants comme des ennemis publics ! Ce sont nos *enfants*, ils sont *soucieux* de leur pays ! Même s'ils font des erreurs, on doit leur être *reconnaissants* d'avoir ce sérieux ! ».

Zhao Ziyang se présenta le 19 mai sur la place Tiananmen. Serré de près par les étudiants, il parla de « conséquences incalculables », sans pouvoir retenir ses

larmes, comme le montrèrent les caméras de télévision. Il le savait, il s'était lui-même irrévocablement placé en situation d'échec (derrière lui, dans la délégation qui l'accompagnait, se tenait un jeune homme, Wen Jiabao, appelé à devenir en 2003 Premier ministre du pays). En dernier ressort, quand les plus hautes instances du Parti décidèrent d'appeler l'armée et de réprimer la rébellion, Zhao se refusa à toute concession. Non content de rejeter l'option militaire, il rechigna à l'autocritique. La direction lui reprochera cela mais aussi d'avoir critiqué devant Gorbatchev la position prééminente de Deng Xiaoping dans la gouvernance du pays : un « grand malentendu » qu'il regrettera profondément, de son propre aveu. A la lecture de son journal intime publié clandestinement bien des années plus tard, on est volontiers porté à le croire. Gorbatchev parti, les plus grands journalistes internationaux quittèrent la ville à leur tour. Les étudiants crièrent victoire, la grève de la faim avait porté ses fruits, elle pouvait prendre fin. Le même soir, Li Peng annonça en direct à la télévision que la situation à Pékin était hors de contrôle. Le gouvernement prendrait les mesures qui s'imposaient. Le lendemain, il prononça l'instauration de l'état d'urgence. La place devait être évacuée sur-le-champ. Sans perdre de temps, j'échangeai avec des Chinois et des Occidentaux que je connaissais. Nous étions tous en état de choc. Personne ne voulait le croire, en dépit de rumeurs qui l'avaient laissé présager. L'état d'urgence ? La loi martiale ? Tout ça n'était-il pas ridicule ? Pour remédier à la situation, le gouvernement ne disposait-il pas d'autres moyens que celui de mobiliser l'armée contre une population certes critique et frondeuse mais qui avait choisi la voie pacifique ? Le Premier ministre, se demandaient certains, avait-il le droit de proclamer l'état d'urgence sans l'aval de l'Assemblée nationale populaire ? Son président, Wan Li, en voyage aux Etats-Unis, serait de retour dans quelques jours et peut-être déposerait-il un recours ? Et les unités stationnant à Pékin n'avaient-elles pas exprimé leur opposition à la loi martiale ? Les armées n'allaient-elles pas finir par se retourner les unes contre les autres ?

Sur la place, les élans de solidarité repartirent de plus belle. Une partie des squatteurs se projetait déjà dans les sphères les plus élevées et se rêvait en martyr. Les aspirations à la liberté des sympathisants extérieurs étaient

retombées depuis longtemps. Des cordons traçaient des frontières, gardées par du personnel recruté parmi les rebelles et franchissables seulement sur présentation de sauf-conduits dûment tamponnés par l'intendance des manifestants. Au sein d'un cercle restreint résidait la direction, entourée de gardes du corps. Elle se donnait de l'importance – cela s'imposait – en prenant les allures d'un Politburo bis. Elle n'avait pas démenti le bruit que des armes eussent été stockées là.

Sur ces entrefaites, la 38^e Armée, venue de plusieurs directions à la fois, progressa jusqu'aux portes de la ville. L'offensive sur la place était prévue à deux heures du matin. Toutes sortes d'interrogations affluaient en moi. A quoi ressemblerait Pékin demain ? Était-ce le début d'une guerre civile ? La rébellion avait gagné de nombreuses autres grandes villes mais dans des propositions différentes. Shen Danping était depuis plusieurs semaines en tournage au Sichuan, à des milliers de kilomètres de Pékin. Notre fille de quatre ans, Elisabeth, était chez ses grands-parents à Nankin. Comme jamais auparavant, je mesurai les distances à l'intérieur du pays et cogitai : qu'une guerre civile ou quelque chose de semblable survienne, que le trafic aérien soit à l'arrêt, que les trains soient bondés, les communications postales et téléphoniques interrompues ou perturbées, les permis de séjour des étrangers suspendus, ce pût-il que je ne revoie jamais ma femme et ma fille ? Je me sentis soudain bien seul dans l'effervescence qui régnait autour de moi. Je devais appeler Shen ! Dans une rue à l'est de la Cité interdite, je montai dans un pousse-pousse. J'avais laissé mon vélo à la maison et les taxis avaient disparu depuis belle lurette du centre-ville. C'était la première fois que je faisais appel à un cyclopousse. « J'aimerais aller aux studios de Pékin, s'il vous plaît. J'espère que ce n'est pas trop loin ? ». Mon guide appuya tranquillement sur les pédales. Il était environ vingt-deux heures. Nous croisions continuellement des grappes de jeunes gens excités et résolus, sur leur vélo ou leur moto, un large turban noué autour du front, signe de leur appartenance à la contestation. Ils s'en allaient ériger des barricades contre l'armée. « Les rickshaws ne doivent pas prendre d'étrangers ! Que des Chinois ! Tu n'es pas à leur service ! », s'entendit dire soudain mon conducteur avec une fureur qui m'effraya. Sur le

même ton, un autre groupe le prit de nouveau à parti. Je n'avais jamais entendu de telles paroles. Mais l'homme s'en fichait et maintenait son rythme, grommelant des choses incompréhensibles. Il ne pouvait s'imaginer à quel point, en cet instant, l'étranger assis sur le siège arrière en plastique rouge lui en était reconnaissant. Il avait sans doute besoin d'argent pour nourrir sa famille. Les autres pouvaient bien se révolter. A notre arrivée, il reçut un bon pourboire.

Je réussis à joindre Shen dans sa chambre d'hôtel. Elle connaissait les derniers développements. Elle aussi avait tenté de m'appeler. Le tournage serait terminé dans deux jours. Nous convînmes qu'elle prendrait d'abord un vol pour Nankin puis, en fonction de la situation, resterait sur place ou me rejoindrait à Pékin avec notre fille. Elle accusa le coup ; je lui dis que je l'aimais.

Le jour suivant, une marée humaine envahit le centre-ville. La population ne s'était pas laissé intimider. La presse, si, qui retournait une nouvelle fois sa veste – dans l'indifférence générale. L'armée, avec ses blindés et ses longs convois de centaines de milliers de soldats (disaient les chiffres officiels), ne parvenait pas à entrer dans Pékin. Les accès étaient barrés par des bus et des camionnettes, par des engins de chantier et des containers. Cependant, les barricades ne semblaient pas d'une importance capitale, non. Il y avait plus décisif : les généraux chargés de l'application de la loi martiale rechignaient à passer à l'acte, les convois étaient immobilisés par les habitants, les soldats acceptaient de parlementer et se laissaient même couvrir de reproches par plus âgés qu'eux. Les deux parties ne se sentaient pas ennemies. Le bruit courut bientôt de divisions au sein de l'appareil militaire et d'ordres non exécutés. En cet après-midi ensoleillé, un hélicoptère de l'armée se mit à tourner au-dessus de la foule en guise d'avertissement tonitruant et à lâcher des tracts avec le discours de Li Peng sur l'état d'urgence : des poings se levèrent par milliers dans sa direction.

Je remontai à pied l'avenue Chang'an jusqu'à Zhongnanhai, le siège du gouvernement. Devant le portail d'entrée, plusieurs dizaines de jeunes soldats formaient deux rangs, assis en tailleur, mutiques, le regard triste, manifestement désarmés. Face à eux, un attroupement de curieux. Dans le couloir de plusieurs

mètres qui les séparait s'entassaient les déchets et autres débris jetés là par les manifestants les jours précédents.

Wan Li revint des Etats-Unis avant la date prévue. Il appréciait, paraît-il, « l'ardeur patriotique » des contestataires. L'espoir grandit qu'il fit valoir les droits de l'Assemblée nationale populaire à destituer le Premier ministre. Mais rien de tel ne se produisit. Wan Li ne se montra jamais à Pékin et se contenta de rester à Shanghai où son avion faisait escale. Officiellement, on invoqua des problèmes de santé mais le bruit courut qu'on le retenait contre son gré. Peu après, on apprit qu'il avait adhéré à la proclamation de l'état d'urgence.

Au fil des jours, l'énergie des manifestants faiblit et la population perdit de son enthousiasme, malgré toute l'empathie dont elle était capable. Cela se renforça d'autant quand on apprit que le noyau dur des occupants de la place espérait un bain de sang propre à déclencher un électrochoc salutaire parmi les Chinois. Ce qu'on entendait le plus souvent les gens demander au contraire était un retour à la raison. Les deux camps – manifestants comme gouvernement – étaient tellement enlisés dans leur position qu'aucune issue n'était en vue ni même concevable. *Les étudiants ont remporté une victoire, ils ne peuvent plus que perdre maintenant. Ils ont flanqué au pouvoir une leçon sans précédent. Les réformes sont désormais possibles. Stop !* On en était arrivé à un point de tension telle que faire machine arrière n'était plus possible. Les gens aspiraient à un retour à la normale, beaucoup le disaient. A vrai dire, le disaient tous ceux qui faisaient partie de mon cercle, Chinois comme étrangers résidant à Pékin. Ce point de vue commençait aussi à s'imposer chez bon nombre d'étudiants. Dans leur grande majorité, par groupes entiers, les étudiants pékinois avaient déjà quitté la place. Mais un problème demeurait : chaque jour arrivaient de province de nouveaux étudiants, avides d'aventures, naïfs, pleins d'engouement, le cœur solidaire. Ils succédaient à la première génération dans une proportion facilement similaire. Et bien entendu, ils s'installaient sur la place plutôt que de loger sous un toit quelconque. Pour parachever le tableau, l'auguste Tiananmen empestait à mille lieues à la ronde. Les toilettes débordaient, les ordures s'amoncelaient, le personnel

soignant prodiguait ses efforts sans pouvoir porter secours à tous. Reste que l'on pulvérisait des substances chimiques pour contrer les épidémies.

Des étudiants de plusieurs instituts des Beaux-Arts de Pékin imaginèrent leur geste comme le point d'orgue du mouvement mais aussi comme son chant du cygne : le 30 mai, ils érigèrent une statue, littéralement dans l'axe de symétrie de la place, et lui donnèrent le nom de « déesse de la démocratie ». L'objet, tout en plâtre et polystyrène, mesurait dix mètres de haut. Pour une somme rondelette, il avait été acheminé à travers la ville, à bord de plusieurs camions-bennes, sans rencontrer le moindre obstacle. La créature massive, censée rappeler la statue de la liberté de New York, se tenait debout quasiment au même niveau que l'œil de Mao, dont le portrait ornait la porte Tiananmen. C'était l'info du jour. Aussi, la population afflua-t-elle de nouveau sur la place. Les gens, serrés comme des sardines, circulaient à pied dans la chaleur autour de l'œuvre, riant et plaisantant, parlant aussi de la puanteur ambiante. La perspective de participer à une forme de provocation sans précédent semblait apporter à tout ce monde de séduisants frissons. Quel symbole véhiculait cette statue ? Ses artisans en avaient-ils conscience eux-mêmes ? Bien sûr, il s'agissait de signifier « l'Amérique », « la liberté ». Mais quelle Amérique ? L'ailleurs, la modernité, l'interdit, l'inaccessible. L'eldorado. L'Amérique, on la connaissait par le cinéma et la musique, pas dans les faits. N'était-elle pas tout le contraire de ces jeunes Chinois ? Elle était accueillante. Filles et garçons voulaient y poursuivre leurs études. En Amérique, on pouvait devenir riche. Ce qu'étaient tous les Américains. Chacun avait sa voiture. L'Amérique, c'était la liberté. La liberté ? On pouvait tout faire et tout dire. On pouvait même y déboulonner le gouvernement en place.

Je venais de faire des courses au supermarché du Lido Holiday Inn, un supermarché comme il y en avait dans certains hôtels internationaux, avec de l'alimentation et des boissons importées d'Occident. On était samedi, et je fis encore un saut chez Peter Stricker, qui dirigeait le bureau de Lufthansa en Chine, et sa femme Sabine, une jeune avocate de renom. Le couple vivait dans un appartement-résidence du Lido. Durant les semaines et les mois suivants, que je vivrai comme une période d'accablement, Stricker deviendra

l'un de mes plus fréquents correspondants téléphoniques : évoquant avec moi les événements de la journée, les tirs, les incendies nocturnes, et comment se repérer dans des circonstances aussi inédites. « Je n'arrête pas de me dire », m'expliquera-t-il une fois en riant « que je vivrai assurément aussi vieux que mon grand-père. Ça m'apaise en même temps que ça m'angoisse » (Peter fera montre d'un incroyable sang-froid aux heures les plus sombres en parvenant à convaincre Lufthansa de réduire ses vols avec Pékin mais pas de les supprimer comme le feront les autres grandes compagnies aériennes).

Tard dans l'après-midi, sur le chemin du retour, je croisai un très long convoi de blindés, de jeeps et de camions bourrés de jeunes soldats. Il avançait bien aligné sur la voie de droite en direction du centre-ville, laissant les véhicules civils circuler sur la bande de gauche.

Le soir, après un dîner avec des invités, j'annonçai que je voulais aller à Tiananmen. Shen souhaitait m'accompagner, deux de ses amies aussi. Fallait-il prendre la voiture ? Ok, dis-je, prenons-la aussi loin que possible et garons-la quand on ne pourra plus avancer. Je m'engageai sur le troisième périphérique en prenant la direction de l'est avant de bifurquer vers l'ouest, le long de l'avenue Chang'an jusque devant l'hôtel Jianguo. La voie était libre. Je relevai qu'aucune voiture n'arrivait en face et réalisai aussitôt que la circulation était arrêtée elle aussi dans notre sens. Je remarquai alors à une certaine distance, à hauteur de l'échangeur avec le deuxième périphérique, des gens, beaucoup de gens. Peu importe, pensai-je, ils nous laisseront passer. Tous étaient jeunes. Je freinai pour rouler au pas, ils s'écartèrent. Puis les personnes se resserrèrent en un tissu plus dense. Nous étions bloqués.

Ils regardèrent à l'intérieur de la voiture, surpris de voir un étranger. Leurs visages nous encerclaient, tout proches de nous. Ce n'était pas des étudiants. La fenêtre était ouverte et ils glissèrent leurs mains. Je les serrai. Je venais de quel pays ? Question habituelle. Que je veuille poursuivre ma route, rien à foutre. Pensaient-ils que nous étions ici pour faire causette ?

« Un étranger avec trois Chinoises ! » entendis-je quelqu'un s'exclamer d'une voix forte, visiblement indigné. Un autre embraya immédiatement : « Un étranger avec trois de nos femmes ! ».

Shen et ses amies avaient toutes trois pris place à l'arrière. Une tête se faufila par ma fenêtre. « Qui êtes-vous ?, demanda-t-il à l'adresse des passagères.

- Je suis sa femme, c'est mon mari, répondit Shen.

- Toi, sa femme ? Et qui sont les deux autres ? ».

Dans le rétroviseur, je vis une peur croissante marquer les visages. Je n'avais jamais été confronté à ce type de comportement, à la fois ordinaire et agressif. A l'intérieur de moi, tous les voyants étaient au rouge. « Eh, l'étranger, combien coûte ta Mercedes ? », lança l'un d'eux depuis la fenêtre arrière. Je répondis par un sourire, mais intérieurement, je me maudissais. La Mercedes, marque préférée des politiciens, était devenue ces dernières semaines le symbole de la corruption. Comment avais-je pu partir avec en ville ? « Alors, combien ?

- L'armée sera là aujourd'hui, m'indiqua une deuxième tête près de ma fenêtre. Tu es au courant ?

- Euh, non, je ne savais pas. Raison de plus, alors, pour me dépêcher de partir ! ». Ceux qui me retenaient ici n'avaient rien de comparable à ceux de la place.

« Les soldats seront là aujourd'hui !

- Eh, devant ! Vous ne pourriez pas vous pousser ?, demandais-je, le pied en permanence sur l'accélérateur.

- C'est Shen Danping qui est dans la voiture ! », se mit à crier soudain une femme d'une voix stridente. Bientôt, le nom fut sur toutes les lèvres. Quantité de têtes cherchèrent à entrer. « Shen Danping, sors de là ! Viens ! Chante-nous quelque chose !

- Oui, viens !

Quelqu'un ouvrit la portière de son côté.

- Sors, Shen Danping !

- Uwe, j'y vais, me dit Shen, les yeux exorbités. Partez, vous !

- Fermez la porte ! Verrouillez tout ! Relevez les fenêtres ! », sifflai-je vers l'arrière. Je ne m'étais jamais entendu lancer ainsi des ordres ! Shen claqua la portière et appuya sur le loquet. Des bras tentèrent une fois de plus de s'introduire pour nous serrer la main. « Fermez les fenêtres ! », criai-je. Elles parvinrent à remonter les vitres, lentement. Non, personne n'essayait de les briser. Du moins, pas

encore, pensai-je. Je laissai la fenêtre de mon côté entrouverte. Ceux qui se trouvaient à l'avant, près du capot, commencèrent à faire autant tanguer la voiture qu'ils voulaient faire vaciller la corruption. Ça les fit rire. Deux gars s'assirent sur le pare-chocs. A l'arrière, leurs copains trouvant cela amusant se mirent à leur tour à bringuebaler. Qu'avaient-ils derrière la tête ? Que nous pourrions faire office de barricade ?! D'autres, situés sur les côtés, se mirent aussi en mouvement. La situation devenait franchement désagréable. Il fallait à tout prix rester pote et me concentrer. Parler est important.

« Quand l'armée doit-elle arriver ?, demandai-je comme si les oscillations, au même moment, ne comptaient pas.

- Je vous demande pardon ? demanda celui situé le plus près de moi.

Je répétai ma question.

- D'un moment à l'autre, on ne sait pas exactement », répondit-il. Je remarquai qu'il prenait très à cœur son rôle de porte-parole devant un étranger. Sa déférence était à la limite du comique.

« Vous attendez les soldats ? », demandai-je, manière de dire quelque chose. Les balancements faiblirent un peu.

« Oui, dit-il en riant, c'est cela même ».

Tout à coup apparut un jeune homme mince, au visage expressif, vêtu d'une chemise blanche aux manches retroussées et d'un pantalon noir. Il devait avoir dans les vingt-quatre ans. D'un geste de la main, il arrêta les derniers tangages et s'approcha du véhicule. Il jeta un œil à l'intérieur. Je lui dis que je souhaitais emprunter le deuxième périphérique. Il approuva de la tête. Son regard était plein de bienveillance, il comprenait la nervosité qui avait gagné ces simples gens attroupés là. Il fit un geste invitant tout le monde à faire place. Tous s'exécutèrent. Je démarrai. Le jeune homme nous accompagna sur une trentaine de mètres pour s'assurer que nous pouvions atteindre le deuxième périphérique. Je le saluai, soulagé, reconnaissant, ému. Il nous fit signe en retour. Je mis la gomme.

La route était déserte. Evidemment, qui eût été assez stupide pour rouler en voiture ! J'étais déjà sur la voie express quand surgit une barricade faite de tonneaux, de poutres et de sacs de ciment. Non, surtout ne pas faire marche

arrière et retourner à l'échangeur ! Je bifurquai et choisis d'emprunter la direction opposée. Chaque seconde gagnée sur une nouvelle barricade ou sur les militaires ou sur quoi que ce soit d'autre était toujours bonne à saisir. Mes trois passagères n'avaient plus dit mot depuis longtemps. De nombreuses sorties et bretelles d'accès étaient barrées. Il n'y avait pas âme qui vive, et pourtant les barricades étaient là. Étais-je entré dans un cauchemar ? Au bout d'une éternité, je réussis à quitter le périphérique et à franchir le pont qui délimitait le centre-ville. Nous traversâmes des rues inconnues, désertes, jusqu'à notre immeuble. Nos deux amies s'installèrent dans un studio, chez des connaissances à nous tandis que nous allions chercher notre fille à côté.

Soudain, le téléphone retentit. Un voisin, photographe, était au bout du fil. Le souffle court, il parlait confusément. Un ami venait de l'appeler : les soldats avaient ouvert le feu. Ce n'était pas une rumeur... Il reprit sa respiration... Il avait entendu de ses propres oreilles les détonations à travers l'écouteur. Il n'y avait aucun doute, c'étaient bien des *tirs*, juste devant le bâtiment où vivait son ami, rue Fuxing, à l'ouest de la ville. L'armée était appuyée par les blindés. Le lendemain matin, le calme régnait dans la capitale. Devant notre bloc d'immeubles se tenait un petit groupe de gens, parlant d'une voix feutrée avec force gestes. Le passage était comme d'habitude un dimanche matin, sans grande animation. Pas plus de mouvement dans les deux grandes artères que j'apercevais de notre étage. Shen, Elisabeth et moi prîmes le chemin des studios. Partout, la même image : des individus épars, la mine sombre. Chez des amis du bâtiment 17, nous échangeâmes les informations qui nous étaient parvenues. Aucun de nous n'était resté personnellement au centre-ville la veille au soir ni durant la nuit. Nous avons appris beaucoup de choses, le plus souvent par voie téléphonique. Une femme entra dans l'appartement, elle était monteuse. A quelques centaines de mètres de Beitaipingzhuang, plus au sud, nous dit-elle très agitée, gisait un cadavre sur un vélo-cargo. Elle était allée voir la scène.

« Un cadavre gît là, et personne ne vient l'enlever ?, demandai-je.

- Oui, confirma-t-elle. Et il y en a qui sont là et qui regardent ».

Au deuxième jour, je me risquai à prendre la voiture. Direction : l'hôtel de l'Amitié. Les rues étaient vides, hormis des véhicules militaires calcinés que je devais éviter. Sur le muret qui séparait les voies de circulation avaient été tracés de grands caractères à l'encre rouge : « A bas... ! ». De la main droite, je plaçai ma caméra sur le bord inférieur de la fenêtre. Il était interdit de filmer et de photographier. Quiconque était pris en flagrant délit pouvait se faire descendre. En divers endroits des sentinelles étaient en faction. Personne ne m'arrêta. Dans les magasins de l'hôtel, les employés, l'œil noir, ne voulaient pas être abordés, quand bien même nous nous connaissions.

La nuit, il nous arriva d'entendre des coups de feu. Nous ne sûmes jamais s'ils visaient quelqu'un ni qui ils mettaient en joue. Pendant la journée, la tristesse gagnait les conversations. La tristesse et la colère. Combien de gens avaient été tués ? Leur nombre serait-il jamais divulgué ? Shen, de rester calfeutrée dans notre appartement exigü, en eut assez. Au troisième jour, elle monta à mes côtés dans la voiture et assit Elisabeth à l'arrière. Nous prîmes la direction de l'hôtel Sheraton, sur le deuxième périphérique est. Les voitures que nous croisâmes tout au long de notre long parcours se comptaient sur les doigts de la main. Des véhicules lourds de l'armée, complètement carbonisés, reposaient, éparpillés en tous sens, tout comme les rangées entières de bus détruits. Personne n'y prêtait attention. Les manoeuvres étaient même difficiles parfois pour passer (plus tard, on annoncera qu'un millier de véhicules avaient été incendiés cette nuit-là). A notre arrivée, aucun étranger n'arpentait le lobby de l'hôtel. Seuls étaient visibles quelques employés chinois. Le fameux café Atrium était désolé. Les serveuses vinrent à nous. Je sentis qu'elles se réjouissaient de nous voir, elles avaient envie de parler comme on le fait avec des amis. Les clients ont fui aux quatre coins du monde, nous dirent-elles.

« On va tous mourir, affirma l'une, au bord des larmes.

- Comment ça ?, demandai-je effrayé.

- Le gouvernement rejette la faute sur les étrangers. Les manifestations auraient été financées par l'étranger et Taiwan. Nous, on travaille ici, dans un hôtel international. On va nous accuser, exactement comme pendant la Révolution culturelle.

- Mais non », dis-je pour la rassurer.

Shen s'inquiétait quant à notre approvisionnement et désirait aller au supermarché du Lido, sur la route de l'aéroport. Le trajet jusque-là représentait plusieurs kilomètres. L'hôtel offrait le même tableau que le Sheraton, pareillement inanimé. Les rayons étaient encore pleins cependant et nous pûmes acheter des vivres. Le directeur, un Chinois, nous certifia que le ravitaillement serait garanti. Notre espoir était qu'il dît vrai.

Du grand hall arrière de l'hôtel, nous suivîmes le couloir qui menait au lobby. Une longue file d'Occidentaux attendait la navette de l'aéroport. Les visages étaient terribles, exprimant peur et sidération.

Sur le chemin du retour, en atteignant le deuxième périphérique, la vision de véhicules brûlés m'amena à la conclusion que les affrontements devaient avoir débuté juste après notre premier passage. J'aperçus devant nous des soldats, répartis à droite et à gauche de la rue, formant de part et d'autre des grappes régulières. La voie était libre, nous nous approchâmes. Je ralentis au maximum, jusqu'à rouler au pas. Une douzaine de militaires bordaient les deux côtés. Armés de Kalachnikov. Quelques civils stationnaient en retrait et observaient. Je pris la bande de gauche. J'arrivais juste à hauteur du premier poste quand un des soldats leva son bras en signe d'arrêt. Je ne stoppai pas d'emblée, pensant le faire une fois à proximité. D'un seul mouvement, deux douzaines de fusils mitrailleurs AK47 pointèrent le pare-brise. J'écrasai le frein. Devais-je lever haut les mains ou quoi d'autre ?! Je penchai la tête par la fenêtre et expliquai à l'officier que nous rentrions à la maison. Pouvais-je continuer ? Il prononça des mots que je ne saisis pas. Il parlait un dialecte inconnu. M'avait-il compris au moins ? Je lui signifiai que je ne comprenais pas. Il répéta quelque chose, la figure impassible, tandis que vingt-quatre de ses collègues continuaient de nous viser. Comment tout ça allait-il finir ? Que voulaient-ils ? Je réitérai ma phrase et mimai l'incompréhension. Un homme, un civil, témoin de la scène, me cria courageusement je-ne-sais-quoi à quinze mètres de distance tout en m'invitant par geste à prendre la sortie d'à côté. Comment ? Mais le soldat ? Il n'avait pas montré cette direction ! Si, si, je devais sortir, m'indiquaient

fiévreusement les gens. De la main, je tentai de faire comprendre au militaire que j'allais partir. Aucune réaction. Les gens insistaient. Je démarrai et tandis que les mitraillettes nous ciblaient toujours, je me demandai, l'espace d'une seconde, si notre heure n'avait pas sonné.

Les soldats dépêchés à Pékin appartenaient à la 27^e Armée, cantonnée dans le Sichuan. Celle qui avait combattu le Vietnam en 1979. Lorsqu'ils arrivèrent à Pékin et virent les buildings, les larges boulevards, les magasins remplis, les soldats ne comprirent pas : comment se pouvait-il que les Pékinois fussent mécontents ? A leurs yeux, Pékin était le paradis. Les manifestants avaient évidemment tort. Dans la capitale s'opérait « un soulèvement contre le Parti et le gouvernement » que les soldats devaient réprimer « à n'importe quel prix ». Et c'est ce qu'ils firent en toute cohérence. Ces experts de la guerre n'avaient jamais été confrontés à des manifestants. Tout « rebelle » rencontré dans la rue était un ennemi potentiel.

De retour d'excursion dans les environs, je franchis la porte d'entrée des studios de Pékin et la tension se relâcha immédiatement. A peine y mettais-je le pied que je me sentais dans un havre de paix, dans un cocon protecteur. Des premiers coups de fil inquiets que je reçus d'Allemagne, j'appris que les médias occidentaux estimaient à vingt mille le nombre de tués sur Tiananmen. La Ville de Pékin ne tarda pas à donner des chiffres : deux cent dix-huit civils avaient trouvé la mort dans la nuit du 3 au 4 juin, dont trente-six étudiants. Vingt-trois soldats avaient en plus laissé leur vie. Il y avait donc eu deux cent quarante-et-une victimes mais aucune sur la place à proprement parler. Longtemps, l'opinion publique refusa de prendre au sérieux ce décompte officiel. Plus tard, bien des années après, je sondai l'avis d'anciens manifestants et tous sans exception me confirmèrent que ces données, grosso modo, étaient justes. Un soldat de la garnison de Pékin et sa femme infirmière avec lesquels nous avons sympathisé nous dirent ces mots lourds de sens, quinze jours après l'intervention des troupes : « On vous comprend mais vous, essayez aussi de votre côté. Sinon, on s'en sortira jamais ». Par « on », il entendait l'armée, et par « vous », la population.

Mieux valait pour moi quitter la Chine avec ma famille, lança quelqu'un lors d'une réunion d'habitants de l'immeuble 17 : on ne pouvait prévoir comment la situation évoluerait. Il disait vrai. Mais il y avait un problème, lié au premier chef à Shen Danping. Pour tout départ à l'étranger, quel que fût le pays, les ressortissants chinois devaient demander aux autorités une attestation de sortie de territoire. Le service compétent avait précisément ses quartiers à deux pas de Tiananmen, en plein dans le périmètre d'un barrage de l'armée, comme j'avais pu le constater en me risquant à un repérage. Le lieu était bouclé et de plus fermé.

« Essaye de partir avec Dandan, elle a un passeport allemand, me proposa Shen, une fois mise au courant. Le mieux est que vous partiez tous les deux. Moi, je reste ». Les autres opinèrent. Je refusai. J'aurais été le roi des cons !

Ying Ruocheng et moi nous parlions toujours à cœur ouvert, je trouvais du moins auprès de lui une parole libre. Je l'appelai donc, en espérant ne pas faire là une erreur. Il m'apprit que, comme beaucoup d'autres, il téléphonait à droite et gauche pour prendre des nouvelles. Pour mon plus grand plaisir, Il accepta mon invitation à dîner au Sheraton. Un homme d'une telle position, pensai-je, serait sûrement obligé, surtout maintenant, de rapporter sa rencontre avec un étranger et le contenu de leur entretien. Mais je n'avais aucune inquiétude s'agissant de lui, nous étions amis depuis plus d'une décennie.

Après Liu le grêlé dans *La maison de thé*, Ying avait incarné en 1983 Willy Loman dans *Mort d'un commis voyageur* d'Arthur Miller, pièce qu'il avait lui-même traduite en chinois. Depuis 1986, il occupait le poste de vice-ministre de la Culture et contribuait grandement à l'ouverture du pays. Les délégations étrangères étaient toujours honorées de le rencontrer. En parallèle, il avait réussi à poursuivre sa carrière d'acteur. En 1987, il avait acquis une renommée internationale grâce au *Dernier empereur* de Bernardo Bertolucci dans lequel il jouait un directeur de prison. Ce film, il en avait lui-même rendu possible la production.

Il arriva dans une voiture officielle noire. Le personnel de l'hôtel nous escorta jusqu'au restaurant, il avait du mal à réprimer son excitation d'être en présence d'un tel hôte de marque. Les tables étaient à moitié occupées. Le fait

d'accepter mon invitation marquait avant tout pour moi la volonté personnelle de Ying de rester fidèle à ses convictions. Après réflexion, cela pouvait aussi signifier que Shen et moi, en tant que couple mixte, ne devions pas avoir peur. « Quelqu'un comme Zhou Enlai aurait peut-être veillé à ne jamais perdre le contact avec les étudiants ? Il aurait agi avec prudence et méthode, non ?, lui demandai-je. Il aurait peut-être réussi, lui, à éviter l'intervention armée ? Comme Jiang Zemin et Zhu Rongji⁴⁹ à Shanghai ? ». Qui sait. Si les choses avaient duré à Shanghai, l'armée n'eût-elle pas été appelée à la rescousse ? Ying ne se ferma pas à ces éventualités. Je ne m'attendais évidemment pas de sa part à des critiques sur les choix des autorités civiles ou militaires. Il me fit comprendre cependant qu'il était conscient de la colère des gens, de leur indignation comme de leur chagrin et de leur effondrement. Je sentis qu'il se posait beaucoup de questions. Il exprima en particulier une idée que je saisis comme un *espoir intime* : la Chine ne tombera pas dans les ténèbres ni ne gèlera ses relations avec l'Occident. Elle maintiendra son cap d'ouverture au monde, sa proximité avec les pays développés, quand bien même l'Occident aura du mal à lui reconnaître de telles perspectives en cette période de crise profonde. « *There will be no chaos in China, for sure* », martela-t-il en anglais. Je compris : tel était le message adressé à l'extérieur. La Chine resterait stable. Que devais-je, que devons-nous tous faire ? Déguerpir le plus vite possible ? Pour protester ? Par peur ? Les gens autour de moi, qui m'avaient prodigué amour, amitié, espoir... quitter tout cela, se tirer ? Les amis que j'avais en ligne depuis l'Allemagne parlaient d'un « échec » à mon sujet et me plaignaient presque. J'étais installé depuis quinze ans « dans le pays qu'il ne fallait pas », entendis-je même littéralement. Il y eut un temps où je me demandai un peu confusément – car ce type d'interrogation était inédit chez moi : suis-je dans une défaite personnelle ? Absurde ! Non, ce n'était pas le cas. « Fuir » était hors de question. Ma position d'observateur n'était-elle pas privilégiée ? Et combien

⁴⁹ En 1989, Jiang Zemin est secrétaire général du PCC de Shanghai, et Zhu Rongji, maire de la ville. Après la répression du Printemps de Pékin, l'un et l'autre seront appelés par Deng Xiaoping aux plus hautes fonctions de l'Etat : le premier, comme secrétaire général du Parti, en remplacement de Zhao Ziyang, puis comme président de la République populaire ; le second, comme vice-Premier ministre et gouverneur de la Banque centrale de Chine. Il sera sacré ensuite Premier ministre par Jiang lui-même. L'un comme l'autre passeront en 2003 le relais à leurs successeurs, Hu Jintao et Wen Jiabao.

de temps persisteraient les sanctions économiques décrétées par l'Occident dans un élan de probité ? Quand débiterait la course au marché chinois ? Le top départ aurait lieu, assurément. C'était juste une question de temps, pas de morale.

17. Mais alors, qu'est-ce que tu fais du socialisme ?

Le 23 juin 1989, un journaliste allemand me demanda qui je pressentais pour succéder à Zhao Ziyang au poste de Secrétaire général du Parti. L'annonce devait en effet tomber le lendemain. Je répondis : Jiang Zemin, le patron du PCC à Shanghai. Je répondis d'autant plus spontanément que j'avais déjà posé la question à une simple employée des studios. Elle avait lâché le nom de Jiang comme une évidence. Tout le monde était sûr et certain que ce serait lui. Le correspondant me toisa comme quelqu'un qui n'était pas tout à fait à la page, politiquement parlant. Dans son milieu ou parmi ses contacts, il n'avait guère entendu parler de Jiang. En somme, c'était un illustre inconnu. Le 24 juin, le reporter m'appela pour constater la justesse du tuyau. Un coup de génie. Qu'aucun observateur du monde chinois n'eût remonté jusqu'à Jiang m'amusait beaucoup. Le Shanghaien avait été recommandé par Deng lui-même, surtout parce qu'il avait su garder le contrôle de la situation dans sa ville et qu'il n'avait « pas de sang sur la conscience ». Les étrangers seraient donc en mesure de lui « tendre la main ».

Dans la foulée, une bonne nouvelle me parvint : pendant les dramatiques journées de juin, alors qu'on s'employait à Shanghai à contenir le « tsunami », Jiang avait pris une décision avec effet immédiat : la série policière américaine *Hunter* aux coups de feu trop fréquents devait être retirée de la chaîne TV shanghaienne et remplacée par *Derrick* ! Opter pour *Derrick* revenait à s'abstenir de la violence comme premier recours pour démêler une affaire. C'est ainsi que le perspicace inspecteur allemand devint en Chine un instrument de politique intérieure.

D'Allemagne arriva un télex. On m'y annonçait dès la première phrase que le directeur de la ZDF avait « le 2 juin » donné son feu vert pour mon projet de film sur le *wushu*, l'art martial chinois. L'information me fit l'effet d'un coup de fouet. Je l'avais pourtant échappé belle : si Manfred Stolte avait dû rendre sa décision quelques jours plus tard, il lui eût été difficile de signer. Lufthansa, de son côté, me demanda de rechercher des images d'archives des années 30

sur l'ancienne compagnie sino-allemande Eurasia. Et là-dessus se signala la chaîne de Pékin : après *Derrick*, on envisageait d'importer d'Allemagne une nouvelle série. Quant au festival de programmes TV et de téléfilms allemands prévu à l'origine pour l'automne 1989 à Pékin, la partie allemande adressa au ministère un courrier demandant son report au printemps 1990 « en raison d'incidents techniques ».

Après le 4 juin, l'écrivain Huang Zongjiang se mit à répéter à l'envi qu'il se faisait ermite. En fait, ce mode de vie s'appliquait plus ou moins à nous tous qui voulions ne pas nous faire remarquer et rester fidèles à nous-mêmes. Les sorties se bornaient au strict minimum. La circulation en ville ne reprenait que très lentement, tandis que l'armée maintenait sa présence. L'ambiance générale se détendait difficilement. Mieux valait garder ses distances, observer les choses autour de soi et appeler les amis, voilà ce qui importait le plus.

Le vieux traducteur Yang Xianyi s'en était pris violemment au Parti et à l'exécutif dans une interview à des médias occidentaux. Eplorée, sa femme Gladys annonça sa disparition. Certains disaient qu'il s'était enfui. Nous étions inquiets. Mais il réapparut deux semaines plus tard. « Enfui ? », protesta-t-il, « Ridicule ! Suis allé voir ma fille en Mandchourie ! ».

Vint le coup d'envoi d'une vague d'arrestations. A Pékin, Shanghai, Chengdu et dans d'autres villes, la police se mit à la recherche de coupables et d'instigateurs. Ceux qui furent reconnus de crimes graves écopèrent de lourdes peines de prison ou furent condamnés à mort. Etudiants et intellectuels furent moins durement touchés. Les principaux chefs de file de la contestation parvinrent à s'échapper à l'Ouest. Le Parti communiste déclencha ensuite une campagne d'épuration que le gros de ses membres accusa avec passivité. Ce fut le tour enfin d'une campagne anti-corruption contre le Parti et le gouvernement, la corruption rampante ayant encouragé les manifestations. L'Occident réagit à cette avalanche de mesures par des sanctions ; les touristes se détournèrent du pays. Les quelques étrangers restés sur place ne furent pas mécontents, toutefois, de retrouver à la mi-août, dans les présentoirs des hôtels, revues et journaux occidentaux disparus depuis deux mois.

Quelle direction allait prendre la Chine ? Les milieux dans lesquels j'évoluais, peuplés d'intellectuels, de gens de la culture, des arts et des médias, mais aussi de représentants du monde politique, appréciaient l'orientation qu'avait prise leur pays vers une plus grande ouverture et plus de libertés individuelles. Durant la dernière décennie, deux conceptions s'étaient violemment affrontées au sein du pouvoir. La première, servie par les conservateurs, avait prôné un retour aux années 50 et au dogme traditionnel d'une économie planifiée qui donnait la prééminence aux entreprises d'Etat, à l'idéologie et au politique, à des mouvements de masse encadrés par le Parti. Elle craignait « une évolution douce » vers le capitalisme. La seconde, conduite par le « révolutionnaire pragmatique » Deng Xiaoping, avait préconisé des réformes économiques et politiques, l'ouverture au monde, l'économie de marché, l'importation de capitaux étrangers et le transfert de technologies, l'émancipation individuelle, tout en faisant fi de la lutte des classes, au plan international comme national. Elle avait érigé des zones économiques spéciales pour mener des expérimentations et attirer les investissements à coup de traitements de faveur. Après le 4 juin, les conservateurs claironnèrent : eux avaient toujours su à quoi devaient aboutir les réformes ; la chute du Mur et l'écroulement tragique de l'empire soviétique qui couvrait depuis 1989 confirmaient leur position. Pour l'opinion publique, en dehors de Zhongnanhai, Deng Xiaoping demeurait le patriarche, le chef, celui qui dictait la loi et continuait d'exiger « plus d'ouverture ». De fait, les conservateurs s'activaient pour le pousser vers la sortie. Et ils y parvinrent, dans une certaine mesure.

Je réalisai à Pékin et Chengdu, en lien avec les studios chinois du documentaire, *Soleil fiévreux*, un film sur une jeune virtuose des sports de combat. Puis, quelques jours après la chute du Mur, je m'envolai avec femme et enfant pour Heidelberg. Le séjour serait cette fois de quatre mois à temps plein. Au même moment, dans la capitale chinoise, on annonçait la levée de la loi martiale à compter du 10 janvier 1990. En Allemagne, les médias se déchaînaient contre la ZDF et la Bavaria Films : leur projet de monter à Pékin un festival de programmes audiovisuels allemands, le premier du genre en Chine, était vivement critiqué. La chose me surprit. La presse internationale,

pensai-je, ne devait-elle pas *justement* s'efforcer de montrer l'importance de rester présent dans un pays en proie à une grave crise politique ? Ne devait-on pas *justement*, en pareille situation, saisir l'occasion de promouvoir une autre culture, à savoir la nôtre ? Voulait-on punir ceux qui s'intéressaient à la télévision allemande ? Le directeur de la Deuxième chaîne ne se laissa pas démonter, heureusement, et je pus, dès mon retour à Pékin, reprendre avec les organisateurs chinois le cours des préparatifs, longtemps interrompus. Le succès fut au rendez-vous, déjà de par le nombre impressionnant de directeurs de chaînes accourus des quatre coins du pays.

Le 21 mai, soit un jour avant le festival, l'ancien chancelier Helmut Schmidt fut le premier Européen à rencontrer Deng Xiaoping depuis les événements de Tiananmen. Il entendait par cette visite aller à « contre-courant » de l'opinion publique et faire « contrepoids » aux sanctions. Lors de leur longue entrevue, Deng se montra exceptionnellement disposé à l'autocritique. Les germes du 4 juin sont au cœur du Parti, des représentants éminents de sa direction les portent même en eux, confia-t-il à son hôte. Pour Schmidt, à travers ces paroles, Deng admettait qu'il ne contrôlait plus le sommet du PCC.

Shen Danping venait d'endosser le rôle de Jiucui dans *Le grand moulin* (*Da Mofang*) de Wu Ziniu. A la Berlinale de 1989, un an plus tôt, ce réalisateur de la nouvelle vague, dite *Cinquième génération*, avait obtenu un Ours d'Argent pour *La cloche du soir* (*Wan zhong*), un réquisitoire anti-guerre. *Le Grand Moulin*, avait-il laissé entendre, s'inspirait des événements du 4 juin. L'histoire se situe dans les années 20, dans un petit village de montagne du Hunan. La jeune Jiucui se lie à un employé du moulin, Qingguo. Du fait de ses maigres revenus, celui-ci doit partir tenter sa chance en ville. Sa quête s'avère infructueuse, il s'engage dans l'armée révolutionnaire. Les Rouges subissent défaite sur défaite, le jeune homme est forcé de retourner au village. Jiucui a fait entretemps un mariage malheureux avec le chef d'une milice chargée d'éliminer les soldats communistes en déroute. Sur place, tout le monde ignore le ralliement communiste de Qingguo. Lui est en revanche au fait des assassinats et connaît l'identité de leurs auteurs. Il les épie à tour de rôle, les tue

puis précipite les corps entre les énormes meules du moulin. Il se voit telle une puissance purificatrice. Il propose à Jiucui de partir avec lui mais elle le rejette, c'est lui à présent qui fait horreur ; seul sentiment qu'engendre le meurtre, tout légitime qu'il soit. C'était ce que le film entendait signifier.

Le grand moulin méritait d'être en compétition à un festival international. Le ministre Ding Qiao et le chef du Bureau du Cinéma, Teng Jinxian, ne trouvèrent rien à redire quand je leur annonçai mon intention de l'introduire à la Berlinale. Tout le monde, y compris le Bureau du Cinéma, laissa éclater sa joie en apprenant la sélection du film à l'édition de 1991. On entama les préparatifs pour Berlin. Une copie allait être expédiée, la liste des membres de la délégation officielle était prête ... et la nouvelle arriva comme un coup de tonnerre : la Chine renonçait à présenter *Le grand moulin* à la Berlinale. L'explication de ce revers ? Le film avait déjà fait beaucoup trop parler de lui. Après quelques allers et retours, on m'informa que la décision de la Chine était irrévocable. Et elle n'était pas le seul fait du Bureau du Cinéma : toutes les instances avaient été consultées, à commencer par celles du Hunan. Les autorités de la province voyaient d'un mauvais œil une telle participation à un festival, sachant que « le film donnait une image contraire au glorieux passé révolutionnaire du Hunan⁵⁰ ». Quelle ne fut pas ma surprise lorsque je le vis peu après programmé dans les salles pékinoises !

C'est une scène dont Shen avait été le témoin fortuit qui me fit partir durant l'été 1991 dans le sud-ouest de la Chine, en quête de plusieurs couvents bouddhistes. Durant un tournage, ne pouvant être logée dans l'unique hôtel du coin, Shen avait été hébergée chez des nonnes. Elle s'était levée à quatre heures du matin et avait assisté de sa fenêtre au spectacle d'un groupe de jeunes nonnes, le crâne rasé, en robe safran, en train de psalmodier dans une cour, leur chant rythmé par une cloche que l'une d'elles faisait tinter par intermittence. Captivée, Shen avait eu peine à se détacher de ce tableau insolite. Il m'était bien arrivé de visiter un temple ou un couvent de-ci de-là mais

⁵⁰ Un sacrilège d'autant plus inexcusable que le Hunan est la province natale de Mao Zedong.

j'ignorais tout des nonnes, de leur existence, de leur pedigree, de leurs aspirations. Sans compter qu'elles étaient innombrables !

Un temple, vieux de six siècles, retint mon attention : Ai Dao Tang, dans le centre historique de Chengdu. A la ronde, les ruelles étaient assourdissantes. Les piétons que je croisais sur les trottoirs me faisaient d'aimables signes de tête et pointaient du doigt la direction du temple comme s'ils me connaissaient ou savaient déjà où j'allais. Sur les lieux mêmes, le silence régnait. Jamais on ne se serait cru au cœur d'une métropole. Du haut de mon omniscience, je supposai que la vie des nonnes devait rimer avec tristesse, solitude et pleurs intarissables. Je m'en ouvris à elles. Elles se contentèrent de sourire. « Non, non, c'est l'inverse, me répondirent-elles. C'est votre vie à vous qui est triste, solitaire et inconsolable, avec vos luttes quotidiennes, vos conflits, vos désirs inassouvis. Nous, au contraire, sommes heureuses ! ». Je décidai alors d'écouter plutôt que de chercher à la ramener.

Zhao Xin, vingt-deux ans, formée dans une école monastique, se distinguait des autres dans la pratique de ces rituels exquis et dans l'interprétation des chants religieux. Lorsque nous échangeions sur le savoir bouddhique, elle se montrait brillante, faisait preuve d'un humour inattendu et se permettait même de se fâcher parfois. Elle refusait de répondre à certaines questions, sur sa famille et sa vie d'avant, comme s'il se fût agi d'évoquer une étrangère. Elle se taisait simplement et souriait. Son visage, ses yeux étaient en perpétuel mouvement, sa denture chaotique accentuait encore sa « grâce juvénile », pour employer un langage interdit. On m'autorisa à entrer dans sa modeste cellule. Pendant qu'elle se préparait à un exercice de calligraphie, j'avisai sur le mur un cadre rempli de photos d'elle, enfant. Mon caméraman braqua son objectif. Elle se précipita, affolée, les mains en l'air : « Vous ne pouvez pas filmer ça ! Ça, vous ne pouvez *absolument pas* le filmer. Ce n'est plus moi. Ça n'a plus rien à faire ici ».

A deux cents kilomètres de Chengdu, son village natal, perdu dans les montagnes, n'avait pas été facile à trouver. Ses habitants n'avaient encore jamais vu d'étranger. Dans les ruelles, des quartiers entiers de viande de porc pendaient à des crochets. Dans un boui-boui, les tables étaient entièrement

occupées par des hommes jouant au mah-jong. Le secrétaire local du Parti nous invita à manger. En effet, le bouddhisme ne lui était pas étranger. Oui, il aurait pu intervenir lorsque celle qui se nommait maintenant Zhao Xin était partie en vacances chez une tante, à l'âge de treize-quatorze ans, pour ne plus jamais revenir et rester au temple. Mais il avait laissé faire. L'instituteur du village avait envoyé plusieurs courriers à Chengdu, tous étaient restés lettre morte. Le frère aîné de la jeune nonne fulminait : il n'avait jamais été favorable à ce que sa sœur choisisse le temple, elle aurait mieux fait de travailler chez lui, dans son atelier de couture. La mère, quant à elle, semblait se satisfaire malgré tout que le contact avec sa fille, bien que rare, ne fût pas rompu. Comment la folle décision de se faire raser le crâne et de renoncer au monde avait-elle pu germer dans la tête de son enfant ? Cela devait rester son secret.

Il nous arriva de l'agacer. Ainsi, à la question : que pensait-elle de la nonne qui s'était un jour sauvé du temple sur ces mots expéditifs : « Je pars, je ne veux pas devenir célèbre ! », avant de se marier sur un coup de tête ? Zhao Xin fit quelques pas puis s'arrêta net, le temps de nous laisser saisir notre chance. « Ok, ok, on retire la question ». Et la paix revint entre nous.

De loin, je la vis sortir d'une librairie aux côtés de deux autres nonnes, vêtues d'orange comme elle. Elles avançaient sur la place, parmi les voitures, dans un tohu-bohu à peine concevable, générant partout autour d'elles l'attention et même plus : le respect, de bon nombre de gens, tels des êtres supérieurs auxquels on aurait conféré une charge ou une valeur particulière. J'intitulai mon film dont elle était le sujet : *Princesse d'un autre monde*.

Nous sommes restés amis et nous retrouvons de temps à autre à Chengdu ou Pékin. Lors de longues conversations téléphoniques, nous évoquons Dieu ou refaisons le monde. Un jour, Zhao Xin éclata en sanglots et je pressentis que le temple ne faisait pas que des heureux. Elle m'envoya un jour par mail des photos en noir et blanc de son enfance puis m'appela pour m'inviter à les détruire : elle les avait envoyées par mégarde. Sur l'une d'elles, à seize-dix-sept ans, elle dégage une telle impression de pureté, d'équilibre intérieur, de confiance, que quiconque verrait la photo ne pourrait que l'aimer, lui dis-je. Elle renchérit : oh, elle en avait des tas comme celle-là ! La dernière fois que je

la vis, c'était à Pékin, en compagnie de deux autres nonnes à qui je fis faire le tour de la ville. J'arrêtai le véhicule à proximité de Tiananmen et nous sortîmes. Un policier nous tomba dessus : il était interdit de se garer ici, il fallait partir ! Zhao Xin ne se laissa pas démonter : « Ne soyez pas si sévère, nous revenons tout de suite ! ». Puis, pince-sans-rire, elle ajouta : « Cet étranger est un ami en qui nous avons totalement confiance. Il est des nôtres, il entrera bientôt dans les ordres ». L'agent opina du chef avec respect tandis que je me retenais de ne pas éclater de rire. A notre retour, il était toujours à son poste. De fait, il avait gardé la voiture.

Après le 4 juin, l'influence de Deng Xiaoping ne cessa de décliner. Le dirigeant se sentait à tel point impuissant qu'il choisit de partir à Shanghai dans le courant de l'année 1990 et d'y prononcer une série de discours où il stigmatisa les mesures « sclérosées » de Pékin pour mieux exiger la poursuite des réformes et le changement des mentalités. Introduire l'économie de marché ne revenait pas fatalement à importer avec elle le capitalisme ; prétendre que les investissements étrangers menaient d'office au paupérisme était une ineptie. Il invitait l'ancien « Paris d'Orient » des années 30 à profiter du capital étranger et à redevenir une métropole mondiale. Le séisme eut lieu en juillet 1991 quand le Parti communiste soviétique fut contraint de renoncer au monopole du pouvoir. Les conservateurs chinois réclamèrent une « muraille de fer » pour défendre le pays de la tentation capitaliste. Entre les deux camps qui se disputaient la direction de la Chine se jouait un enjeu capital : comment, pour le Parti, se maintenir au pouvoir et gagner l'adhésion de la population tout en faisant progresser le pays ? Par le canal politique et idéologique ? En vertu des principes traditionnels du socialisme ? Ou par des évolutions sociales bien maîtrisées et un essor rapide ? Chaque jour, les médias nationaux rendaient compte en abondance de la dislocation de l'empire soviétique. Le sujet bouleversait les Chinois. Ils avaient le sentiment que pareil sort pourrait un jour survenir à leur propre pays. L'inquiétude, la peur se répandaient. Un tel destin – l'éclatement, la décadence, le chaos, la délinquance – attendait-il à son tour la Chine ? Il n'était pas rare d'entendre les Chinois dire à propos d'eux-

mêmes : quand on règle nos comptes entre nous, les « atrocités sont pires que sous la botte japonaise ». Une pensée fit son chemin : la stabilité du pays était un bien inestimable. Critiquer était important mais pas au point de mettre en péril l'avenir national. Plutôt maintenir le cap d'une économie forte et relancer l'ouverture. D'un coup, les événements du 4 juin apparurent à beaucoup de gens sous un jour nouveau, plus complexe.

Ce qui importait, c'était l'essor économique. Sans développement économique, la situation de la population empirerait, des millions de personnes descendraient dans la rue, avec des conséquences inimaginables pour le pays, en concluaient nombre de mes amis. Cependant, à la tête du Parti, subsistait une faction conservatrice puissante qui s'employait par tous les moyens à contrer cette approche.

Le 17 janvier 1992, Deng Xiaoping, accompagné de son épouse et de leurs deux filles, monta à bord d'un train spécial. Ce déplacement, que les Annales retiendraient plus tard comme le *Voyage dans le Sud* ou *Nanxun*, conduisait le patriarche à Shanghai mais aussi dans la florissante province du Guangdong où l'industrie affichait vingt-cinq pour cent de croissance. Tel serait le dernier coup stratégique de Deng contre ses ennemis, qui, voyant en lui une figure de proue cacochyme, pensaient déjà pouvoir l'isoler de la population et du reste du Parti. Aussi, pendant près de deux mois, aucun article ne filtra dans les principaux médias pékinois sur cette escapade dont la Chine entière sortirait au final transformée. Le vieux Deng n'avait certainement pas fait son temps. Ses discours prononcés à Canton et dans les zones économiques spéciales de Shenzhen et Zhuhai firent valoir en substance : sans une décennie de réformes et d'ouverture, le Parti n'aurait jamais survécu au soulèvement de 1989. Non, le processus réformateur n'avait pas mené au chaos, au contraire, il avait prévenu un effondrement total. Le Parti devait s'atteler désormais à la construction économique. Le naufrage soviétique incombait à Gorbatchev seul, qui n'avait pas su libéraliser l'économie nationale, et non au socialisme ou aux déficiences insurmontables qu'il avait en propre. « Si nous ne parvenons pas à rehausser le niveau de vie de notre population ni à développer notre économie, notre Parti finira dans l'impasse », avertit Deng. A cette fin, il fallait

stimuler le secteur privé. « Affirmer : la politique d'ouverture et de réformes sert le capitalisme, l'économie est le cheval de Troie du capitalisme, c'est penser en gauchiste », poursuivit le patriarche avant d'expliquer que les ennemis pouvaient autant venir de la gauche que de la droite. « Méfiez-vous des droitistes mais faites surtout attention à ceux qui sont à gauche ».

Deng prenait le sentier de la guerre. « Quiconque s'oppose aux réformes sera révoqué ». A Pékin, certains, au sommet de l'Etat, commencèrent à s'inquiéter. Cependant, le silence des grands médias nationaux sur ce voyage était aussi de nature à mettre Deng en danger. Il fallut attendre la mi-février pour que ses discours fussent enfin distribués à des responsables communistes triés sur le volet. Début mars, le patriarche était de retour à Pékin et réunissait le Politburo. Cette séance fut pour lui l'occasion de pousser certains dirigeants à l'autocritique et d'imposer ses positions comme la seule ligne acceptable pour le pays. Le 11 mars, les détails du *Nanxun* sortirent sur les fils de l'agence de presse officielle *Chine Nouvelle*, puis dans les colonnes du *Quotidien du Peuple*. La télévision centrale diffusa quant à elle un documentaire long format qui fut ensuite distribué gratuitement en cassette vidéo. La voie était tracée. Dans l'année, l'économie chinoise bondit à une hauteur sans précédent, des six pour cent attendus, elle atteignit un score incroyable de quatorze virgule quatre pour cent, sonnait le glas de l'économie planifiée. Dès lors, la Chine ne cesserait d'étonner le monde par sa croissance et sa modernisation continues qui feraient d'elle le modèle de développement le plus réussi de l'histoire contemporaine – mais aussi un objet de crainte et d'envie. Les premiers grands investisseurs à saisir leur chance, après 1989 et surtout à partir de 1992, furent les Chinois d'Outre-Mer, de Hong Kong et de Taiwan, suivis très vite par les Japonais et les Sud-Coréens. Les grands groupes occidentaux ne se firent pas non plus prier.

En février, tandis que Deng voyageait dans le Sud, je réalisai que notre fille allait être scolarisée à la rentrée prochaine et qu'elle aurait besoin d'une chambre à elle. Autrement dit, il nous fallait déménager car notre F2 était trop petit. Je partis donc en quête d'un nouveau logement et en trouvai bientôt un à l'ouest

de la ville, dans un *Huaqiao Gongyu*, un complexe pour Chinois d'Outre-Mer. Il était spacieux, avec ses cent quatre-vingt mètres carrés et ses chambres hautes de plafond – aussi hautes que l'était son prix de location : deux mille deux cents dollars américains. Son propriétaire étant un Hongkongais, je devrais chaque premier jour du mois virer le loyer sur le compte d'une banque de la colonie britannique. Jusqu'alors, nous ne payions pratiquement rien. Mais l'appartement proposé, vu la grandeur de ses pièces et de ses fenêtres, sonnait comme une délivrance. Nous allions enfin pouvoir être à l'aise dans nos mouvements. Shen, en tournage, était absente de Pékin ; en la circonstance, Elisabeth se trouvait à Nankin : le déménagement serait pour elles deux une surprise. Je m'en chargeai seul et ce fut pour moi une belle sensation de le faire ainsi, en tant qu'étranger, à Pékin (en Chine, étranger l'on est, étranger l'on reste). Notre fille fut d'emblée enthousiaste lorsqu'elle découvrit sa chambre. Shen, pour sa part, fut d'abord plus mesurée : elle me perdait dans toutes ces pièces et devait tout le temps m'appeler. Les premiers jours, son minuscule deux pièces lui manqua. Mais cela changea. Six mois plus tard, elle me dit soudain : « La prochaine fois, si l'on déménage, on ne prend surtout pas un appartement plus petit !

- Ah bon ? lui dis-je. Mais alors, qu'est-ce que tu fais du socialisme ? ».

Depuis longtemps, il se disait que l'école allemande de Pékin avait un problème : la mésentente au sein de l'équipe enseignante déteignait sur l'éducation des enfants. Il est normal qu'un père allemand en poste à l'étranger pense d'abord à envoyer son enfant dans une école allemande, si tant est qu'il en existe une. Je rencontrai professeurs comme élèves, et tous me confirmèrent le malaise. Je m'informai ensuite auprès de l'école américaine : les frais de scolarité élevés se justifiaient, selon la direction, par la nécessité de loger les professeurs dans un cinq étoiles. A l'époque, je produisais un documentaire, *Jonas à Shanghai*, dont le protagoniste, un jeune Allemand, fréquentait l'école américaine de la mégapole du Sud. C'est à ce moment que je pris conscience combien la Chine pouvait rester hermétique aux enfants des écoles internationales, a fortiori quand ils résidaient en vase clos

dans des espaces cosmopolites avec leurs parents et les collègues de ceux-ci. Ce genre d'établissement, me semblait-il, était précieux pour des enfants en transit dans une contrée exotique pour deux à quatre ans mais guère idéal pour ma fille, de mère et de grands-parents chinois, et qui s'apprêtait elle-même à grandir là. Un ami allemand avec qui je partageais la même expérience me convainquit : « Inscris toujours ta fille dans une école chinoise ! L'enseignement des matières principales ne le cède en rien aux cours des écoles internationales et peut même donner, dans beaucoup de cas, des résultats plus probants ». Je choisis cette option et poursuivis mes recherches jusqu'à trouver finalement pour Elisabeth une école à proximité de notre appartement. Lorsque nous la conduisîmes dans sa nouvelle classe, les élèves, déjà assis au grand complet, se mirent à hurler à notre arrivée en voyant un père occidental. « Comment ça s'est passé ?, demandai-je à Elisabeth lorsqu'elle revint à la maison dans l'après-midi.

- C'est moi la plus grande de la classe.

- Mais encore ?

- Euh, à la récré, plusieurs de la classe m'ont appelée 'descendante d'Hitler'. 'Descendante d'Hitler !'

- Quoi ? Et qu'est-il arrivé ensuite ?

- J'ai tapé deux garçons.

- Et puis ?

- Rien. Tout allait bien.

- Je pense que les garçons t'aiment bien mais ils n'ont pas su comment te le montrer et c'est pourquoi ils t'ont draguée aussi bêtement.

Elisabeth acquiesça, comme si elle comprenait parfaitement de quoi il retournait, mais n'en demanda pas moins :

- Mais, c'était qui Hitler ? ».

L'acteur Zhang Fengyi⁵¹ m'appela un jour à l'improviste : le réalisateur Zhao Baogang préparait une série télé avec un Européen marié à une Chinoise. Le rôle m'intéressait-il ? Un étranger marié à une Chinoise, c'était plutôt positif, ça ne pouvait pas faire de mal... J'acceptai donc, sans même lire le scénario. Je devais interpréter Marco, un homme d'affaires italien, dont le sort se joue lors d'une séquence cruciale : de retour d'Italie, il ouvre la porte de l'appartement et découvre sa femme dans les bras d'un autre, un Chinois, en l'occurrence. S'ensuit une dispute entre les deux parties au cours de laquelle la femme ordonne à Marco de prendre ses clics et ses clacs et de quitter le logement (dont il paie la location). Pour moi, cette scène était totalement à côté de la plaque et je le dis tout net au metteur en scène, alors que nous étions déjà sur le plateau. Un tel comportement était irréaliste, un Occidental ne ferait jamais ça, et d'ailleurs pourquoi le devrait-il ? Je ne marchais pas ! En quelque sorte, je me déclarais en grève. Nous commençâmes par nous asseoir tous ensemble. Hormis l'actrice, il n'y avait que des hommes, une vingtaine de personnes au total. Chacun énonça ce qu'il avait à dire puis le silence s'installa. L'intention qui se cachait derrière un tel personnage était claire : en vertu des nouveaux rapports sociaux qui avaient cours en Chine, la présence d'un étranger s'imposait mais l'étranger devait se voir privé de pouvoir, avoir le dessous face aux Chinois. Je me refusais à incarner une logique aussi simpliste. Mon rôle était cependant secondaire et loin de moi était l'idée de donner du fil à retordre en exigeant une autre action que le départ prévu de Marco. Aussi, je proposai quelques retouches aux dialogues afin de justifier ce départ sous un autre jour. Tout le monde tomba d'accord et c'est exactement ce que nous fîmes. Seulement... le jour où je regardai ma prestation à la télévision (par un effet d'optique, j'apparaissais presque plus large que haut, ce qui fit bien rire le public), force fut de constater que je m'étais fait avoir (ou étais tombé dans mon propre piège). Il n'avait pas été difficile pour la

⁵¹ Diplômé du département des arts dramatiques de l'Institut de Cinéma de Pékin en 1982, en même temps que Shen Danping, il appartient lui aussi à la Cinquième génération. En France, il se fit connaître pour son rôle de Duan Xiaolou dans *Adieu ma concubine* de Chen Kaige, Palme d'Or en 1993.

production de retenir la version originale en postsynchronisant tout bêtement les dialogues !

Quoi qu'on en dise, *Guobayin (Le fond du cœur)*, participait à un phénomène tout à fait nouveau, le soap opera. Immensément populaire, la série fut l'une des premières réalisées en Chine dans une logique de rentabilité. L'adaptation était signée d'un jeune romancier, Wang Shuo, véritable star parmi les écrivains d'alors.

Intellectuels et artistes voyaient eux aussi leur position sociale évoluer. Jusqu'en 1989, ils étaient volontiers considérés comme des objets de respect mêlé de crainte, comme de courageux critiques ou comme une conscience sociale. La valeur traditionnelle qu'on leur attachait se mit bien vite à fondre sous l'effet des mutations politiques et économiques. D'un seul coup, on les contraignit à se soucier de l'intérêt commercial d'une œuvre, ce qu'ils n'avaient jamais eu à faire auparavant, les revenus étant assurés d'office. Et ce réajustement avait un prix. Témoin Huang Yongyu. Installé à Hong Kong après le 4 juin, le peintre choisit de revenir à Pékin en 1993 et fêta son retour en invitant à manger toute une troupe d'amis. Il me raconta plus tard, non sans ironie, comment il avait trouvé ses condisciples changés en l'espace de quelques années au point de ne quasiment plus les reconnaître. Ils portaient des vêtements dernier cri, leur fantaisie et leur humour s'étaient volatilisés, ils évoquaient leur travail en hommes d'affaires, certains avaient même perdu le sens de l'amitié. Pour sa part, Huang garda toujours intacts son regard lucide sur la Chine et sa philosophie personnelle de la vie qu'il sut traduire en de stimulantes chroniques et des dessins hilarants. Les galeries étrangères s'arrachaient ses œuvres à prix d'or. Il avait autrefois été volontiers généreux mais il avait réalisé depuis que certains récipiendaires ne s'étaient pas privés de céder aux enchères les peintures qu'il leur avait offertes.

Une jeune Chinoise, de retour de Suède, ouvrit dans la partie sud de la ville, rue Sanlintun, un minuscule bistrot qu'elle baptisa *Café, Café*, le premier bar indépendant de Pékin. Tout le monde avait le nom à la bouche. Nous y prîmes

vite nos habitudes. Ce « nous », en l'occurrence, embrassait les étrangers et les Chinois qui les fréquentaient. A quelques encablures de là, dans la même rue, Henry and Sally, un couple de Chinois revenus d'Australie, inaugura à son tour le *Public Space*. L'un de ses murs était décoré d'une photo en noir et blanc représentant l'Allemande Uschi Obermaier, symbole des années 68, dans une pose très suggestive : la poitrine nue, les cheveux longs dénoués, elle brandissait un joint surnaturel comme elle l'eût fait d'un cierge. Peu de temps après, un troisième lieu fit son apparition, à l'intention de la communauté des expats assoiffés. Le *Hidden Tree* abritait de fait à l'intérieur de ses murs un arbre splendide. Je connaissais le patron, Li Ji, du temps où il avait tenté de devenir acteur puis producteur. Un jour, les chaises déjà posées sur les tables et la porte fermée, il prolongea la soirée en compagnie de son associée belge tandis que je dansais avec Véronique Petitprez, une journaliste française à la chevelure rousse flamboyante. Elle me raconta ses amours clandestines avec un chef opérateur chinois et je lui présentai en retour mon dernier film, une pure fiction baptisée *L'amour, au sud des nuages* dédiée à une région où se mêlent temples, huttes suspendues, divinités et esprits, ablutions rituelles et offrandes magiques à l'amour.

Désormais, on ne dépendait plus des hôtels cinq étoiles pour savourer un steak ou un whisky, et l'on pouvait même dépenser moins pour évoluer au final dans un environnement métissé. La chaleur venue, les cafés et petits restaurants commençaient à sortir tables et chaises, et à installer les terrasses. « Assied-toi avec nous ! » m'apostrophèrent un soir Anne et Soraya, alors que je marchais dans la rue Sanlitun. Je m'exécutai. Anne se mit alors à toucher mon genou sous la table. « Gonflée... », pensai-je, et je la fixai. Elle fit un signe de tête en direction de ce qui se passait sous la table. Nom d'une pipe... ! C'était un joint qu'elle avait dans la main ! Première fois qu'on me proposait de fumer en Chine ! « Où as-tu trouvé le shit ?

- Je connais un troquet. Je viens y remplir ma boîte de pellicule Kodak. Il arrive du Xinjiang ».

Et vive la sous-culture ! saluai-je.

On ne dépendait certes plus des restaurants des hôtels, mais le lieu d'ancrage de mes rendez-vous avec les journalistes Peter Seidlitz⁵², Jean Leclerc du Sablon du *Figaro* et Mia Turner de *Time Magazine*, comme avec le diplomate français Daniel Blaize, n'en restait pas moins le restaurant *Justine* de l'hôtel Jianguo. Nous y évoquions des points d'actualité et c'était aussi là que se décidait lequel d'entre nous allait organiser la fête suivante. Nos soirées se composaient toujours d'un vaste buffet ou de mets raffinés – après tout, nous étions en Chine – comme on en trouvait dans les banquets. Le cognac XO – l'alcool à la mode pour les étrangers et les nouveaux riches chinois – coulait à flot. Quiconque apportait un Rémy Martin ou un Martell brandissait la bouteille tel un trophée sous les applaudissements de la compagnie, sensible à une marque qui renvoyait doublement à un statut social et à une appartenance culturelle. Les Français, justement. Ils avaient le contact facile et je les considérais moins crispés que d'autres sur les questions politiques ou dans les relations avec les Chinois. Daniel Blaize vivait avec son amie, Zheng Ziru, actrice hors pair de l'Opéra de Pékin aux coiffures excentriques. Aux yeux du bailleur chinois en charge des immeubles diplomatiques, l'union libre était un délit incommensurable. Ziru était prête à dire « oui » mais Daniel, lui, se faisait difficilement à la perspective du mariage. Cela devint entre nous, les amis, un sujet de préoccupation. Une nuit, alors que Daniel raccompagnait en voiture Jean Leclerc à son domicile de l'avenue Chang'An, ce dernier, pas mal éméché, l'empoigna en sanglotant : « Epouse-la ! Epouse-la maintenant ! N'attend pas ! Un de ces quatre, il sera trop tard... Regarde, moi. A mon âge, c'est trop tard. Ne fais pas la même erreur que moi, attendre que tout soit fini... ! ». Encore sous le coup de l'émotion, Daniel me raconta la scène le lendemain. Il ne se précipita certes pas pour officialiser sa relation avec Ziru, mais finit tout de même par le faire à une heure où les mariages entre Chinois et étrangers ne constituaient plus guère qu'une formalité administrative et commençaient à être acceptés par la population comme un acte anodin.

⁵² Décédé en janvier 2012, ce journaliste fit toute sa carrière à l'étranger, signant dans de nombreux journaux germanophones comme anglophones, du *Neue Züricher Zeitung* au *Japan Times*, en passant par les *Salzburger Nachrichten* et le *South China Morning Post* de Hong Kong où il présida durant un long moment le très prestigieux *Foreign Correspondents Club*.

L'idée venait de Peter Seidlitz. Il avait pour cela loué un bus entier et invité quelques jeunes peintres chinois. Tous ensemble, nous mîmes le cap vers les imposants tombeaux Ming, cinq fois centenaires mais restés intacts. Laissés sans surveillance, peu visités, ils se situaient à une cinquantaine de kilomètres de Pékin, au pied d'une chaîne de montagnes. Peter avait fait assembler plusieurs draps pour former un pan de tissu gigantesque de dix mètres de long sur deux mètres de large que nous répandîmes entre les vénérables murailles. Les artistes avaient apporté peintures et pinceaux. Et c'est ainsi que nous nous mîmes à l'ouvrage près d'une tombe impériale, penchés, accroupis ou étendus de tout notre long parmi les fleurs, peignant au gré de ce que nous avions en tête ou devant les yeux : les mausolées et les pins, l'empereur, ses épouses et concubines, un étranger et des gardes rouges, des escargots et des papillons. Deux heures et demie plus tard, nous en avons terminé. Nous répandîmes l'œuvre bariolée entre les sculptures et les portails, ou alentour, sur l'antique parterre de faïence. Et nous nous mîmes à danser avec force gestes théâtraux, au rythme de la musique de notre radiocassette, en beuglant d'intelligentes tirades. Puis nous sortîmes le pique-nique. J'avais pour tâche d'immortaliser avec une caméra de cinéma cette performance sino-étrangère, unique dans l'Histoire, qui se déroulait sous le regard médusé des animaux sauvages, dans un lieu dédié au repos éternel.

Avant de venir à Pékin avec femme et enfant, Peter Seidlitz avait résidé à Hong Kong où je lui avais un jour rendu visite. Devant moi, il avait rapporté par téléphone à une radio allemande l'éruption d'un volcan aux Philippines, avant de conclure : « A Manille, Peter Seidlitz ». Je m'en étais étonné. « Tu es à Manille ?

- Bien sûr que oui ! Les gens ne veulent pas autre chose, sinon, tu n'es pas crédible ».

Avant Hong Kong, il avait été en poste à Moscou, Washington et au Cap. Il remplissait donc les meilleures conditions pour détecter les changements qui s'opéraient en Chine, les analyser voire les anticiper, et les restituer ensuite à un lointain public occidental. Il avait souvent tendance à exagérer et le faisait en toute conscience. Il jouait aussi d'un avantage sur les autres correspondants

occidentaux : il invitait régulièrement chez lui à dîner des ambassadeurs de pays émergents, à qui il soutirait des informations. Perçus comme insignifiants, c'étaient pourtant eux que les Chinois, restés attachés au tiers-monde, briefaient en priorité. Seidlitz ne reculait devant aucun stratagème pour impressionner ses lecteurs et disait volontiers à qui voulait l'entendre : « Je fabrique les rumeurs pour les réfuter ensuite, le moment venu ! ». Hormis l'actualité politique et économique, il s'intéressait aux nouveaux peintres. Il ne se contentait pas d'écrire sur eux, il acquérait aussi leurs œuvres subversives, reconnaissant en elles l'air du temps, et il en tapissait les murs de son appartement avec l'idée d'en faire plus tard commerce. Un jour, un jeune artiste en vogue, Fang Lijun, guidé par une stratégie commerciale, refusa de lui céder la moindre toile : comparé à des acheteurs tels de grands PDG, un journaliste lui semblait négligeable, superflu. Seidlitz se fâcha : « Je me suis vendu en écrivant deux articles et je ne peux pas lui acheter de tableau ! Pour qui se prend-il ? ». Oui, la Chine ne se ressemblait plus, aux yeux des étrangers mais guère plus aux yeux des Chinois.

Lorsque nous arrivâmes dans le hall d'entrée du théâtre où allait se tenir la cérémonie des *Cent Fleurs* du cinéma chinois, Shen Danping fut accueillie par un crépitement de flashes interminable. Des regards étincelants se tournèrent vers elle, chuchotements et frémissements se répandirent sur son passage. Elle était sublime, tellement gracieuse et élégante, quand, debout sur une scène immense, elle reçut, sous un tonnerre d'applaudissements, le prix tant convoité de la *Meilleure interprétation féminine*. Supportant des deux mains la figurine en or massif de quarante-quatre centimètres, elle prononça quelques mots de remerciement, des paroles émouvantes. Elle rappela ses origines modestes, les efforts consentis pour réussir mais aussi comment elle avait fait fi des ragots. La langue ne fourcha pas, la voix ne se brisa pas, l'actrice savait se contrôler. Elle avait été distinguée pour le rôle de Hong dans *Liu Cun Cha Kan*, un hommage aux comportements altruistes dans un contexte de corruption généralisée. Les observateurs avertis savaient : les spectateurs du pays avaient moins voté pour sa performance proprement dite que du fait de sa popularité ; une popularité

qu'elle avait reconquise après avoir vu son image personnelle et sa réputation d'actrice éreintées pendant dix ans sous couvert de son union à un étranger.

Notre vie en Chine s'était stabilisée depuis belle lurette. L'administration nous harcelait moins. Au contraire, même : elle nous faisait sentir qu'elle était prête à nous aider. Mais des problèmes pouvaient subsister.

Notre fille Elisabeth possédait deux passeports. Née d'un père allemand, elle héritait d'office de sa nationalité comme elle héritait de celle de sa mère, en ayant vu le jour sur le sol chinois. Ainsi le prévoyait la loi. Au fil des années, aucun des deux pays n'avait cherché à imposer sur l'autre une citoyenneté exclusive. Pour autoriser la sortie du pays, Pékin exigeait toutefois un visa allemand sur le passeport chinois. Les services consulaires de la République fédérale avaient toujours obtempéré quoiqu'à contrecœur. Mais il se trouva soudain un fonctionnaire pour dire : « Fini, nous n'acceptons plus ! ». Le fonctionnaire chinois que je consultai me répondit : « Si c'est comme ça, nous donnons à ta fille un passeport spécial pour sorties exceptionnelles. A Bonn, vous pourrez solliciter un visa chinois auprès de notre ambassade ». Je m'envolai alors pour l'Allemagne avec Elisabeth, âgée de dix ans, à seule fin de lui assurer ses allers-retours entre les deux pays. A l'ambassade de Chine, on nous indiqua pourtant ne rien pouvoir faire et Elisabeth se retrouva de nouveau pourvue d'une autorisation spéciale lui donnant droit à un retour à Pékin. Notre séjour en Allemagne, en Angleterre et en France fut une vraie réussite. Plutôt que de rester sagement à la maison, je voulus profiter à fond de l'Europe et embarquai avec moi ma fille dans toutes mes sorties nocturnes. Il n'y eut qu'un seul bémol. Dans la journée ou la nuit, aux regards qu'on nous jetait des tables voisines, qui faisaient écho à ce qu'on lisait dans les magazines, je dus me rendre à l'évidence : on me soupçonnait d'avoir acheté quelque part en Thaïlande la jolie jeune fille aux yeux en amande, à l'allure très détendue, qui se trouvait à mes côtés.

A Pékin, un diplomate américain m'apprit que les ambassades occidentales s'étaient entendues pour régler des situations comme la nôtre : elles accepteraient dorénavant d'apposer sans restriction le visa de leur pays sur le

passport chinois concerné. L'ambassade d'Allemagne, me précisa-t-il, avait elle aussi souscrit à cet engagement. Fort de cette information, je sollicitai une entrevue avec un représentant de mon pays. Je fus reçu par tout un groupe de fonctionnaires. Ils écoutèrent mon histoire, la mine grave, puis demandèrent à voir les deux passeports. Le collègue qui m'avait opposé son refus, m'expliquèrent-ils, avait agi de son propre chef et commis une erreur.

Un jour, Zhou Ting m'appela. « Uwe, me dit l'ami surgi du passé, ça fait longtemps qu'on ne s'est pas vus. Huang Zongjiang et moi craignons que Yang Xianyi se sente un peu seul. On devrait une fois aller le voir tous ensemble. Qu'en penses-tu ? ». J'étais naturellement d'accord. Nous nous rencontrâmes un samedi après-midi chez notre fameux traducteur. Nous évoquâmes nos souvenirs communs avec émotion et avalâmes comme au bon vieux temps quelques rasades de schnaps bien fort, puis, au bout d'une petite heure – ils avaient dû se faire signe – ils marquèrent une pause. La désinvolture des trois vieux Chinois laissa la place à une certaine tension. Yang Xianyi alla droit au but. « Uwe, si l'on t'a invité, ce n'est pas par hasard mais pour une raison précise ». Mes antennes se dressèrent. « Toi et Bai Xia – il appelait Patricia de son nom chinois -, voici dix ans que vous avez perdu le contact.

- Oui, dis-je, alors que je rengainais mes antennes. A l'époque, elle est partie et n'a plus donné signe. De temps à autre une information me parvenait m'apprenant qu'elle travaillait à Macau ou aux Etats-Unis. Vous savez où elle se trouve maintenant ?

- Elle nous a écrit. Elle vit avec Rory à Cambridge et nous a demandé de te parler. Elle s'apprête à partir à Hong Kong et demande si tu accepterais de voir ton fils. Si c'est oui, elle fera le déplacement avec lui jusqu'à Pékin...

- Bien sûr que je veux le voir.

- Well... nous comprenons ta situation... nous savons comment sont les Chinoises. Tu as refait ta vie avec Shen Danping. Elle ne voudra peut-être pas que tu rencontres Rory. Les femmes sont toujours jalouses. Mais nous pouvons faire en sorte que tu te rapproches de Rory. Il a bien douze ans, maintenant, non ? Ta femme n'aura pas besoin de l'apprendre. On peut tout arranger de

manière à ce qu'il n'y ait aucun problème... Et si tu ne souhaites pas voir Bai Xia, on peut aussi s'organiser pour qu'elle ne soit pas là.

Tout trois gloussèrent malicieusement.

- Je peux lire la lettre ? ».

Zongjiang me la remit. A sa lecture, je décidai de faire moi-même le lien. Patricia s'était manifestée et je lui en étais reconnaissant. Il y avait de quoi s'en réjouir. Je trouvais aussi super l'initiative de mes trois compères, la manière équilibrée dont ils nous avaient soutenus elle et moi en vue de préserver une certaine harmonie.

« Pour ce qui est de Shen Danping, précisai-je, elle m'a encore dit récemment que Rory voudrait sans doute prendre un jour contact avec moi et qu'elle l'accueillerait *bien volontiers* ». C'était mon tour de glousser : « Quand nous parlons Shen et moi de Patricia, c'est Shen qui prend *systématiquement* son parti ! ». Ils s'esclaffèrent. Nous trinquâmes et la conversation se poursuivit sur un mode léger.

Deux mois plus tard, je me retrouvais à bord d'un train en partance de Londres et à destination de Cambridge. A la gare, je pris un taxi. Le trajet était assez long jusqu'au centre-ville. Nous y arrivions tout juste lorsque je réalisai avec effroi que je n'avais prévu des cadeaux que pour Rory ! Le chauffeur ne connaissait pas de fleuriste, nous fîmes donc le chemin inverse jusqu'à la gare où j'avais repéré un magasin. Mon choix s'arrêta sur une rose rouge à longue tige. Enfin, j'entrai dans le hall d'accueil de l'institut où travaillait Patricia. Je demandai à l'hôtesse de m'annoncer auprès de « Patricia Wilson ». Elle composa un numéro, un homme répondit... Elle hocha la tête : « Yes, I will tell him », assura-t-elle à son correspondant. Puis elle me demanda de patienter. Un imposant escalier en colimaçon conduisait au vestibule, à l'étage supérieur. Un petit garçon en descendit soudain, timidement. « Voilà Rory ! » s'infiltra en moi et je fixai la scène, fasciné. Quelques secondes plus tard, apparut la mère, tout aussi réservée... Après une décennie de silence, les retrouvailles n'en furent que plus intenses, et pour le jeune garçon, ce fut « l'événement le plus important de [s]a vie ». Avec Patricia, nous redevînmes amis. Rory viendrait à Pékin passer Noël, il était très curieux de faire enfin la

connaissance de sa demi-sœur. Elisabeth, en retour, espérait depuis longtemps donner un visage à ce frère mystérieux qu'elle avait en Angleterre.

Shen Danping voulait avoir plus d'enfants que sa mère, qui en avait eu trois. Une fausse-couche l'avait ébranlée à tel point qu'elle ne voulait plus tomber enceinte. Toujours est-il que cela arriva et qu'elle ne cessa durant neuf mois de pester et de m'incriminer. Mais le 11 septembre 1996, avec la naissance de notre deuxième fille Anna Shan Shan, un nouveau bonheur s'ouvrit. La famille s'agrandissait... Ajoutées au bonheur, les dépenses se mirent elles aussi à enfler en proportion égale. Le plus gros poste de dépense récurrente, depuis cinq ans, était le loyer de l'appartement. Dans ce laps de temps, les ventes de logements en copropriété et de maisons individuelles avaient fait surface et prospéré. Dans un rayon de dix, vingt voire trente kilomètres depuis le centre-ville, des villas sortaient de terre, pourvues d'espaces imposants, construites par des promoteurs immobiliers au moyen d'emprunts bancaires ou d'acomptes privés. Nous acquîmes un appartement dans une construction neuve, au nord-est de Pékin, dans une partie historique proche de l'ancien palais d'Été ou *Yuanmingyuan*. Le « jardin de la Clarté parfaite » avait été le parc le plus étendu au monde lors de sa création en 1709, durant le règne de l'empereur Kangxi. Sous la conduite personnelle de son successeur, il avait encore été augmenté de pavillons, pagodes, ponts, tours, portes monumentales, salles de réception et terrasses, selon une architecture des plus raffinées qui mêlait styles chinois et européens. En 1860, le site avait été pillé par les troupes franco-britanniques et la plupart de ses bâtiments en bois ouvragé, incendiée. Quarante ans plus tard, en 1900, en réaction à l'insurrection des Boxers, les huit puissances alliées avaient dévasté les derniers restes et emporté avec elles tout ce qui pouvait l'être. Seules avaient subsisté quelques décombres.

De la fenêtre de notre appartement, nous avons vue sur les proches collines et les toits du « nouveau » palais d'Été, le *Yiheyuan*, un ensemble extraordinaire appelé à l'origine « des Trois collines et des Cinq jardins », et réalisé à l'initiative de l'empereur Qianlong. Le lieu avait lui aussi été détruit en 1860 puis reconstruit en 1885 par l'impératrice douairière Cixi, avant d'être de nouveau

brûlé par les Occidentaux en 1900 et mis à sac de fond en comble. Deux ans plus tard, Cixi en avait fait reproduire une partie à l'identique. Aujourd'hui, les objets du palais d'Eté sont disséminés dans quarante-sept pays.

Choisir un tel appartement représentait pour moi un acte courageux, car pour la première fois, nous allions vivre à l'écart de la ville. Lorsque dans la lumière dorée d'octobre 1997, nous prîmes notre premier petit-déjeuner, le lendemain de notre emménagement, laissant vagabonder notre regard vers les Collines de l'Ouest, nous étions heureux. D'autant que le logement était plus grand encore que le précédent, conformément au vœu de Shen.

18. Rattrapage culturel, à bride abattue

Nous dégustions les mets dans des assiettes en or fin et les vins dans des calices Tang du même métal tandis qu'un somptueux perroquet nous suivait du regard à l'égal d'un humain. Partout, dans les salons, près de la cheminée, dans les chambres et jusque dans la cuisine, nous étions entourés de sculptures anciennes dont certaines tutoyaient même le plafond. Etaient exposés là des bouddhas, des danseuses en jade, des eunuques, des brûle-encens et bijoux des plus raffinés, des boîtes à fard en usage dans les gynécées antiques. La tête m'en tournait. Dans la cour aussi, j'avais vu des objets incroyables élimés par les vicissitudes du temps. « Deux mille ans... Cinq cents ans ... Celui-là a trois mille ans... », entendais-je Gao Huan expliquer. Il habitait au pied des montagnes Niushou, près de Nankin, à la lisière d'une forêt de bambous, avec sa femme Yu Hui, artiste-peintre, et leurs enfants issus de précédents mariages. Et il était sur le point d'accomplir l'un de ses rêves.

J'avais fait sa connaissance vingt ans auparavant et il m'avait alors raconté son histoire extraordinaire : il avait un jour de 1982 mis les voiles à Lhasa, en compagnie d'un ami et de deux copines. Ils voulaient y vivre leur vie, y exercer leur art. Six ans s'étaient écoulés depuis la fin de la Révolution culturelle. Pour des jeunes Hans de vingt ans, ce genre de projet ne courait pas les rues et demandait une certaine témérité. Un voyage jusqu'à la capitale tibétaine en camion, sur les routes en lacets de l'Himalaya, durait plusieurs jours. A l'origine, ils avaient été tout un groupe à vouloir en être puis les uns après les autres, ils avaient sauté du train en marche pour ne finalement plus être que quatre. Les autorités n'avaient guère apprécié de voir de jeunes Chinois s'installer au Tibet par simple goût de l'aventure. Moins angoissés que d'autres parents, ceux de Gao, artistes, l'avaient laissé faire. Yu Hui, quant à elle, âgée de vingt-deux ans, avait ni plus ni moins quitté le foyer familial sans un mot, sachant l'interdiction que son père lui eût opposé. Elle ne sortait pas encore avec Gao. Ses sentiments à son égard gagneraient en intensité des années plus tard. Ils avaient subsisté en prenant les passants en photo, savourant ainsi leur liberté

sur le Toit du monde, heureux de vivre au jour le jour. Dans cette histoire, il y avait aussi des policiers : ils avaient arrêté les deux garçons mais laissé aux demoiselles le droit de leur porter régulièrement des fruits en prison. Le père de Yu Hui avait fini par découvrir le repaire de sa fille et était venu la chercher. Fin de l'aventure pour toute la troupe. Cependant, chacun, pour son compte, avait réussi à passer l'épreuve. Cette équipée les marquerait à tout jamais. Beaucoup dans le pays, aujourd'hui encore, la leur envie.

Un portrait de Gao Huan ornait la couverture du magazine du *New York Times* dans son édition du 18 février 1996 : lunettes de soleil, cigarette, col Mao, il posait devant une construction neuve d'inspiration traditionnelle, sous le titre : « *Ici commence le XXI^e siècle. Boom chinois. Le monde retient son souffle* ». Pour ce reportage, on avait recherché un homme d'affaires d'âge moyen, forcément prospère mais aussi versé dans les arts et avec un divorce derrière lui (parce que le divorce avait été chose quasi impensable en Chine pendant des décennies). Il devait aussi avoir au moins un membre de sa famille dans la fonction publique. Gao remplissait toutes les conditions. Assurément, Il était en capacité de régler des notes de restaurant au moins égales au salaire mensuel de son frère. A 40 ans, il dirigeait une usine de fabrication de terminaux de cartes bancaires. Avec ses revenus, il avait acquis accessoirement une trentaine de chevaux russes et anglais, juste parce qu'il adorait ces animaux. Cela faisait trente ans qu'il collectionnait l'art ancien ; il se procurait les objets auprès d'héritiers, de paysans, de marchands d'art. Un hobby au départ un peu bizarroïde. A présent, il avait le feu vert pour ouvrir un musée privé. Un représentant de l'Etat l'avait averti : « Ta collection est de très grande valeur, elle t'appartient, tu peux la céder à tout moment. Réfléchis bien. Si elle est élevée au rang de musée, tu n'auras plus le droit de revendre à ta guise ». Gao avait réfléchi, sa décision était prise. Sa collection est considérée actuellement par les experts internationaux comme « exceptionnelle, tant à l'échelon d'un musée privé qu'à l'échelle mondiale ». Depuis, la construction du musée a été lancée. Guge sera flanqué d'un restaurant de luxe donnant sur un lac artificiel. Gao fait les cent pas sur le terrain, les bottes crottées, affublé d'un manteau

molletonné datant d'avant 1949. Il supervise les travaux d'après les plans qu'il a lui-même tracés.

Installés dans l'un de ses salons insensés, nous buvions du thé accompagné de cognac français. Gao exposait la situation tout en déposant des bûches dans la cheminée : le soutien financier d'entrepreneurs chinois à des projets culturels haut de gamme était assez facile à gagner car beaucoup d'entre eux, et avec eux les autorités, étaient prêts à reconnaître qu'art et culture rimaient avec bien-être. Deux hommes approuvaient humblement de la tête, la mine solennelle. Dans l'appartement de Gao se retrouvait souvent pléthore d'invités et il m'était parfois difficile de quitter les lieux tant j'allais de surprise en surprise. Les conversations étaient naturellement franches, ouvertes. Ceux qui venaient d'opiner du chef dirigeaient chacun une société de travaux publics et allaient, paraît-il, construire gracieusement un accès sur la propriété de Gao. Sans transition, quelqu'un me questionna sur les sentiments des Allemands à l'égard d'Hitler. Le directeur d'une agence environnementale, devant un auditoire tout ouïe, se mit à rapprocher avec érudition la pensée kantienne de la philosophie chinoise. Le moine bouddhiste, en face de moi, réagit en soutenant le contraire. Il avait quitté son épouse et sa fille du jour au lendemain pour entrer dans les ordres, appris-je au fil de la conversation. Une telle rapidité me semblait improbable et je le lui dis. « Les étrangers ne pourront jamais comprendre les Chinois », m'opposa l'autre. Il n'avait plus rien de zen. Pour autant, il m'offrit une splendide calligraphie à l'encre de Chine qu'il venait de peindre, avec le soleil pour thème : nous l'attendions tous et quoi que nous fassions, son irruption serait inéluctable. « Ma femme, annonça d'un coup Gao, craint qu'un beau jour je devienne moine à mon tour et emménage dans un temple.

Je marquai l'étonnement, personne ne bronchait.

- Mais non, c'est n'importe quoi !, nous rassura Gao en riant. Ses paroles étaient-elles si incohérentes qu'il le prétendait ?

- Arrête de mettre nos histoires sur la place publique !, le rabroua sa femme.

- Il a déjà le crâne rasé, pourquoi selon vous ?, lançai-je.

- Parce que c'est pratique et pas autre chose », s'esclaffa Gao.

Les temples anciens, la sagesse immémoriale des hommes, la réclusion des nonnes et des moines me fascinent. Pourquoi ? Je me pose parfois la question. Peut-être parce que le monde me paraît lacunaire et qu'il s'emploie à donner des réponses brutes, péremptoires sur le monde connu ; réponses qui ne sont en fait que de dangereuses constructions imaginaires. Cela ne m'empêche pas, malgré toute la sympathie que j'éprouve pour elles, de « polémiquer » avec mes amies religieuses. L'une d'elles, Xin Yuan, vingt ans passés, expliqua un jour à son fiancé, deux semaines avant leur mariage, qu'elle s'en allait au couvent. Depuis, elle a étudié les textes sacrés, parle anglais, a séjourné dans des écoles bouddhistes prestigieuses au Sri Lanka et à Hong Kong, et s'engage auprès d'orphelins ou de victimes de séisme. Elle ne voit ses parents qu'entre de longs intervalles et affirme être très aimée d'eux. Elle garde aussi le contact avec son ex-fiancé. Récemment, elle a passé dix jours et nuits d'affilée dans les contreforts himalayens qui séparent le Sichuan du Tibet. Totalement seule, elle a vécu dans l'obscurité la plus complète avec en tout et pour tout un unique repas quotidien. Cette expérience voulue, délibérée, lui a permis de progresser dans sa quête personnelle de vérité, croit savoir la jeune femme gracile et sensible, dont le crâne nu provoque infailliblement chez l'autre une pulsion protectrice. Toute admirable et estimable qu'elle soit, la voie de la sagesse me semble toutefois être une douce illusion à bien des égards. Je m'en suis un jour ouvert à elle à pas prudents, dans le petit pavillon où nous nous rencontrons parfois. Nous en sommes venus aux mains et j'ai dû la maîtriser avec la dernière énergie. Le dos était tendu, son regard calme et concentré ne quittait pas le mien.

« Je sais ce qui se passe en toi et ce que tu penses », a-t-elle fini par me dire ensuite, comme si elle me connaissait dans les moindres détails. L'assertion m'a déconcerté une fraction de seconde tandis que j'essayais de ne rien laisser paraître, avec l'espoir d'y réussir. Puis, j'ai réagi. Fermement et bêtement, en reprenant une formule stéréotypée, sans vouloir pour autant jouer les maîtres savants. « Tu n'en sais rien. J'ai en moi bien plus que tu ne peux soupçonner. C'est même le contraire : je pense connaître beaucoup des raisons qui t'ont amenée à renoncer à la vie en société ». Plutôt que d'objecter, elle a préféré

esquisser un sourire imperceptible et se taire. Un point de vue divergent ne saurait la contrarier. Nos échanges se sont poursuivis, à l'instar d'une légère ondulation, pendant deux-trois heures, jusqu'au moment de prendre congé l'un de l'autre moyennant une faible inclination et un « *oamitoufu* », les paumes de la main ramenées vers la poitrine. Peu après, j'ai envoyé un texto pour la remercier de sa confiance, qui m'est précieuse. A ma plus grande joie une réponse m'est parvenue, rapide comme l'éclair.

Contre toute attente, le théâtre du Peuple remit au goût du jour *Bockerer*. Cela faisait une éternité que le Théâtre national de Mannheim avait porté la pièce d'Ulrich Becher et Peter Preses sur la scène pékinoise, avant de conquérir la Chine entière. L'accueil fut cette fois encore enflammé, à une différence près : les spectateurs n'étaient pas touchés aussi intimement, personnellement, qu'ils l'avaient été au début des années 80 en découvrant une œuvre qui sonnait comme une révélation. Dans la nouvelle ère chinoise, il n'était plus question de s'interroger à chaud, comme on le faisait il y avait une dizaine ou une quinzaine d'années, voire plus, sur les facettes artistiques ou la portée sociale de telle pièce, de tel film ou de telle exposition, ni même de discuter au café ou chez quelqu'un, avec le sérieux de circonstance, de la capacité ou de la mission d'une œuvre à changer le monde. L'art se targuait auparavant de devancer la société : le rapport s'était inversé entre-temps dans cette Chine de toutes les folies. L'art, tel un fardeau, semblait se traîner difficilement, loin derrière la société. Le propos critique, même s'il existait encore, ne semblait plus aussi primordial. Il s'invitait sous une forme ludique dans certaines performances artistiques, comme le jour où des jeunes femmes, accroupies, tracèrent d'élégantes calligraphies à l'aide d'un pinceau fiché dans le vagin pour revendiquer l'émancipation féminine. L'art, sous des dehors parfois offensifs, ne s'avérait le plus souvent qu'un simple faire-valoir du présent.

C'est dans ce contexte que s'inscrivent les fêtes de Guo Feng. Pendant plus d'une décennie, elle a tenu un petit restaurant, Ashanti, où nous nous pressions tous et où parfois quelque Occidental fraîchement débarqué, exigeant les mêmes usages que dans son pays, se sentait autorisé à fustiger la jeune

femme : comment, son boui-boui n'acceptait pas encore les paiements par carte ? Elle organise à présent, au rythme d'une ou deux par mois, des réceptions de grand style. Ces événements mondains se déroulent pour le compte de Swarovski, Martell, Hugo Boss, Diane Von Fürstenberg, Louis Vuitton, Ferragamo ou Karl Lagerfeld, dans des musées contemporains, des boutiques de luxe, des restaurants étoilés ou d'anciens sites industriels reconvertis. Ils s'accompagnent de défilés de mode féériques ou d'expositions avant-gardistes pleines de portraits d'adultes au visage ensanglanté, de bébés aux rictus d'horreur et d'écoliers bagarreurs ricanant. Ils sont au moins entre mille et deux mille à se retrouver là en invités exclusifs, tout sourire, jeunes ou d'âge moyen. Parmi eux se distinguent des créateurs tendance diserts, et pléthore de mannequins. Tout ce beau monde est habillé, coiffé, maquillé de la manière la plus originale, pour sacrifier au chic asiatico-international, un *chic pékinois* qui se donnait si peu à voir jusqu'à récemment. Les danses lascives, la musique live importée, les superstars asiatiques en chair et en os, les numéros d'acrobatie vertigineux, les caméras de télévision dans tous les coins, les flashes foudroyants... Rien de tout cela ne doit laisser à personne le moindre répit. De coûteux alcools s'échappent de bouteilles XXL jusqu'à plus soif. Gratuitement, bien sûr. Sur les cartons d'invitation au design hyper sophistiqué, en bas, une petite phrase prudente annonce la couleur : « *Driving is not encouraged* ».

La fiesta, encore et encore... Voilà les nuits de Pékin. Shen Danping s'était laissé convaincre de participer au dernier long métrage d'un réalisateur ami. Signe des temps, le film était parsemé de critique sociale mais n'en restait pas moins « positif ». Une soirée de gala devait marquer son bouclage et sa distribution imminente ; elle allait se tenir, chose extraordinaire, dans l'une des immenses salles du palais du Peuple, place Tiananmen. Shen ne pouvait déroger à un tel événement. J'étais également invité, tout en étant convié le même soir à un anniversaire au *Vics*, the place to be de la capitale, un caveau version 21^e siècle. Ce double rendez-vous, où les mondes promettaient de se télescoper, s'annonçait épique.

Le palais du Peuple a été construit dans les années 50, en dehors des contingences. Il appartient à un autre temps, au même titre que les discours

officiels et leurs formules stéréotypées. Et comme pouvait l'être l'allure sobre et modeste requise autrefois sur scène. On nous projeta d'abord *Wen Loan (Réconfort)*. Inspiré de faits réels, empreint des aspirations des gens du commun, touchant, le film suit le parcours dans une petite ville du Zhejiang d'une policière, entièrement dévouée à la cause des habitants du quartier dont elle a la charge. Puis on appela sur scène celle qui avait servi de modèle. La jeune femme en uniforme prononça quelques mots : non, elle ne méritait surtout pas une telle attention. J'eus la sensation de revenir bien des années en arrière. Me revinrent en mémoire des moments de cinéma, certains remontant à mes débuts en Chine. Était-ce voulu ? Je n'étais pas loin de le croire. « J'ai eu du mal à faire ce film. J'ai dû composer avec toutes les parties, et en même temps assurer une certaine qualité », me confia le metteur en scène Yang Jie pendant le banquet, entre deux rituels de politesse.

J'enchaînai après avec le *Vics*... Shen, fatiguée, était rentrée à la maison. Moi, j'étais au contraire en pleine forme et avais envie, besoin de musique, de mouvement, de compagnie. Le *Vics* scintille de mille feux. C'est une construction souterraine à la modernité éclatante avec des bars tout en longueur ou circulaires, des platines de DJ, des tables de mixage au top du top, des écrans géants, de larges couloirs et des escaliers en colimaçon qui mènent (mieux : descendent) jusqu'aux abords du stade des Ouvriers, situé en plein centre-ville. Il faut avoir arpenté au moins six fois le lieu pour s'y retrouver. Cette sorte d'outre-monde, rempli de jeunes dans la vingtaine ou la trentaine – peu de quarantenaires et encore moins d'Occidentaux –, me faisait vaciller. Un Africain, perché sur une plateforme, épousait le rythme de la musique et les éclipsait tous. Si au moins les DJ baissaient un peu les décibels de leurs MC-ings pendant que la musique passe ! Était-ce l'âge qui me faisait réagir ainsi ? A quoi tenait le charme ? Au raffut et aux paillettes qui s'y ajoutaient ? La rythmique et le battement des sons chassaient en un instant le tourbillon de la journée, de la semaine. Meng Tong est le chef d'orchestre de tout cela. Il a débuté comme simple employé à l'hôtel Lido Holiday Inn avant de se construire une *success story* à la Pékinoise. Toujours aussi sympathique, il s'est marié entretemps avec une chanteuse connue. Le roi de de la soirée, dont on

célébraient le trente-cinquième anniversaire, était un avocat chinois. Un espace avait été réservé en surplomb, près de la piste de danse, pour lui et ses trois douzaines d'invités, en majorité des collègues, auxquels étaient proposés une gamme d'alcools occidentaux du meilleur choix, ainsi que des narguils. Petits fours et gâteaux des plus raffinés prirent la suite. Dans l'intervalle, des cocktails alcoolisés de la meilleure qualité avaient fait leur apparition. Il fallait hurler à l'oreille de l'autre pour se faire entendre. Certains avaient vécu à l'étranger. Mon interlocuteur, compris-je, avait étudié le droit en Australie. Toute conversation normale était impossible et les gens s'échangeaient déjà leurs numéros de portable au bout de cinq minutes. Les femmes et jeunes filles, pomponnées, accrochaient les regards. De notre poste d'observation haut perché, on lorgnait celles qui déambulaient, dansaient ou s'asseyaient à une table en-dessous. Leur séduction était à en tomber à genoux et tous les hommes, Chinois comme étrangers, semblaient y être prêts. Les rapports sont devenus décidément bien plus simples. Le hasard vous fait voisins et l'on vous remarque, sans même avoir à prononcer une parole. Autour de vous les femmes captent cinq sur cinq, ne se formalisent pas, elles sourient au contraire d'un air entendu voire approbateur. Vers deux heures, je quittai le lieu, j'étais loin d'être le dernier.

Oui, les mondes se télescopent. Mais ils finissent par s'accorder. Deux ans après le Vics, Meng Tong a ouvert un autre club tout aussi inouï, à deux encablures du zoo de Pékin, sous un nom très surprenant. Le caractère chinois, reproduit en grand et en rouge, scintille sur un bâtiment d'inspiration classique : *Dao, la Voie* – le Tao du taoïsme -. La lourde porte en bois rappelle l'entrée d'un temple. A son inauguration, un jeune homme, vêtu de noir de pied en cap, a calligraphié le caractère *Dao* sur le sol immaculé tout en se livrant à une danse acrobatique et en entonnant d'une voix sourde et virile : « le *Dao* est en toi ». Des rappeurs, venus en visiteurs, restaient plantés là et jetaient des regards étonnés où se lisait une question : « Quel rapport avec moi ? ». De belles filles aux jambes effilées, installées à l'arrière de Harley Davidson vrombissantes, ont été conduites sur les pistes de danse, affublées de blousons noirs avec

l'inscription *Dao* sur la poitrine. Elles sont à la fois serveuses et taxi-girls. Elles remplissent vos verres en se penchant et plaquent une main sur leur décolleté. Derrière un rideau transparent, jouant avec le contre-jour, elles sont quelques-unes à se déhancher, mimant des poses érotiques.

Dans un magazine allemand, je lus l'histoire d'un homme de quarante ans, bien dans sa peau, consommateur régulier des bars et des boîtes de sa ville. Il se plaignait d'avoir parfois à subir les remarques de clients, jeunes et fiers de l'être. Du style : « Vise les vieux schnocks qui s'amènent ! ». Dans les clubs pékinois, entendre une bêtise pareille est juste impensable. Les jeunes Chinois savent-ils mieux que l'âge les rattrapera eux-mêmes un jour ? Est-ce à dire pour autant que tout péril soit écarté dans les bars et les boîtes de l'Empire du Milieu, qu'on y reste plus sage ? Que non ! A preuve, le récit confondant que me fit une psychologue occidentale à Pékin. La moitié – elle répéta : bien la moitié – des patients qui la consultaient était des Européens entre quarante et soixante ans. La plupart affirme, dit-elle, et elle attendit ce point précis pour suspendre sa phrase et la poursuivre avec plus de force : « J'aime ma femme par-dessus tout ! ». Pour dire ensuite : « Je n'imaginai pas aller jusque-là ». Puis elle entra dans le vif du sujet : il s'agissait pour l'essentiel d'hommes d'affaires ayant fait la connaissance d'une jeune femme dans un club ou une pizzeria quelconque. Elle avait des notions d'anglais, était réservée, séduisante, et évoluait, selon ses dires, dans le secteur de l'immobilier, de la publicité ou de la mode. Elle ne réclamait pas d'argent d'emblée. Les choses se structuraient plus tard, quand elle annonçait avoir des parents à charge en province ou avoir perdu son emploi. Elle se gardait de renvoyer l'image d'une prostituée trop insistante. Avec le temps, une fois la confiance établie, il se mettait à parler davantage de lui et de ses proches. Cela faisait déjà un bail qu'il lui avait remis sa carte de visite et ses coordonnées téléphoniques. Puis, elle se mettait à refuser les virements pour exiger une voiture et/ou un appartement. Elle menaçait, s'il ne donnait pas suite, d'aller trouver sa femme ou son employeur et de révéler comment il avait profité d'elle, abusé de sa jeunesse. A ce stade, la pression psychique était telle qu'il en venait au divan... J'étais ravi. Beaucoup de ceux

à qui je racontai l'histoire l'étaient autant que moi, pour diverses raisons. Des amies chinoises s'exclamèrent, enthousiastes : « Enfin, on passe à une nouvelle dimension ! Elles ne se contentent plus d'être soumises et reconnaissantes, elles ne se laissent plus embarquer ! Enfin, c'est à leur tour de l'embarquer, *lui* ! ».

Il y a une paire d'années, je repris contact avec Lu (son nom a été modifié), un célèbre acteur. Nous nous étions perdus de vue pendant trente ans, suite à notre premier déménagement, moi et ma famille, ailleurs en ville. Il avait été un temps où lui et moi logions dans le même immeuble, dans le même type d'appartement, un trente-huit mètres carrés avec deux petites chambres, une cuisine et une salle de bain. Nous nous rencontrions souvent chez l'un ou l'autre pour bavarder et partager un repas, l'ambiance était délicieuse. L'occasion m'était donnée de visiter son nouveau chez-lui, un attique situé au sommet d'une tour du centre-ville. Le duplex avec terrasse, balcons et vue sur Pékin disposait aussi d'un ascenseur privé. Sa surface était telle que je renonçai à en demander l'équivalence en mètres carrés. Une douzaine de gens aurait pu de toute façon y tenir sans problème. Mon hôte me fit faire le tour du propriétaire. « Cette commode italienne a deux-cent-cinquante ans, l'armoire, là, vient de France et a trois siècles, le bois de ce dessus de table est importé d'Amazonie, il provient d'un arbre millénaire ». Il énumérait le tout avec nonchalance. Enfin, nous nous assîmes et commençâmes à discuter avec entrain et humour, comme avant. Rien n'avait changé. En dehors du cinéma, il avait noué des liens avec de grands groupes qui le rétribuaient généreusement pour ses actions de soutien et de consulting. Au détour de la conversation, je lançai une remarque que je mettais parfois sur le tapis : « Avec ma femme, il nous arrive d'évoquer l'éventualité d'un changement brutal, pour une raison ou une autre : un compte bancaire vide ou presque, une crise économique ou sociale, des problèmes de santé... Et on ne pourrait plus garder notre appartement. Ça ne serait pas un problème pour nous, je dois dire, de retourner dans notre ancien trente-huit mètres carrés ! On y serait au moins aussi bien que dans l'actuel...

- Non, non, ça ne se peut pas, évidemment pas ! Impossible ! me lança-t-il outré.

- La taille d'un appartement ou ce qui s'y trouve ne sont pas déterminants pour vivre heureux..., continuai-je.

Lui n'était pas du tout d'accord :

- Non, non, non.

- Pourquoi est-ce que ça ne se peut pas ? Il faut toujours être prêt à tout. Tout est possible dans la vie, sur terre.

- Ne t'en fais pas ! Ça n'arrivera jamais.

Puis :

- Vous pourriez vous installer dans ma maison de campagne, celle que tu connais. Je vous la donne, elle aussi est immense. Vous n'auriez plus jamais à retourner dans votre trente-huit mètres carrés ! ».

Il ne plaisantait pas. Ce qui me fascinait, c'était que, in fine, de nouveaux déboires pouvaient bien survenir, l'idée ne lui venait manifestement pas, ne pouvait lui venir, même pas une seule seconde, que lui-même pouvait à un moment donné, un jour, comme il arrive dans la vie, perdre ses moyens de subsistance dans cette course généralisée qui se déroulait en Chine à bride abattue. Il avait pourtant une tête bien faite, avait accompli de brillantes études et exerçait son métier à la perfection. Je me posai la question : durant ces deux-trois dernières décennies, pour une frange des vingt-quarante ans, leur vie et leur environnement social n'avaient-ils pas changé trop vite, à telle enseigne qu'ils ne pouvaient plus saisir grand-chose ?

19. Voir le monde autrement

L'effacement de l'idéologie marxiste de leur vie quotidienne ne cessait d'étonner les gens. Mais tel avait été le mot d'ordre de Deng Xiaoping : soyez courageux et découvrez de nouvelles voies, enrichissez-vous, cessez de questionner le sens idéologique derrière la moindre action. Et de fait, dans la rue, dans les grands magasins et supermarchés, dans les appartements et bureaux, apparut une aisance matérielle comme jamais auparavant. Les produits de marque – équipements électroménagers, télévisions, téléphones portables, ordinateurs, appareils photos, lecteurs de musique, voitures, meubles design, vêtements de luxe, bijoux, cosmétiques, etc. –, présents depuis longtemps sur le marché, étaient désormais fabriqués dans le pays pour répondre à la demande locale ou être exportés. Il était rafraîchissant d'observer comment les femmes, « l'autre moitié du Ciel », s'encourageaient mutuellement dans les boutiques ou les cafés à expérimenter de nouveaux looks – nouvelles coiffures, nouveaux maquillages. Shen et ses copines, par exemple, improvisaient chez nous des défilés de mode dans le salon en partant du dressing, avec moi pour seul public masculin ; un spectacle qui éclipsait tous les petits plaisirs vicieux ou enfantins que j'avais pu éprouver jusqu'alors. Avec une rapidité surnaturelle sortirent de terre, tels des fantômes, des bureaux, complexes hôteliers, palais de toutes sortes. La vue de quartiers entiers, comme surgis le matin même, n'était pas sans me donner la chair de poule. Les barres d'immeubles perdaient enfin de leur isolement. Les publicités, d'envergure internationale, inondaient les rues et les avenues comme une immense marée. Les chaînes américaines de fast food donnaient l'impression de se fondre dans le paysage tout en payant le prix fort pour se trouver une place, quelque part, à l'ombre de la Cité interdite. Des périphériques autour de la ville furent réalisés en l'espace de neuf mois et notre quotidien s'en trouva transformé. Entre autres contraintes, les embouteillages, réguliers, incitèrent à user comme ailleurs du téléphone portable pour ajourner un rendez-vous ou avertir d'un retour tardif à la maison. Plus la circulation s'intensifiait et moins les

conducteurs, autrefois calmes, étaient enclins à suivre les règles de politesse et de prévenance, proverbiales en Asie, pour se frayer un chemin de haute lutte, comme n'importe quel autre conducteur de la planète, avec peut-être une dose supplémentaire d'égoïsme ou d'inconscience. Les pistes cyclables, vastes boulevards jadis si animés, existaient toujours mais pour quels usagers ? Quiconque aspirait à une relaxation corporelle ou à une séance anti-stress trouva dans son voisinage des salons de massage du visage, de la tête, du corps entier ou des pieds, pour les plus spécialisés. Chaque matin avant de se rendre au bureau, beaucoup d'employés se firent une règle de mettre leurs plantes de pied entre des mains expertes qui les malaxaient, les frictionnaient, les comprimaient ou les martelaient dans une délicieuse douleur. Des concerts et des spectacles d'origine étrangère, des films occidentaux furent programmés, bien que le fait existât déjà depuis assez longtemps pour ne plus revêtir une dimension extra-planétaire. Des restaurants de haut standing au décor clinquant se mirent à proposer des plats de fruits de mer des plus raffinés ; ils jouxtaient des établissements plus ordinaires et tous cohabitaient en bonne harmonie. A proximité, d'autres brasseries, soudain, attirèrent l'attention et supplantèrent les autres. Leur menu rustique, les uniformes des serveurs, la musique ravivaient la nostalgie de la révolution et le souvenir du président Mao dont les photos en noir et blanc, aux côtés de ses compagnons de route, tapissaient les murs. A l'*Affanti*, on eut droit à une toute autre ambiance : en attendant les brochettes, les convives étaient invités à un spectacle subtil de danse du ventre, avant de se lancer à leur tour, une fois les tables prestement débarrassées, dans des danses voluptueuses, au gré de rythmes interprétés par de divins musiciens ouïghours, le visage impassible et chargé d'ennui.

La dernière apparition publique de Deng Xiaoping avait eu lieu trois ans auparavant, à la fête du Printemps de 1994 ; celle d'un vieillard manifestement affaibli, aux yeux des téléspectateurs. Les prophètes occidentaux du monde chinois prédisaient à qui mieux mieux au pays un chaos politique, après le décès de Deng. Sa mort, le 19 février 1997, à l'âge de quatre-vingt-douze ans, fit la une de l'actualité et l'objet de toutes les conversations. J'étais alors occupé à la post-production d'une série, *Les enfants du désert*, tournée par

mes soins durant l'automne précédent dans le désert du Taklamakan. Pour atteindre le cimetière de Babaoshan, la dépouille devait transiter dans la matinée par l'avenue Chang'An, où se situait le studio de montage, et je convins avec mon équipe de nous retrouver dans l'après-midi, afin d'éviter les embouteillages. Je questionnai une femme-médecin que je connaissais sur son ressenti à la nouvelle de la mort de Deng. Elle avait une quarantaine d'années. Sa réponse rejoignit le sentiment d'une majorité : « Pas grand-chose. Un vieil homme disparaît et je suis contente pour lui qu'il ait pu vivre aussi vieux. Cela dit, sa mort ne me et ne nous concerne pas ». C'était exact. La question de sa succession était réglée depuis longtemps, le risque d'un bouleversement politique était écarté, à la différence de l'affolement qui avait saisi la nation entière après la disparition de Mao. Le changement essentiel qui s'annonçait était la nomination de Zhu Rongji au poste de Premier ministre, en remplacement de Li Peng. L'annonce, rendue officielle en mars de l'année suivante à la session plénière de l'Assemblée nationale populaire, fut accueillie avec soulagement à l'intérieur du pays comme à l'étranger.

La Chine se redéfinissait, elle commença à se forger une modernité. D'une certaine façon, l'admiration de l'Occident avait gouverné les années quatre-vingt, culminant avec les manifestations de 1989. Avec l'ouverture croissante du pays, dans les années quatre-vingt-dix, tandis qu'un grand nombre de jeunes, de savants, de délégations officielles, d'entrepreneurs, d'artistes voyageaient à l'étranger, et qu'en retour, le monde venait à la Chine, une meilleure compréhension de l'Occident émergea, grâce aux moyens de communication modernes, au fax, à Internet, à un accès facilité à la littérature étrangère, aux ouvrages scientifiques et aux livres spécialisés, à la diffusion de films étrangers dans les cinémas ou à la télévision. Mais la montée en puissance d'un vrai pouvoir économique permit aussi un rééquilibrage et la conscience de posséder en propre des origines établies, des valeurs, des capacités.

La Chine avait retenu certaines avancées occidentales – cette disposition existait même jusqu'au sommet de l'appareil – et elle le manifesta de belle manière lors d'une visite de Bill Clinton. Le discours que le président américain put prononcer le 29 juin 1998 à l'université de Pékin fut diffusé en direct dans

tout le pays, de même que les échanges spontanés qui suivirent avec les étudiants. Ceux-ci ne purent toutefois retenir quelques observations critiques envers la démocratie américaine et la situation des droits de l'homme aux Etats-Unis pour mieux souligner que, sur la question des droits individuels, opposés au collectivisme, ils n'étaient pas dupes : si le capitalisme s'était doté d'une pensée sociale, c'était essentiellement en réaction au socialisme, et pour s'en défendre. « Pour quoi d'autre, sinon ? ».

Je travaillais en Allemagne à la post-production d'un film que je venais de tourner dans la région de Wudangshan, connue pour être le berceau du taoïsme. Nous étions le 7 mai 1999, en pleine guerre du Kosovo. J'appris alors que des missiles américains avaient frappé l'ambassade de Chine à Belgrade, faisant trois victimes chinoises. Dans tout le pays, les jeunes descendirent dans la rue. Personne ne pouvait croire que les bombardements, comme l'affirmait Washington, pussent être le fait d'une méprise. Les Etats-Unis avaient visés l'ambassade de manière intentionnelle, dans le but d'humilier la Chine. Pierres et cocktails Molotov volèrent contre toutes les représentations diplomatiques américaines en Chine. Je voyais les images des journaux télévisés et je me projetai dans le quartier diplomatique de Pékin, où moi, journaliste occidental, serais personnellement pris à partie par les manifestants hystériques. Ma famille se trouvait là-bas ; je m'inquiétai. Les autorités chinoises pratiquaient un exercice délicat d'équilibrisme, jouant d'un côté à l'indignation, comme la population, et soutenant les protestations de masse, mais voulant éviter à tout prix d'éventuelles répercussions sur les échanges économiques, d'un autre côté. S'il ne manœuvrait pas avec prudence, le gouvernement pouvait devenir à son tour objet d'attaques. De fait, les étudiants et intellectuels l'accusaient déjà de complaisance à l'égard de l'Amérique. Jamais, disaient-ils nombreux, le président Mao n'aurait agi aussi mollement. Les visiteurs étrangers, gardant en mémoire la « déesse de la démocratie » de 1989 posée sur la place Tiananmen, étaient peu à même de saisir les mutations qui s'étaient opérées durant la décennie écoulée.

Les manifestations ne révélaient rien de moins que la démystification de l'Occident. La façon de penser occidentale, l'occidentocentrisme ne

prenaient plus. La jeunesse éduquée avait ses cercles, ses séminaires et ses revues pour débattre, elle s'émancipait. Le 7 mai, avec la rétrocession de Hong Kong à la mère patrie, la domination coloniale de l'empire britannique prit fin en Asie et l'épisode confirma du même coup que la révolution chinoise, dès le début, n'avait pas été sans fondement ni pertinence. Alors pourquoi inéluctablement vouloir associer modernisation et occidentalisation ? Qu'en était-il de l'essor de l'Asie ? Ne devait-on pas ici-même s'appuyer de préférence sur des valeurs asiatiques ? Le débat était attisé par une thèse atlantiste qui attribuait à l'Occident, victorieux de l'Union soviétique, le devoir d'une domination idéologique sur le monde. Une autre assertion occidentale aggrava encore les choses : elle soutenait que les vrais enjeux ne se jouaient pas sur le terrain idéologique ou économique mais dans une démarcation des grands espaces culturels. En Chine, elle fut prise pour du racisme et comme le signal d'un Occident prêt à tout pour contenir la nation, la maintenir en situation d'échec. Les droits de l'homme étaient brandis stratégiquement pour ostraciser la Chine. Leur promotion réelle indifférait Washington, elle ne servait pas à rendre le monde meilleur mais uniquement à protéger la place privilégiée qu'occupait l'Amérique. Enfin et surtout, il ne faisait aucun doute que, contrairement à ce qu'il avançait, l'Occident n'avait jamais eu intérêt, ni au temps du colonialisme ni après, à une émancipation économique ou à la modernisation de l'Asie.

Il fallut des négociations interminables avant que Washington et Pékin puissent enfin signer en novembre 1999 l'entrée formelle de la Chine dans l'Organisation mondiale du Commerce. Elle en devint membre deux ans plus tard, en 2001. L'Occident se décidait vraiment à considérer la Chine comme un partenaire fiable et à l'intégrer dans le système international.

Au tournant de ce nouveau siècle, se répandit parmi les cadres mais aussi chez les jeunes la conviction qu'il n'y avait rien à envier aux Occidentaux dont on faisait auparavant grand cas, que les Chinois pouvaient déployer des capacités égales et une même énergie et qu'il leur était tout à fait possible d'être compétitifs eux aussi.

Lors d'une conversation avec l'ambassadeur d'Allemagne, j'appris l'arrivée imminente du ministre de l'Intérieur. Je demandai si l'occasion pourrait m'être donnée de le rencontrer, Otto Schily ayant été autrefois mon avocat. L'ambassadeur me répondit d'un abrupte : « Je vais voir, je ne sais pas. Je dois poser la question ».

Quelques jours plus tard, il me téléphona :

« Monsieur Schily serait très heureux de vous rencontrer. Demain à sept heures à l'hôtel Kempinski vous convient-il ?

- Parfait ! Je m'en réjouis ! Je suis justement libre demain soir.

- Mais il s'agit d'un petit-déjeuner ! ».

Je n'avais plus revu Otto Schily depuis mon départ d'Allemagne. C'était un avocat courageux doublé d'une personne sensible, comme nous avons pu le découvrir. Je n'émettais jamais de jugement sur les affaires intérieures de mon pays d'origine et considérais comme un privilège d'avoir à ne m'attacher qu'aux grands mouvements et orientations stratégiques plutôt qu'à la politique au jour le jour. Comme convenu, je retrouvai Schily dans sa suite. L'image des personnalités politiques que renvoient nos médias n'a souvent que très peu à voir avec la personne réelle. J'ignorais qui j'allais avoir en face de moi et réciproquement, Schily en savait encore moins à mon sujet. Dès les premiers échanges, toutefois, je sentis que ça collait entre nous et que nous n'aurions besoin d'aucun protocole. Il avait conservé à l'identique son humour et son sens de l'autodérision. Nous parlâmes de la Chine, moins de l'Allemagne, de notre passé commun et du présent. La Chine, pour Schily, était un partenaire avec lequel il fallait s'engager, nonobstant les différences entre les deux pays, voire à cause d'elles. Il ne cacha pas avoir été impressionné par ce qu'il avait vu ces derniers jours à Pékin. Je ne manquai pas d'évoquer en retour les désagréments que j'avais essuyés en Chine pendant quelques années. Mais toujours, insistai-je, j'avais croisé le chemin de gens qui m'avaient défendu à leurs risques et périls et sans conditions. Il ne se figurait pas le pays sous cet angle, et il lui vint cette belle remarque : « Mais n'oubliez jamais que *moi*, c'est *en Allemagne* que je vous ai défendu ».

Depuis le Kempinski, je parcourus ensuite à pied les trois cents mètres qui me séparaient des Landmark Towers où ma société *Asia World Network Ltd.* avait ses bureaux. *Destinées ...* Le mot me vint à l'esprit pour ne plus me lâcher pendant un moment. *Destinées ...*

Avec l'ouverture de la Chine, le regard sur les productions occidentales évolua et ce nouveau développement rejaillit sur mes activités. Un nombre incomparablement plus large de pays inondait désormais le marché chinois. Ainsi de Hong Kong et de Taiwan, de Singapour et de la Corée du Sud dont tout le monde connaissait les séries. Les histoires et les visages portés à l'écran étaient proches du spectateur chinois. On considéra l'Allemagne trop chère, avec des programmes valant le double de ceux d'Asie. Là-dessus, de nouvelles dispositions entrèrent en vigueur pour encadrer les acquisitions. Les distributeurs étaient reçus d'ordinaire dans les locaux de la télévision chinoise et la chaîne achetait selon ses intérêts moyennant des dollars américains. Mais l'heure n'était plus à la dilapidation des devises : ce sont des espaces publicitaires qui furent proposés en échange, laissant même le droit au distributeur de choisir ses propres annonceurs. Pour les Allemands, cette option se révéla un problème car l'attrait de leur industrie pour la publicité chinoise était proche de zéro, à la différence des Américains, Japonais et Sud-coréens, déjà plus engagés dans une réflexion stratégique. Afin de percer le marché, une troisième voie pouvait s'offrir qui consistait à signer un contrat d'un an pour une diffusion de reportages ou de séries à un rythme hebdomadaire.

La délégation se composait de trois personnes, un responsable à l'international et deux collaboratrices. Je vins les chercher à l'aéroport flambant neuf de Shanghai ; jamais ils n'en avaient vu de tel. Voilà qui s'annonçait bien. Je fis faire au taxi un détour par Pudong, lieu de convergence de tous les superlatifs. Les immeubles y sont si élevés qu'il faut sortir sa tête de la voiture pour réussir à embrasser les tours du regard. Je pris bonne note de leur ébahissement non dissimulé. Ils déposèrent vite fait bien fait leurs affaires à l'hôtel, pressés de retrouver leur contact, leur sésame vers l'énorme marché audiovisuel chinois. Je l'avais déjà rencontré. Nous avons fait connaissance quelques années plus

tôt au festival international de télévision de Shanghai qu'il dirigeait et avait créé tout en étant à la tête de Shanghai TV. Il était arrivé le dernier après-midi sur le stand allemand, avait épluché notre impressionnant catalogue puis était réapparu une demi-heure avant la clôture pour signer quelques contrats. Il possédait à présent sa propre agence de publicité et de diffusion dans la très commerçante rue de Nankin, sorte de Friedrichstraße shanghaienne.

J'avais des problèmes relationnels avec le responsable allemand. Envoyer des mails lui pesait et il préférait les aboyer par téléphone. Il croyait connaître le monde, celui qui importait et allait de l'Amérique à l'Australie ; le reste n'avait qu'à suivre ses règles. Ma collaboration avec son entreprise ne tenait qu'à un fil. La venue à Shanghai de ces gens, pour qui la Chine était un pays en développement exclu de leur système de représentation, était celle de la dernière chance. Nous en étions là. Le choc qu'était pour eux Shanghai aurait peut-être pour eux valeur de leçon. Très vite, la rencontre avec l'entrepreneur shanghaien révéla à quel point les approches et les attentes des uns et des autres divergeaient. Notre homme avait une parade : il fulminait véritablement, d'autant qu'il avait à encaisser un décalage horaire et un choc culturel. Son intention était bien d'intimider le Chinois. Il semblait croire que ses manières d'« homme du monde », servi par son entreprise et ses programmes, en imposeraient. Après l'avoir laissé s'agiter, le Chinois se renversa d'un coup sur son siège et asséna : « Nous n'allons pas travailler ensemble. J'ai déjà indiqué qu'il y a des entreprises, notamment américaines, qui font la queue pour nous proposer des projets. J'aurais apprécié de coopérer avec des Allemands mais ça ne se fera pas ».

Le visiteur ne s'attendait pas à un tel sang-froid et se mit, comme il aurait dû le faire au départ, à poser des questions (mais sa réputation était faite). Dans les jours qui suivirent, il se laissa confronter à d'autres découvertes inattendues, y compris la vie nocturne, dans sa dimension respectable. Le dernier soir, je l'emmenai dans un restaurant italien situé au cinquante-sixième étage d'une tour qui en comptait quatre-vingt-sept étages, la Grand Hyatt-Jin Mao Da Sha. En contrebas, nous avons vue sur la rivière Huangpu et sur le Bund, longue suite d'imposants bâtiments coloniaux érigés à une époque de soumission et

d'humiliation pour la Chine. Vues d'en haut, ces constructions avaient l'apparence de minuscules maisons de jouet, avec en arrière-plan la mégapole qui s'étirait à l'infini. On reste bouche bée devant un tel spectacle. Je choisis ce moment pour asticoter un peu mon fringant manager d'âge moyen. « Et votre Unterföhring, où est-il vu d'ici ?, le questionnai-je.

Il eut un geste vague vers le lointain.

- Très loin, perdu dans la brume.

- Lorsque vous rentrerez demain à Unterföhring, poursuivis-je, histoire encore de le brocarder sur son petit bourg, peut-être le verrez-vous autrement ?

Il laissa passer quelques secondes.

- Non.

J'étais surpris. A quoi devais-je m'attendre ? Il marqua de nouveau une pause, puis lança :

- C'est le monde que nous verrons autrement ».

La reconnaissance du monde entrepreneurial chinois franchit un nouveau cap le 1^{er} juillet 2001, à l'occasion du quatre-vingtième anniversaire du Parti communiste chinois. Le chef du PCC, Jiang Zemin, prononça un discours dont la charge explosive avait été dûment maîtrisée en amont. Intellectuels et entrepreneurs, remontés à bloc, en avaient en effet débattu le contenu dans les mois précédents. Le Parti, expliqua Jiang, devait ajuster les grands principes marxistes aux nouvelles réalités chinoises. Une classe sociale en particulier, celle des entrepreneurs privés, contribuait de fait au développement de la société. Ces personnes devaient pouvoir rejoindre le Parti, en devenir membres. Cette classe représentait un moteur qui poussait en avant les « forces productives » de la République. Le Parti ne pourrait plus prétendre conduire le pays s'il continuait de lui refuser son accès. L'annonce suscita le désarroi parmi certains cadres et dans une partie de la population. Elle fut accueillie avec joie par d'autres ; avec colère et dans l'incompréhension la plus totale chez les conservateurs. L'admission de capitalistes dans les instances du Parti ne s'était jamais vue depuis la parution du *Manifeste*. Aurait-on jamais pu attendre d'ailleurs d'un représentant de la classe possédante qu'il consacre un jour sa

vie à l'instauration du communisme ? Le discours de Jiang était une grossière erreur politique, digne d'un ennemi du peuple qu'il convenait de sanctionner, avançaient les plus critiques. La direction du Parti resta cependant indulgente et compréhensive. Cette attitude nouvelle s'accordait parfaitement avec la tendance générale qui habitait la société. Un éditorial du *China Daily*, le quotidien officiel de langue anglaise, mit les points sur les « i » : en s'adaptant aux temps nouveaux, le Parti devait se garder de connaître le même sort que l'ancien frère soviétique. Une Chine sans Parti communiste serait un cauchemar.

Quand le théâtre du Peuple annonça son ambition de programmer *La Maison de Thé* avec une distribution rajeunie, le public se demanda si les nouveaux interprètes seraient à la hauteur. La société d'avant, celle qui avait précédé de plusieurs décennies la fondation de la République populaire, s'apparentait au Moyen-Âge pour les jeunes des années 2000. Ils n'avaient avec elle pas le moindre rapport. J'avais invité Elisabeth à venir voir la pièce avec moi. Ma fille avait à présent dix-huit ans. Elle avait d'abord dit vouloir étudier en Allemagne puis l'année suivante, s'était entichée de Shanghai et avait rêvé d'y partir. La perspective d'étudier à proximité, à Pékin, avait fini par l'emporter. Elle ne voulait pas s'éloigner de ses parents. Elle s'était donc inscrite à la prestigieuse université des Langues et de la Culture fréquentée par un grand nombre d'étudiants étrangers. Je l'avais conduite à son foyer universitaire et, les larmes aux yeux, l'avais vue s'éloigner avec ses deux sacs pour commencer une nouvelle vie.

Le théâtre du Peuple avait conservé son adresse historique et ses couleurs avaient été rafraîchies, mais tout autour, il y avait eu bien du changement – un phénomène devenu récurrent à Pékin. En face, un hôtel assez tape-à-l'œil était apparu ; un autre, plus au nord, qui préexistait, avait été rénové de fond en comble ; le vieux mur devant le théâtre avait disparu, libérant un espace désormais béant. On nous avait réservé les meilleures places, au sixième rang, juste au milieu, là où se trouvait précisément la place attitrée de Zhou Enlai, nous dit-on. Le rideau s'ouvrit sous une pluie d'applaudissements sur une

maison de thé bondée et assourdissante, l'effet était tel qu'en 1980 ; les décors étaient ceux de mon souvenir dans leurs moindres détails ; le jeu des acteurs, les mouvements de leur corps, il n'était rien, dans leur présence ou leur apparence, qui se démarquât des modèles originaux ! La copie était parfaite. C'était ça, l'astuce de la mise en scène et c'est cela qui lui valut son succès. J'avais l'impression de revoir les anciens en personne et me sentis ému à de nombreux moments. Au contraire d'Elisabeth. Qu'aurait-elle dû éprouver ? Ce qui s'était joué devant ses yeux était trop éloigné d'elle. Quelques années plus tard, à l'été 2015, j'accompagnai les « jeunes » à Hambourg, où ils furent célébrés avec autant d'enthousiasme que leurs « ancêtres », en 1980. Une expérience grandiose.

Le complexe Jianwai SOHO, face au China World, au croisement de l'avenue Chang'An et du troisième périphérique, m'attirait depuis longtemps, avec son architecture aérée. Il s'agissait d'un ensemble de constructions éparpillées de hauteurs différentes et toutes blanches, abritant des logements et bureaux mais aussi des cafés, restaurants et boutiques. Le lieu était presque entièrement piétonnier. Je constatai avec surprise que les bruits de la ville n'y filtraient pas. Ma joint-venture représentait les intérêts de chaînes de télévision et de studios de cinéma ; elle proposait toutes sortes de services qui allaient de la distribution à la coproduction, en passant par l'accompagnement journalistique (je me faisais fixeur) et la médiation culturelle. Elle se chargeait aussi de produire des films et des dessins animés. D'un coup, les mastoc Landmark Towers où siégeait mon entreprise, me parurent de mauvais goût et je hâtai le déménagement vers Jianwai SOHO. En accueillant mes premiers clients européens, j'eus droit à des réactions de surprise devant le spectacle inattendu qui se présentait à eux. En regardant par la fenêtre, ils donnaient l'air de contempler un tableau sublime.

Shen Danping et moi sommes bien connus du public. Nous faisons volontiers des apparitions sur les plateaux de télévision et y sommes sensibles. Il nous arrive aussi de nous y chamailler, mais le plaisir est énorme. Après l'émission, des gens

viennent parfois au-devant de nous, dans la rue, pour nous serrer la main. Beijing TV, pour les besoins du programme « *Avez-vous peur de votre femme ?* » m'a mis un jour sur le grill. Une autre fois, c'est Tianjin TV qui nous a invités à cuisiner « pour le peuple chinois », l'important étant moins de satisfaire les palais que d'entamer une bonne discussion. A la fin d'un *talk-show*, un psychologue s'est déplacé en chair et en os pour donner son point de vue (qui m'était favorable à moi, l'étranger) sur notre couple. Certaines émissions ont confronté mon passé en Chine à ma situation actuelle. Et le *China Daily* m'a qualifié d' « Allemand qui enjambe les murailles culturelles » dans un article qui passait en revue ma vie dans l'Empire du Milieu.

« Vous croyez que j'ai la vie facile ? », ai-je demandé au public après une sortie de Shen sur ma prétendue paresse domestique. Elle avait été accueillie par des applaudissements à tout rompre alors que je n'avais pas hésité plus tôt à faire des remarques affectueuses à son endroit. Jamais, nous n'avons senti un rejet ou vécu une expérience désagréable en public. Le vieil écrivain Huang Zongjiang m'appela cependant un jour pour me dire : « Uwe, je vous ai vus à l'émission *Yi Shu Ren Sheng* sur la chaîne centrale. C'était quelque chose ! On t'aime bien visiblement. Quoique... ». Puis il se rattrapa : « Notre internationalisme mis à part, ce qui se passe maintenant, tout ce chaos social et économique, ça n'a plus rien de marxiste ! Notre société n'est plus marxiste ! Je peux bien le dire tout haut, j'ai plus de quatre-vingt ans... ». Enfin, plus calmement : « Je t'envoie dans les prochains jours mon dernier livre qui vient de paraître. Tu y es présent. Nous sommes amis pour la vie »...

La famille qui a le plus d'humour : ce prix, et la coupe qui allait avec, que nous remit en grande pompe la chaîne Shanghai Oriental, sur la base d'un vote des téléspectateurs, n'aura pas été une simple bagatelle. Par la suite, notre couple a été invité sur le plateau de Na Wei, une star du petit écran, qui nous a complimentés sur nos choix de vie. Et c'est une émission sur Beijing TV avec notre famille au grand complet qui a obtenu, une année, l'audience la plus élevée. L'aura de notre nom, même mesuré à l'Audimat, ne faiblit pas, comme nous l'annoncent joyeusement les professionnels (mais nos rémunérations, elles, restent peanuts) et nos apparitions figurent dans le palmarès des

meilleures émissions des trente-cinq plus grosses chaînes de télévision du pays. Ces différents signes m'amènent à penser que les objectifs qui sous-tendaient autrefois mes combats personnels sont depuis longtemps atteints : la confiance et la sympathie sont bien là.

Un haut diplomate allemand, en poste depuis peu à Pékin, me demanda un jour si je croyais vraiment qu'une amitié profonde et sincère comme celle que nous pouvons avoir entre Allemands fût possible avec un Chinois. Nous étions en plein réveillon du Nouvel an, chez l'attaché culturel d'Allemagne. Les instruments de musique de l'orchestre en action étaient rutilants, les mets, foisonnants, les alcools, de premier choix, à l'image des invités. La question me surprit d'abord. L'homme voulait-il désigner par-là les amitiés masculines ? Je crus comprendre que son trouble avait une dimension toute personnelle. Il se reconnaissait sans doute mieux avec ses compatriotes qu'avec des Asiatiques, d'autant que les rapports que cultivent les Chinois avec un étranger sont différents, plus compliqués qu'il n'y paraît. Un étranger en Allemagne peut se sentir intégré s'il est accueilli avec la même attention ou la même neutralité qu'un Allemand lambda. Un étranger, à plus forte raison un Occidental, propulsé dans la société chinoise, fait en revanche l'objet, quel que soit son statut, d'une prévenance, d'une courtoisie, d'une estime presque trop particulières. Nous sommes toujours surpris nous, Français, Britanniques, Américains, Espagnols, Italiens ou Allemands, de voir les Chinois en connaître bien plus à notre sujet sur notre littérature ou nos découvertes scientifiques, que nous en savons sur eux. Il suffit de regarder le marché du livre pour se rendre compte de cette nette différence : la Chine a acquis vingt-cinq fois plus de droits d'auteurs allemands que ne l'a fait l'Allemagne pour des ouvrages chinois. Le rapport est donc de vingt-cinq contre un. Avec la Grande-Bretagne, il est de cent-vingt-sept contre un et de deux-cent-quatre-vingt-onze contre un avec les Etats-Unis.

« Voyez-vous, j'ai épousé moi-même une Chinoise et je peux vous dire qu'il est possible d'avoir des liens d'amitié et de confiance avec un Chinois, commençai-je spontanément par répondre au diplomate.

Il ne semblait pas totalement convaincu. Il insista.

- Mais vous avez vraiment des amis proches ?

- Bien sûr ».

Il était depuis peu de temps en Chine, se justifia-t-il, mais (changeant de sujet) ce qu'il était déjà parvenu à voir le fascinait : jamais il n'aurait pu concevoir à distance une modernisation aussi fulgurante. Cependant, quand il rencontrait les journalistes, il voyait qu'une seule obsession les travaillait : le non-respect des droits de l'homme. Ceci expliquait cela. Autour de nous, une heure et demi avant la nouvelle année, on dansait et trinquait au son de la musique et des cris de joie. La même question, chargée de la même honnête incrédulité, m'avait été posée par d'autres, dont une ministre de Berlin, en visite à Pékin pour un bref séjour. Certains reporters, dis-je, ont des motivations – pas toujours très pures – qui leur appartiennent pour représenter la Chine sous des dehors négatifs, comme un pays où la violation des droits de l'homme et l'oppression rempliraient la vie d'une majorité de gens. L'autosatisfaction qui se cache derrière et empêche toute interrogation est très pénible. Nous serions tous tant que nous sommes les mieux placés pour combattre le Mal. Cette soif de justice ne doit toutefois pas faire oublier qu'il a fallu plusieurs siècles à l'Occident pour promouvoir les droits de l'homme. Cela ne se décide pas d'en haut, d'un simple claquement de doigts. La Chine n'a disposé que de trois décennies pour se doter d'un cadre juridique. Le dialogue que notre chancellerie et l'Union européenne ont régulièrement avec Pékin autour de la question des droits de l'homme est déjà en soi remarquable.

Nous devons d'abord accepter du plus grand peuple civilisé de la terre qu'il est le mieux placé pour choisir ses propres conditions et qu'il a le droit, non sans intelligence, de définir son chemin à lui, aussi compliquée que puisse en être la progression. La Chine s'est développée ces trente dernières années dans des proportions qu'*aucun autre pays au monde* n'a connues. Elle est parvenue à sortir en vingt ans de l'extrême pauvreté quelque *quatre cents millions de personnes*, une performance unique, véritablement sans précédent dans l'histoire de l'humanité.

Les responsables politiques occidentaux, tous pays confondus, donnent souvent l'impression d'exporter ailleurs la question des droits de l'homme pour se présenter sans risque comme des justiciers modèles. S'agissant de la Chine, ce biais leur permet sans doute de relativiser le miracle économique et de dissimuler leur jalousie, mais peut-être aussi de masquer le pressentiment de leur propre déclin économique.

L'Inconnu peut avoir sur une personne des incidences psychiques aux formes variées. L'écrivain Martin Walser avait déjà parcouru le pays durant plusieurs jours lorsqu'il monta sur scène un soir, à Pékin, pour deviser devant un public trié sur le volet avec Mo Yan, futur prix Nobel de littérature. L'Allemand, coiffé d'un chapeau à larges bords et engoncé dans un épais manteau surmonté d'une écharpe en laine, s'assit. Il s'excusa, il avait pris froid, d'où son accoutrement. Mais d'aucuns dans son entourage laissèrent entendre, et ils ne plaisantaient pas, que le grand auteur était davantage intimidé qu'enrhumé. Oui, la Chine l'intimidait. L'altérité radicale, la disparition de repères intimes faisaient perdre à son verbe son assurance habituelle. On appelle ça un « choc culturel ». Les vêtements servaient de camouflage. Pourtant, rien ne nécessitait un tel stress. L'on donna de la « face » bien sûr à l'illustre visiteur et lui eut en retour quelques jolis mots pour ce pays inconnu. Et il aurait pu en rester là. Mais non ! Il se lança dans un discours alambiqué sur la littérature chinoise, croyant que l'intérêt du public pour ses écrits à lui Walser commandait une telle politesse. Il ne parvint qu'à être trivial. Derrière son discours obséquieux sur l'insondable Asie, nos sacrés Chinois ne trouvèrent que le vide. Pouvait-il s'expliquer ? lui demanda-t-on. Non, il ne pouvait pas. Après force digressions, il finit, harcelé de questions toutes plus pertinentes les unes que les autres, par en convenir : la littérature du pays dont il était l'hôte lui était parfaitement étrangère en réalité.

Après onze ans passés au pied des paisibles montagnes de l'Ouest et malgré l'incroyable vue que nous avons du palais d'Eté, nous nous mêmes en quête d'un nouvel appartement. Nous apprécions beaucoup à Heidelberg où nous passons nos vacances, la proximité des magasins, cafés, restaurants, que nous

pouvions atteindre en quelques enjambées, sans avoir, comme à Pékin, à prendre la voiture pour un oui ou un non. Les appartements ne manquaient pas, vraiment pas. Ceux qui nous plaisaient étaient chers, très chers. Mais nous n'étions pas pressés. Au bout de quelques mois de repérages, nous finîmes par trouver le bon, à prix convenable, dans une élégante construction du district central de Chaoyang. Non, non, il n'était, cette fois, pas plus grand que le précédent ! Les talents de négociatrice que Shen Danping se découvrit d'un coup à cette occasion m'étonnèrent et me ravirent. J'aime déménager, j'aime les préparatifs qu'un déménagement implique, et l'installation qui suit. Déménager rajeunit, donne de l'énergie, offre un nouveau départ. Nous dûmes attendre l'examen de fin d'études de notre petite dernière, Anna, alors âgée de douze ans et sur le point d'entrer au collège. Elle pleura. D'un jour à l'autre, elle allait perdre toutes ses copines d'école.

C'est ainsi que les fillettes tracèrent au feutre leurs noms partout où elles pouvaient : sur leurs chemisiers, leurs T-shirts, leurs bras, leurs joues...

La traversée des frontières

Il est fascinant d'observer les jeunes Européens et Américains sillonner Pékin : ils ont l'œil toujours aussi brillant après des semaines et des mois passés sur place, alors qu'ils cultivaient peut-être dans leur pays flegme et distance. La politique les passionne peu. Ce sont des études de courte durée, un stage ou un voyage au long cours qui les amènent ici. Ils circulent dans la rue, le casque fiché entre les oreilles, et s'étonnent de découvrir un pays foncièrement différent de ce à quoi ils s'attendaient. Ils n'en reviennent pas de pouvoir parler de n'importe quel sujet avec leurs alter egos chinois, sans éprouver d'obstacle idéologique. Les jeunes Occidentaux, il y a encore quelques années, se rendaient en Chine avec la conscience de leur propre supériorité ; leur regard en portait la froide distance. Les fêtes, les libertés, Hollywood, la création, les mini-jupes, la drague, que savait-on de tout cela en Chine ? En face, ils trouvèrent de jeunes Chinois timides et émerveillés, qui se faisaient un devoir de copier l'Occident. Entre-temps, un changement crucial est intervenu : la déférence que l'on opposait à l'arrogance étrangère, l'admiration que l'on vouait aux Occidentaux dédaigneux, se sont envolées, semble-t-il, pour de bon. Chez les jeunes, la spontanéité progresse et l'arrogance occidentale n'a plus de prise. Ceux, parmi les jeunes étrangers, qui n'intègrent pas ce nouveau paramètre, soit n'ont rien pigé, soit se sont coupés du monde extérieur.

Dans leur majorité, les jeunes étrangers n'ont aucun mal à partager l'allégresse qu'ils tirent de leur expérience chinoise. Beaucoup d'entre eux jurent qu'ils reviendront une fois bouclées au plus vite les études et autres obligations qui les rappellent chez eux. Il n'est pas rare que j'entende de jeunes Allemands souffler : « Chez nous, ils sont dans leurs rêves ! Ils n'y connaissent rien au monde ! ». L'Allemagne, le pays natal, a soudain l'air différent : trop pénétré de sa propre importance, traçant seul sa route et bizarrement tenté de vouloir sauver le monde civilisé, d'en porter seul la responsabilité. On rencontre aussi

parmi ces jeunes une minorité, submergée d'émotions, qui vient à conclure : « Je reste. Les études que j'ai commencées ne me correspondent pas, je le sais maintenant. J'ai exploré le coin, j'y ai trouvé ma place ». Ce genre de rencontres, ces commentaires dénotent des différences mais aussi, à maints égards, des similitudes avec la situation qui était la mienne quand, à leur âge, je sillonnais Pékin plein de pensées, d'interrogations et d'espoirs et, sans même en avoir conscience, prenais des décisions qui allaient engager ma vie.

Notre aînée, Elisabeth, est diplômée de langues étrangères depuis plusieurs années. Elle parle allemand, anglais, coréen et chinois. Elle se sent bien dans sa peau, est pleine d'énergie et ne perd jamais le sourire. Enfant, elle a pu parfois avoir des relations difficiles avec ses copines de classe ; son environnement social et ses goûts personnels l'éloignaient des autres. Pour autant, jamais elle ne s'est sentie ostracisée. A présent, elle est employée à un poste de direction dans un hôtel international ; un désir de longue date. L'Asie est bien le continent des palaces. En tant qu'Eurasienne, elle vit sa petite différence comme un privilège. C'est précisément sa double appartenance qui intéresse, interpelle. Elle se considère comme citoyenne du monde et aurait bien du mal à choisir entre l'une ou l'autre face d'elle-même.

Notre cadette, Anna, quant à elle, nous disait parfois, à l'âge de quinze ans, vouloir s'ouvrir à de nouvelles expériences et partir en internat. Autrement dit, elle aurait séjourné cinq jours par semaine au collège pour ne revenir que le week-end à la maison. Puis, elle remit sur le tapis son envie d'étudier dans un établissement international. Enfin, quand je l'amenai voir l'opéra *Turandot*, elle ne cessa plus de clamer son enthousiasme à longueur de journée. Lors d'un dîner en tête-en-tête, elle s'avisa de me soutenir que le socialisme était meilleur que le capitalisme. Pourquoi ?, lui demandai-je. Le socialisme, me répondit-elle, repose sur l'humain ; le capitalisme mise avant tout sur les machines. La remarque me surprit. Je n'avais jamais rien entendu de tel de sa part. Là-dessus, elle tenta de me renseigner sur les atouts, qu'elle voyait, de vivre en Chine socialiste. Mais à l'heure de débarrasser la table, elle se lève et, avant de disparaître, me jette : « Tu n'as qu'à débarrasser ! ». Agacé, je l'interpelle : « un pour tous et tous pour un, hein ?! ». Mais je me calmai bien vite au souvenir

de ses derniers résultats scolaires : ils avaient grimpé en flèche, à tel point que sa professeure principale nous avait téléphoné pour s'enquérir de notre méthode et savoir si nous avions des conseils à donner. Ces anecdotes datent de quelques années déjà. A présent, Anna est inscrite à l'Institut de Cinéma de Pékin et s'apprête à devenir... actrice. Nul doute que nos enfants doivent apprendre par eux-mêmes et trouver leurs repères. Comme nous avons procédé autrefois.

Lorsque nous nous sommes mariés, Shen et moi, une actrice pouvait espérer au mieux obtenir de grands rôles jusqu'à passés vingt ans. Un progrès, comparé à la situation des amants du célèbre roman historique *Le Rêve dans le pavillon rouge*, à peine sortis de l'enfance. De nos jours, avec ou sans histoire d'amour, tout âge a son importance. Il y a peu, Shen a été distinguée pour son « interprétation immuable » du personnage de Huang Mei dans *Un coin oublié par l'amour* (Li Yalin, 1981), une belle reconnaissance de son travail dans un « film prodigieux ». A ses propres filles, pourtant, elle a toujours déconseillé de suivre sa voie. Une actrice serait trop facilement soumise aux contingences et trop en situation de dépendance ; attendre après les rôles serait insupportable et les tournages trop difficiles. Le cinéma n'en reste pas moins son activité favorite mais il ne saurait se substituer à la vraie vie, n'en déplaît à certains. Shen est un être simple, sans fard, sous des dehors complexes. De l'époque de notre rencontre, elle a conservé la même ingénuité. Cela surprend, au regard des nouveaux comportements à l'œuvre dans la société, mais cela contribue aussi à sa popularité. Pour varier les plaisirs, rester un bout de temps à Pékin et jouir de son foyer, Shen joue parfois les présentatrices télé. Fini le stress des voyages, des séjours en hôtel et des sommeils écourtés. Elle peut s'occuper de la famille, s'entourer de ses amis, décorer l'appartement, lancer des invitations, bouquiner des biographies, comme elle les aime, et parfois, se mettre à écrire. Après tant d'années passées à Pékin, la ville continue de m'apparaître tel un lieu de vacances exotiques – sans référence aucune aux plages de Thaïlande ou de la Côte d'Azur ! C'est précisément ce que je dis à un correspondant de presse qui me demandait comment se passait ma vie en Chine. Nous étions invités à une réception donnée à l'ambassade d'Allemagne et étions plantés

devant un buffet chargé de tartes et de gâteaux. J'étais occupé à me servir une part de Sacher au chocolat. « Si, si », répétais-je tranquillement, sans être privé pour autant d'arrière-pensées, « j'ai toujours eu l'impression ici d'être en vacances ». C'en était évidemment trop pour notre homme, accrédité à Pékin depuis un certain nombre d'années et dont les reportages contenaient rarement une note positive sur l'actualité chinoise mais plutôt en permanence des paroles sur l'oppression, l'inhumanité et les conditions de vie lamentables. La fourchette à gâteau vissée aux doigts, il me pointa de son bras tendu par-dessus la table à dessert, le visage rouge de colère, avant de bien détacher chaque mot : « Là, je-ne-te-crois-pas ! ».

La scène était grotesque, amusante. Quelle inquiétude pouvait bien cacher une telle réaction ? Craignait-il que propager la peur et le rejet en diabolisant la Chine comme le méchant adversaire de la planète ne soit à son tour critiquable ? A fortiori par un étranger aussi « naïf » que moi ?

Dans mon enfance, on ne parlait que de l'horrible guerre qui venait d'avoir lieu. Je ne cessais d'entendre, surtout de la bouche de ma jeune mère, le mot « guerre » ; un mot que je ne voulais plus entendre. La guerre n'était pas que du passé et elle reviendrait, affirmaient les adultes. L'ennemi numéro un mondial était tapi en Extrême-Orient. On évoquait le « péril jaune » et les « yeux bridés », puis on parla des « fourmis bleues », des barbares pauvres et en surnombre qui nous écraseraient, nous prendraient la vie, tout. Cependant, l'Amérique, la bonne, la grande, la blanche Amérique saurait se protéger et nous avec, grâce à des bombes extraordinaires qu'elle vomirait sur la « Chine rouge », décimant en une poignée de secondes un nombre incalculable de gens. L'actualité immédiate ne me délivrait pas de cette peur méchante de la guerre. Qui plus est, elle distillait en moi une autre peur : la *peur de nous-mêmes*.

Je devais avoir quatre-cinq ans et mon grand-père me racontait des histoires qu'il avait vécues en Chine et en Asie, du temps où il était jeune marin. Ses histoires étaient amusantes, pleines d'attrait, elles racontaient des jeux avec des enfants plongeant dans le port de Shanghai à la recherche de pièces de

monnaie, ils se moquaient des matelots appuyés au bastingage en leur criant: « Money, money, adaidai ! ». C'est à partir de ces récits, me semble-t-il, que je me suis constitué un rempart sûr face à la crainte de l'autre, de l'étranger. Qu'est-ce qui, à l'origine, m'a amené en Chine ? Je voulais y découvrir un monde différent et sans doute meilleur. Celui que j'y ai trouvé est de fait différent mais assurément pas meilleur. Trop arcabouté à ses traditions féodales. A l'image de ce que je fus dans mon pays : critique, rebelle et impertinent, je le reste, ici. J'agis, je m'exprime et me comporte comme bon me semble. Même si je m'efforce de m'adapter aux conditions du pays, il subsiste avec les normes en usage un décalage important, à l'origine de tensions et de malentendus qui peuvent me créer quelques soucis. Il m'est arrivé aussi d'avoir à peine conscience de transgresser certaines règles ou de faire perdre à quelqu'un la « face ». Malgré tout, entre les Chinois et moi, l'entente est, disons, plutôt bonne. La Chine reste encore « différente » à mes yeux mais elle n'est plus depuis longtemps une terre inconnue ou étrange, dissimulée derrière un voile épais.

Tout est parti de ma participation à une manifestation contre la venue d'un homme nommé Robert S. McNamara et de ma condamnation consécutive à une peine carcérale. Ce McNamara était coresponsable de la guerre qui avait enflammé le sud-est asiatique et aurait pu déclencher un troisième conflit mondial. La sanction qui m'a touché n'a pas motivé mon départ en Chine mais a joué une part dans le renouvellement de mes premiers contrats à Pékin. Le 6 juillet 2009 McNamara s'éteignait dans son sommeil, à l'âge de quatre-vingt-treize ans. De ma présence à la manifestation de Heidelberg, une photo subsiste. Elle a été prise derrière le cordon de policiers, entre deux casques. Stoïques, bras dessus bras dessous, nous formons une haie. Nous sommes à quelques secondes de l'assaut que nous allons donner contre les forces de l'ordre protégeant le lieu de la conférence que McNamara doit présider. Au-dessus de nous et à l'arrière, apparaissent de longues banderoles. Ceux du premier rang, sur la photo, se retrouveront tous au tribunal pour être jugés. Lorsque mon fils atteignit l'âge que j'avais alors, je lui envoyai le cliché. Il me

répondit combien c'était super de voir « une telle image de toi, te soulevant contre des gens comme Robert McNamara ». Shen Danping répète à l'envi que mes anciens camarades et moi devrions réclamer des dommages et intérêts à l'Etat allemand. Elle en rajoute une couche par un amusant : « Et vous auriez derrière vous tout le peuple chinois ! ».

McNamara ne survécut que difficilement à son départ de la scène politique. Le *New York Times* rapporta un jour comment il circulait dans les rues de Washington avec « l'expression d'un persécuté », le dos courbé, « des baskets usées aux pieds », « le regard fixe, perdu au loin ». Après un silence de vingt ans qui suivit la fin de la guerre en Asie du sud-est, il finit par s'expliquer dans un livre, *Avec le recul : la tragédie du Vietnam*⁵³ : « Nous, membres des administrations Kennedy et Johnson, parties prenantes aux décisions sur le Vietnam, avons agi selon ce que nous pensions être les principes et les traditions de notre pays. Nous avons pris nos décisions à la lumière de ces valeurs. Pourtant, nous avons eu tort. Terriblement tort ».

La confortable vision du monde qui fut celle, naguère, de l'Occident, n'est plus tenable. Il y a cinq siècles, l'Europe se lançait dans un aventurisme missionnaire, aidée par les armes, la bible et la verroterie, avant de s'accaparer les richesses des étrangers vaincus et soumettre la planète. Puis, le vingtième siècle a vu le pouvoir de domination de la vieille Europe sur le monde aller à la jeune Amérique. Cette séquence touche elle aussi à sa fin. L'éveil de l'Asie pousse graduellement l'Occident vers la sortie. Avec la courtoisie qui leur est propre, les Chinois jouent les surpris devant l'affaiblissement croissant d'un Occident dont ils continuent malgré tout d'admirer et l'univers et le système.

Vivre dans cette traversée perpétuelle des frontières est une entreprise démesurée, kaléidoscopique. Il faut au moins pouvoir manier deux registres différents d'intelligence sociale et culturelle ; l'un est asiatique, l'autre européen. Le maintien d'un équilibre entre les deux mondes a un coût, bien sûr : la solitude. Elle est autant prégnante ici que là-bas. Se laisser entraîner dans les comparaisons peut être une erreur. On réalise qu'on a gagné quelque

⁵³ Pour la version française : Editions du seuil, collection *L'épreuve des faits* », Paris, 1996. Traduit de l'américain par Paul Chemla. In avant-propos, p.16

chose – on dispose légitimement d'une meilleure compréhension de l'altérité – et en même temps, on ressent une perte. De ses origines, on véhicule sa propre perception et conscience des choses. Ce sont elles qui impriment une distance avec le monde nouveau. Avec le temps, une distance se fait également jour avec le monde dont on est issu. Pour autant, celui-ci ne se laisse pas semer comme ça, évidemment. L'atout essentiel est l'indépendance : on est libre de ses choix et l'on peut puiser dans les qualités de l'un et l'autre monde avec la sensation d'une richesse intérieure proprement émancipatrice. La perte est-elle vraiment inéluctable ? Il y a quelque temps, Elisabeth, installée dans le sud, est venue nous rendre visite à Pékin. Nous n'avions pas connu cela depuis des lustres, nous asseoir au grand complet, tous les quatre, et raconter nos histoires, évoquer ensemble passé, présent et avenir, l'Asie et l'Europe, le travail, les études, l'amour, la famille et les amis, écouter les filles chanter au piano et à la guitare, revoir d'anciennes vidéos et photos de nous... Rien, aucune perte, aucune, n'aurait pu venir, là, qui eût troublé nos sentiments de quelque façon.

Pékin, le 12 juin 2014